Jean Markale

contes et légendes des pays celtes

Editions Ouest-France

Introduction

UNE MÉMOIRE POUR L'AVENIR

Le patrimoine culturel de l'humanité est ce qui rattache celle-ci à ses origines et à son destin, mais son extrême diversité est le témoignage le plus probant que l'être humain est à la charnière de la création universelle. Dans quelle mesure ? Nous n'en savons rien : tout ce que l'on peut dire, c'est que chaque respiration, chaque geste, chaque pensée sont autant de degrés parcourus sur la mystérieuse échelle qui va de la terre au ciel et du fini à l'infini. Ce patrimoine, qu'on pourrait aussi bien appeler « matrimoine » pour rendre hommage à la Terre-Mère, c'est la Mémoire de l'humanité, parcellisée et dispersée, mais qui, par cela même, en a acquis plus de richesse et de puissance. Car le paradoxe veut que plus une chose est complexe, plus elle est capable d'engendrer du nouveau, « enfer ou ciel, qu'importe ! » comme avait dit superbement Baudelaire en une sorte de délire prophétique.

Or, cette Mémoire de l'humanité n'est qu'une accumulation de données, d'informations recueillies au cours des millénaires, et qu'il convient donc d'activer, d'actualiser, d'incarner en quelque sorte à chaque génération. Et si la connaissance officielle, largement répandue dans les écoles et les universités, est une base essentielle pour toute recherche ultérieure, il n'en reste pas moins vrai que le *savoir* populaire, sous-jacent et marginal parce que bien souvent diffusé par voie orale, fait partie intégrante de ce patrimoine culturel. Il en est même l'âme : il réunit en lui tout ce que l'expérience et la réflexion

ont apporté à l'esprit humain depuis que celui-ci a pris conscience de son existence.

Longtemps méprisé parce que d'apparence naïve et échappant à tout contrôle d'une rationalité qui finit par tourner à vide, ce savoir populaire est pourtant l'authentique mémoire d'une humanité qui se cherche à travers ses épreuves, ses doutes, ses espoirs et ses angoisses. Ce qu'on a appelé le *folklore,* et qu'il est préférable de nommer « savoir populaire », est peut-être à l'heure présente la seule façon qu'ont les femmes et les hommes de retrouver leur identité à travers une civilisation technologique qui les méprise et les rabaisse au rang d'exécutants passifs.

À l'aube du troisième millénaire, voué à d'intenses bouleversements de tous ordres, il devient urgent d'entreprendre cette quête d'identité. Quelle que soit notre origine, nous avons tous une filiation, et celle-ci non seulement nous explique, mais elle nous justifie : si, dans ce qu'on appelle le « concert des nations », chaque participant n'apporte pas sa propre spécificité, toute tentative d'unification risque de demeurer une construction vide et sans âme. C'est d'une subtile synthèse de différences que naît une authentique civilisation.

Il n'est question, aujourd'hui, que de « faire l'Europe ». Or, l'Europe n'est plus à *faire* puisqu'elle existe depuis plus de deux millénaires. Il s'agit seulement d'en faire surgir les composantes, lesquelles avaient été longtemps ignorées, pour ne pas dire méprisées. On a trop mis l'accent sur le rôle exclusif de la source gréco-latine de la civilisation occidentale, en effet, et cela au détriment de toutes les autres sources, pourtant bien réelles, qui ont contribué à nourrir d'innombrables générations en quête de savoir. Et parmi celles-ci, la source celtique n'est pas des moindres, puisque, vers le ve siècle avant notre ère, les peuples qu'on appelle les Celtes occupaient une grande partie de l'Europe et y ont laissé des traces durables, tant sur le terrain que dans les esprits.

Il faut reconnaître que cette occultation de l'apport celtique est due en grande partie au fait que les Celtes, pour diverses raisons, n'ont pas laissé de documents écrits, du moins avant l'âge d'or du monachisme irlandais, donc à une époque relativement tardive. Mais la principale caractéristique de la civilisation celtique était d'être *orale.* Et c'est une tradition *orale* qui a traversé les siècles, transmise de génération en génération, et qui se retrouve encore actuellement dans l'immense domaine des contes populaires, cela dans toute l'Europe, et plus particulièrement dans les régions où l'implantation celtique a été la plus forte.

Mais une difficulté se présente : comment reconnaître la spécificité celtique au milieu d'un conglomérat plus ou moins harmonieux

de traditions hétérogènes ? Certes, la langue dans laquelle sont exprimés ces récits constitue une preuve convaincante de leur origine : à cet égard, les contes en gaélique, en gallois et en breton, langues celtiques contemporaines, portent sur eux-mêmes leur cachet d'authenticité, mais à s'y borner, on se priverait d'une grande part de ce patrimoine ; en effet, seuls le nord de l'Écosse, l'ouest de l'Irlande et l'ouest de la Bretagne armoricaine renferment des populations celtophones, et quant au pays de Galles, il est franchement bilingue. Faut-il ne considérer comme celte que ce qui est exprimé en langue celtique ? Le débat reste ouvert, mais il semble que le seul critère linguistique soit terriblement réducteur. L'exemple des écrivains irlandais modernes, tels Synge, Yeats ou Joyce, qui se sont exprimés en langue anglaise (et ont d'ailleurs marqué celle-ci de particularismes indéniables) est très significatif : ils ont transmis, dans une langue véhiculaire universelle, un message venu du fond des âges celtiques. C'est donc dans l'*esprit* et non dans la *lettre* qu'il convient de rassembler, puis de choisir, les contes, les récits et les légendes qui portent la marque du génie celte.

Le cas de l'Irlande ne pose guère de problèmes. La tradition orale y survit de façon remarquable et elle y est extrêmement vivante, même après une certaine « américanisation » de la société anglo-gaélique. Il faut dire que la renaissance de l'État irlandais est due pour une grande part à cette permanence, laquelle s'explique d'ailleurs par le besoin qu'ont eu les Irlandais, pendant de longs siècles, d'affirmer farouchement leur identité face au génocide culturel imposé par l'occupant anglo-saxon. Ainsi les aventures héroïques des anciens dieux de l'Irlande druidique se manifestent-elles encore de nos jours dans des récits pourtant très marqués par un catholicisme intransigeant. Les Irlandais sont, pour la plupart, des catholiques résolus, mais ils n'ont jamais oublié qu'ils étaient des Gaëls. Cela tient surtout au fait que, au moment de la christianisation de l'île, ce sont souvent les anciens druides (on disait alors les *fili*) qui sont devenus les prêtres de la nouvelle religion. La transition s'est faite naturellement et l'on ne constate pas en Irlande de rupture véritable entre l'esprit païen antique et l'esprit chrétien moderne. Après tout, si l'on en croit les vieilles chroniques, c'est saint Patrick qui évoquait les ombres des héros comme Finn et Ossian afin de se faire raconter par eux les histoires des temps mythologiques. Et si l'Irlande est devenue l'*Île des Saints,* c'est qu'elle était autrefois l'*Île des Héros.*

Le cas de l'Écosse est bien différent. L'Écosse, autrefois peuplée de Pictes, dans le nord, et de Bretons (plus exactement de *Brittons,* pour éviter toute confusion avec les Bretons armoricains actuels),

dans les Basses-Terres, en particulier dans la région de la Clyde où le nom de Dumbarton (« Forteresse des Bretons ») est révélateur, cette Écosse donc doit son nom (autrefois, c'était la Calédonie), sa langue et sa conversion au christianisme aux Gaëls d'Irlande qui l'ont en quelque sorte colonisée. Mais une double influence s'y est manifestée très tôt, saxonne et scandinave, ce qui a bouleversé le fonds culturel primitif. Et, de plus, lors de la Réforme, les Écossais ont abandonné le catholicisme romain au profit de la version la plus dure du calvinisme. L'Écosse est « presbytérienne » en profondeur, et l'on sait ce que cela comporte d'austérité, pour ne pas dire d'intolérance : la tradition populaire orale, qui n'a pourtant pas disparu, comme cela s'est produit dans les Cévennes camisardes, en a été passablement altérée, du moins dans son expression. Il s'est exercé en Écosse une sorte d'autocensure qui a affaibli la veine populaire. Pourtant, là aussi, les héros de l'ancien temps ont résisté, et l'on peut constater que c'est en Écosse que le génial Macpherson, à la fin du XIX[e] siècle, a pu recueillir des éléments qui lui ont servi de base pour ses très littéraires « poèmes ossianiques ». Au demeurant, bien souvent, les récits légendaires sont les mêmes en Écosse et en Irlande, et cela s'explique par une étroite parenté gaélique.

L'île de Man, territoire britannique, offre une situation bien à part. C'est un pays de double culture, à la fois scandinave et celtique. On y parle un dialecte gaélique. Les institutions y sont plutôt scandinaves. Mais l'île est petite, soumise aux influences opposées de la Grande-Bretagne et de l'Irlande : les quelques vestiges de sa tradition populaire font en fait partie intégrante de l'ensemble irlandais ; Manannann mac Lir, le héros éponyme de l'île de Man, est un personnage bien connu des antiques épopées irlandaises concernant l'Autre Monde et l'univers si étrange des « peuples de la déesse Dana », autrement dit les anciens dieux de l'époque druidique. Quant à l'emblème de l'île, les trois jambes qui tournent – ou dansent – autour d'un cercle imaginaire, il est typiquement celtique, puisqu'il n'est autre que le fameux *triskell,* d'origine mégalithique et récupéré par les Celtes pour en devenir leur symbole ternaire favori.

Le pays de Galles *(Cymru)* a une situation très particulière. Partie non négligeable du Royaume-Uni, mais en tant que principauté, dont le titulaire est automatiquement l'héritier de la couronne britannique, il bénéficie d'une large autonomie culturelle. Celle-ci ne s'explique que par l'histoire. Dernier refuge des Bretons *(Brittons)* devant l'avance saxonne, le pays de Galles n'a été annexé par les Plantagenêts qu'au XIV[e] siècle, et avec beaucoup de prudence, car les Anglo-Normands se méfiaient du tempérament excessif des Gallois, toujours prêts à se retrancher derrière leurs montagnes pour défier le

pouvoir de Londres. Et, curieusement, c'est au moment de la Réforme que la culture celtique galloise a été sauvegardée. En effet, la langue galloise (très voisine de la langue bretonne, et identique avec elle jusqu'au XIe siècle) est devenue celle de l'Église anglicane, puis de sa déviance méthodiste, et la Bible a été très tôt traduite en gallois. Ainsi le vieux langage *britton* est-il demeuré une langue de prestige, une langue d'intellectuel, contrairement à ce qui s'est passé en Irlande et en Bretagne. Il y a donc une littérature galloise en langue celtique *(cymraeg)* qui perdure. Et, parallèlement, il y a une tradition orale très riche et *très conservatrice,* où réapparaissent les personnages de l'épopée celtique ancienne, ainsi que les héros du cycle arthurien, dont le souvenir demeure très vivace et dont les toponymes gardent une trace indélébile.

Il est vrai que le sud du pays de Galles est marqué par l'action de ce mystérieux Arthur, qui n'était pas roi, mais simple chef de guerre, probablement très romanisé, mais qui a su drainer les énergies bretonnes insulaires vers l'an 500 de notre ère, et restaurer pour un temps une certaine forme de civilisation celtique. Il n'est donc pas étonnant de retrouver dans les contes populaires gallois des héros comme Arthur et ses compagnons les plus proches, comme Kaï et Bedwyr, ainsi que des personnages aussi remarquables que le barde Taliesin ou que les fils de la déesse Dôn, anciens dieux de l'époque druidique correspondant aux « peuples de la déesse Dana » en Irlande. D'ailleurs, l'influence irlandaise est très nette sur la tradition galloise, surtout dans le Nord-Ouest, le *Gwynedd,* par suite des nombreuses incursions des Gaëls sur ce territoire. Il y a là une synthèse harmonieuse entre la branche gaélique (les Irlandais) et la branche brittonique (Bretons, Cornouaillais et Gallois) de ce peuple que, faute de mieux, on qualifie de celte.

L'ombre de Merlin plane sur le pays de Galles. Pourtant, ce personnage, originaire de la basse Écosse, s'est répandu dans tous les pays celtes. On le retrouve, en compagnie d'Arthur, bien entendu, dans cette péninsule du sud-ouest de la Grande-Bretagne que l'on appelle Cornwall (le nom français serait « Cornouailles », au pluriel, pour éviter la confusion avec la Cornouaille armoricaine) et à laquelle il faut ajouter l'actuel comté de Devon. Le fabuleux Arthur est issu d'une famille de Cornwall, probablement de ce château de Tintagel, tant de fois décrit dans les récits du Moyen Âge et auquel s'attache également la légende bien connue de Tristan et Yseult.

Le Cornwall-Devon est un point de passage obligé entre les Gallois et les Bretons. Jusqu'au XVIIIe siècle, on y parlait le cornique, une langue très proche du gallois et du breton, et cette langue est actuellement en pleine renaissance, grâce à l'action courageuse de nombreux

intellectuels et artistes. C'est que le Cornwall est un symbole de la tradition celtique. Nulle part ailleurs a été mieux conservé le souvenir d'Arthur et cela depuis le haut Moyen Âge. Nulle part ailleurs, la légende de Tristan y est mieux implantée : d'ailleurs, il y existe un pilier funéraire du VIe siècle qui révèle son nom et sa filiation avec un roi Mark-Cunomor qui, à cette époque, régnait à la fois sur cette péninsule et sur le nord de la Bretagne armoricaine, ce qu'on appelait la Domnonée, nom qui provient, comme celui du Devon, du peuple *britton* des Dobuni (le nom de Cornwall provenant, lui, du peuple des Cornovi). Dans cette péninsule, on est en Angleterre proprement dite, et pourtant, tout y est différent : le peuplement en est incontestablement celtique, et la tradition populaire orale en est la preuve vivante.

Le cas de la Bretagne armoricaine est beaucoup plus complexe. Contrairement à l'opinion couramment acceptée, la péninsule armoricaine n'est pas un « réduit » isolé à l'ouest du continent, loin des turbulences de l'Europe intérieure : c'est un carrefour maritime, véritable promontoire de ce qu'on appelle maintenant l'*arc atlantique,* et une position stratégique de la plus haute importance. Les Romains ne s'y étaient pas trompés, et la violente réaction de Jules César contre la confédération armoricaine provoquée et dirigée par les Vénètes de Vannes est là pour le prouver. Pour les Romains, la possession de l'Armorique était essentielle pour dominer l'Europe occidentale. On le verra encore au XVe siècle, quand la Bretagne ducale était le plus riche État souverain d'Europe, puis au XVIe siècle, lorsque, après deux cents ans de rivalité sanglante entre les Anglais et les Français pour sa possession, François Ier réussira à imposer sa dynastie sur le duché. Et enfin, comme si ces preuves ne suffisaient pas, on verra l'importance de la Bretagne en 1944, lorsque les Anglo-Américains, grâce à la percée d'Avranches, libéreront la péninsule pour en faire le tremplin de la reconquête de l'Europe sur les nazis.

La Bretagne est un carrefour et non un cul-de-sac. Jamais, en dehors de la basse Provence, aucun territoire de l'Empire ne fut autant romanisé. Et il fallut que, deux siècles plus tard, avec l'aval des autorités impériales romaines, les Bretons de l'île de Bretagne vinssent y réveiller l'esprit celtique en y apportant leur langue et leur culture. La Bretagne est donc le résultat de deux vagues d'immigrations celtiques : la première fut celle des Gaulois, la seconde celle des Bretons. Cela justifie pleinement la « celticité » de la Bretagne armoricaine, même celle de la partie orientale de la péninsule, depuis une ligne allant du Mont-Saint-Michel à Donges, en passant par Montfort-sur-Meu, qui n'a jamais, historiquement parlant, parlé la langue bretonne.

Car la Bretagne n'est pas bilingue, elle est *double.* La haute Bretagne, à l'est, parle un dialecte roman peu différent des autres. La basse Bretagne, à l'ouest, parle cette langue bretonne qui se divise elle-même en quatre dialectes principaux, le trégorois, le léonard, le cornouaillais et le vannetais. Mais, de cette double origine celtique, gauloise et bretonne, la Bretagne armoricaine est une sorte de symbole de la permanence celtique en Europe. Et, bien que la langue et la civilisation celtique y aient été longtemps méprisées – voire interdites par un pouvoir central désireux de gommer les différences –, bien que la celtophonie y soit nettement en recul, la Bretagne demeure le pays d'Europe occidental le plus riche en traditions populaires orales de toutes sortes. C'est cela qui constitue à la fois sa richesse et sa spécificité. S'il n'y a pas de littérature bretonne ancienne, il y a cette *Mémoire* collective héritée de la nuit des temps et qui s'exprime aussi bien en breton qu'en français.

Car il n'y a guère de différence entre des récits racontés en breton et en gallo (ou langue « gallèse »). Ici, l'unité se fait dans la diversité : un conte populaire de la région de Fougères ou de Vitré a la même texture que celle qu'on trouvera dans un récit recueilli à Brasparts ou à Camors. Il y a davantage de nuances entre une tradition de la côte (ce qu'on appelle l'*Armor*) et une tradition de l'intérieur (ce qu'on appelle l'Arcoat, ou mieux l'*Argoat*) : car hommes de la mer et hommes de la terre, s'ils ne sont pas foncièrement ennemis, ont des sensibilités tournées vers des horizons opposés. Enfin, il faut tenir compte de la religion dominante qui est le catholicisme romain. Elle a marqué considérablement la tradition populaire, elle l'a souvent édulcorée, mais elle a également contribué à la nourrir, à lui donner une nouvelle vie : c'est une des caractéristiques de la Bretagne, comme de l'Irlande ; cette synthèse entre un catholicisme romain bon teint et les résurgences d'un lointain passé druidique, c'est ce qui fait le charme et l'amplitude remarquable du légendaire de la Bretagne armoricaine.

Mais d'autres régions que ces pays celtophones (du moins en partie) conservent la tenace empreinte de ces conquérants qui, ayant tous franchi le Rhin, s'étaient répandus dans tous les promontoires d'occident. On sait que les Celtes venaient du Harz et des riches plaines de Bavière et d'Autriche. On sait que, par suite d'une trop forte démographie, ou de la menace représentée par d'autres peuples venus de plus loin à l'est, ils émigrèrent, sur plusieurs centaines d'années, vers les terres qui bordaient l'Atlantique, là où le soleil disparaissait dans un Autre Monde hypothétique, certes, mais qu'ils se complaisaient à décrire avec autant de précision que de poésie. Et l'on sait également qu'ils restèrent longtemps – et même plus qu'on

ne pense – dans certaines régions dont les habitants redécouvrent actuellement leur présence perpétuelle.

Il en est ainsi de la Galice, promontoire de la péninsule Ibérique engagé très à l'ouest et dont les plus proches voisins maritimes sont les Bretons et les Irlandais, de l'autre côté du golfe de Gascogne. Les Galiciens sont peut-être des Espagnols, au sens large du terme, mais certainement pas des Castillans. Leur dialecte, qui est incontestablement roman, est chargé de particularismes qui en font une langue à part, et le nom que l'on donne à cette langue est révélateur : le *gallego* n'est en effet pas autre chose que le « gaulois », toutes proportions gardées, évidemment. Et si la Galice n'est pas un pays celtophone, elle est néanmoins riche d'une tradition orale qui n'a plus rien à voir avec l'Espagne.

En revanche, les rapports avec l'Irlande et la Bretagne armoricaine sont évidents. Pays de religion catholique romaine, la Galice traite les thèmes celtiques avec autant d'aisance et de bonheur que les deux autres pays celtes à même dominante catholique : l'ombre de l'apôtre Jacques, dont le corps arriva, nous dit-on, en Galice dans un tombeau de pierre flottant sur les eaux, n'est pas sans similitude avec l'ombre de tous ces saints irlandais qui abordèrent les côtes bretonnes sur des auges de pierre. Les nuits galiciennes sont peuplées d'autant de fantômes que les nuits irlandaises ou bretonnes, et la *bruxa* (« sorcière ») des Gallegos vaut bien la *bannshee* (« la femme des tertres ») des Gaëls et la *groac'h* (« sorcière », mot à mot « virago ») qui hante l'imaginaire des Bretons armoricains. Et, comme en Bretagne, si on se méfie du diable, on n'hésite pas néanmoins à lui jouer des tours pendables. Il y a là une remarquable communauté d'origine, et celle-ci ne peut être mise en doute.

Et puis, il y a aussi un pays que les celtisants ont délibérément oublié, c'est la Wallonie, dont le nom provient de la même racine que le mot « Gaule ». Seuls, ceux qu'on appelle des folkloristes ont mis l'accent sur la parenté qui existe entre la Wallonie et les pays que l'on classe comme celtes. La Wallonie, du moins la partie de la Wallonie qui a échappé à l'industrialisation du XIXe siècle, est demeurée une terre très celtique, et il en était ainsi du temps de César : les Belges étaient en effet les derniers arrivés des Celtes, et, de l'avis du proconsul romain, c'étaient les plus respectueux de leurs antiques traditions. En tout cas, ce sont eux qui ont opposé la plus vive résistance à l'envahisseur romain.

Certes, la Wallonie est un pays qui a connu d'innombrables invasions. Elle a été le théâtre d'affrontements inexpiables, et aussi de mélanges de peuples. Pourtant, l'identité wallone demeure, surtout dans l'Ardenne, haut lieu du druidisme antique, et dont le nom

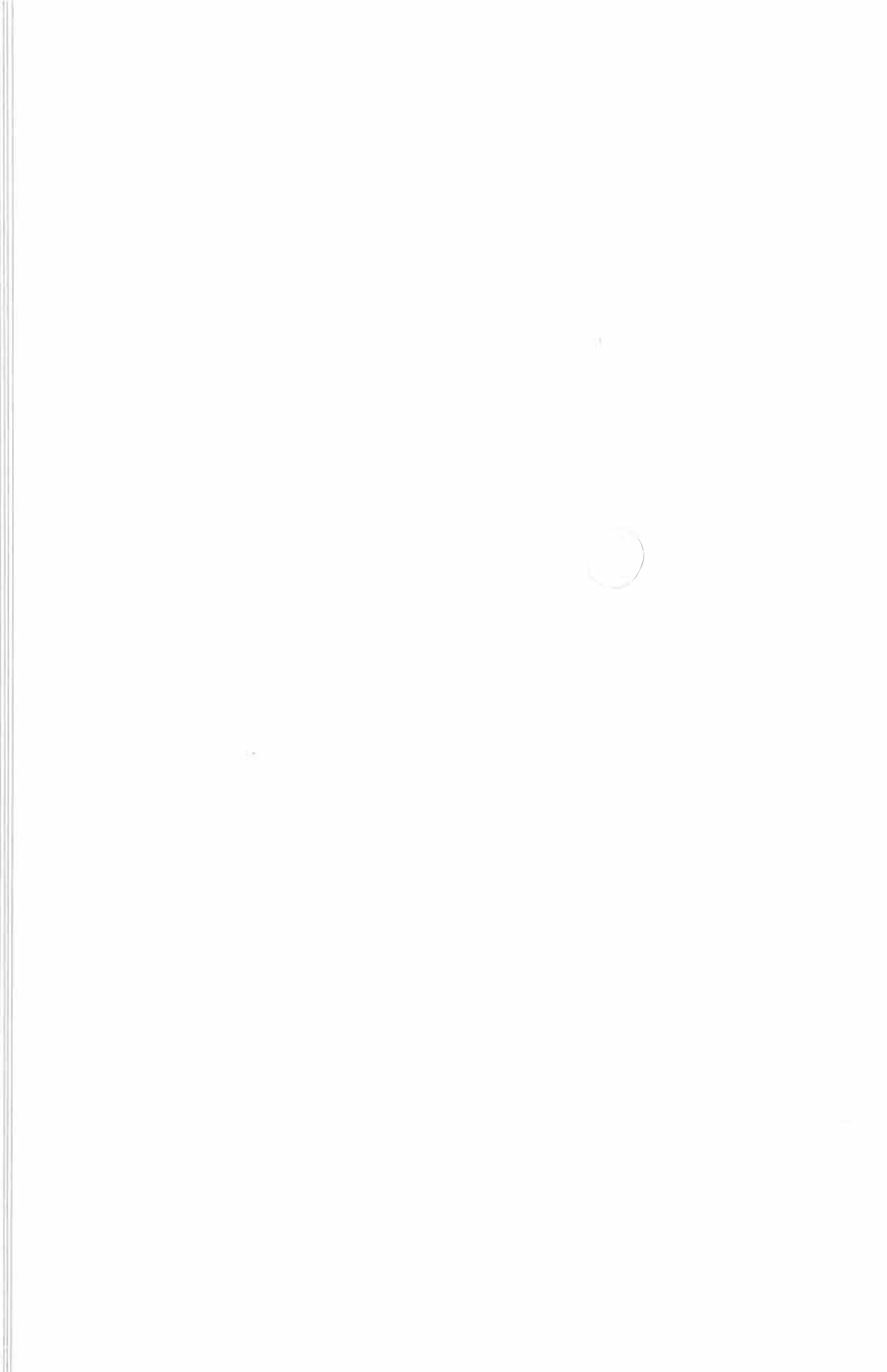
évoque la divinité-ourse des Celtes. Dans les hautes vallées d'Ardenne, si comparables à celles de la Bretagne intérieure, avec ses schistes gris et ses reliefs de montagne usée, l'imaginaire celtique est intact encore de nos jours. Mieux encore : il se présente comme un rempart devant toute invasion venue de l'est. Il garantit la pérennité d'une civilisation qui n'a jamais admis de disparaître. Pays catholique, comme l'Irlande, la Bretagne et la Galice, pays parlant une langue romane constellée d'expressions venues d'*ailleurs,* la Wallonie peut s'enorgueillir d'une part importante dans la tradition populaire orale des Celtes. On l'a trop ignorée jusqu'alors et il convient de la remettre à sa juste place.

Mais il est difficile de s'arrêter en si bon chemin : pourquoi ne pas s'arrêter dans les Asturies, pays prodigieux et si peu hispanique lui aussi ? Et si l'on parle des Asturies, pourquoi ne pas aller dans le nord du Portugal où l'élément celtique demeure très présent, et aussi très voisin de celui de la Galice ? La liste des domaines européens où les Celtes ont laissé de vénérables vestiges serait également incomplète si l'on ne citait le Massif central français, au beau milieu de l'Hexagone, riche d'une tradition occitane qui doit peut-être davantage à l'héritage celtique qu'à la domination latine. L'Auvergne, le Velay, le Quercy et l'Agenais ont une riche tradition orale qui ne doit rien à la Méditerranée. Et s'il fallait continuer à arpenter les vieux chemins gaulois dont les vainqueurs du moment ont fait les voies romaines, il faudrait s'en aller aussi en Bavière, en Autriche et en Bohême (pays du peuple gaulois des Boïens), qui sont les lieux d'origine de la primitive civilisation celtique dite de Hallstadt. Et pourquoi ne pas franchir les Dardanelles et s'en aller interroger les descendants des Galates, ces interlocuteurs privilégiés de saint Paul, en plein cœur d'une Anatolie musulmane ? Il est évident qu'une étude systématique menée sur ces différents terrains aboutirait à des découvertes fracassantes.

Est-ce de l'imagination ?

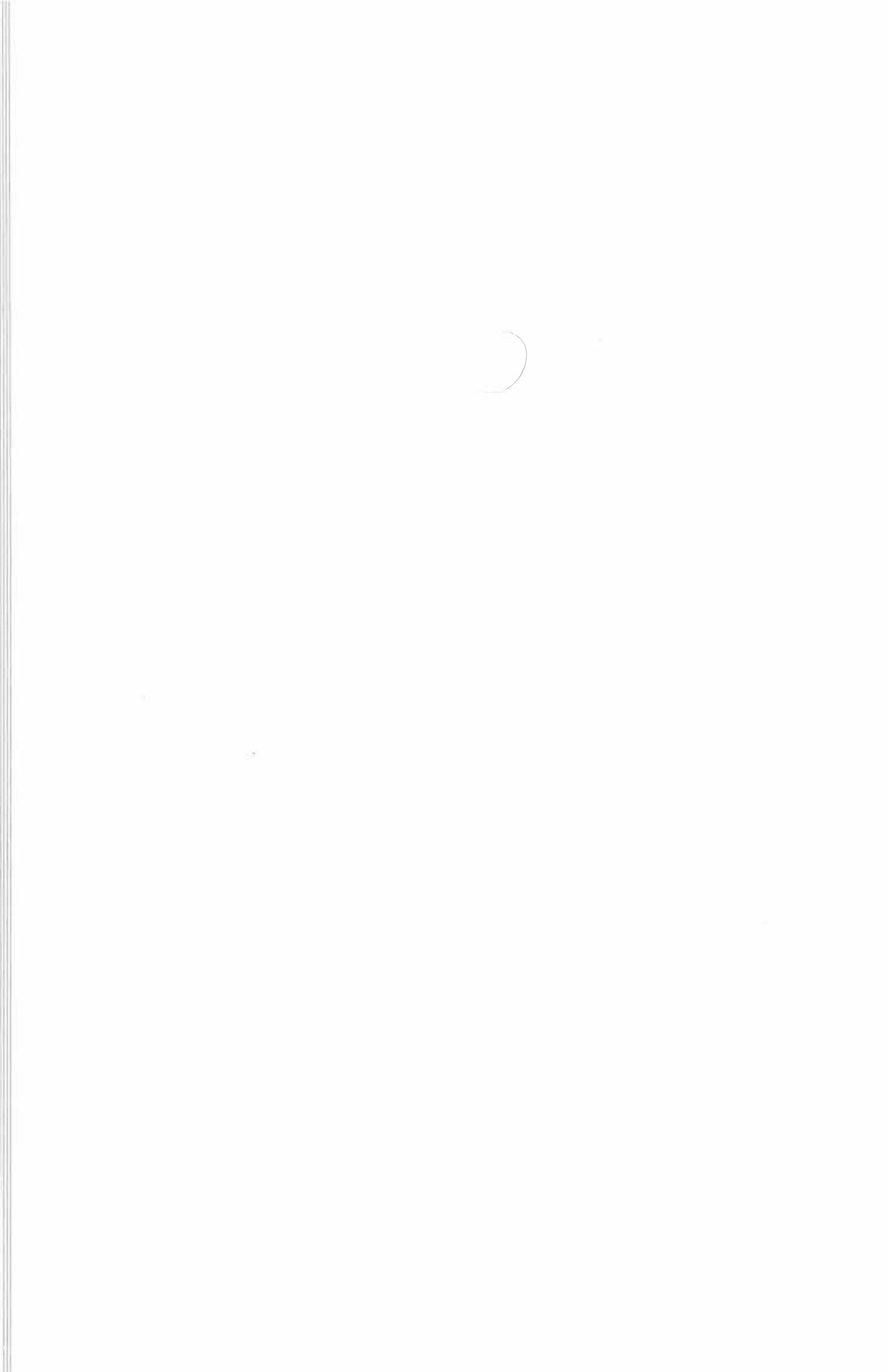
Pour les Celtes, l'imaginaire est une réalité de la conscience. Quant à savoir où se manifeste cet imaginaire, c'est autre chose. On répète souvent que tous les chemins mènent à Rome. Fort bien, mais comme les Celtes sont à la fois partout et nulle part, les chemins qui mènent vers eux sont innombrables et tous plus authentiques les uns que les autres, n'en déplaise aux grincheux qui croient que la civilisation est une et indivisible. De toute façon, l'imaginaire des Celtes est insaisissable. C'est ce qui en fait la valeur. Et c'est une Mémoire pour l'avenir.

Poul Fetan, 1995



BRETAGNE

La Bretagne armoricaine, ainsi nommée pour la différencier de la Bretagne insulaire, autrement dit la Grande-Bretagne, constitue un étonnant conservatoire de la tradition populaire orale. Jusqu'au début du xxe siècle, des conteurs n'ont pas cessé de colporter, au cours des veillées, les récits traditionnels qui leur avaient été transmis de génération en génération, soit en les restituant dans leur intégralité, soit en les adaptant aux nouvelles conditions de vie qui étaient les leurs. De nombreux collecteurs ont ainsi découvert et sauvé d'admirables contes qui semblent surgir tout droit de la nuit des temps, révélant ainsi la richesse de l'imaginaire celtique et son extraordinaire vitalité à travers les vicissitudes de l'Histoire, cela aussi bien en langue française qu'en langue bretonne ou en langue gallèse, puisque la Bretagne est un pays multilingue.



LES CARRIÈRES DE SAINT-JUVAT

C'était il y a longtemps, bien avant que ne fût construit le barrage de Rophémel sur la Rance. À l'époque, il n'y avait pas encore de chemin de fer, et seules quelques routes étaient pavées, celles qui allaient de Dinan à Rennes et de Dinan à Saint-Malo, en particulier. Mais les autres étaient plutôt des chemins de terre dans lesquels s'embourbaient les chars lorsque les pluies d'automne avaient détrempé le sol. À cette époque-là, donc, il y avait, dans la paroisse de Saint-Juvat, qui domine la vallée de la Rance, un homme du nom de Boutin qui possédait plusieurs champs, et parmi eux, ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les Pâtures Boutin.

Chaque matin, le bonhomme Boutin faisait le tour de ses champs pour voir où en était sa récolte, car il était très soigneux et ne laissait rien au hasard. Et, chaque matin, il constatait avec déplaisir que l'herbe de ses pâtures avait été broutée et foulée. Il commençait à trouver la chose étrange, car aucun de ses voisins n'aurait eu l'audace de faire venir ses troupeaux sur ses terres. Mais en observant plus attentivement les marques laissées sur le sol, il comprit enfin que c'étaient celles laissées par une seule vache. Il interrogea ses voisins, et plusieurs d'entre eux lui affirmèrent qu'ils avaient souvent vu le soir une vache qu'on ne connaissait pas pour appartenir à quelqu'un du pays.

Le bonhomme Boutin, qui soupçonnait quelque traîtrise, décida d'en avoir le cœur net : un jour, vers la fin de l'après-midi, il se

cacha soigneusement dans un buisson, au milieu de ses champs. Il attendit patiemment, et, alors que le soleil disparaissait à l'horizon, il vit une vache blanche et noire, comme toutes les autres, mais plus grande et plus belle, qui arrivait dans l'une de ses pâtures et qui se mettait à brouter avec voracité la belle herbe verte qu'il mettait tant de peine à faire pousser. Après avoir hésité un moment, il s'approcha en silence de la vache et parvint à la saisir par la queue. Mais la vache ne semblait guère disposée à se laisser prendre : elle se mit à trotter, et Boutin avait beau faire à essayer de la retenir, elle s'en allait toujours plus loin, comme si elle était attirée par une force surnaturelle. Et pourtant, il ne voulait pas lâcher prise et tenait toujours solidement l'animal, essayant de l'apaiser par la voix et de la faire s'arrêter. Rien n'y fit, et la vache entraînait toujours le bonhomme là où elle voulait aller. Boutin se disait qu'il n'avait jamais vu de vache aussi robuste et aussi rapide que celle-là, mais il s'entêta, car il voulait savoir dans quelle étable elle aboutirait.

Elle l'emmena à l'autre bout de ses pâtures. Brusquement, près d'une haie, un trou s'ouvrit et la vache s'y précipita, entraînant l'homme avec elle. Quelque peu décontenancé, mais ne lâchant pas la queue de la vache, Boutin se vit à l'intérieur d'une magnifique salle qui avait tout l'air d'être un palais : et là, autour de lui, étaient rassemblés des gens vêtus de beaux habits, qui festoyaient à la lumière de torches et de chandelles qui étaient suspendues à la muraille. Le bonhomme n'en eut aucun doute : il venait d'entrer dans le palais des fées, dans ce domaine souterrain où elles s'étaient réfugiées depuis que les prêtres les avaient chassées en aspergeant d'eau bénite les champs et les prairies. Ainsi donc, elles s'étaient réfugiées dans ces grottes, non loin des humains, et elles en profitaient pour faire paître leur vache sur ses propres pâtures. « Voilà qui est bien malhonnête, se disait le bonhomme Boutin, car c'est moi qui fait pousser l'herbe et ce sont ces gens-là qui en profitent. Cela ne se passera pas aussi facilement. On me doit un dédommagement. » Et, en regardant autour de lui, il vit des choses magnifiques, des monceaux d'or et d'argent et de la vaisselle toute ruisselante de lumière.

Les fées l'avaient entouré et le regardaient avec bienveillance. Il lâcha la queue de la vache et celle-ci s'en alla dans un recoin de la salle où elle disparut. Boutin se sentit tout à coup fort mal à l'aise sous les regards de ces gens. Qu'allait-il donc lui arriver ? Il savait que les fées avaient des pouvoirs mystérieux et qu'elles pouvaient en user contre lui.

– Que viens-tu chercher ici ? demanda l'une des fées s'en avançant vers lui.

Il commença à bredouiller, mais se reprit assez vite. Puisque la fée s'était adressée à lui sans colère apparente, il devait lui répondre aimablement.

– Je viens seulement vous demander mon dû, dit-il enfin. Cela fait des semaines que votre vache broute l'herbe de mes pâturages : il est juste que vous me payez le dommage causé à ma récolte.

– Nous ne sommes pas malhonnêtes, répondit la fée. Il est normal que tu aies des compensations pour le tort que nous t'avons causé. Combien veux-tu ?

Boutin hésita : s'il demandait trop, il risquait de mécontenter les fées, mais, en voyant tant de richesses accumulées, il en venait à penser que ce qu'il demanderait ne serait pas grand-chose pour des gens qui possédaient d'incroyables richesses. Certes, il ne les priverait guère. Mais il avait quand même quelques scrupules, car, après tout, la vache ne l'avait pas mené à la ruine.

– Vous pouvez bien me donner une mesure d'argent, répondit enfin le bonhomme.

– Bien volontiers, dit la fée. Mais nous n'avons pas de mesure ici. Va donc en chercher une dans ta maison et reviens ici. Nous te la remplirons d'autant d'argent qu'elle pourra en contenir.

Le bonhomme Boutin ne se le fit pas répéter deux fois. Il rebroussa chemin et sortit du château des fées. En courant, il se précipita vers sa maison. Là, il se munit de la plus grande mesure qu'il put trouver et, toujours en courant, retourna au bout de ses pâtures, tout émoustillé à l'idée qu'il allait être riche. Hélas ! le trou qui menait au palais des fées était bouché, et Boutin eut beau arpenter tout son terrain, il n'en trouva pas la moindre trace. Il se demanda s'il n'avait pas rêvé, mais comme il ne revit jamais plus la vache sur ses pâtures, il fut convaincu qu'il était allé réellement chez les fées, mais que celles-ci lui avaient joué un bon tour. Alors, pendant le reste de ses jours, il fouilla la prairie, la bouleversa en tous sens et creusa des galeries. Mais il ne put jamais retrouver l'entrée du palais des fées. En revanche, il mit au jour des carrières de sablon, et ce sont les premières qui furent exploitées dans le pays.

Tréfumel (Côtes-d'Amor)

Ce conte, recueilli vers 1880 par un correspondant anonyme de Paul Sébillot, et publié par lui dans son Folklore de la Haute-Bretagne, *fait partie d'une longue série de récits qui tentent d'expliquer l'origine des mines et des carrières, série commune à tous les pays, où l'on voit les trésors souterrains gardés soit par le diable, soit par des puissances surnaturelles. Le schéma de base remonte très loin dans le temps, et aussi dans la mythologie : chez les Grecs, Pluton-Hadès, maître des Enfers, était le « riche », celui qui dispose des trésors de l'Autre Monde. Chez les anciens Celtes, la croyance est bien*

établie à propos des palais souterrains des dieux qui recèlent d'incroyables richesses. Le mythe est ici lié a une réalité : la présence dans les tertres mégalithiques d'objets précieux qu'on disposait auprès des défunts, et que traquaient sans scrupule les paysans des siècles passés. Mais l'intention moralisatrice n'est pas absente, puisque la découverte d'une carrière ou d'une mine à exploiter est une richesse bien matérielle et bien réelle.

LE TOURBILLON DE LA FAUCONNIÈRE

Au temps jadis, il y avait à Plévenon un pêcheur du nom d'Hervé, qui était connu, à dix lieues à la ronde, comme le meilleur et le plus beau garçon du pays. Toutes les filles avaient voulu se faire remarquer de lui, car il était aussi courageux et sérieux que beau, et elles espéraient toutes l'épouser. Mais Hervé n'avait d'yeux que pour une fille de Trécelin, douce et gentille, et que chacun admirait et respectait. Mais cela n'empêchait nullement les filles de Plévenon de ne jamais rater l'occasion de le rencontrer et de lui prodiguer les sourires les plus aimables, voire les plus audacieux. Bref, Hervé le pêcheur était l'objet de toutes les convoitises de toutes celles qui étaient en âge de se marier.

Or, en ce temps-là, il y avait des fées qui habitaient une des grottes du cap Fréhel, et on les appelait des *houles*. Comme elles se répandaient souvent parmi les gens, elles entendirent parler d'Hervé le pêcheur et voulurent toutes le connaître. L'une d'elles, la plus jeune et la plus jolie, revêtit même les habits d'une fille de la côte et s'en vint sur le chemin qu'il suivait, un soir qu'il rentrait chez lui. Et dès qu'elle l'eut aperçu, son cœur se mit à battre très fort : elle en devint si amoureuse qu'elle se jura en elle-même qu'elle l'obtiendrait de gré ou de force. Comme elle avait des pouvoirs magiques, elle jeta un sort sur Hervé pour l'obliger à venir la rejoindre le soir-même, à minuit, sur le rocher de la Fauconnière, qui est le plus haut de tout le cap Fréhel.

Quand la nuit fut complète, Hervé se sentit subitement l'envie irrésistible d'aller se promener sur le rivage. Sa fiancée, qui se trouvait là, eut beau lui remontrer qu'il était très dangereux de s'aventurer sur les rochers dans l'obscurité, Hervé lui répondit que c'était la pleine lune et qu'il ne risquait rien à suivre des sentiers qu'il connaissait fort bien. Elle se proposa alors de l'accompagner, mais le pêcheur lui répondit d'un ton péremptoire et presque mauvais qu'il n'avait pas besoin de sa nourrice pour aller faire une promenade au clair de lune. Et, sans plus tarder, le visage en feu et les yeux dans le vague, il sortit de la maison de ses parents et s'enfonça dans l'obscurité. Brusquement, les nuages se dissipèrent et la lune apparut dans tout son éclat.

Le pêcheur ne fut pas long à parvenir au cap, et il fut bien surpris de distinguer, assise sur le sommet du rocher de la Fauconnière, la plus belle des femmes qu'il eût jamais vue. Son premier réflexe fut de se dire que c'était la sainte Vierge, telle qu'elle était représentée dans l'église de Plévenon, avec sa couronne d'or et son vaste manteau bleu. Mais en approchant, il vit que la couronne d'or n'était que le reflet de la lune dans une chevelure blonde qui flottait légèrement dans le vent. Quant au manteau bleu, il s'aperçut que c'était un voile léger qui dissimulait à peine les formes gracieuses du corps de la femme. Elle souriait et, en voyant ce sourire, Hervé se sentit tout à coup emporté par le désir de l'entourer de ses bras et de se serrer contre elle jusqu'à en être étouffé. Cependant, il se contint et, vaguement intimidé s'arrêta à mi-chemin du sommet, les yeux perdus dans une sorte d'extase qu'il n'avait jamais connue.

– Beau garçon, dit-elle alors, viens plus près de moi.

Le pêcheur s'avança. La lumière de la lune était telle qu'il voyait à travers son vêtement les moindres détails du corps de la fée.

– Qui es-tu ? demanda-t-il péniblement.

– Mon nom n'a pas d'importance, répondit-elle, et tu n'as pas besoin de le savoir pour m'aimer telle que je suis, telle que je t'apparais. Approche, beau garçon, approche et vois comme je suis belle. Et c'est pour toi que je suis belle, parce que je t'aime et que tu m'aimes. Tu viendras avec moi, et je t'emmènerai dans mon pays. Tu y verras les plus belles choses du monde, des plaines inondées de lumière jour et nuit, des chevaux qui courent sur les vagues, des forêts qui surgissent de la terre, des étoiles qui pleuvent sur la mer. Approche, beau garçon...

Le pêcheur fit encore quelques pas et se trouva à la hauteur de la fée. Celle-ci lui tendit alors sa main droite qui tenait une coupe contenant un liquide qui n'était ni du cidre, ni du vin : c'était un breuvage d'amour par lequel elle voulait s'attacher à jamais le jeune homme.

– Bois, lui dit-elle, bois ce breuvage de vie que je t'offre en témoignage de mon amour. Désormais, tu ne souffriras plus jamais la faim ni la soif, ni les fatigues et les misères qui sont le lot des pauvres humains. Bois, beau garçon, et ensuite, je te prendrai par la main afin de t'emmener dans mon royaume.

En ce même moment, la fiancée d'Hervé, au village, désespérée d'avoir vu partir le pêcheur pour cette randonnée nocturne qui ne se justifiait pas, s'était mise à genoux et priait la Vierge et tous les saints du paradis de lui rendre celui qu'elle aimait d'un cœur sincère. Le pêcheur tendit la main vers la coupe que lui présentait la fée et la porta à ses lèvres, avide d'en boire le contenu et de suivre cette femme si belle et si émouvante dans le rayonnement intense de la lune. Et il allait boire, quand, tout à coup, il recula effrayé. C'était l'instant où sa fiancée venait de terminer sa prière et se relevait pour aller à la fenêtre guetter son ombre familière. L'image de sa fiancée lui revint brutalement en mémoire. Alors, d'un geste violent, il lança la coupe dans la mer.

La fée poussa un cri terrible et sauta dans les flots. Hervé la vit disparaître et n'entendit plus que le bouillonnement des vagues. Mais la fée était immortelle. Elle ne pouvait pas mourir. Cependant, on l'entendit longtemps pleurer de douleur et de désespoir. À l'endroit où elle avait plongé, se forma un tourbillon que les marins connaissent bien et qui les épouvante lorsque le vent les pousse dans cette direction. Et depuis ce temps-là, la mer est devenue salée à cause des larmes que verse la fée du cap Fréhel parce qu'elle n'a pas pu obtenir l'amour d'un jeune et beau pêcheur de Plévenon.

Plévenon (Côtes-d'Armor)

Deux thèmes bien connus se rejoignent dans ce conte recueilli à la fin du XIX*e* *siècle en pays « gallo » et inserré par Paul Sébillot dans son* Folklore de Haute-Bretagne : *le conte témoigne de la méfiance qu'on avait, encore à cette époque, envers la « femme fatale », c'est-à-dire la fée des antiques traditions devenue créature de Satan dans la mentalité puritaine qui caractérise une société rurale qui ne sait plus très bien sur quels critères elle doit se maintenir au milieu des querelles idéologiques qui se font chaque jour plus pressantes. Ce thème de la « femme fatale », la* bannshee, *est abondamment traité dans le légendaire irlandais, mais sans connotation moralisatrice. Ici, dans un contexte clérical, on met en garde les jeunes gens contre les dangers représentés par la femme, descendante directe d'Ève, la pécheresse qui a perdu l'humanité. Le second thème qui apparaît ici fait partie de ces innombrables explications de phénomènes naturels, en l'occurence la raison pour laquelle la mer est salée.*

HISTOIRE DE JOPIG DES RONCES

Jopig était soldat quelque part du côté de Rennes. Il avait obtenu une permission de quinze jours pour retourner chez lui, près de Plougonven, dans un village presque abandonné et où les buissons d'épines étaient abondants. C'est pourquoi on l'appelait Jopig des Ronces. Il était tout joyeux de revoir ses parents et sifflotait en marchant à travers la campagne. Il passa par un bourg, à quelques kilomètres de chez lui, et rencontra d'anciens camarades qui l'invitèrent à aller jouer aux cartes dans une auberge.

Il y alla, bien satisfait de pouvoir se reposer un peu et d'avoir des nouvelles du pays. Ils jouaient déjà depuis six heures, et minuit venait de sonner, quand un homme entra dans l'auberge, qui demanda de jouer avec eux. C'était un grand gaillard tout vêtu de noir et qui avait des yeux brillants. Jopig et ses camarades acceptèrent de faire une ou deux parties avec lui. Ils se réjouirent d'ailleurs, car ils gagnaient beaucoup et l'homme noir perdait toujours.

À un moment, l'homme noir perdit une de ses cartes qui tomba sur le sol. Jopig se baissa pour la ramasser, mais, ce faisant, il aperçut les pieds de l'homme noir sous la table et en fut horrifié : il avait en effet des pieds de cheval, et Jopig comprit bien qu'ils étaient en train de jouer avec le diable. Il se garda bien de dire quelque chose, se contentant de quitter le jeu pour satisfaire un besoin pressant au dehors. Mais, dès qu'il fut sorti, il se précipita vers le presbytère et réveilla le recteur. Celui-ci était de fort mauvaise humeur d'avoir

été dérangé dans son sommeil et, quand Jopig lui demanda son aide pour se débarrasser de Satan, il le prit très mal, disant que ce n'était pas une bonne affaire. Il fallut que Jopig insistât et lui promît qu'il tiendrait le diable au moment où le prêtre lui mettrait son étole au cou pour que celui-ci acceptât de venir.

Ils entrèrent dans l'auberge par une petite porte dérobée et, sans bruit, se glissèrent derrière l'homme noir. Jopig se jeta sur lui pour l'immobiliser et cria à ses camarades d'en faire autant. Mais le diable sautait en l'air et donnait des coups de tête jusqu'au plafond. Enfin, le recteur parvint à lui passer son étole autour du cou en prononçant les paroles de l'exorcisme. Aussitôt, il y eut une sorte d'éclair, et l'homme noir fut changé en un chien roux qui grognait férocement et voulait mordre ceux qui le tenaient. Ils furent tous très effrayés, et le prêtre dit à Jopig :

– Il n'y a qu'un seul moyen pour s'en débarrasser. Il faut que tu attaches ce chien avec une corde et que tu le conduises dans tous les presbytères de la région. Il se trouvera bien un recteur pour aller noyer le chien. Moi, je ne peux pas le faire, car je n'en ai pas la force.

– Très bien, dit Jopig, je le ferai.

Il s'en alla sur les chemins et arriva à Guerlesquin au petit matin. Le recteur allait dire sa messe et Jopig des Ronces lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

– Malheureux ! répondit le recteur, tu t'es mis dans une situation bien dangereuse pour ton âme. Si tu renonces maintenant ou si le chien t'échappe, il te mènera tout droit en enfer. Mais moi, je n'ai pas la force de le noyer. Va-t'en jusqu'à Lannéanou et demande au recteur s'il peut le faire.

Jopig des Ronces s'en alla jusqu'à Lannéanou, mais le recteur lui fit la même réponse et l'envoya à Scrignac. Jopig repartit alors en traînant le chien derrière lui. Le chien était de plus en plus furieux et agressif, et se débattait, voulant s'enfuir au plus vite. Dans les villages qu'ils traversaient, les enfants leur jetaient des pierres. Parfois, le chien ne voulait plus avancer, et Jopig ne pouvait ni le laisser, ni le frapper, car alors le chien aurait sauté sur lui et l'aurait probablement égorgé, ou bien se serait à nouveau transformé en diable avec un corps d'homme et des pieds de cheval.

Mais à Scrignac, le recteur lui fit la même réponse et l'envoya à Berrien. Et, pendant des jours et des nuits, le malheureux Jopig alla de presbytère en presbytère sans qu'aucun prêtre n'acceptât de le secourir. Il était exténué et fourbu lorsqu'il arriva chez le recteur de Botmeur. Il lui expliqua rapidement pourquoi il était venu le trouver.

– Je vais le faire, dit le prêtre. Il fallait que tu passes par toutes ces paroisses pour en arriver là. Ce n'est pas une mince affaire que de noyer le diable, mon garçon, et je te demande d'avoir beaucoup de courage : si tu as peur, il nous emmènera tout droit au fond du marécage, car c'est là que se trouve la porte de l'enfer. Allons-y tout de suite.

Le chien grognait et s'agitait de plus en plus. Le recteur et Jopig partirent dans les chemins creux qui menaient vers le Yeun, ce vaste marécage qui s'étend sous la montagne Saint-Michel des monts d'Arrée, et qu'on appelle maintenant le réservoir Saint-Michel. Ils eurent beaucoup de mal à retenir le chien qui tentait de s'enfuir, mais ils parvinrent cependant au bord de l'eau. Le prêtre dit alors à Jopig :

– Prends le chien par les pattes de derrière !

C'est ce que fit Jopig. Le prêtre saisit l'animal par les pattes de devant, et, dans un seul élan, ils le lancèrent de toutes leurs forces vers l'eau.

– Couche-toi sur le ventre ! cria le prêtre.

Jopig s'aplatit contre le sol et le recteur en fit autant. Quand le chien tomba dans l'eau, il y eut un prodigieux jaillissement d'écume et de vapeur et la terre trembla dans tous les alentours. Puis le silence revint, comme s'il ne s'était rien passé. Le prêtre et Jopig revinrent vers Botmeur très las, et ils tremblaient de tous leurs membres.

Cependant, comme Jopig avait erré dans tous les presbytères du pays pendant tous ces jours, son temps de permission s'était écoulé et il ne pouvait même plus aller chez lui. Il repartit pour son régiment après avoir remercié le recteur de Botmeur de l'avoir débarrassé du chien et lui avoir promis qu'il ne jouerait plus jamais aux cartes à l'heure de minuit dans les auberges. Voilà l'histoire de Jopig des Ronces.

Plougonven (Finistère)

Ce conte terrifiant, recueilli au début du XXe siècle et publié en 1913 dans la Revue des Traditions populaires *(XXVIII), rend fort bien compte de la terreur qu'inspiraient les visions nocturnes fantasmatiques dans les campagnes. Il est dans la même tonalité que le célèbre récit* ann offeren drantel *recueilli par Anatole Le Braz aux environs du Méné Bré, et qui a pour personnage principal l'énigmatique Tad Coz, prêtre exorciste légendaire mais néanmoins caractéristique de la croyance selon laquelle les marais du Yeun Ellez, près de Botmeur et de Brennilis, sont une des portes de l'enfer. Ici, comme dans le conte de Le Braz, l'exorcisme ne peut s'accomplir que par une sorte de pèlerinage à travers une série de paroisses, pèlerinage qui est une épreuve d'endurance contre les forces maléfiques et sataniques. La morale chrétienne n'est pas absente non plus : il est déconseillé de passer ses nuits en jouant aux cartes !*

LE CHEVAL DU DIABLE

C'était dans le temps, quand seuls les oiseaux volaient dans le ciel et que la nuit était noire dans les campagnes. Il y avait, dans un village, aux environs de Daoulas ou de Saint-Urbain, à moins que ce ne fût de Dirinon, trois bons camarades qui se retrouvaient souvent le soir, après une dure journée de labeur. Lorsque le temps le permettait, ils allaient se promener sur les landes, et lorsqu'il pleuvait ou faisait trop froid, ils se réfugiaient chez l'un d'entre eux pour boire une bolée et deviser de choses et d'autres. Et, dans tout le pays, on ne tarissait pas d'éloges sur eux à cause de leur sérieux et de leur vie rangée. D'ailleurs, beaucoup de filles espéraient qu'ils jetteraient les yeux sur elles, persuadées qu'ils feraient de très bons maris.

Or, un soir d'automne où le ciel était maussade et où le vent soufflait en rafales, l'un des trois dit aux autres !

– Si nous allions faire une partie de cartes à l'auberge ?

La proposition fut tout de suite adoptée, et, sans plus tarder, ils se dirigèrent vers l'auberge la plus voisine. Pour s'y rendre, il fallait passer par la Croix-Rouge, qui était plantée à l'intersection de trois chemins, en pleine lande et très loin de toute habitation. La nuit était déjà fort avancée, et elle était très sombre, car la lune n'était pas encore levée et les nuages se bousculaient dans le ciel. Pour parcourir plus aisément leur chemin, qui était caillouteux et parsemé de trous, chacun d'eux avait un gros bâton. Mais ils arrivèrent sans encombre à l'auberge.

Ils s'assirent à une table et demandèrent des cartes à jouer. Mais, comme ils n'étaient que trois, il en manquait un pour faire leur compte. Ils n'eurent cependant pas de mal à décider un trimardeur qui soupait à l'auberge de se joindre à eux. Ils s'amusèrent beaucoup : les uns gagnaient et les autres perdaient, mais pour consoler ceux qui perdaient trop, ils se payaient de nombreux verres, et la bonne humeur ne faisait pas défaut.

Après être restés un peu plus de deux heures à jouer, ils décidèrent de retourner chez eux : le lendemain, ils avaient tous trois beaucoup à faire. Ils payèrent l'aubergiste, prirent congé de leur partenaire, et repartirent dans la nuit au milieu des tourbillons de vent. Arrivés près de la Croix-Rouge, ils virent un cavalier qui arrivait sur un cheval fringant. Lorsqu'il parvint à leur hauteur et qu'il les aperçut, il s'arrêta et descendit de sa monture.

– Vous vous en allez déjà, camarades ? leur demanda-t-il.

– Oui, monsieur, répondirent-ils. Il commence à se faire tard et nous avons beaucoup de travail demain matin.

– Allons ! allons ! reprit le cavalier. Il faut prendre du bon temps avant de se remettre au travail. Il n'est pas si tard que vous le pensez. Moi, j'ai l'intention de jouer un bon moment. Si vous m'accompagnez à l'auberge, je m'engage à vous payer tout ce qui sera bu.

Les trois camarades se concertèrent et, comme ils étaient un peu surexcités par la boisson, ils finirent par accepter.

– Oui, dit encore le cavalier, mais il faut que l'un d'entre vous reste pour garder mon cheval. Qu'il soit sans crainte, je lui paierai largement sa peine lorsque nous reviendrons ici.

C'est le plus jeune qui resta. Les deux autres rebroussèrent chemin en compagnie de l'homme. Dès qu'ils furent à l'auberge, ils se mirent à jouer avec plaisir, ayant repris avec eux le trimardeur qui avait été précédemment leur partenaire. Mais le cavalier perdait beaucoup, et les deux camarades ne se sentaient plus de joie. Tout à coup, une carte tomba sur le sol. Le cavalier se baissa pour la ramasser.

– Non, dit le cavalier, c'est moi qui l'ai lâchée, c'est moi qui la ramasserai.

C'est ce qu'il fit, mais il était trop tard. En se baissant, l'un des camarades avait pu remarquer les pieds du cavalier : ces pieds étaient fourchus comme ceux d'un ruminant. Il en fut tout bouleversé mais s'efforça de ne rien en laisser paraître.

– Je crois qu'il est l'heure de nous en aller ! dit-il en se levant. Finissons cette partie, et nous rentrerons à la maison.

– Que non ! que non ! s'écria le cavalier.

– Je dis qu'il est temps de finir ! répondit l'autre d'un ton qui exprimait bien sa détermination.

Le cavalier, quant à lui, n'avait nulle envie de repartir. Il leur dit qu'il allait leur payer encore à boire et qu'il était disposé à jouer toute la nuit s'il le fallait, car il ne pouvait pas abandonner ainsi alors qu'il n'avait cessé de perdre. Mais le jeune homme qui avait aperçu ses pieds fourchus lui répéta sèchement, d'une voix déformée par la colère :

– Je vous dis que nous finissons et que nous rentrons chez nous !

– Non, encore une fois non ! s'entêta le cavalier.

– Alors, je jette les cartes au feu ! s'écria le jeune homme.

– Si c'est ainsi, finissons la partie et rentrons, puisque vous ne voulez pas rester.

Le cavalier paraissait de fort mauvaise humeur, et il perdit encore cette dernière partie. Il se leva avec les autres et ils sortirent tous dans la nuit noire. Mais à la Croix-Rouge, pendant tout ce temps, celui des trois qui gardait le cheval s'était assis sur un bloc de pierre et pensait qu'il aurait bien voulu, lui aussi, continuer à jouer à l'auberge. Et il fut bien surpris quand il entendit le cheval qui parlait distinctement.

– Tout à l'heure, disait le cheval, quand mon maître reviendra, il proposera de te donner autant d'argent que tu voudras. Mais prends bien garde : n'accepte rien de lui, sinon il t'entraînera jusqu'au plus profond de l'enfer.

– Mais, dit le jeune homme, comment le sais-tu et comment se fait-il que tu parles comme un chrétien ?

– C'est que, dit le cheval, je suis un chrétien qui est condamné à l'enfer parce qu'il a mené une vie dissolue. Le diable m'emmène avec lui chaque nuit lorsqu'il est à la recherche d'âmes pour remplir son enfer puant. Et je suis obligé de le suivre et de le porter. N'oublie pas mon conseil et crois-moi, mon garçon, car je suis ton grand-père. Et ne m'oublie pas dans tes prières !

Le jeune homme fut bien étonné d'entendre ces paroles. Mais ses deux camarades revenaient avec le cavalier. Celui-ci, dès qu'il fut arrivé près de son cheval, demanda au garçon de combien était son compte.

– Oh ! rien du tout, répondit le jeune homme. Je suis bien heureux de t'avoir rendu service et je n'attends aucune récompense.

Le cavalier insista, lui offrant une poignée d'argent, puis une poignée de pièces d'or. Rien n'y fit : le jeune homme demeura intraitable. Alors, furieux d'avoir fait une si mauvaise journée, le cavalier sauta sur son cheval, le cravacha sauvagement et s'élança dans la nuit. Des étincelles jaillirent sous les sabots du cheval, puis celui-ci et son maître disparurent.

Le plus jeune des camarades raconta aux deux autres ce que lui

avait révélé le cheval, et celui qui avait vu les pieds fourchus du cavalier en fit également part à ses amis.

– Nous l'avons échappé belle ! dirent-ils alors, car si nous avions joué plus longtemps avec le diable, il aurait réussi à nous entraîner en enfer.

Ils se remirent en route et se hâtèrent de regagner leur maison. Mais ils se promirent bien de ne plus aller jouer aux cartes à l'auberge avec des inconnus.

Morlaix (Finistère)

Ce conte, recueilli vers 1900 dans le pays de Léon, région restée farouchement catholique et même légitimiste, et publié dans la Revue des Traditions populaires *(XXVII, 1912), témoigne d'une peur permanente du diable dans les milieux ruraux où l'obscurité de la nuit accentuait l'isolement de l'être humain sur les grandes landes battues par le vent. Le diable est alors vu comme un être monstrueux, mi-humain, mi-animal, en conformité avec les centaures et autres personnages fantastiques de l'Antiquité. Et, dans ce milieu chrétien, pour ne pas dire clérical, une morale austère est toujours en vigueur : le conte populaire met toujours en garde les jeunes gens contre les trop longues soirées à l'auberge, les jeux de hasard et les rencontres d'inconnus.*

LE CHAMP MAUDIT

Non loin de Nantes, sur les bords de l'Erdre, avant qu'on ne construisît de grands immeubles, on voyait au début de ce siècle un champ qui, à distance, semblait très beau et propice à d'abondantes cultures. Mais si l'on s'approchait, on s'étonnait de voir que tout le versant bordé par la rivière était inculte et désolé, comme si une grande flamme y avait tout ravagé sur son passage. Quand on demandait l'explication aux bateliers qui étaient encore nombreux à cette époque, sur la Loire et sur l'Erdre, ils commençaient par faire un grand signe de croix et, si l'on insistait, ils racontaient tous la même et étrange histoire.

Autrefois, il y a bien longtemps, ce champ était la propriété d'un homme fort riche, mais qui était aussi très avare et très méchant envers les autres. Il se prétendait le seul homme de la paroisse à savoir travailler et traitait ses valets de paresseux et de bons à rien, les jeunes orphelins qui vivaient chez lui en particulier, qui étaient généralement ses souffre-douleur. On le respectait parce qu'il était riche, et on le craignait à cause de ses colères, mais on murmurait derrière son dos et on déplorait sa dureté.

Un jour, il était en train de labourer ce champ au bord de l'Erdre, aidé par un enfant de douze ans qu'il avait pris chez lui parce que cela ne lui coûtait qu'une soupe et un croûton de pain par jour. Il menait sa charrue tirée par deux bœufs, mais ceux-ci n'avançaient pas, bien que le garçon fît tout son possible pour les piquer

avec son aiguillon. L'homme se mit dans une rage folle et frappa si rudement le pauvre garçon qu'il tomba sur le sol et fut un bon moment sans pouvoir bouger. Mais au lieu de regretter son geste, l'homme devint encore plus furieux à la pensée que son travail allait être retardé.

– Si le diable venait m'aider, quel service il me rendrait ! s'écria-t-il.

Il avait à peine fini de prononcer ces paroles qu'il entendit un rire strident surgir des buissons d'alentour, et ses bœufs partirent avec une telle ardeur et une telle vitesse qu'au bout de quelques minutes le reste du champ fut parfaitement labouré. L'homme se réjouissait et jurait de contentement, sans même s'occuper du pauvre enfant qu'il avait battu et qui gisait, toujours inconscient à l'endroit où il était tombé.

Mais lorsqu'il voulut se reposer, il eut beau tirer sur l'attelage et hurler à ses bœufs de s'arrêter, ceux-ci continuaient d'avancer avec la même ardeur et la même vitesse, à croire qu'une force invisible les poussait à aller toujours plus loin. Ils refirent le tour du champ, bouleversant ce qui avait été déjà retourné. L'homme jurait tout ce qu'il pouvait et ses cris résonnaient tout alentour. Des voisins accoururent et furent, comme l'enfant qui avait repris connaissance, les témoins de cette étrange course : l'homme tomba plusieurs fois, se releva, tenta de s'écarter de la charrue, mais il lui semblait que ses mains ne pouvaient pas la lâcher. Il fut traîné plusieurs fois sur le sol, et les bœufs rendaient du sang par les naseaux.

Cela dura longtemps. L'homme n'avait plus ses chaussures et ses pieds meurtris étaient ensanglantés. Il râlait et ses bêtes se cabraient de douleur sous les coups d'un fouet invisible. Tout à coup, arrivé à un coin du champ, l'homme, afin de respirer plus à l'aise, ouvrit sa chemise trempée de sueur et, sans le vouloir, arracha la croix qu'il portait au cou, au bout d'une chaîne d'argent. Aussitôt on entendit un rire monstrueux provenir des buissons, puis une voix s'écria :

– Maintenant, camarade, tu es à moi !

Alors, on vit s'élever une grande flamme à l'endroit où se trouvait l'attelage : homme, bêtes et charrue disparurent aux yeux de tous ceux qui se trouvaient là et qui regardaient ce spectacle dans la plus grande stupéfaction. Jamais plus on ne revit l'homme, pas plus que ses bœufs et sa charrue.

Un prêtre vint bénir le champ, mais depuis ce jour, aucune herbe n'a poussé dans ce coin désolé. On disait que ce n'était pas surprenant, car c'était une des portes de l'enfer. Et l'on ajoutait que tous ceux qui passaient par là devaient prendre soin de faire un signe de croix, car la porte de l'enfer était toujours ouverte, même si on ne la

voyait pas, et le diable se trouvait là, en train de guetter les imprudents qui oublieraient de faire ce simple geste.

Nantes (Loire-Atlantique)

Les grandes villes de Bretagne ont leurs traditions orales, tout comme les campagnes, et à cet égard, Nantes est particulièrement riche en histoires de fantômes, en récits de sorcellerie et en interventions du diable. Ce conte, recueilli à la fin du XIX*e* *siècle et publié dans la* Revue des Traditions populaires *(XX, 1905), a d'évidente intentions moralisatrices, mais il est caractéristique d'un pays en voie de développement où, l'urbanisation aidant, d'anciens ruraux se retrouvent dans un milieu concentrationnaire, libéré de l'emprise du clergé mais prêts à succomber aux incantations des « jeteurs de sorts » et des « marabouts » de bas étage. La leçon de ce conte est claire : il ne faut jamais invoquer l'Ennemi, car celui-ci se manifeste immanquablement, faisant payer très cher son intervention.*

LA MESSE DU REVENANT

Il y a bien longtemps de cela : c'était, autant qu'on s'en souvienne, avant la séparation de Saint-Jean-du-Doigt de la paroisse de Plougasnou. Saint-Jean était donc desservi par les prêtres de Plougasnou, ce qui les obligeait à parcourir une très longue distance et à faire des courses pénibles pour traverser le pays quand il fallait se rendre auprès des malades et des mourants. Les villages étaient en effet très éloignés, et bien souvent, on avait intérêt, pour abréger la route, à emprunter des chemins généralement impraticables qui passaient au milieu des fondrières, des prairies submergées, des douves remplies d'eau bourbeuse. Et ceux qui ne connaissaient pas assez le pays se trouvaient réduits, la plupart du temps, à revenir sur leurs pas, ce qui rendait leur voyage encore plus pénible.

On était aux derniers jours d'octobre, et les pluies avaient commencé à se déverser sur la région. À l'heure du souper, un homme hors d'haleine, portant ses sabots à la main, entra brusquement au presbytère de Plougasnou et demanda un prêtre, n'importe lequel, pour quelqu'un de son village qui se mourait et qui demandait les secours de la religion. Sans plus tarder, l'un des vicaires se leva, passa dans la sacristie, prit son sac et suivit l'homme. C'était un jeune prêtre, nouvellement arrivé dans la paroisse, et comme il désirait connaître le pays, il demanda à son guide de le conduire par le chemin le plus court. Ils marchèrent le plus vite possible, mais ils mirent quand même longtemps à parvenir au village. Néanmoins, le

vicaire reçut la confession du malade et lui donna l'extrême-onction. Avant de quitter la ferme, il s'informa auprès de la famille, lui adressa des consolations et l'engagea à la résignation. Il prit ensuite congé et reprit, seul, le chemin du bourg.

Il y arriva très tard, mais il vit que l'église était encore ouverte. Il décida d'y aller prier pour le repos du malade qu'il venait de visiter. Il entra et s'agenouilla devant le grand autel. Mais le sacristain, qui avait fini de préparer l'église pour un mariage prévu le lendemain, ne le vit pas. Il se contenta de faire une rapide inspection de la nef, sans aller vers le chœur, et sortit par la porte de la sacristie après avoir pris soin de barricader la grande porte de l'église. Le vicaire, plongé dans ses prières, ne s'était aperçu de rien.

Quand il eut terminé, il se leva et se dirigea vers la porte. Il constata avec un certain dépit qu'il était enfermé dans l'église. Que faire ? Appeler, il n'en était pas question, car personne ne l'aurait entendu. Sonner la cloche ? Il aurait ameuté tous les habitants du bourg et ceux-ci se seraient affolés. Bien qu'il fût à jeun depuis midi, il prit le parti de passer la nuit là. Il entra dans le chœur et prit place sur sa stalle habituelle. Puis il se mit à dire son chapelet.

Cependant, vaincu par la fatigue, il s'endormit. Un temps assez long s'écoula dans un sommeil paisible. Puis il lui sembla être tourmenté par un rêve étrange, ce qui le réveilla brusquement. Il entendit un bruit. Se redressant, il regarda dans l'ombre et crut voir une lumière dans la sacristie. Le bruit venait de là, comme si quelqu'un allait et venait et ouvrait les armoires. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit et un prêtre qu'il n'avait jamais vu, tenant un cierge à la main, apparut et se dirigea vers l'autel. Là, il alluma tous les cierges. Le vicaire remarqua qu'il portait des ornements noirs. Il était debout vers le milieu de l'autel, le dos tourné au tabernacle et semblait attendre que quelque chose se produisît. Ses yeux brillaient d'un reflet très pâle. Tout à coup, il parla : sa voix était sourde, rocailleuse, rendant même un son métallique. Par trois fois il prononça cette phrase :

– Y a-t-il quelqu'un ici pour répondre ma messe ?

Le vicaire était trop surpris et aussi trop terrifié par cette étrange apparition qu'il n'ouvrit pas la bouche. Alors, n'ayant pas reçu de réponse, le prêtre en noir descendit de l'autel et rentra dans la sacristie. Le vicaire l'entendit quitter ses ornements et refermer les armoires. Puis il revint dans l'église et éteignit les cierges. Et il sembla au vicaire qu'il venait de se fondre dans la nuit obscure.

Le vicaire n'en croyait pas ses yeux, ni ses oreilles. Il se demandait avec une certaine angoisse si tout cela avait été réel ou s'il n'avait pas été le jouet d'un cauchemar. Pour en avoir le cœur net, il

s'en alla dans la sacristie. Elle était vide. Dans l'église, tout était vide et il n'y avait aucune lumière, sauf celle de la petite veilleuse, sur le grand autel. Et pourtant, il sentait l'odeur caractéristique des cierges lorsqu'on les a éteints. Renonçant à en savoir davantage, il se résigna à retourner vers sa stalle, l'esprit encombré d'un trouble intense. Il essaya de prier, mais il fut incapable de prononcer, même mentalement, la moindre oraison. Les heures succédaient aux heures et troublaient seules le silence de la nef. Au petit matin, lorsque le sacristain entra dans l'église, il fut fort surpris d'y trouver le vicaire qui l'attendait pour répondre sa messe. Il fut bien embarrassé de savoir que, malgré lui, il avait enfermé le malheureux prêtre en sortant de l'église sans y avoir fait une inspection complète.

Après avoir célébré sa messe, le vicaire rentra au presbytère. On l'accueillit avec curiosité et on lui posa des questions au sujet de son absence de la nuit. Il répondit en racontant son aventure. Mais chacun rit de cette histoire invraisemblable. On se moqua de son rêve et on le traita de visionnaire. Chacun l'accablait des plaisanteries les plus sottes, faisant allusion au cidre qu'il avait dû boire, et, malgré son assurance et ses serments, le doyen et les autres vicaires ne crurent pas un seul mot de ce qu'il racontait.

– Pourtant, répétait-il sans cesse, je vous assure : j'ai vu, j'ai entendu. Je ne suis pas fou, et j'étais à jeun.

Le doyen fut le premier à lui dire qu'il avait été victime d'une hallucination ou d'un cauchemar provoqué par la fatigue et la faim.

– Monsieur le Doyen, dit-il enfin, à bout de patience, je vous prouverai que j'étais bien éveillé ! je retournerai ce soir à l'église et j'y passerai la nuit. Je vous jure que je ne dormirai pas. Mais si je ne vois rien, j'accepterai vos sarcasmes et ne vous en voudrai aucunement.

Aussi, quand la nuit fut venue, le vicaire, malgré les rires de ses confrères et les observations du doyen, reprit sa place dans l'église, prit son chapelet et se prépara à veiller. Il n'avait aucune envie de dormir tant il était désireux de voir se dérouler devant ses yeux la scène qu'il avait vécue la nuit précédente.

Lorsque l'horloge de la tour fit entendre le premier grincement de ses chaînes, en se déroulant, pour annoncer l'heure qui allait sonner ses douze coups, il entendit s'ouvrir la porte de la sacristie : il vit alors le prêtre, revêtu de ses ornements noirs, entrer dans le chœur, allumer les cierges, préparer les livres, déposer le calice et agiter la sonnette. Puis, remontant à l'autel et se retournant vers la nef, il demanda trois fois, comme la veille :

– Y a-t-il quelqu'un ici pour me répondre la messe ?

Sa voix était rauque, désespérée. Il ouvrait des yeux hagards

comme pour tenter de distinguer dans l'ombre celui qui se lèverait et viendrait vers lui. Mais le vicaire ne bougea pas, véritablement hypnotisé par ce qu'il voyait, et rien ne troubla le silence de l'église. Le prêtre en ornements noirs attendit encore quelques instants, puis descendit de l'autel, rentra dans la sacristie, revint éteindre tous les cierges et se fondit dans l'ombre, exactement comme la veille.

Une fois libéré de son ébahissement, le vicaire rentra tout heureux au presbytère parce qu'il était maintenant en mesure de prouver qu'il avait vu et entendu le prêtre, qu'il n'avait pas rêvé et qu'il jouissait de toutes ses facultés. Il répéta donc, avec un grand luxe de détails, tous les événements de la nuit. Le doyen, de plus en plus incrédule, le traita d'insensé, avec beaucoup de dureté, ce qui n'était pourtant pas son habitude. Quant à ses confrères, ils se mirent à rire aux éclats. Le pauvre vicaire, très mal à l'aise, baissa tristement la tête. Mais soudain, il se ressaisit et dit :

– Avant de me juger et de me condamner, monsieur le Doyen, il serait bon de venir vous-même vous assurer du fait. Il me semble que nul n'a le droit de me taxer de folie s'il n'a pas la preuve que je suis un imposteur. Je le répète : je n'ai pas rêvé. Que l'un de vos vicaires vienne avec moi, ce soir, s'il le veut bien, et qu'il passe la nuit dans l'église avec moi. S'il ne voit rien, je me rangerai à votre opinion et je dirai que j'ai rêvé.

Le doyen regrettait quelque peu sa vivacité. En voyant son vicaire si enflammé et si sûr de lui, il lui vint quelques doutes, et il se radoucit.

– Eh bien ! dit-il, tu retourneras dans l'église ce soir et c'est moi qui irai avec toi. Comme cela, nous serons fixés.

Puis il se tourna vers ses vicaires et ajouta :

– Messieurs, pas un mot au sujet de cette histoire. Et, en attendant, veuillez cesser vos plaisanteries.

Quand tout le monde fut couché, le doyen, qui avait pris les clefs de l'église, appela le vicaire, et tous deux sortirent sans bruit et se rendirent à l'église. Ils prirent leurs places habituelles dans les stalles et attendirent, dans le plus profond silence, que l'apparition se renouvelât.

Cela ne tarda guère. Dès les premiers grincements de la chaîne annonçant minuit, ils entendirent ouvrir la porte de la sacristie et le prêtre, comme il l'avait fait les deux nuits précédentes, vint tout préparer pour le saint sacrifice. Mais, au premier appel de ce mystérieux prêtre, le vicaire se leva et s'agenouilla sur les marches de l'autel.

Il ne prononça pas une seule parole. Le prêtre aux ornements noirs commença alors immédiatement l'office des défunts. Le

vicaire le suivit fidèlement dans sa célébration, et, quand celle-ci fut terminée, l'officiant se tourna vers son répondant et lui dit :

– Il y a trois cents ans, j'étais, comme toi, vicaire de cette paroisse. Un jour, je reçus d'une pauvre femme l'argent d'une messe, mais la mort m'a surpris avant que j'eusse pu la dire. Depuis cette époque, je reviens dans cette église huit jours durant, la semaine avant la Toussaint, et cela chaque année, espérant que quelqu'un se manifeste pour me répondre la messe que je dois à Dieu et à la pauvre femme qui me l'a payée. Et, comme je n'ai jamais trouvé personne avant cette nuit, je suis rentré chaque fois au purgatoire jusqu'à l'année suivante. Je te remercie, car tu viens de me délivrer de mes peines.

Il fit quelques pas vers la sacristie, puis il se retourna et alla droit vers son répondant. Il ajouta :

– Tu trouveras mon nom sur les registres de la paroisse. Mais je dois te prévenir qu'avant la fin de l'année tu m'auras rejoint dans la tombe. Car celui qui répond la messe à un défunt doit le suivre peu de temps après. Ne crains rien cependant, car ton geste fraternel t'a ouvert les portes du paradis. Tiens-toi donc prêt. Adieu ici-bas, mais au revoir au ciel.

Et, comme les nuits précédentes, le prêtre se fondit dans l'ombre et tout rentra dans le silence le plus absolu. Le doyen, fort impressionné par cette scène, se leva et fit signe à son vicaire de le suivre. Ils rentrèrent immédiatement au presbytère.

Le lendemain matin, le vicaire, au comble du bonheur d'être sorti de l'épreuve en ayant prouvé qu'il n'était ni un rêveur, ni un imposteur, répéta son histoire à ses confrères. Ceux-ci se réjouirent bruyamment, mais, cette fois, le doyen fit cesser les éclats de rire en affirmant qu'il avait été témoin des faits rapportés.

On chercha dans les registres de la paroisse et on trouva en effet le nom du prêtre qui était mort subitement quelque trois cents ans auparavant. On remarqua même qu'il avait été premier vicaire et que sa vie avait été irréprochable. Mais le fait de ne pas célébrer une messe dont il avait reçu l'argent l'avait conduit au purgatoire. Le bruit de cette histoire se répandit dans tout le pays et la tradition l'a transmise jusqu'à nos jours. Quant au répondant, le jeune vicaire, il mourut dans l'année.

Saint-Jean-du-Doigt (Finistère)

Le thème de ce conte, recueilli vers 1880, et publié dans la Revue des Traditions populaires *(V, 1885), est très répandu en Bretagne armoricaine. Dans la croyance populaire, un être humain qui n'a pas accompli un vœu ou*

un engagement, qui n'a pas tenu sa promesse ou qui n'a pas réparé une injustice qu'il a causée, est condamné soit au purgatoire, soit à errer par tous les chemins. Il ne sera pas délivré avant d'avoir rétabli l'équilibre cosmique qu'il a perturbé par son action ou son absence d'action. La plupart du temps, il ne peut y parvenir que s'il est aidé par un humain charitable. Mais celui qui intervient dans ce processus est exposé à périr, parce qu'il a été en contact intime avec l'Autre Monde : il est donc déjà virtuellement passé de l'autre côté du miroir.

LE BASSIN D'OR

Autrefois, il y a mille ans ou plus, tous les jeunes gens qui avaient du foin dans leurs galoches[1], qui revenaient de Rumengol pour retourner au village de Quimerc'h, ne manquaient pas de s'arrêter chez Youenn le Riche. Comme ils connaissaient bien l'avarice de celui-ci, ils lui offraient toujours un peu de bon tabac pour avoir le droit de voir sa fille, la bonne et charmante Rozenn, et avoir le temps de lui faire les yeux doux. Youenn fumait tranquillement sa pipe, puis, quand il jugeait que l'entretien avait assez duré, il prenait le joli garçon par la main et lui disait :

– Au revoir, l'ami ! garde tes yeux bleus et tes soupirs. Rozenn est la fiancée du Bassin d'Or. Elle est promise à celui qui lui apportera en dot le beau bassin qui change en or le cuivre et le fer. Il est gardé dans le château de Kervaro[2], dans la forêt du Kranou. Tu en trouveras facilement le chemin, c'est juste en face !

À ces mots, Youenn plantait là le jeune homme et refermait promptement sa porte. Il y en a qui n'insistaient pas et qui s'en retournaient chez eux, déplorant les exigences du vieil avare. Mais il y en avait d'autres qui s'en allaient errer dans la forêt et qui ne revenaient pas. D'autres encore allaient consulter quelque sorcier qui les envoyait chercher l'herbe d'or, cette herbe qui permet de se trouver

1. Expression locale désignant des paysans aisés.
2. « Village de la Mort. »

ailleurs. Mais là encore, ils ne revenaient pas, et la jeune Rozenn soupirait tristement, se demandant si elle n'allait pas rester fille.

Un soir, cependant, un jeune paysan du nom d'Alanig, qui était orphelin, qui n'avait pas de biens, mais qui avait une belle figure d'ange, passa devant la maison de Rozenn alors qu'il se rendait en pèlerinage à Rumengol. La jeune fille se trouvait à la petite fenêtre et, toute pensive, elle regardait les nuages passer devant le soleil et les oiseaux voler dans le ciel. Le jeune homme, qui était un peu fatigué par sa marche, s'assit sur la pierre, devant la porte, souhaita le bonsoir à Rozenn et lui demanda des nouvelles de toute la maisonnée. Comme Youenn était absent, les jeunes gens purent bavarder à leur aise et sans témoins. Et c'est ainsi qu'Alanig apprit que s'il voulait épouser Rozenn, il devait s'efforcer de ramener le Bassin d'Or qui se trouvait gardé au château de Kervaro dans la forêt du Kranou. Mais, après lui avoir dit ce qu'il convenait de faire, Rozenn lui lança un anneau qu'elle portait à son doigt.

– Prends cet anneau, lui dit-elle, et garde-le toujours sur toi. Grâce à lui, tu reviendras sûrement de ton voyage.

Alanig ramassa l'anneau et le mit à son petit doigt. Puis, après avoir pris congé de Rozenn, il se dirigea vers la forêt du Kranou. Comme la nuit devenait profonde et très sombre, il s'étendit sur la fougère et attendit le petit jour. À son réveil, il fut bien étonné de voir, perché sur une branche, à peu de distance, un beau ramier bleu qui roucoulait en le regardant. Alanig ne put s'empêcher d'admirer le bel oiseau. Puis il se leva et prit le premier sentier qui s'offrit à ses regards. Mais alors, le ramier voleta et alla se placer sur un buisson voisin, en battant des ailes avec tant de force que le jeune homme s'arrêta tout surpris. Le ramier se remit à voleter tout doucement devant lui, et Alanig se dit qu'il ferait bien de le suivre. Tout en marchant, il s'amusait à tailler une branche de houx avec son couteau, de façon à en faire une croix. Bientôt, il aperçut, à travers de grands arbres, les hautes tourelles et le colombier d'un manoir.

– C'est sans doute le château de Kervaro, se dit-il tout bas.

Il quitta l'abri des arbres et s'approcha. Il fut bien effrayé de voir que les murs avaient au moins cent pieds de haut et que les portes, qui brillaient au soleil, paraissaient être de fer et doublées d'argent. De plus, il aperçut, au-dessus du grand portail, un nain noir qui avait un œil au milieu du front et un autre œil derrière la tête, si bien que lorsqu'un œil dormait, l'autre veillait. Le nain, dont la figure était horrible, tenait dans sa main une longue lance. Alanig, surmontant sa crainte, continua cependant d'avancer. Il était encore à quelque deux cents pieds du château, mais, quand il se trouva plus près, la lance du nain se pencha de son côté et s'allongea tellement

que c'en était fait de l'imprudent jeune homme s'il n'avait pas tendu en avant son bras armé de la petite croix qu'il venait de sculpter. Frappé de surprise et d'effroi, il recula de quelques pas. Le nain noir n'avait pas bougé, mais le ramier bleu se trouvait là, au sommet d'un arbuste et battait des ailes. Alanig le regarda avec attention : alors le pigeon se mit à roucouler comme s'il voulait signifier au jeune homme qu'il fallait chanter. C'est du moins ainsi qu'Alanig le comprit et, sans plus tarder, il se mit à chanter. Il commença par plusieurs cantiques qu'il connaissait bien. Le ramier roucoulait encore plus fort et battait des ailes encore plus vigoureusement en se dandinant sur la branche. Alors Alanig entonna l'air de la Cornouaille, qui était une chanson à danser.

Sans doute le nain noir aimait-il la gavotte, car il ne put résister au rythme : il se mit à danser et à se trémousser, à la grande joie d'Alanig qui trouvait très drôle de voir cet être laid et difforme s'agiter au sommet d'un mur. À la troisième gavotte, le nain, qui s'agitait de plus en plus frénétiquement, lâcha sa lance et roula sur le sol jusqu'aux pieds d'Alanig. Celui-ci, de peur que l'autre ne s'en aperçût, continua le bal par un *jabadao,* si bien qu'au bout d'un certain temps, épuisé de fatigue, le nain s'affala sur le mur en soufflant comme un porc. Alanig chanta alors quelques airs plus doux, puis une complainte bien triste, de telle sorte que le nain s'endormit, faisant entendre des ronflements effroyables. Le jeune homme s'approcha alors du château et s'arrêta devant la porte, se demandant bien ce qu'il allait faire pour pénétrer à l'intérieur.

Mais le sommeil du nain était tellement agité qu'il avait l'air de vouloir danser encore : à force de se tourner et de se retourner, il finit par rouler sur le mur et tomba au pied du rempart. Alanig vit avec terreur s'ouvrir un de ses yeux. Alors, sans l'ombre d'une hésitation, sachant bien que ce monstre avait dû tuer bien des jeunes gens comme lui autrefois, il saisit la lance et la lui passa à travers le corps. Le nain poussa un grand cri et s'immobilisa.

Quand il se fut assuré que le nain était bien mort, Alanig saisit le trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture. Il en choisit la plus grosse et l'introduisit dans la serrure du portail. Celui-ci s'ouvrit sans difficulté et Alanig se trouva bientôt dans une cour immense, aux pavés mal joints et où poussaient des mauvaises herbes à foison. Mais ce qu'il y avait de plus terrifiant, c'était un dragon, au milieu de la cour, attaché par une chaîne dont les anneaux s'allongeaient de manière à lui permettre d'atteindre les coins les plus reculés de la cour. De plus, ce dragon avait trois têtes et chacune d'elles projetait des flammes par la gueule. De part et d'autre, on voyait des ossements, probablement ceux qui étaient venus là chercher le Bassin

d'Or et qui avaient été dévorés par le nain et le dragon. Alanig vit le monstre qui se précipitait vers lui. Pour se défendre, il avait bien la lance du nain, mais celle-ci ne s'allongeait pas dans ses mains, et il savait bien qu'il n'aurait jamais la force de soutenir un tel combat. Il fouilla dans sa poche pour y prendre son couteau, afin de se défendre malgré tout, mais sa main rencontra une galette de blé noir qu'il avait oublié de manger la veille à son souper, tant la conversation avec la belle Rozenn lui avait occupé l'esprit. Sans trop savoir pourquoi, il cassa sa galette en deux morceaux et en jeta la moitié au dragon qui se précipita dessus et se mit à la dévorer en poussant des grognements de satisfaction. Cela ne manqua pas d'étonner Alanig, mais le fit réfléchir : il se dit que puisque le dragon avait avalé avec tant de plaisir la première moitié de sa galette, il avalerait la seconde sans y regarder davantage.

Il sortit donc de la cour, alla ramasser la lance du nain noir, la cassa de façon à séparer la hampe du fer aigu, prit celui-ci et l'enveloppa dans ce qui restait de la galette, après avoir tracé dessus un signe de croix avec sa bague. Il revint alors dans la cour, puis, montrant au dragon alléché le morceau friand qu'il lui avait préparé, il se rapprocha quelque peu et dit :

– Cher petit dragon, voici encore pour toi !

Le monstre à trois têtes ouvrit sa gueule du milieu, de peur de manquer une proie aussi tentante. Alanig y jeta sans tarder son arme improvisée et le dragon l'avala avec autant de gloutonnerie que la première moitié de la galette. Mais au bout de quelques secondes, les yeux du monstre s'allumèrent, des flots d'écume, de feu et de sang jaillirent avec d'épouvantables sifflements des trois têtes. Le jeune homme, effrayé, se précipita au-dehors et referma le portail pour ne pas être témoin de cette hideuse agonie.

Le vacarme dura longtemps dans la cour de Kervaro, car le monstre avait la vie dure. Le ciel était rempli d'oiseaux de proie attirés par l'odeur de ce carnage inhabituel. À la fin, les hurlements diminuèrent, s'affaiblirent et disparurent : tout rentra dans le silence. Mais Alanig hésita encore un long moment avant de s'aventurer à nouveau dans la cour, et il fit un long détour dans l'enceinte remplie d'une fumée épaisse afin d'éviter la carcasse du dragon qui brûlait encore, pareille aux ruines d'une maison après un incendie mal éteint. Il arriva enfin à la porte du manoir où, après avoir soulevé un loquet d'or garni de clous d'argent, il entra dans un vestibule, le plus spacieux qu'il eût jamais vu, et magnifiquement décoré. Au milieu, sur un meuble bas, fait d'un bois précieux, il aperçut le Bassin d'Or. Alanig s'en approcha et le saisit avec d'infinies précautions, tremblant de tous ses membres qu'il ne lui arrivât quelque

désagrément. Mais rien ne se produisit. Cependant, en jetant les yeux dans la pièce voisine, il vit des objets splendides et des choses si belles qu'il voulut y pénétrer. C'est alors qu'il entendit le roucoulement du ramier, comme si celui-ci voulait l'avertir qu'il ne devait à aucun prix demeurer plus longtemps en ce lieu maudit.

Il s'élança hors du manoir, traversa la cour à toute vitesse et se retrouva au-delà des murailles. Alors, serrant contre lui son précieux butin, il s'agenouilla, pleurant de joie et remerciant Dieu de lui avoir permis de triompher. Quand il releva la tête, il vit que les murs, les tourelles et le manoir avaient disparu. Il n'y avait plus qu'un tas de cendres fumantes à l'endroit où le dragon avait brûlé.

C'est le ramier bleu qui l'aida à retrouver son chemin pour sortir de la forêt. Le pigeon bleu voleta trois ou quatre fois autour de lui en roucoulant et en battant des ailes, puis il s'éleva dans le ciel et disparut à travers les nuages. Alanig se reconnut bien : la maison de Rozenn était devant lui. Sans perdre un seul instant, il alla frapper à la porte du vieil avare. Celui-ci ouvrit sa porte d'un air maussade, se préparant à chasser l'importun qui venait ainsi les déranger, mais quand il aperçut ce que portait Alanig dans ses mains, il en tomba presque de saisissement.

– Voici ce que tu demandais pour donner ta fille en mariage, lui dit Alanig. Le Bassin d'Or est à toi, mais tiens ta promesse et donne-moi ta fille.

Youenn le Riche n'hésita pas un seul instant : il se saisit du Bassin d'Or que lui tendait le jeune homme.

– Prends ma fille et épouse-la ! Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit.

C'est ainsi que l'orphelin Alanig épousa Rozenn, la fille d'Youenn le Riche. Il y eut de fort belles noces qui durèrent trois jours. On y chanta et on y dansa, et on y but beaucoup de cidre. Mais Youenn eut beau jeter dans le Bassin des pièces de toutes sortes, jamais elles ne se transformèrent en pièces d'or. Et, tellement il en fut contrarié qu'il mourut de dépit et de chagrin, laissant toute sa fortune d'avare à sa fille et à son gendre.

Rumengol (Finistère)

Cet étrange conte, recueilli vers 1850, et publié par Du Laurens de la Barre, en version très romantique et très « fleur bleue », dans ses Veillées de l'Armor *(1857), contient cependant bien des archaïsmes qui le rattachent à la fois à la tradition populaire paysanne et à une mémoire ancestrale remontant bien avant le christianisme. On y retrouvera des éléments mythologiques qui ne sont pas sans évoquer la quête du Graal, Alanig était une sorte de Perceval, ou plutôt de Lancelot du Lac, allant conquérir la femme aimée par l'intermédiaire d'un objet magique ou sacré, ce Bassin d'Or, qui est conforme au Chaudron magique de la tradition galloise, « qui ne donne pas de nourriture à ceux qui n'en sont pas dignes ».*

LE ROI DES KORRIGANS

À Riantec, il y avait autrefois une veuve qui avait un fils. Tous deux vivaient pauvrement, et ils étaient obligés de tirer la charrue à tour de rôle parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent pour acheter une paire de bœufs. Néanmoins, la veuve tirait parti de tout ce qu'elle pouvait et sa cabane était tenue très proprement. On ne tarissait pas d'éloges sur elle, dans le pays, et on aurait bien voulu qu'elle se tirât d'affaire. Malheureusement, les temps étaient rudes alors, et personne ne pouvait les aider autrement qu'en leur donnant parfois du pain et quelques galettes de blé noir. Cela n'empêchait pas le fils d'être un beau garçon courageux au travail.

Or, une nuit, la veuve eut un songe : elle se vit dans une grande forêt à la poursuite d'un attelage tiré par deux bœufs blancs et noirs. Au bout d'une course épuisante, elle parvenait enfin à rattraper l'attelage et elle le ramenait à la maison. Elle fut très impressionnée par ce rêve, et, le matin, elle dit à son fils :

– Allons à la foire d'Hennebont pour y chercher une paire de bœufs.

– Mais, ma mère, répondit le fils, nous n'avons pas le moindre argent !

– Cela ne fait rien, dit-elle, je sais que j'en trouverai.

Ils partirent donc pour la foire d'Hennebont. Ils marchaient d'un pas rapide et, à la croisée de trois chemins, ils virent un petit homme sortir de dessous la terre et venir vers eux.

– Où allez-vous comme cela ? demanda le petit homme.

– À la foire, à Hennebont, répondit le fils, pour acheter une paire de bœufs. Mais nous n'avons pas d'argent pour payer.

– Si vous descendez avec moi dans ce trou, dit le petit homme, et si vous savez vous comporter comme il faut, je vous garantis que vous ne manquerez de rien.

Ils suivirent le petit homme et s'engagèrent dans un trou, au milieu d'un buisson. Le trou leur paraissait bien trop petit pour eux, mais quand ils descendirent, ils ne sentirent aucune gêne. Ils furent alors saisis d'étonnement, car ils se trouvaient dans une grande maison remplie d'enfants qui n'étaient pas plus grands qu'un sabot de bois. C'étaient tous des ozégans [1]. On leur dit que le père était très malade et sur le point de mourir, mais que s'ils connaissaient quelque remède, ils en seraient récompensés largement. La veuve réfléchit et demanda qu'on allât lui chercher des herbes. Les ozégans sortirent et revinrent peu après, apportant ce que la femme avait demandé. Alors elle confectionna des tisanes et les fit boire au malade. Celui-ci commença à se sentir mieux.

– Si vous sauvez mon mari, leur dit la mère des ozégans, vous ne manquerez jamais plus de rien.

Ils restèrent là trois jours et trois nuits à soigner le père des ozégans, mais ils ne trouvaient pas le temps long et s'imaginaient être là seulement depuis trois heures. Le père des ozégans fut bientôt guéri. Il dit à la veuve et à son fils :

– Venez avec mon épouse et moi-même. Nous vous donnerons une maison et tout ce qu'il faut pour bien y vivre.

Ils arrivèrent à un grand bois dont les arbres n'avaient pas été élagués depuis bien longtemps. L'ozégan se dirigea vers une grosse pierre que, malgré sa petite taille, il souleva sans difficulté. Il y avait là un trou, très profond, mais très étroit, comme celui que la veuve et son fils avaient emprunté pour aller chez les ozégans. Le petit homme leur demanda d'y pénétrer.

Ils descendirent et furent bien étonnés de ce qu'ils voyaient : il y avait là une grande maison, avec de beaux meubles et de la vaisselle abondante, et de bons lits avec des couvertures. Par la fenêtre, on voyait une prairie bien verte, avec des vaches et des bœufs qui paissaient.

– Tout cela est à vous, dit le père des ozégans. Vous l'avez bien

1. Dans le pays vannetais, les korrigans, ces nains qui vivent sous terre, sont appelés *ozeganned.* Dans d'autres régions, on les nomment également des *korrils* ou des « poulpikans », francisation maladroite de *poulpiked.* Le terme général est *korriganed,* qui correspond aux *corannieit* de la tradition galloise et aux *leprechauns* de la croyance irlandaise.

mérité puisque vous m'avez sauvé la vie. Mais je dois vous avertir qu'un grave danger vous menace. Dans huit jours, quelqu'un viendra ici. C'est mon père. Il est vieux et très méchant. Il viendra ici pour vous effrayer et tenter de vous chasser. Si vous refusez de partir, il vous tuera après avoir prononcé contre vous toutes sortes de malédictions. Mais je vais vous dire ce qu'il faut faire. Quand vous l'entendrez arriver, que la mère se place au pied du lit tandis que le fils se cachera dessous. Mon père aura un énorme couteau et un revolver à sept coups, mais quand il tirera, jetez-vous par terre et il ne pourra vous atteindre. Il essaiera alors de vous tuer avec son couteau et c'est alors que votre fils interviendra. Mais, je vous l'assure, s'il vous attrape, il vous tuera.

La huitième nuit, la mère et le fils entendirent un grand bruit et commencèrent à trembler. Ils virent le vieil ozégan qui tempêtait et jurait.

– Ah ! criait-il, je vous vois et vous êtes à moi !

Il les poursuivait l'un et l'autre. La mère se plaça au pied du lit tandis que le fils se cachait dessous. Il tira sept coups de revolver, mais la veuve s'était jetée par terre et elle ne fut pas atteinte. Alors, le vieil ozégan brandit son couteau, qui était presque aussi grand que lui-même, et se précipita vers la pauvre femme. Mais, à ce moment, le fils sortit de dessous le lit et lui coupa la tête. Alors, à ce même moment, arrivèrent des ozégans en grand nombre, ils étaient sûrement plus d'une centaine. Ils riaient et dansaient de joie en répétant :

– Que s'est-il donc passé ici ? Que de plaisir nous allons avoir ! Il est mort, le barbare, le cruel qui nous tyrannisait ! Quand l'un de nous mourait, il le faisait écorcher et gardait sa peau. Maintenant, c'est lui que nous allons écorcher, et, avec sa peau, nous ferons un pavillon que nous mettrons sur le château qui est un peu plus loin. Nous allons faire la fête. Nous danserons et nous planterons un arbre en signe de notre liberté.

Et les ozégans manifestaient bruyamment leur joie. Quant à la veuve et à son fils, ils vécurent tranquillement dans la maison que leur avaient donnée les ozégans, et ils ne manquèrent jamais de rien.

Riantec (Morbihan)

Ce conte, recueilli au début du XX[e] *siècle dans la partie bretonnante du Morbihan par J. Frison, et publié par lui dans la* Revue des Traditions populaires *(XXVIII, 1913), appartient à toute une série de récits très succincts qui concernent la présence des* ozéganned *(korrigans) dans le sous-sol du pays. La plupart du temps, ces ozégans se montrent des justiciers intransigeants et récompensent largement ceux qui leur viennent en aide. J'ai publié d'autres contes de ce type dans mon ouvrage* la Tradition celtique en Bretagne armoricaine, *Paris, Payot, 3*[e] *éd., 1984.*

LA PRINCESSE AUX CHEVEUX D'OR

Il y avait une fois un roi très puissant qui avait un fils unique qu'on appelait le prince Ewen. Non loin de la ville où il avait sa résidence s'étendait une vaste forêt qui était pleine de bêtes fauves et d'animaux qui causaient beaucoup de dégâts aux cultures. Les paysans d'alentour se plaignaient souvent auprès du roi des dommages provoqués par ces animaux, si bien que le roi décida qu'il fixerait un jour pour entreprendre une grande chasse. Il voulait y inviter tous les chasseurs du royaume. Mais le jeune prince, qui était lui-même un chasseur intrépide, lui dit :

– À quoi bon, mon père, faire venir tant de monde pour détruire quelques loups et quelques sangliers ? Ne suis-je pas là pour cela ? Avec l'aide de mon valet, j'aurai bien vite purgé la forêt de toutes ces bêtes nuisibles.

Le prince Ewen pouvait chasser partout où bon lui semblait, sauf dans cette forêt, car son père lui avait expressément défendu d'y pénétrer. Mais il insista tant que le roi lui permit d'y aller chasser avec son valet.

– Mais, ajouta-t-il, il faut que vous me promettiez de ne jamais vous séparer, une fois dans la forêt, et de ne pas revenir ici l'un sans l'autre.

Ils promirent et s'en allèrent tout joyeux dans la forêt. Or, quand ils y furent arrivés, le prince Ewen oublia bien vite la promesse qu'il avait faite à son père. Il dit à son compagnon :

– Nous serions plus efficaces si nous allions chacun de notre côté. Séparons-nous donc et, au coucher du soleil, nous nous retrouvons ici, près de cette fontaine. Ainsi nous rentrerons ensemble à la maison.

Ils allèrent donc chacun sur un chemin différent. Ewen aperçut bientôt une biche, assise sur son derrière, et qui le regardait tranquillement venir. Il la coucha en joue et allait tirer quand il fut bien surpris d'entendre la biche lui parler.

– Oserais-tu tirer sur moi, fils du roi ? lui dit-elle.

– Comment ? s'écria le prince. Tu parles donc dans la même langue que les hommes ?

– Oui, répondit-elle. Et j'ajouterai même que tu dois promettre de m'épouser. Sinon, tu ne sortiras pas vivant de cette forêt.

Ewen commençait à comprendre pourquoi son père lui avait interdit de pénétrer dans la forêt et pourquoi il ne voulait qu'il se séparât de son valet.

– Mais, dit-il, je ne peux pas épouser une biche, moi qui suis homme !

– Alors, attends-toi à mourir sur l'heure. Choisis donc : ou mourir, ou promettre de m'épouser.

– Je ne veux pas mourir si jeune !

– Eh bien, dit la biche, reviens ici demain et je t'en dirai plus long. Mais je te préviens : malheur à toi si tu me fais défaut.

La biche s'enfonça alors au plus profond de la forêt, et le prince Ewen revint à la maison, triste et pensif. Quand il y arriva, son valet y était déjà, car il n'avait pas trouvé le prince au lieu du rendez-vous et il était rentré pour dire au roi que son fils avait disparu. Le roi voulait mettre le valet en prison parce qu'il était revenu seul, malgré sa promesse, mais Ewen dit à son père que c'était de sa faute à lui seul, car il n'avait pas été exact au rendez-vous. Le roi fit donc grâce au valet.

Le soir, vers la fin du repas, comme on causait de choses et d'autres, la conversation tomba sur la chasse. Chacun racontait quelque exploit et c'était à qui rivaliserait de vantardises. Un peu excédé par ce qu'il entendait, le roi demanda alors à son fils :

– Et toi, Ewen, quelle a été ta chasse aujourd'hui ? Il semble que tu n'y as pas été très heurex, car je ne te vois pas dans ta gaieté habituelle !

– Certes, mon père, répondit le jeune homme, je n'ai guère été heureux. Je n'ai ramené aucun gibier, mais il m'est arrivé une aventure singulière.

– Comment cela ? dit le roi. Raconte, je te prie.

– Une fois arrivés dans la forêt, nous nous sommes séparés, mon

valet et moi. J'étais sur un chemin qui semblait n'avoir pas de fin quand j'ai vu une biche assise dans une clairière. J'allais tirer sur elle quand elle m'a parlé. J'en étais bien étonné, mais j'ai été encore plus étonné quand elle m'a dit que je devrais mourir si je refusais de l'épouser.

À ces mots, le roi ne put cacher son désespoir. Il se mit à verser d'abondantes larmes. Puis quand il se fut calmé, il dit à son fils :

– Hélas ! je t'avais pourtant recommandé de ne pas te séparer de ton valet ! tu ne m'as pas écouté. À présent, le mal est fait et personne ne peut aller contre le sortilège qui pèse sur cette forêt. Il faut te résoudre à épouser la biche.

Le lendemain, le prince Ewen s'en alla tout seul dans la forêt. Il trouva la biche qui l'attendait au même endroit que la veille.

– Suis-moi, fils de roi, dit-elle simplement.

Elle allait devant et le prince la suivit. Ils traversèrent une grande lande, puis ils arrivèrent dans une vaste prairie au milieu de laquelle s'élevait comme une immense taupinière. La biche se dirigea droit vers ce monticule et y pénétra par une ouverture qui se trouvait du côté du soleil levant. Ewen y pénétra également, mais avec beaucoup d'appréhension, car il faisait très sombre. Ils descendirent longtemps et finirent par arriver dans un pays où rien ne paraissait être comme dans le monde qu'ils venaient de quitter. Les plantes et les animaux étaient tous différents, le soleil était plus brillant, l'air plus pur et tout parfumé. Ewen vit également un château magnifique et s'extasia devant sa beauté.

– Tu en verras de bien plus beaux ! dit la biche.

En allant encore plus loin, il vit un deuxième château encore plus brillant que le premier, puis, un peu plus loin, un troisième qui était en or massif, si radieux sous les rayons du soleil qu'il en était presque aveuglé.

– C'est le château de mon père, dit la biche.

Ils entrèrent dans le château. Celui-ci était peuplé de cerfs et de biches et, en entrant, Ewen vit dans la cour un troupeau de cerfs qui portaient des fusils et faisaient l'exercice, exactement comme des soldats. La biche présenta le prince à son père, un vieux cerf avec une ramure superbe, puis elle lui fit visiter tout le château et les jardins. Ewen n'en croyait pas ses yeux devant tant de splendeurs accumulées. Enfin, le soir, on lui servit un excellent repas et on le fit coucher dans un lit confortable où il dormit d'une traite jusqu'au matin.

Il demeura dans le château pendant près d'un mois, mais le prince croyait bien qu'il y avait à peine quelques jours qu'il se trouvait là. Un jour, la biche dit au prince Ewen :

– Prince, n'oublie pas que tu as promis de m'épouser. Il est temps maintenant. Le mariage aura lieu demain.

– Comme tu voudras, puisque je dois me marier avec toi, dit Ewen avec résignation.

On se rendit à l'église en grande cérémonie, mais à l'exception du prince, ce cortège se composait de cerfs et de biches, et le prêtre lui-même était un vieux cerf habillé en évêque, avec une belle mitre dorée sur la tête. Les anneaux étaient sur un plateau d'or. L'évêque pria le prince de passer la bague à la patte de devant gauche de sa fiancée. Ewen prit la bague, mais dès qu'il eut touché la patte de la biche, celle-ci se changea immédiatement en une princesse belle comme le jour.

Et aussitôt, tous les cerfs et les biches qui assistaient à la cérémonie devinrent eux aussi des princes, des princesses, des seigneurs et des prêtres. Tous s'empressaient autour du jeune prince en disant :

– Mille bénédictions sur toi, prince Ewen ! Il y a si longtemps que nous étions ici, sous cette forme animale, retenus par un sortilège lancé par le géant Kaledabenn[1], puisse-t-il être maudit ! Tu as levé l'enchantement et tu nous as délivré de notre longue prison !

Ils retournèrent alors au château, pleins de joie et de bonheur, et il y eut un festin magnifique. Et quand l'heure fut venue d'aller se coucher, le prince voulu accompagner sa jeune femme dans sa chambre.

– Non, dit-elle, pas encore. Pendant trois nuits de suite, tu me conduiras jusqu'à la porte de ma chambre, puis, lorsque j'y serai restée trois heures, à chaque fois, tu reviendras me chercher, sans jamais entrer dans ma chambre et sans jamais essayer de voir ce qui s'y passe. Après ces trois nuits, je serai complètement libérée et je te suivrai où tu voudras. Mais, je t'en prie, fais exactement comme je te l'ai dit.

Le prince fut quelque peu contrarié, on s'en doute, mais il conduisit sa femme, la première nuit, jusqu'à la porte de sa chambre et revint la chercher trois heures plus tard. La seconde nuit, il fit de même. Mais, la troisième nuit, la curiosité l'emporta sur la raison : il regarda, par le trou de la serrure, ce qui se passait à l'intérieur. Or, il vit la princesse se peigner les cheveux à l'aide d'un peigne en or fin. Et à chaque coup de peigne, des pièces d'or tombaient de sa tête sur un plat d'or. Il fut bien étonné de ce qu'il voyait, mais il se garda bien d'en parler à quiconque. Cependant, quand il revint, au bout de trois heures, comme il l'avait fait les deux nuits précédentes, pour chercher la princesse, il ne trouva personne dans la chambre. Il eut beau appeler, il n'eut aucune réponse : la princesse avait disparu.

1. Littéralement « dur de la tête ».

Très décontenancé et ne sachant que faire, il s'en alla auprès du père de la princesse et lui exposa ce qui s'était passé.

– Hélas ! lui répondit le vieillard, ta curiosité est cause de ton malheur, mais aussi du malheur de ma fille. Le géant Kaledabenn l'a enlevée et transportée, par-delà la mer Rouge, en son château de Roche-Noire. Ce château est suspendu au-dessus de la mer Noire, entre le ciel et la terre, et nul mortel ne peut y parvenir. Cet or, que tu as vu tomber de la tête de ma fille, était pour Kaledabenn. Pour être délivrée complètement du sortilège lancé par le géant, elle avait encore trois douzaines de plats d'or à lui fournir, mais personne ne devait le savoir. La voilà retombée pour toujours au pouvoir de Kaledabenn.

Le prince Ewen fut sincèrement désolé de ce qu'il avait fait. Il partit sur-le-champ à la recherche de la princesse et jura de ne s'arrêter, ni le jour, ni la nuit, avant de l'avoir retrouvée saine et sauve. Il s'en alla donc à travers le monde, sans s'arrêter autrement que pour demander si quelqu'un savait où se trouvait le château du géant Kaledabenn. Mais personne ne savait quoi que ce fût à ce sujet. Il passa la mer Blanche et la mer Rouge sans avoir pu recueillir le moindre renseignement.

À force de marcher, le prince Ewen arriva dans un grand désert de sable. Ne trouvant plus d'habitation, et réduit à se nourrir d'herbes, il était bien faible et aurait fait pitié à quiconque l'aurait vu. Mais cependant, le courage ne l'abandonnait pas, et il allait toujours plus avant, au hasard et à la garde de Dieu. Il arriva ainsi un jour au bout du désert, près d'une montagne. Il y avait là un grand arbre, et, sous les branches de l'arbre, il remarqua un tas de bois sec amassé et disposé comme pour un feu de joie. Cela l'étonna, mais lui fit grand plaisir, car si ce bois avait été ainsi mis en tas, ce ne pouvait être que par des hommes ou des femmes. Le soleil venait de se coucher et il résolut de passer la nuit sur une des branches de l'arbre, persuadé que ceux qui avaient amassé le bois y viendraient mettre le feu tôt ou tard. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas rencontré d'êtres humains qu'il se réjouissait de pouvoir parler à quelqu'un et lui demander s'il connaissait le chemin qui menait au château du géant Kaledabenn.

Il monta donc sur l'arbre, s'installa sur une fourche, entre deux branches, et attendit. Quelque temps après, il vit arriver un homme d'une taille assez élevée. L'homme vint jusqu'à l'arbre et s'arrêta audessous en disant :

– Voilà sept cents ans que je suis parti d'ici ! Je voudrais bien savoir ce que sont devenus mes deux frères. Nous étions convenus de nous retrouver ici au pied de cet arbre. Nous avions dit aussi que

le premier arrivé mettrait le feu au bûcher que nous avons mis en place avant de nous séparer pour aller aux quatre coins du monde. Assurément, je suis le premier, et je ne manquerai pas à notre engagement.

Aussitôt, il mit le feu au bois qui était entassé. Un moment après, le prince Ewen, toujours sur son arbre, vit arriver un deuxième homme, lui aussi de taille assez élevée, qui, voyant le feu allumé, leva les bras vers le ciel et s'écria :

– Dieu soit loué ! au moins un de mes frères vit encore !

Un troisième homme, aussi grand que les autres, vint les rejoindre.

– Tous les trois en vie ! s'écrièrent-ils.

Ils s'embrassèrent en pleurant de joie, puis ils s'assirent autour du feu en se racontant réciproquement leurs aventures et ce qu'ils avaient rapporté de leurs expéditions à travers le monde.

– Moi, dit l'aîné, j'ai une épée, vous la voyez, qui a une vertu magique : quand je lui dis « besogne, mon épée ! » elle abat cent hommes à chaque coup. On a vite fait de détruire une armée entière avec une telle merveille !

– Moi, dit le deuxième, j'ai des bottes, vous les voyez, qui ne sont pas ordinaires : quand je dis « cent ou cent cinquante ! » je fais cent ou cent cinquante lieues à mon choix, d'une seule enjambée.

– Moi, dit le troisième, j'ai une serviette, vous la voyez, qui est bien utile : quand je lui dis « serviette, fais ton devoir ! » aussitôt, je trouve dessus tous les mets et toutes les boissons que je désire !

– Eh bien ! reprit l'aîné, avec cette épée, ces bottes et cette serviette, je pense que nous n'avons pas nos pareils sur cette terre. À nous trois, nous pourrons faire ce que nous voudrons et nous dominerons le monde.

– Oui, dit le deuxième, mais je propose qu'on éprouve d'abord le pouvoir de la serviette, car il y a bien longtemps que je n'ai pas mangé ni bu !

Alors, le plus jeune des trois frères étendit sa serviette sur l'herbe, au pied de l'arbre et lui dit : « serviette, fais ton devoir ! » Aussitôt la serviette se couvrit de pain blanc, de lard, de saucisses, de rôtis, de cidre et de vins délicieux. Ils se mirent à manger et à boire sans se faire prier, et ils trinquèrent à leurs retrouvailles. Ils trinquèrent même si souvent que le cidre et le vin leur montèrent à la tête et qu'ils sombrèrent dans un profond sommeil, tous les trois, autour du feu.

Cependant, sur la fourche de l'arbre, le prince Ewen ne dormait pas. Il n'avait pas perdu un mot de ce que les trois frères s'étaient dit, et il avait bien vu comment la serviette leur avait fourni nourri-

ture et boisson. Profitant de leur ivresse et de leur sommeil, il descendit de l'arbre et s'empara de l'épée. Quand il la tint dans sa main, il dit :

– Par la vertu de mon épée, que les trois frères soient tués et hachés en menus morceaux !

Il n'avait pas terminé ces paroles que l'épée sortit d'elle-même du fourreau et qu'elle se mit à frapper, comme si elle était enragée, les dormeurs, et à coups si pressés qu'en fort peu de temps ils furent réduits en morceaux menus comme chair à pâté. Le prince attacha alors l'épée à sa ceinture, prit la serviette et chaussa les bottes. Puis, sans prendre la peine de se reposer, il partit dans la nuit sombre.

Grâce à ses bottes, il sauta par-dessus la montagne et, au lever du jour, il se retrouva dans une grande plaine, au milieu de laquelle il distingua une immense taupinière. C'est par là qu'il se dirigea. Sur le sommet de la butte était assise une vieille femme, la figure ridée comme une pomme de l'année précédente, avec des cheveux blancs dénoués et flottants et une dent unique et longue, qui branlait dans sa mâchoire supérieure.

– Bonjour, grand-mère ! lui dit le prince Ewen.

– Bonjour à toi, mon fils, répondit-elle. De quel pays es-tu ?

– De la basse Bretagne, grand-mère, dit le prince.

– Ah ! dit la vieille, oui, je connais ce pays-là, car mes fils y vont souvent, mais c'est très loin d'ici, il me semble.

– C'est très loin, en effet, dit Ewen, et j'ai mis beaucoup de temps à venir jusqu'ici. Mais, grand-mère, je suis fatigué de mon voyage : aurais-tu la bonté de me loger pour cette nuit ?

– Te loger chez moi ! s'écria la vieille femme. Hélas ! tu tombes mal, mon enfant. Sache que je suis la Mère des Vents. J'ai quatre fils qui sont de terribles garnements, et je crains bien qu'il ne t'arrive quelque malheur ! mais peu importe ! ta mine et ton allure me plaisent, et je te logerai bien volontiers. Rassure-toi, je te protégerai contre mes fils. Ils vont bientôt arriver avec un vacarme épouvantable, et comme je sais qu'ils meurent de faim, ils voudront tout de suite te dévorer. N'aie aucune crainte, cependant, je saurai bien les mettre à la raison.

La vieille femme fit entrer le prince Ewen dans sa hutte, faite de branchages, à travers lesquels sifflaient tous les courants d'air du monde. Ewen se sentit fort mal à l'aise, mais, sans plus s'occuper de lui, la vieille se mit à préparer le repas de ses fils. Ceux-ci arrivèrent bientôt, tous les quatre ensemble, dans un bruit épouvantable. Les cailloux volaient dans les chemins, les arbres craquaient et sifflaient en se tordant. Tout cela était effrayant. Ils firent irruption ensemble dans la hutte en criant :

« Mère, mère, nous avons faim ! Donne-nous à manger ! »

Tout à coup, l'un d'eux dit :

– Je sens ici une odeur de chrétien ! Je veux le manger tout de suite !

– Je voudrais bien voir cela ! s'écria la vieille. Manger mon neveu, le fils de ma sœur, un si gentil garçon qui est venu me voir ? Je vous empêcherai de lui causer le moindre mal, garnements !

Et comme ils ne se montraient guère disposés à obéir, elle prit le tronc d'un jeune ormeau qu'elle avait déraciné dans son jardin, et elle se mit à corriger ses fils, les frappant durement et pendant un long moment.

– Assez ! mère ! criaient-ils. Nous ne ferons pas de mal à notre cousin !

– À la bonne heure ! dit la vieille. Maintenant, mettez-vous à table. Je vais vous servir à manger.

Ils paraissaient aussi soumis que des enfants. Le prince Ewen s'assit à côté d'eux et partagea leur repas. Quand celui-ci fut terminé, ils se réunirent autour du feu et causèrent de choses et d'autres comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

– Où vas-tu ainsi ? demanda Vent-du-Nord à Ewen.

– Je suis à la recherche du château du géant Kaledabenn, cher cousin, répondit le prince. Je crois qu'on l'appelle le Château-Noir, et qu'il se trouve suspendu dans les airs, entre le ciel et la terre. Si quelqu'un pouvait m'en parler, j'en serais très heureux.

– Certes, dit Vent-du-Nord, tu ne peux pas mieux tomber. J'en arrive précisément, du château du géant Kaledabenn. C'est demain qu'il doit épouser la Princesse aux Cheveux d'Or, et, à cette occasion, il y aura un festin magnifique. Mais comme il fait très chaud là-bas, je dois y aller pour rafraîchir les invités.

– Ah ! cousin, dit Ewen, ces nouvelles m'attristent et me comblent de joie. Est-ce que tu ne pourrais pas m'emmener avec toi ?

– Je le veux bien, à condition que tu puisses me suivre, car je vais si vite qu'aucun homme n'est capable de m'accompagner lorsque je vais d'un bout à l'autre de la terre.

– Ne t'inquiète pas pour cela. J'irai aussi vite que toi si tu me montres le chemin.

Le lendemain matin, Vent-du-Nord et le prince Ewen partirent ensemble, dès que le soleil fut levé. Ewen avait chaussé ses bottes merveilleuses, et Vent-du-Nord avait beau aller très vite, Ewen était toujours sur ses talons, ce qui l'étonnait grandement. Enfin, après avoir traversé bien des plaines, bien des montagnes et bien des mers, ils arrivèrent au Château-Noir, qui était suspendu entre ciel et terre, au-dessus de la mer Noire.

– À présent, dit Vent-du-Nord, je vais te jeter avec un souffle, par-dessus les murailles, dans le château.

Effectivement, il souffla sur Ewen de telle sorte qu'il arriva tout droit dans la chambre de la Princesse aux Cheveux d'Or, dont la fenêtre était ouverte. La princesse dormait, étendue sur un lit d'or et de soie. Mais, au bruit qu'Ewen fit en tombant sur le plancher, elle se réveilla en sursaut et poussa un grand cri. Les servantes accoururent et, voyant un étranger dans la chambre, elles allèrent avertir le géant. Celui-ci dépêcha douze sergents pour s'emparer de lui et le jeter en prison. Mais le prince ne s'en effraya pas le moins du monde : il dégaina son épée et dit : « Besogne, ma bonne épée ! qu'ils soient mis en morceaux menus comme chair à pâté ! » Il n'avait pas terminé sa phrase que l'épée tomba sur eux, comme une enragée, et, en un moment, tout fut terminé.

La princesse avait reconnu son mari et lui témoigna une grande joie. Après ce qu'elle venait de voir, elle était bien persuadée qu'il réussirait à la délivrer du géant Kaledabenn. Mais elle lui exposa ce qu'il devait faire.

– Le géant, lui dit-elle, reconnaîtra ton épée, tes bottes et ta serviette, car elles lui ont été dérobées par trois de ses ennemis. Sachant bien que tu n'as rien à craindre de lui aussi longtemps que tu les auras en ta possession, il usera de ruse pour essayer de te les enlever. Il te fera donc bonne mine et t'invitera à visiter ce château, avec toutes les merveilles qu'il renferme. Après t'avoir conduit partout, il te proposera de te faire voir la chambre où sont ses livres de magie et ses instruments de sorcellerie, te disant que tu n'as jamais vu quelque chose d'aussi extraordinaire. Mais garde-toi bien d'entrer dans cette chambre, sinon, nous serons perdus, toi et moi, à jamais.

Le géant vint en effet vers le prince Ewen avec un sourire gracieux.

– Je suis très honoré de ta visite, fils de roi, lui dit-il. Je reconnais bien l'épée, les bottes et la serviette que tu as. Quel homme tu es avec toutes ces merveilles ! je vois que nous sommes tous les deux de grands magiciens. Aussi vais-je te montrer ce que je possède en fait de livres de magie, de talismans et d'instruments de sorcellerie. Si tu as ces objets admirables, moi, j'en ai d'autres qui te plairont sûrement. Viens avec moi dans cette chambre où je garde mes trésors.

– Non ! non ! répondit Ewen, je ne me laisserai pas prendre comme un nigaud, Kaledabenn, et je n'entrerai pas dans cette chambre !

Il dégaina immédiatement son épée en lui ordonnant de faire sa

besogne. L'épée se précipita sur le géant, comme si elle eût été enragée, et, en un instant, elle le hacha en menus morceaux qui furent dispersés à droite et à gauche, dans toutes les directions, pour les empêcher de se rejoindre et de se reconstituer en corps vivant[1]. Puis il se retourna vers la princesse qui lui sauta au cou en bondissant de joie.

– Nous voici enfin délivrés à tout jamais de ce maudit Kaledabenn ! dit-elle. À présent, son château et tout ce qu'il contient sont à toi. Nous l'emmènerons avec nous dans notre pays. Grâce aux livres du géant, qui renferment toute sa magie, il sera facile de l'enlever et de le transporter.

Ils montèrent tous les deux dans le char de Kaledabenn, qui s'éleva aussitôt et les emporta à travers les airs, et le château les suivit par le même chemin. Quand ils arrivèrent au pays de la princesse, ils apprirent que son vieux père était mort. Ce fut le prince Ewen qui devint roi. Il alla chercher ses parents et, pendant un mois entier, il y eut des fêtes et des festins.

Pluzunet (Côtes-d'Armor)

Ce conte a été recueilli vers 1860, dans une version très longue et très détaillée, par l'éminent collecteur F.M. Luzel qui l'a publié dans le volume II de l'éphémère revue Mélusine. *Il s'agit d'un récit assez touffu où se croisent différents thèmes. On y reconnaît celui de « la Belle et la Bête », celui du « Château dans les airs », celui des « Trois Objets magiques », et bien entendu celui de la quête de la Femme enlevée par un dieu de l'Autre Mondre, qui constitue la trame du* Lancelot ou le Chevalier à la charrette, *de Chrétien de Troyes. Mais l'ensemble du conte baigne dans une étrange atmosphère de sorcellerie qui n'est pas sans évoquer les anciens récits irlandais à propos des pouvoirs extraordinaires des druides. Le vernis chrétien qu'on attendrait ici, en plein XIXe siècle, est presque totalement absent, redonnant toute leur place aux traditions païennes les plus archaïques.*

1. Croyance populaire très répandue à propos des diables, magiciens et sorciers. C'est aussi pour cela qu'on dispersait les cendres des hérétiques et de tous ceux qui étaient accusés de « diableries ».

CORNWALL

Le Cornwall britannique, qu'il ne faut pas confondre avec la Cornouaille armoricaine, était à l'origine le domaine du peuple breton des Cornubi. *Célèbre dans l'Antiquité par ses mines d'étain, cette péninsule étroite du sud-ouest de l'Angleterre a été tardivement conquise par les Saxons et a gardé d'abondantes traces de civilisation celtique. Quoique la langue cornique, intermédiaire entre le gallois et le breton armoricain, ait disparu à la fin du* XVIII*e siècle (resurgissant actuellement dans les milieux cultivés), ce pays détient de nombreuses traditions anciennes, notamment à propos des mythes d'Arthur, de Tristan, du Graal (Joseph d'Arimathie y serait venu avec Jésus lui-même) et d'un mystérieux territoire englouti, celui de Lyonesse, dont il ne resterait que les îles Scilly. Ces traditions sont non seulement conservées dans des textes littéraires mais dans la mémoire populaire, particulièrement vivace.*

JACK ET LE GÉANT CORMORAN

Avant d'être un monastère, puis une forteresse qui domine la baie de Penzance, le Mont-Saint-Michel était la demeure d'un géant nommé Cormoran. C'est lui-même qui avait apporté toutes les pierres pour former cette butte. Sa force était prodigieuse, mais il lui avait fallu beaucoup de temps pour les amener et les amasser en cet endroit d'où il pouvait surveiller tout le pays. De plus, il se terrait dans une grotte qu'il avait aménagée, ce qui lui permettait de surprendre tous les intrus qui se risquaient jusque-là. Alors, il se précipitait hors de la grotte et ceux qui ne pouvaient s'échapper étaient broyés entre les mains puissantes.

Mais c'était autrefois, car personne ne se risquait plus à fréquenter ce rivage sur lequel Cormoran avait tous les droits. Les voyageurs qui longeaient la côte se détournaient de leur chemin et n'osaient même plus traverser le bourg de Marazion, tant la terreur qu'inspirait le géant était grande. Quant aux bateaux, ils passaient au large et allaient se réfugier dans le port de Penzance, là où Cormoran n'allait jamais par suite d'un arrangement qu'il avait fait avec les habitants : ils devaient en effet, chaque année, lui remettre un tribut en or et en argent ; moyennant quoi, le géant les laissait tranquilles.

Mais il dévastait la côte jusqu'au cap Lizard et remontait même vers l'intérieur jusqu'à atteindre les portes de Truro. Quand il apercevait un troupeau de vaches, il s'en emparait et le ramenait jusqu'à

sa butte : là, il en faisait sa nourriture favorite, car il aimait beaucoup la viande, et comme il avait un gros appétit, il lui fallait sans cesse partir en quête de nouvelles proies. Tous ceux des alentours étaient bien malheureux de cette situation, mais ils ne pouvaient guère se défendre contre les exactions de Cormoran : on eût envoyé une troupe armée qu'il l'eût dispersée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. C'était déjà arrivé plusieurs fois dans le passé, et les audacieux n'avaient dû leur salut que dans une fuite précipitée, affolés qu'ils étaient par les hurlements de rage que poussait Cormoran en s'efforçant de les rattraper.

À cette époque, il y avait à Marazion, un jeune homme du nom de Jack. Son père avait été ruiné à cause du géant, et lui-même se lamentait, ne supportant plus la présence de ce monstre qu'il jugeait encore plus odieux que dangereux. Car il était brave, ce Jack, et il n'avait peur de rien. Il lui arrivait souvent de dire qu'il débarrasserait le pays de Cormoran, mais personne ne le prenait au sérieux, mettant sa vantardise au compte de sa jeunesse et de son inexpérience.

Cela ne l'empêchait nullement de sortir toutes les nuits de la maison familiale et d'aller sur le rivage, se cacher entre deux rochers afin de surveiller les agissements du géant. Il attendait l'occasion favorable, mais se demandait en fait de quelle manière il pourrait vaincre un adversaire aussi redoutable. Or, une nuit, le géant s'était endormi à l'entrée de son antre, fatigué et repus. Le jeune Jack décida d'agir immédiatement. Prenant le soin de vérifier à chaque instant si Cormoran n'était pas sur le point de se réveiller, il creusa, pendant toute la nuit, avec acharnement, une large et profonde fosse à mi-chemin entre le Mont et le rivage, là où, en se retirant, la mer laisse de grandes étendues de sable fin.

Enfin le soleil se leva et le géant dormait toujours. Jack jugea que la fosse qu'il venait de creuser était assez profonde. Alors, il se plaça sur le bord de la fosse le plus éloigné du Mont et, sortant un cor, il se mit à en jouer très fort afin de réveiller le géant. Celui-ci sursauta, se redressa, se demandant quel était l'intrus qui se permettait de le troubler ainsi dans son repos. Jack continuait à souffler dans son cor, alors Cormoran se leva et se précipita dans la direction d'où provenait le son. Car Jack avait bien prévu qu'il serait aveuglé par les rayons du soleil levant : il ne distinguait ni Jack, ni la fosse. À grandes enjambées, Cormoran dévala les pentes du Mont et s'engagea sur le sable à toute vitesse.

Il tomba dans la fosse et se rompit les os. Ainsi disparut le géant Cormoran. Quand les gens des alentours apprirent qu'il était mort, ils vinrent tous au rivage et bouchèrent la fosse avec tous les rochers

qu'ils purent transporter. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, on peut voir, à mi-chemin entre le Mont-Saint-Michel et Marazion, un gros bloc de rochers qui surgit du sable. C'est la tombe de Cormoran. Quant à Jack, on lui donna le surnom de « Tueur de Géant », et il fut fêté comme un héros par tous ceux qui se réjouissaient d'être enfin débarrassés du monstre. Mais, certaines nuits, on entend des bruits inquiétants sous le rivage. Certains disent que c'est l'âme du géant qui cherche à sortir de la fosse, mais la plupart des gens prétendent que c'est Cormoran lui-même qui creuse sous la fosse un profond couloir par lequel il espère bien trouver la porte de l'enfer.

Marazion

Ce récit m'a été conté en anglais, en 1987, par un adolescent sur la grève de Marazion, en face du Mont-Saint-Michel. Une variante de cette histoire, que j'ai entendue ensuite à Penzance, prétend que le gros rocher qu'on trouve entre le Mont et la grève de Marazion a été lâché là par Cormoran lui-même lorsqu'il fut dérangé par le son du cor de Jack. De toute façon, ce conte est traditionnel : il reprend bien sûr le thème de David et Goliath, mais s'actualise autour du personnage de saint Michel, lui-même successeur de l'ancienne divinité gauloise Bélénos, le « brillant ». Il y a toujours une tradition concernant les géants autour de certains monts : c'est le cas au Mont-Saint-Michel, en France, où l'on raconte la lutte entre le roi Arthur et un ignoble géant qui avait ravi la fille d'un chef, Élaine, d'où le nom de « Tombelaine », autrefois donné à ce Mont-Saint-Michel (voir J. Markale, le Mont-Saint-Michel et l'énigme du Dragon, *Paris, Pygmalion, 1987). Le Mont-Saint-Michel de Penzance était probablement l'antique* Ictis, *relais obligatoire de la route de l'étain (qui abondait en Cornwall) et port très florissant en contact avec les Vénètes de Vannes.*

LA TABLE D'OR

Entre Tintagel et Boscastle, non loin de la côte, se dresse un tertre qui semble narguer le ciel et la mer toute proche, c'est le mont Bossiney, et autrefois, on racontait d'étranges choses à son propos. On disait qu'un trésor y était enfoui, mais qu'il était sous la garde d'un démon. Quelques personnes avaient essayé de creuser au pied du mont, mais elles n'avaient rencontré que de la roche et des cailloux, et pas la moindre trace d'une galerie qui aurait mené jusqu'au trésor. D'ailleurs, d'autres disaient qu'on ne pouvait trouver son chemin à travers le mont que si on était doué du don de double vue. Quiconque s'y serait aventuré sans ce don, se serait égaré et aurait erré jusqu'à la fin du monde, sans jamais pouvoir en ressortir.

Mais, la nuit de la Saint-Jean, qu'il fît un beau clair de lune ou que le ciel fût recouvert de nuages, d'étranges lueurs semblaient surgir du mont Bossiney. Ce n'était pas le reflet des feux qu'on allumait dans les villages, quand on se réunissait pour danser au-dessus des flammes, non, c'était une lumière qui venait des profondeurs de la terre, comme si, tout à coup, quelque forgeron infernal avait résolu d'embraser le monde en actionnant son soufflet comme un démon pour mieux brûler les âmes des damnés.

Or, cette année-là, un homme du nom d'Evin avait décidé d'en savoir davantage sur cette étonnante lumière. Au lieu de participer à la fête qui se déroulait sur la place de Tintagel, il avait quitté le village et était allé s'embusquer dans un buisson, non loin du mont

Bossiney. Il regardait de tous ses yeux, s'efforçant de ne pas se laisser distraire par toutes les lueurs qui éclataient de part et d'autre et ne voulant pas écouter les chants qui jaillissaient de toutes parts pour accompagner les danses.

Il entendit sonner les douze coups de minuit, et le dernier écho n'en était pas encore dissipé qu'il sentit la terre trembler sous lui. Prêt à se coucher à plat ventre, il vit, à sa grande stupéfaction, la base du tertre vaciller et les rochers s'entrouvrir, tandis qu'une lumière violente l'atteignit en plein visage. Mais Evin était venu pour savoir : d'un seul élan, il se précipita vers cette ouverture, les yeux à demi-fermés pour ne pas être aveuglé. Il marcha dans un couloir dont le plafond était très bas et qui allait en s'élargissant. Il arriva bientôt dans une grande salle dont les parois semblaient avoir été taillées dans le cristal le plus pur. Mais ce n'étaient pas ces parois qui provoquaient cette lumière dont Evin était inondé, c'était autre chose qui se trouvait au milieu de la salle.

Evin s'approcha, tentant désespérément d'ouvrir ses yeux le plus grand possible, mais la clarté était si forte qu'il distinguait à peine ce qu'il y avait devant lui. Pourtant, après quelques instants, il aperçut nettement, au milieu de la salle, une grande table qui était toute ronde, et qui était faite d'un or si pur qu'on eût dit que c'était le soleil.

– Ainsi, c'était cela ! se dit Evin en contemplant la merveille.

À ce moment, il vit une femme s'approcher de lui. Une femme vêtue d'une robe étincelante, avec des cheveux très longs qui frémissaient sur ses épaules à demi-nues. Ce n'était sûrement pas un être humain, tant elle semblait glisser sur le sol, et Evin remarqua que ses pieds nus avaient la même couleur dorée que la table ronde.

– Ne reste pas ici, lui dit-elle, car il va bientôt faire jour et tu demeureras enfermé dans cette salle jusqu'à l'année prochaine.

– Mais, dit Evin, il est tout juste minuit. J'ai largement le temps de regarder cette merveille !

– Fais ce que je te dis ! s'écria la mystérieuse femme. Va-t'en immédiatement ! sinon, tu n'en auras que des regrets !

Et, ayant ainsi parlé, la femme disparut, laissant Evin seul dans cette salle où la table devenait de plus en plus brillante, de plus en plus lumineuse, de plus en plus envoûtante. Mais il n'était guère rassuré par le ton de voix qu'avait pris la femme pour l'avertir de s'en aller. Brusquement, il eut peur de rester enfermé sous cette butte et ne pouvoir plus jamais en sortir. S'arrachant à sa contemplation, il se mit à courir en sens inverse dans le corridor et se retrouva bientôt à l'air libre.

Les premières lueurs de l'aube apparaissaient derrière les col-

lines. En se retournant, Evin vit que l'endroit par lequel il était passé était bouché, comme si rien n'avait bougé à la base du mont Bossiney.

Il chercha pendant longtemps, mais il ne trouva aucune trace d'ouverture : partout l'herbe était intacte et les rochers qui affleuraient portaient la marque du temps. Ils étaient recouverts de mousses et de lichens. Et le soleil, se levant à l'horizon, vint frapper le visage d'Evin avec une grande douceur. Perplexe, il revint lentement vers le village. Tout le monde dormait encore, après cette nuit de chants et de danses, mais il savait qu'un homme sage, qui vivait un peu à l'écart, en solitaire dans une maison de chaume, était déjà éveillé. Il alla le trouver et lui raconta ce qui lui était arrivé.

– Ai-je rêvé ? lui demanda-t-il enfin.

– Certes non, répondit l'homme sage. Tu n'as pas rêvé. mais garde-toi bien de raconter cette histoire à quiconque, car nombreux sont ceux qui viendraient s'entretuer pour découvrir ce que tu as vu. Sache, mon ami, que cette table d'or qui produit une si magnifique lumière est la Table ronde du roi Arthur et de ses chevaliers. Mais les temps ne sont pas encore venus, cette table doit demeurer enfouie sous le mont Bossiney jusqu'au moment où Arthur en personne viendra y tenir une réunion plénière de ses compagnons de toujours. Une fois par an, en cette nuit de la Saint-Jean, le tertre s'ouvre : et il y aura un jour où le roi Arthur se présentera à l'entrée pour reprendre possession de son royaume.

Tintagel

Ce récit, que j'ai entendu raconter en 1987 dans un pub du bourg de Tintagel, fait partie de toute une série de légendes populaires *et uniquement* locales *sur le fabuleux roi Arthur, dont le souvenir demeure très vivace dans toute la péninsule de Devon-Cornwall. La croyance populaire dans le retour d'Arthur y est attestée depuis le* XIe *siècle, bien avant la diffusion des romans de la Table ronde, ce qui tendrait à prouver son authenticité. De plus, cette légende se mêle au thème de la perte du temps : le héros pense n'être resté que quelques minutes à l'intérieur du mont, alors qu'en réalité il y est resté toute la nuit.*

LA TERRE PERDUE DE LYONESSE

C'était autrefois. Il y avait un roi du nom d'Arthur. Il avait combattu ses ennemis avec succès et établi sa souveraineté sur toute l'île de Bretagne. Mais il avait une femme qu'on appelait Guenièvre, et qui était d'une grande beauté. Beaucoup de guerriers qu'Arthur conduisait au combat avaient les yeux fixés sur la reine, et peu nombreux étaient ceux qui n'avaient pensé ou souhaité se faire aimer d'elle.

Parmi ceux-ci, il y avait un homme du nom de Mordred. Il était courageux et bon cavalier. Il fut longtemps l'ami d'Arthur qu'il suivait dans toutes ses expéditions. Ensemble, ils se taillèrent de beaux succès au détriment des Saxons et des Gaëls d'Irlande qui voulaient établir leur domination sur l'île. Longtemps, ils furent alliés pour engager de lointaines expéditions de l'autre côté de la mer. Mais Mordred jalousait Arthur et aurait bien voulu prendre sa place, non seulement sur le trône, mais également dans le cœur de la reine Guenièvre.

Or, il fut un temps où Arthur, à la tête de ses cavaliers, dut aller guerroyer dans des pays lointains. Avant de partir, il avait confié son royaume à son compagnon Mordred, à charge pour lui d'y faire respecter l'ordre et la justice. Mais Mordred vit là l'occasion tant de fois souhaitée. Quelques jours plus tard, il fit annoncer par tous les villages que le roi Arthur avait péri dans une bataille et qu'il avait été choisi pour être son successeur. Il s'empara sans vergogne des

trésors qu'Arthur avait accumulés dans la forteresse de Tintagel et manifesta son intention d'épouser la reine Guenièvre.

Cependant, Arthur avait encore ses fidèles à l'intérieur du royaume. L'un de ceux-ci passa la mer et vint le trouver pour lui rendre compte de la situation. Arthur entra dans une violente colère.

– Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, je le combattrai jusqu'à la mort ! Il n'y a rien de plus odieux que de trahir son roi !

Sans perdre de temps, il fit rassembler ses troupes, les fit embarquer et aborda dans l'estuaire de la rivière Fowey. Là, il demanda des nouvelles et apprit que Mordred avait constitué une puissante armée, non seulement avec ses propres partisans, mais encore des Pictes, ennemis acharnés d'Arthur qu'il avait souvent vaincus, et des Irlandais à qui l'usurpateur avait promis des terres et des richesses. De toute évidence, Mordred était bien décidé à s'opposer à Arthur et à lui interdire l'accès de son propre domaine. Les deux armées se recontrèrent quelque part du côté de la rivière Camel, et ce fut un épouvantable massacre de part et d'autre. Et Arthur, entouré d'une poignée de survivants, dut s'enfuir vers l'ouest, poursuivi par de nombreux cavaliers que Mordred avait tenus en réserve et qu'il lâchait maintenant contre son ancien compagnon.

Arthur connaissait bien le pays : son intention était de se réfugier dans les montagnes de Lyonesse, en un promontoire qui s'avançait très loin dans la mer et qui était facile à défendre. Le pays de Lyonesse, avec ses nombreuses vallées, était riche en troupeaux qui pâturaient sur de magnifiques herbages. Et, au débouché des vallées, s'abritaient des ports bien fréquentés par des navires qui venaient de partout, apportant sans cesse d'abondantes marchandises et chargeant de l'or, du cuivre et de l'étain.

Ce fut donc dans cette direction que le roi vaincu entraîna ses compagnons. Mais leurs chevaux étaient épuisés et ils perdaient du temps. Derrière eux, les cavaliers de Mordred se précipitaient avec une sorte de rage, désireux d'en finir une fois pour toutes et de massacrer les survivants.

Arthur s'arrêta sur la falaise qu'on nomme Lizard et examina la situation : il se voyait perdu, car il ne doutait pas qu'il serait rejoint tôt ou tard par des ennemis attachés à sa perte. Il lui souvint alors qu'autrefois il avait eu un sage conseiller qui accomplissait des prodiges. C'était le prophète Merlin. Mais Merlin avait disparu depuis bien longtemps et nul ne savait où il se trouvait. Cependant, Arthur se mit à appeler Merlin à haute voix.

On vit bientôt apparaître un vieil homme, vêtu comme un bûcheron, dont la cagoule laissait passer d'abondantes touffes de

cheveux gris. Il s'avançait vers le roi d'un pas très lent, en s'appuyant sur un bâton de coudrier.

– Merlin, est-ce vraiment toi ? demanda le roi.

– Oui, répondit l'homme, c'est bien moi, et je viens à ton aide, roi Arthur, comme je le suis venu souvent autrefois, car c'est la volonté de Dieu que tu sois protégé de la fureur de Mordred. Va sans crainte jusqu'au bout du pays de Lyonesse, mais uniquement sur les hauteurs. Je t'en conjure : ne reste pas dans les vallées, car il t'arriverait bien des malheurs et des désagréments. Ne pose pas de questions et obéis. Je vais faire en sorte de te sauver et de punir ceux qui ont eu l'audace de se dresser contre toi.

Arthur ordonna à sa petite troupe de se précipiter en avant. Quand il les eut vus disparaître le long des crêtes, l'homme qui avait dit être Merlin s'en alla sur le plus haut rocher qu'il put trouver et regarda l'horizon.

C'est à ce moment que Mordred arriva à la tête de ses cavaliers. Il s'arrêta un instant et cria :

– Holà ! l'homme ! as-tu vu passer Arthur et ses hommes ? Dans quelle direction sont-ils allés ?

Celui qui disait être Merlin leur indiqua le pays de Lyonesse.

– Ils se sont réfugiés dans les vallées, dit-il alors, en espérant que vous ne les découvrirez pas. Vous pouvez les surprendre si vous évitez les crêtes !

Sans plus attendre, Mordred et les siens se précipitèrent dans la direction indiquée, prenant bien soin de suivre les vallées profondes. Quand il les vit disparaître, l'homme qui se disait Merlin leva les bras vers le ciel et prononça d'étranges paroles qui se répercutèrent dans tous les échos des collines.

Aussitôt, le ciel se couvrit de nuages abondants, le vent se mit à souffler en tempête et la terre trembla. Pendant quelques instants, ce fut effroyable. On eût dit que le ciel s'effondrait et que la terre se soulevait, allant à la rencontre du ciel. Et la mer, jusque-là très calme, se déchaîna à son tour et déferla sur le pays de Lyonesse, en une tourmente qui paraissait ne devoir jamais finir.

Dans le pays de Lyonesse, il y avait un jeune seigneur du nom de Trevelyan, qui appartenait à la riche famille des Vyvyans. Il se trouvait alors en son manoir, près de la mer, sur un petit promontoire. Au moment où la terre trembla, il entendit une voix qui ne venait de nulle part, une voix surnaturelle qui disait :

– Trevelyan ! Trevelyan ! si tu veux être sauvé, saute sur ton cheval blanc et fuis, car ce pays est condamné !

Sans réfléchir davantage, sans même mettre en doute l'avertissement qu'il venait de recevoir, Trevelyan se précipita dans l'écurie

du manoir, sauta sur le magnifique cheval blanc qu'il possédait, et se mit à galoper éperdument vers les pentes des montagnes. Des tourbillons de pluie et de vent l'aveuglait, la terre s'ouvrait sous les pas de son cheval, mais celui-ci, comme aidé par un guide invisible, les franchissait sans peine. Et lorsque les vagues de la mer s'élancèrent à l'assaut des montagnes, le cheval passa au travers, hennissant plus fort encore que le tonnerre. Cela dura longtemps, longtemps, et enfin, la tempête se calma et le ciel redevint très bleu.

Épuisé, Trevelyan arrêta son cheval blanc et tourna ses regards en arrière. Il fut stupéfait : il se trouvait sur le promontoire qu'on appelle maintenant le cap Lizard, mais au-delà, à l'emplacement du beau pays de Lyonesse, si riche en cités et en verts pâturages, il n'y avait plus que la mer aux vagues écumantes, parsemée parfois de quelques petites îles qui se perdaient dans la brume.

Bodmin et Mullion

Ce récit, synthèse de deux légendes orales que j'ai entendu raconter en anglais en 1987, l'une à Mullion, l'autre à Bodmin, mêle le thème de la ville engloutie à celui du roi perdu. En Cornwall, se souvenir d'Arthur est authentiquement populaire, mais cette version est plus archaïque et semble n'avoir pas trop subi l'influence des romans des XIIe et XIIIe siècles. Mordred n'est pas le fils, ni même le neveu d'Arthur, mais un simple compagnon d'Arthur, ce qui est conforme à la tradition monastique la plus ancienne de Grande-Bretagne. La défaite d'Arthur est due à une rivalité entre Mordred et lui à propos de la reine et du royaume, ce qui semble conforme aux traditions les plus anciennes, comme celles qu'on retrouve dans les sculptures de la cathédrale de Modène, en Italie, datant des environs de l'an 1100. Quant au pays de Lyonesse, c'est une sorte de ville d'Is qui s'étendait au sud-ouest de la péninsule de Cornwell. Sa réalité géologique ne fait aucun doute : c'est un territoire qui a disparu au cours d'un cataclysme et dont il reste quelques sommets qui sont les îles Scilly. Il faut noter que deux îlots des Scilly portent les noms de « Petit-Arthur » et « Grand-Arthur ». Le pays de Lyonesse est également lié au célèbre personnage de Tristan, qui est dit « de Léonnois », sans doute déformation – ou forme primitive – de Lyonesse. Actuellement, dans la famille des Vyvyans, propriétaire de vastes domaines dans la péninsule de Perwith, non loin du cap Land's End, la tradition selon laquelle leur ancêtre Trevelyan échappa au cataclysme grâce à son cheval blanc est encore très vivante. D'ailleurs, dans leur manoir de Trelowarren, près d'Helston, cette famille se fait un devoir d'élever un cheval blanc, témoignage incontestable de cette croyance.

LE LAC DE L'ÉPÉE

À cette époque, il y avait des guerres continuelles entre les Bretons et les peuples qui voulaient s'emparer de toute l'île. Ces peuples venaient des terres froides et ils cherchaient à s'établir par tous les moyens sur notre île. Alors, les chefs réagirent et voulurent repousser ceux qui nous envahissaient. C'est pourquoi ils choisirent un homme pour mener les combats. Ce fut Arthur. Il combattit avec vigueur les ennemis et les repoussa pendant longtemps.

Mais il fut trahi par l'un des siens qui avait nom Mordred. Celui-ci, qui voulait le pouvoir, le provoqua et leva une armée contre lui. Arthur rassembla ses hommes et marcha contre lui afin de l'empêcher de s'emparer du royaume. Les deux armées s'affrontèrent sur les bords de la rivière Camel et ce fut une sanglante bataille. À la fin, il ne restait guère de survivants des deux côtés. Mais Arthur, qui s'était dépensé sans compter, faisait des merveilles avec sa lourde épée qu'il savait manier mieux que quiconque. Grâce à elle, nombreux furent les ennemis qui jonchèrent le terrain et servirent de pâture aux corbeaux. Telle une foudre violente[1], l'épée d'Arthur s'abattait sur les têtes et les épaules de ceux qui osaient se dresser contre le roi des Bretons.

Il arriva un moment où Arthur et Mordred se retrouvèrent seuls,

1. C'est la signification du nom *Excalibur*, en gallois *Caledfoulch*, en gaélique *Caladbolg*.

face à face, sur un pont qui traversait la rivière Camel[1]. Ils se regardèrent un instant, mesurant l'un et l'autre leurs forces, bien décidés à aller jusqu'au bout de leur violence. Chacun savait que l'autre ne lui ferait jamais grâce et que cette rencontre devait les conduire à la mort, sans pitié ni rémission. Ils étaient à pied, tels deux monstres se disputant une proie, et s'assénaient mutuellement de bons coups d'épée. Tous deux étaient blessés et leurs vêtements étaient recouverts de sang et de sueur, mais, tant était grande leur fureur guerrière qu'ils ne ressentaient aucune fatigue ni aucune douleur. Le jour s'avançait et aucun des deux adversaires ne paraissait pouvoir l'emporter sur l'autre. Pourtant, à un moment, Arthur passa son épée au travers du corps de Mordred.

Celui-ci poussa un horrible cri, mais avant de tomber, il eut le temps de porter un coup mortel à celui qui venait de l'atteindre. Puis il s'effondra sur le sol et ne bougea plus. Le roi, en titubant, dégagea son épée du corps de son adversaire et s'en alla le long de la rivière. Il s'accroupit et trempa son visage dans l'eau déjà rougie par le sang des combattants. Alors, l'un de ses serviteurs s'approcha de lui et vint le soutenir.

– Quittons cet endroit, dit péniblement le roi, qui était à bout de souffle, je ne veux pas mourir ici.

Le serviteur guida ses pas hésitants, mais le roi, niant sa souffrance, marchait en silence, comme poussé par une volonté plus puissante que la mort qui, lentement, semblait envahir ses traits. Mais il arriva un moment où, ses jambes ne le portant plus, il dut s'arrêter et se coucher sous un arbre, à l'abri du soleil qui était encore très chaud à cette heure de la journée.

Il contempla longuement son épée, et le serviteur l'entendit pleurer.

– Ah ! ma bonne épée ! disait-il, en quelles mains vas-tu tomber ? Peu d'hommes sont dignes de te brandir sans en avoir la main brûlée par la chaleur qui en émane. Je ne veux pas qu'elle soit recueillie par des gens indignes.

Il remit l'épée dans le fourreau et appela son serviteur.

– Toi qui a toujours été fidèle envers moi, dit-il, je vais te charger d'une mission que tu devras accomplir quoi qu'il arrive.

– Je le ferai, seigneur, répondit le serviteur.

– Derrière cette colline, reprit le roi, il y a un lac. Prends mon épée, va-t'en jusqu'au bord de ce lac et jette-la dedans.

1. À l'époque, ce devait être un gué, comme en témoigne le nom du lieu actuel supposé, *Camelford.* Le pont qu'on y voit de nos jours, et qui est appelé *Slaughter Bridge,* date évidemment du Moyen Âge.

– C'est pitié de perdre ainsi une si bonne épée ! s'écria le serviteur, bien étonné de ce que disait le roi.

– Peu importe ! fais ce que je te dis.

– Mais, seigneur, dit encore le serviteur, je ne peux pas te laisser ainsi tout seul !

– Je t'ai ordonné quelque chose ! s'écria le roi. Fais-le avant qu'il ne soit trop tard, et sans discuter davantage !

Le serviteur prit l'épée entre ses mains avec une sorte de crainte, et, à contrecœur, il gravit les pentes de la colline, de l'autre côté, il aperçut en effet un lac dont les eaux calmes et tranquilles reflétaient la lumière du soleil déclinant. Il descendit rapidement jusqu'au rivage. Mais, considérant l'épée dans son fourreau, il ne put se résoudre à la jeter au milieu du lac. Il la cacha sous une grosse pierre et revint auprès du roi Arthur.

– Est-ce fait ? demanda celui-ci.

– Seigneur, répondit le serviteur, j'ai agi selon tes ordres.

– Et que s'est-il passé ? demanda encore le roi.

– Rien d'extraordinaire, répondit le serviteur. J'ai jeté l'épée dans son fourreau au milieu du lac et je l'ai vu disparaître sous les eaux.

Le roi se mit à gémir.

– Tu n'es qu'un menteur, dit-il. Retourne là-bas et jette l'épée dans le lac.

Quelque peu étonné par l'attitude du roi, le serviteur grimpa une nouvelle fois les pentes de la colline et redescendit de l'autre côté jusqu'au rivage. Il alla chercher l'épée qu'il avait cachée et se préparait à la lancer, quand il se dit qu'il serait vraiment dommage de perdre une arme si belle et si redoutable. Il la tira hors du fourreau et alla la cacher de nouveau sous la pierre. Et c'est le fourreau qu'il lança au milieu du lac. Le fourreau disparut sous les eaux qui en furent à peine troublées.

Il revint aussitôt auprès d'Arthur, qui était toujours allongé sur le sol et qui paraissait beaucoup souffrir de sa blessure.

– Alors, dit le roi, tu l'as fais ?

– Oui, seigneur, je t'ai obéi, bien que j'en aie eu grande tristesse.

– Et qu'as-tu vu ? demanda le roi.

– Rien qui vaille la peine d'être signalé, seigneur. J'ai vu l'épée disparaître sous les eaux. Je ne peux rien dire d'autre.

Le roi se remit à gémir et à verser d'abondantes larmes.

– Ah ! dit-il, pourquoi suis-je ainsi trahi ? Malgré mes ordres, tu n'as pas jeté l'épée dans le lac, mais tu cherches à me le faire croire. Retourne là-bas et jette mon épée au milieu du lac.

Complètement abasourdi, le serviteur refit encore une fois le

chemin. Cette fois, il n'y avait plus à hésiter : il brandit l'épée et la lança. Elle tournoya un moment dans les airs et, au moment où elle allait toucher la surface de l'eau, une main surgit des profondeurs et l'empoigna. Cette main se souleva quelque peu et agita l'épée trois fois avant de disparaître sous les eaux dans un grand tourbillon.

Quand le serviteur revint auprès d'Arthur, il lui raconta ce qu'il avait vu.

– C'est bien, dit le roi. Et maintenant, laisse-moi seul. C'est encore un ordre et je veux être obéi, quoi que tu en penses.

Le serviteur s'éloigna plein de tristesse. Il marcha longtemps et parvint ainsi au rivage de la mer. Et là, il vit un bateau qui quittait la côte. Sur le bateau, il y avait des femmes, vêtues de manteaux magnifiques, qui chantaient d'étranges refrains. Et, tandis que le soleil disparaissait, le bateau s'évanouit dans la brume.

Camelford

Il s'agit ici d'une adaptation du récit médiéval classique sur la mort du roi Arthur, avec les détails que m'ont fournis des pêcheurs de truites au moment où j'explorais, en 1987, les abords de la rivière Camel, près du célèbre Slaughter Bridge, le « Pont du Meurtre », qui passe, dans la tradition locale pour être à l'emplacement d'un gué sur lequel se serait déroulée la bataille de Camlann entre Arthur et Mordred. Plus au sud de Camelford, isolé au milieu de collines, se trouve un lac connu sous le nom de Dozmary Pool, qui, toujours d'après la tradition locale, serait l'endroit où aurait été jetée l'épée Excalibur. Mais les discussions sont âpres entre les tenants de Dozmary Pool et ceux d'un autre lac, le Loe Pool, qui se trouve près de la baie de Penzance. De toute façon, la région comprise entre la rivière Camel et la pointe extrême de Cornwall est riche en traditions arthuriennes diverses – et souvent contradictoires. Il semble en effet que l'Arthur historique ait été originaire de cette région : il est donc normal que sa légende soit si fournie dans des lieux profondément marqués par son souvenir.

LE ROI AUX OREILLES DE CHEVAL

En ce temps-là, à Morvah, non loin de Penzance, il y avait un roi qu'on appelait Cunomor. Ses sujets l'aimaient bien, car c'était un bon roi. Il venait souvent partager le repas des uns et des autres et s'informer de leurs soucis, désirant avant tout faire respecter la justice sur ses terres. Mais chacun s'étonnait de le voir toujours la tête recouverte d'un bonnet de fourrure qui descendait jusqu'à ses oreilles, et cela été comme hiver, qu'il fît froid ou qu'il fît chaud.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le roi Cunomor avait un secret : il avait des oreilles de cheval, et c'est pour cela qu'il se cachait toujours la tête sous un bonnet de fourrure. Et seul son barbier connaissait cette particularité, mais le roi lui avait fait jurer, sous peine d'être pendu, de ne jamais la révéler à un quelconque être humain. Le barbier, terrifié, avait aussitôt juré, et il avait tenu parole. Mais ce secret lui pesait si lourdement qu'un jour il ne put tenir plus longtemps. Passant près d'un marécage où poussaient des roseaux, il fit un trou dans le sol, se pencha, mit sa tête à l'intérieur et prononça ces paroles :

– Le roi Cunomor a des oreilles de cheval !

Puis il reboucha soigneusement le trou et s'en alla, satisfait. Il avait révélé le secret, certes, mais non à un être humain : il l'avait confié à la terre, il n'avait donc pas trahi son serment.

Mais il avait oublié que la terre est la mère de tous les êtres. À l'emplacement du trou qu'il avait fait, un roseau poussa et grandit.

Un jour, un musicien vint dans le marécage chercher des roseaux pour en faire de petites flûtes. Il coupa le roseau qui avait poussé dans le trou et s'en fit donc un chalumeau, bien content d'avoir trouvé ce qu'il fallait, car, le lendemain, il devait jouer des airs dans un bal qui se tenait au village.

Or, le roi Cunomor avait tenu à participer à la fête. Il vint se mêler aux villageois, plaisanta avec eux et se montra joyeux compagnon. Puis vint l'heure des danses. C'est lui qui ouvrit le bal avec la paysanne la plus jolie qu'on pût trouver. Ils se mirent donc en place, au milieu de la prairie, et les musiciens montèrent sur une estrade improvisée avec des planches sur des tonneaux. Et ils commencèrent à jouer.

Le roi n'avait pas fait trois pas qu'on entendit distinctement le chalumeau qui chantait des paroles au lieu des sons habituels. On prêta l'oreille avec attention et tous ceux qui étaient là en furent ébahis : car voici ce que chantait le chalumeau :

– Le roi Cunomor a des oreilles de cheval ! le roi Cunomor a des oreilles de cheval ! le roi Cunomor a des oreilles de cheval !

Et plus le musicien jouait en tapant du pied sur les planches, plus le chalumeau répétait la même chanson.

Le roi comprit très bien les paroles. Il commença par en être furieux, puis il se dit qu'il perdrait la face s'il ne faisait pas quelque chose. Il s'arrêta de danser et imposa le silence autour de lui. Puis, d'un geste brusque, il arracha son bonnet de fourrure.

– Voyez ! s'écria-t-il, la chanson a raison. Je ne vois pas pourquoi je cacherai davantage la vérité !

Tous purent voir que le roi Cunomor avait effectivement des oreilles de cheval. Et c'est depuis ce jour-là qu'on ne l'appela plus que le roi *Mark*.

Morvah

J'ai entendu ce conte en 1987 à Morvah, dit par plusieurs personnes qui ajoutaient chaque fois quelques variantes. Le nom de Mark *est celtique (*marc'h *en breton et* march *en gallois) et signifie « cheval ». Il est normal que ce conte soit raconté au village de Morvah, car le nom de Morvah est une altération du* Morvarch, *« cheval de mer ». Cette même histoire est racontée en de nombreux lieux du pays de Galles qui comportent le terme « march », et elle est également connue au hameau de Plomarc'h, près de Douarnenez, en Bretagne, où le roi s'appelle Guivarc'h. Il s'agit bel et bien du roi Mark de la légende de Tristan et Yseult, à l'origine personnage historique ayant régné, au VIe siècle, sur une double Domnonée, à la fois le Cornwall-Devon et le nord de la Bretagne armoricaine. Il existe, non loin de Bodmin un pilier funéraire*

qui porte le nom de Tristan, fils de Cunoworus, *c'est-à-dire Cunomor. Ce roi a eu deux noms, mais en Bretagne, on le connaît davantage sous le nom de Konomor ou Comorre, à cause de ses démêlés avec les autres princes et les évêques, dont le célèbre saint Samson de Dol, qui le fit condamner pour ses graves méfaits. La légende en a fait une sorte de Barbe-Bleue tuant ses femmes dès qu'elles étaient enceintes à cause d'une prophétie selon laquelle il serait tué par son fils. L'hagiographie bretonne en fait l'époux de sainte Tryphina et le père de saint Trémeur, et son nom reste attaché à la forêt de Camors (Morbihan). Le thème de base de cette histoire est évidemment semblable à celle du roi Midas, qui avait des oreilles d'âne, mais le symbole du cheval est plus nettement celtique : le cheval représente en effet celui qui emporte les âmes des morts dans l'Autre Monde. Il existe également des versions de ce conte en Irlande.*

LE MAL PAS

Sur la falaise qui domine la Fowey, il y avait autrefois une forteresse qu'on connaît encore sous le nom de Casteldore. C'est là que résidait le plus souvent un roi que les uns appellent Mark et les autres Cunomor. Il était assez âgé lorsqu'il avait épousé la belle Yseult, qui était fille d'un roi d'Irlande. Mais il avait un neveu, qui se nommait Tristan, et qui était le fils de la sœur du roi Mark, laquelle avait épousé un seigneur de la terre de Lyonesse. C'est pourquoi Tristan était connu comme le seigneur de Lyonesse. Et Tristan devint l'amant de la reine Yseult.

Tous deux prenaient grand soin de cacher leur folle passion. Ils ne se rejoignaient que lorsqu'ils étaient sûrs que le roi était absent, et, chaque fois que la maison royale était libre, Yseult jetait des copeaux de bois dans le ruisseau qui passait à travers la chambre[1]. À l'extérieur, lorsque Tristan apercevait les copeaux suivre le fil du courant, il savait qu'Yseult l'attendait et il se hâtait de pénétrer discrètement dans la maison royale.

1. La forteresse celtique ancienne est une colline ou un promontoire rocheux entouré de fortifications et non un château fort médiéval. À l'intérieur de l'enceinte se trouvent différentes habitations dont celle du roi. Et, comme cela a été prouvé sur de nombreux sites, en particulier celui de Mont-Beuvray en France, il y avait à l'intérieur des habitations de véritables canalisations qui permettaient aux occupants de disposer d'eau courante selon leurs besoins. Le détail des copeaux est incompréhensible si l'on ne tient pas compte de l'archéologie.

Mais à force, il y eut des gens pour soupçonner le manège. De plus, beaucoup de seigneurs jalousaient Tristan parce que le roi Mark le tenait pour son héritier. Quand tous ces envieux se furent concertés, ils dénoncèrent les amants au roi Mark et proposèrent de les surprendre en flagrant délit. C'est ainsi que Tristan et Yseult furent confondus.

Grandes furent la douleur et la colère du roi, car il aimait beaucoup la reine et son neveu. Mais son honneur avait été terni et il se crut obligé de les condamner au bûcher. Or, après avoir publiquement annoncé la sentence, il vit s'approcher le chef d'une troupe de lépreux.

– Roi, lui dit celui-ci, je connais un supplice bien plus terrible pour la reine. Donne-la-nous et nous en ferons selon notre volonté. Bientôt, lorsqu'elle sera atteinte de notre mal, elle sentira son corps brûler de toutes parts et cela durera de longues années. Assurément, ce sera bien plus terrible que de mourir dans les flammes de ton bûcher !

Le roi réfléchit quelques instants. Puis il dit :

– Tu as raison, lépreux. Je te fais don de la reine. Fais-en ce que tu veux.

La troupe des lépreux s'en alla donc avec la reine Yseult en manifestant une joie bruyante, tandis que les bonnes gens se lamentaient sur le sort des deux amants qu'ils aimaient bien et qu'ils auraient bien voulu sauver. Mais la colère du roi n'était pas retombée. Il ordonna qu'on traînât Tristan à pied jusqu'au lieu de son supplice, sur le bord de la mer, bien loin de la forteresse.

Des hommes d'armes l'entourèrent et le menèrent sur la route qui suivait la Fowey. Ils atteignirent bientôt la mer. Sur un promontoire, il y avait une chapelle qui avait été construite là en souvenir d'un saint ermite qui avait évangélisé le pays. Tristan connaissait bien l'endroit. Il dit à ceux qui le gardaient :

– Seigneurs, je vais bientôt mourir, et il serait juste que je puisse me repentir de mes fautes avant de comparaître devant Dieu. Je vous en prie, laissez-moi entrer dans cette chapelle qui n'a pas d'autre issue que cette porte. J'y serai très bien pour y prier pourvu que vous m'en laissiez le temps. Il vous suffira de demeurer à la porte pour vous assurer que je ne cherche pas à m'échapper.

Les hommes d'armes se concertèrent un bon moment, puis ils convirent entre eux que c'était charité de laisser Tristan prier pour le pardon de ses fautes. Ils le firent donc entrer dans la chapelle et refermèrent soigneusement la porte derrière lui, le laissant seul, mais veillant à ce que le prisonnier ne pût en ressortir que de leur propre volonté.

Mais quand il se retrouva à l'intérieur, Tristan ne perdit pas son temps en prières. Il alla directement vers le chœur et ouvrit l'une des fenêtres qui donnait sur la mer. En se penchant, il vit que c'était marée basse et la grève était découverte. Sans perdre de temps, il se hissa sans difficulté sur l'appui de la fenêtre.

– Plutôt tenter de m'échapper dangereusement que d'avoir la certitude de mourir dans les flammes du bûcher ! s'écria-t-il. Je préfère me fracasser la tête contre un rocher plutôt que d'être brûlé !

Et, sans plus hésiter, il sauta dans le vide.

Tristan était très souple. Depuis sa plus tendre jeunesse, il s'était exercé à tous les arts et savait sauter mieux que quiconque. Il atterrit sur ses pieds, au milieu d'un grand rocher que l'on montre encore aujourd'hui et auquel on a donné le nom de « Saut de Tristan ». Quant à la chapelle, on en voit encore les ruines sur la falaise, et on l'appelle Chapel Point [1]. Tristan rebondit sur ses pieds, comme un chat qui tombe, et il eut tôt fait de s'enfuir sur la plage sans que ceux qui étaient chargés de le surveiller pussent s'apercevoir de son évasion.

Tristan ne perdit pas son temps. Il se lança à la recherche de son maître, qui avait nom Gorvenal. Celui-ci errait à travers le pays, dans le plus triste désarroi qui fût jamais pour un homme de cœur. Quand il rencontra Tristan, la joie déborda de son cœur et il embrassa tendrement celui qu'il avait élevé comme son propre fils. Puis tous deux allèrent rôder près de l'endroit où se tenaient les lépreux. Ils bondirent sur la troupe et dispersèrent à coups d'épée les malheureux qui croyaient que tous les diables de l'enfer les assaillaient. Ils délivrèrent ainsi Yseult, et Tristan s'enfonça avec elle dans la forêt de Morois, profonde et bien abritée, abondante en gibiers de toutes sortes.

C'est là qu'ils vécurent pendant près de deux ans, dans la solitude et la crainte de se voir débusqués par quelque chasseur au service du roi. Pendant les froidures de l'hiver, ils se terraient dans des grottes, pendant les chaleurs de l'été, ils s'abritaient sous des huttes de feuillages. Tristan allait chasser et ils se nourrissaient du gibier qu'il rapportait. Mais le temps passait. La reine Yseult n'avait plus qu'une mauvaise robe de toile trouée et des peaux de bêtes sur le dos. Où était la splendeur d'autrefois quand elle était au milieu de ses suivantes, dans la forteresse royale ?

Quant à Tristan, il se désolait de voir ainsi celle qu'il aimait et

1. Sur le territoire de Gorran, non loin de la pointe de Dodman qui marque l'extrémité ouest de l'estuaire de la Fowey. On montre d'ailleurs, sur le rocher, deux cavités qui passent pour être les marques du « saut de Tristan ».

qui partageait sa propre misère. C'était en plein été, au lendemain de la Saint-Jean. Il avait traqué un chevreuil pendant de longues heures et, l'ayant finalement tué, il l'avait rapporté près du campement qu'Yseult et lui avait établi au bord d'un ruisseau. Tristan, harrassé, s'était étendu sur le sol recouvert d'herbe fraîche.

– Hélas ! dit-il, que de tourments j'ai connus ! J'ai tout perdu en cette aventure. J'ai oublié les usages de la Cour, oublié les fêtes et les réjouissances que donnait le roi quand il y avait quelque événement. J'ai oublié les combats contre les ennemis du royaume. Et que dire de la reine ? Je lui offre une loge de feuillage en guise de chambre et une couche de feuilles sèches en guise de lit, alors qu'elle pourrait reposer sur de douces couvertures de soie. À cause de moi, elle vit dans la misère et le dénuement. Et je ne suis pas digne de l'aimer, elle qui m'a suivi dans cette retraite où nous perdons chaque jour qui passe !

Yseult l'avait entendu se plaindre. Elle pleura elle aussi, et tous deux se mirent à parler. Après avoir bien examiné leur situation, ils décidèrent qu'il fallait tout tenter pour se réconcilier avec le roi. Sa colère devait être à présent retombée, et Tristan était prêt à s'exiler, à partir vers des pays étrangers pour se mettre au service d'un roi qui voudrait bien de son service.

Ils allèrent trouver un ermite qui vivait aux lisières de la forêt. C'était un homme bon et simple, et d'une grande piété. Bien souvent, il avait rencontré les amants et leur avait parlé avec bonté. L'un et l'autre savait que jamais il n'aurait révélé leur présence dans la forêt. Ils lui expliquèrent le projet qu'ils avaient retenu, et l'ermite promit de faire tout son possible pour en arriver à une réconciliation avec le roi, dût-il y mettre bien des efforts.

L'ermite alla donc chez le roi, et peu à peu, il en vint à décider celui-ci à reprendre la reine auprès de lui. Mais il demeura intraitable en ce qui concernait son neveu : Tristan devait partir loin de là et ne jamais revenir à la cour de son oncle. Quand le message eut été transmis, Tristan et Yseult décidèrent de se conformer aux désirs du roi.

– Mais, dit Yseult à Tristan, il faut que tu promettes d'accourir vers moi chaque fois que je t'enverrai un messager. Donne-moi l'anneau que tu portes à ton doigt : je le confierai au messager, et ainsi tu auras la preuve que c'est bien moi qui te réclame.

– Il en sera ainsi, douce amie, répondit Tristan, mais je veux que tu promettes de venir à moi chaque fois que je te réclamerai. Mon messager aura la bague qui est à ton doigt. Donne-la moi et je te serai fidèle tant que je vivrai.

Ils s'échangèrent leurs anneaux en pleurant de tristesse et d'at-

tendrissement. Pendant ce temps, l'ermite était allé au Mont-Saint-Michel. Il y acheta des vêtements pour la reine et pour Tristan, car il était impossible que tous deux fussent vus en haillons par le roi et les seigneurs de la Cour. Et, une fois que les fugitifs furent décemment vêtus, il les conduisit à l'endroit de la rencontre. Là, Tristan prit la reine Yseult par la main et la fit avancer à pas lents vers le roi. Après quoi, il tourna les talons et disparut dans les bois.

Yseult revint donc à Castelmore, dans la forteresse du roi Mark et elle y reprit son rang. Mais les seigneurs qui la jalousaient autant que Tristan prirent le roi à part et lui dirent :

– Seigneur, tu as repris auprès de toi la femme que tu as épousée devant la sainte Église, mais tu oublies que cette femme est coupable : n'a-t-elle pas vécu plus de deux ans avec un homme qui n'était pas son mari ? Il serait bien improbable qu'ils n'aient point eu tous les deux des rapports que l'on tient pour coupables !

Le roi Mark était bien ennuyé et ne savait que répondre.

– De deux choses l'une, reprit l'un des seigneurs, ou bien ta femme est coupable, et elle devra être condamnée, ou bien elle est innocente : alors que cette innocence soit reconnue publiquement. Assemble tous tes vassaux et les princes de notre pays, et que, devant eux, sur les Saintes Écritures, la reine jure qu'elle n'a commis aucune faute. Ce serait un terrible sacrilège si elle faisait un faux serment en cette occasion.

– C'est bien, répondit le roi. Il en sera fait comme vous le voulez.

Il alla trouver la reine et lui exposa ce que réclamaient les seigneurs.

– J'y consens volontiers ! s'écria Yseult. Ainsi, désormais, personne ne pourra m'accuser d'avoir mal agi !

Mais elle exigea que son serment fût prononcé en présence de tous dans un lieu qu'on appelait la Blanche Lande. Or, on ne pouvait accéder à cette Blanche Lande qu'en passant à travers d'horribles fondrières qui s'étalaient au confluent de la rivière Fal et du ruisseau de Tresillian [1]. C'était une belle lande, qui dominait la région, mais le Mal Pas était évité par tous, car on disait que c'était un lieu maudit où l'on rencontrait d'étranges personnages venus d'ailleurs. Le roi Mark s'étonna du choix de la reine, mais comme celle-ci avait insisté, disant qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision, il avertit ses vassaux et tous les princes du voisinage d'avoir à se rassembler à la Blanche Lande une semaine plus tard afin d'être témoins de l'innocence proclamée de la reine Yseult.

1. Juste au sud de Truro.

Celle-ci fut toute joyeuse, et le soir même, elle envoya un messager, muni de l'anneau que lui avait donné Tristan, jusqu'à l'endroit où elle savait que se cachait le neveu du roi. Tristan écouta attentivement ce que lui dit le messager et promit de faire tout ce que la reine demandait.

Le jour fixé arriva bientôt. Dès le matin, les vassaux du roi ainsi que tous les seigneurs des environs se dirigèrent vers le Mal Pas. Nombreux furent ceux qui faillirent s'enliser dans le bourbier. Certains tombèrent et eurent bien du mal à s'extraire du marécage. D'autres durent malmener leurs chevaux pour se tirer d'affaire. Et tous eurent affaire à un mendiant, vêtu de loques, qui attendait sur le passage, réclamant l'aumône à chacun et qui se réjouissait bruyamment lorsque l'un des seigneurs s'embourbait. Néanmoins, ils parvinrent de l'autre côté et se rassemblèrent autour du roi Mark.

C'est alors qu'arriva la reine Yseult, montée sur un cheval blanc. Elle avait revêtu ses plus beaux habits et un manteau d'écarlate qui valait une fortune. Quand elle vit le marécage qu'elle devait franchir, elle arrêta son cheval et cria très fort pour être entendue de tous ceux qui se trouvaient sur la Blanche Lande :

– Par Dieu tout puissant ! il serait indigne de moi de me salir et de salir mon cheval blanc dans cet infâme bourbier !

Tous la regardaient, ne sachant trop quoi dire. Qu'allait-elle faire ? Brusquement, elle se tourna vers le mendiant qui attendait, sa sébille à la main, et qui demandait l'aumône d'une voix cassée :

– La charité, bonnes gens ! la charité s'il vous plaît !

– Mendiant ! s'écria Yseult, si tu veux de quoi te vêtir et te nourrir pendant au moins un an, tu feras ce que je vais te demander. Porte-moi sur ton dos de l'autre côté du marécage de façon à ne pas éclabousser ma robe et mon manteau. Si tu réussis à me faire franchir intacte ce mauvais pas, mon seigneur le roi, qui est là-bas, de l'autre côté, t'en saura gré et te récompensera largement.

Et sans attendre de réponse, elle descendit de son cheval. D'un geste rapide, elle s'installa sur le dos du mendiant. Celui-ci, paraissant ployer sous le poids, se dirigea vers le marécage et s'y engagea résolument.

– Fais attention ! lui glissa la reine à l'oreille, il faut que tu paraisses plus hésitant pour ne pas provoquer de soupçons !

– Sois sans crainte, répondit Tristan, car c'était lui le mendiant, je ferai ce qu'il faut pour les abuser.

Effectivement, il faillit tomber plusieurs fois. Yseult se cramponnait à lui par le cou, serrait ses jambes autour de son torse, criait et gémissait, tour à tour remerciant le soi-disant mendiant et l'insultant copieusement. Ils parvinrent néanmoins de l'autre côté du

marécage. Yseult sauta à terre et commença à examiner soigneusement son manteau et sa robe.

– Fort bien ! dit-elle, je vois que tu t'en es bien tiré. Mon seigneur le roi va te remettre ta récompense, car tu l'as bien méritée.

Le faux mendiant alla s'incliner devant le roi Mark. Celui-ci tira de sa poche une bourse pleine de pièces et la lui tendit. L'autre l'arracha presque des mains du roi et fit des gambades pour prouver sa joie. Puis il se mit à l'écart et plus personne ne fit attention à lui.

Cependant, les seigneurs s'étaient rassemblés en cercle autour du roi Mark et de son chapelain. Celui-ci portait dans ses mains les Évangiles.

– Reine Yseult, dit-il d'une voix forte, tu es ici pour jurer sur les Saintes Écritures que tu n'as commis aucune faute envers ton mari, que tu ne l'as jamais trahi avec aucun autre homme. Ce serment, si tu le fais, doit être la vérité, car si tu mens, le châtiment de Dieu te poursuivra.

Les seigneurs, surtout ceux qui haïssaient Yseult, se demandaient ce qu'elle allait faire et surtout comment elle allait se tirer de ce piège. Serait-elle parjure ? Renoncerait-elle à se prétendre innocente ? Les quelques hommes qui l'avaient surprise en flagrant délit avec Tristan ricanaient et savouraient leur vengeance. Alors, sans hésiter, la reine étendit la main sur les Évangiles et dit d'une voix qui ne tremblait pas le moins du monde :

– Je jure sur les Saintes Écritures que jamais aucun homme n'a trouvé asile entre mes cuisses hormis mon mari, le roi Mark, et ce mendiant que vous avez tous vu me faire traverser le Mal Pas !

La plupart des assistants applaudirent vigoureusement et louèrent la vertu et la beauté de la reine Yseult. Le roi Mark en fut tout réjoui. Mais quelques-uns dirent tout bas que le mendiant n'était autre que Tristan.

Penryn et Truro

Ce récit est articulé autour du texte du Tristan de Béroul *(XIIe siècle), avec des détails et des localisations que j'ai recueillis sur place en 1987. La légende de Tristan et Yseult a fortement marqué le Cornwall. On sait que l'archétype de la légende est irlandais : c'est la célèbre histoire de Diarmaid et Grainné, qui appartient au cycle de Leinster (voir J. Markale,* l'Épopée celtique d'Irlande, *Paris, Payot, nouv. éd. 1993, p. 173-184), mais il semble bien qu'elle se soit actualisée et véritablement incarnée dans cette région de Cornwall, dans le triangle compris entre Tintagel-Bodmin-Penzance, avec, en plus, la référence au mystérieux pays de Lyonesse, terre d'origine de Tristan. Or, il s'avère que le roi Mark-Cunomor a eu une existence historique prouvée, à la fois sur cette péninsule de Grande-Bretagne et dans le nord de la*

Bretagne armoricaine. Quant à Tristan, l'inscription du pilier funéraire qui se trouve près de la route de Lostwithiel à Fowey est assez explicite. On y lit en effet cette épitaphe en latin : DRUSTANUS HIC IACIT CUNOMORI FILIUS (« ci-gît Tristan, fils de Cunomor »). Il est possible que le mythe ait été réactivé par un fait divers concernant le fils du roi Mark (et non son neveu !) au cours du VI*e siècle. Mais de toute évidence, la légende, dans son état actuel, a le Cornwall pour origine, et c'est à partir de là qu'elle s'est répandue en Bretagne armoricaine. Suivant les versions, les détails changent, mais le schéma demeure toujours le même, et une seule interrogation demeure : est-on ici en présence de la version populaire primitive, ou cette version populaire a-t-elle été influencée par les versions littéraires du* XII*e siècle ? Il est impossible de répondre franchement.*

LA FÉE AUX COQUES DE NOIX

C'était il y a bien longtemps. Dans un hameau, près de Padstow, il y avait une veuve qui avait un fils unique du nom de Meriasek. Celui-ci était ouvrier dans la peinture et il gagnait péniblement leur vie à sa mère et à lui-même. Cependant, c'était un bon garçon, toujours prêt à rendre service aux gens qui étaient dans le besoin, et il n'hésitait jamais à se priver s'il savait que quelqu'un avait moins que lui.

Un jour, il était allé se promener dans la forêt avec deux de ses camarades. Sur le chemin du retour, ils furent pris par une averse de pluie et de grêle et durent s'abriter sous un grand arbre. Et comme ils attendaient que la pluie cessât, ils aperçurent, de l'autre côté de l'arbre, une très vieille femme qui portait un grand panier rempli de noix.

– Achetez-moi mes noix, leur dit-elle.

Les deux camarades de Meriasek se mirent à rire de l'allure de la vieille femme. Néanmoins, ils lui achetèrent des noix. Mais c'était pour les lui jeter à la figure. Meriasek fut outré de leur attitude.

– N'avez-vous pas honte de vous moquer ainsi de cette femme ? leur dit-il.

– Nous lui avons acheté des noix, et nous sommes libres d'en faire ce que nous voulons puisqu'elles sont à nous.

Cependant, ils s'aperçurent que les noix qu'ils avaient jetées à la figure de la vieille femme avaient pourri aussitôt qu'elles avaient

heurté le sol. Meriasek acheta dix noix à la vieille femme, mais il se garda bien de lui faire honte. Il mit les noix dans sa poche, se promettant de les donner à sa mère.

– Tu devrais garder les coques de tes noix, lui dit alors la vieille femme. Si tu en jettes une à l'eau, tu verras tout à coup un navire devant toi. Ce navire sera à toi et tu pourras y embarquer. Avec les neuf noix qui te resteront, tu pourras aussi en jeter les coques en l'air. Mais n'oublie pas de formuler un souhait. Tu auras tout ce que tu voudras. Attention : si tu souhaites une dixième chose, il t'arrivera un grand malheur.

Meriasek fut bien ébahi par ce que disait la vieille. Il voulut l'interroger et lui demander des explications. Mais elle avait disparu derrière l'arbre, et les trois camarades eurent beau fouiller les alentours, ils ne la virent plus.

– Elle s'est moquée de nous ? dirent-ils.

Meriasek avait quand même des doutes. Il emmena ses camarades jusqu'au rivage de la mer. Là, debout sur un grand rocher qui dominait les vagues, il lança les coques d'une de ses noix. Aussitôt, un grand navire surgit devant eux, avec des voiles multicolores.

– Voyez-vous, dit Meriasek, elle ne s'est pas moquée de nous.

– C'était une sorcière assurément, dirent les deux autres.

Comme ils étaient curieux, ils s'embarquèrent tous les trois sur le navire. Ils n'y avaient pas plus tôt mis les pieds que le navire les emmena au large. Il n'y avait personne pour le guider, mais il naviguait avec habileté entre les écueils comme si une force invisible le poussait en avant. Ils firent ainsi un long voyage autour de la terre, mais les deux camarades de Meriasek tombèrent à la mer et un requin les dévora. Désespéré, il revint chez lui.

– D'où reviens-tu ? lui demanda sa mère. Il y a si longtemps que tu es parti. Je me suis languie pendant ton absence.

– Ce n'est rien, ma mère, ne te fais pas de soucis.

Il avait encore ses noix. Il prit les coques de l'une et fit un vœu. Aussitôt, il vit devant lui un sac rempli de pièces d'or. Il y en avait tant qu'il ne pouvait même pas les compter. Alors, il en prit une et la tendit à sa mère.

– Ma mère, va changer cette pièce chez le marchand pour voir si elle est bonne.

La veuve alla chez un changeur. Quand elle eut montré sa pièce, on lui répondit que c'était une bonne pièce et que si elle en avait d'autres, elle pourrait acheter des domaines et devenir très puissante. Alors, la veuve revint voir son fils, et avec les pièces d'or qu'il y avait dans le sac, elle acheta un moulin sur la rivière. On la respecta beaucoup et elle eut beaucoup à faire.

Quant à Meriasek, il commença à s'ennuyer. Il partit sur son navire et voulut faire le tour du monde. Il mena joyeuse vie, car chaque fois qu'il désirait quelque chose de nouveau, il jetait en l'air ses coques de noix en faisant un vœu. Mais, en rentrant, il voulut faire un dixième vœu et le navire disparut. Il se retrouva seul en pleine mer.

Heureusement, il nageait très bien et il réussit à regagner le rivage. Sur ce rivage, il y avait une jeune fille qui ramassait des coquillages. Elle le recueillit chez elle et le soigna avec beaucoup d'attention. C'était une jeune héritière qui possédait de grands domaines. Comme elle était tombée amoureuse de Meriasek, elle l'épousa, et tous deux se trouvèrent très heureux.

Cependant, il eut la nostalgie de son pays et il décida sa femme à venir avec lui. Ils arrivèrent donc à Padstow. La mère de Meriasek les accueillit avec joie. Et ils allèrent se promener sur le rivage, là où autrefois Meriasek avait jeté ses coques de noix pour en faire un navire. Tout en racontant cela à sa femme, ils arrivèrent sur un gros rocher et s'y allongèrent pour profiter du soleil. Mais ils entendirent un bruit et regardèrent autour d'eux : il y avait là une sirène qui était occupée à se peigner les cheveux.

– Qui vous a permis de venir sur ce rocher ? demanda-t-elle d'un ton sévère. Ce rocher est mon domaine et je ne veux pas qu'on y vienne.

– Nous ne le savions pas, répondirent-ils.

– Puisque c'est ainsi, je ne vous dirai rien. Si vous avez besoin de vous reposer, nous n'avez qu'à aller dans cette maison que vous voyez en bas, sur la grève. Mais si vous y restez trop longtemps, je vous punirai.

Quand ils arrivèrent à la maison, ils virent une vieille femme qui balayait le seuil.

– Voilà bien longtemps que je n'avais vu quelqu'un, dit-elle. Mais si vous voulez entrer, je n'y vois pas d'inconvénient.

Ils allèrent à l'intérieur et se reposèrent sur le lit. Mais ils s'y endormirent et ils furent réveillés par un grand bruit de chaînes. Ils virent alors arriver la sirène qui traînait derrière elle une chaîne d'or. Elle paraissait furieuse.

– Je vous avais dit de ne pas rester ici trop longtemps, dit-elle. Maintenant, il est trop tard, et je ne peux que vous punir.

Elle enchaîna la jeune femme et l'entraîna au-dehors avec elle. Alors Meriasek reconnut la vieille femme qui les avait accueillis. C'était celle qui lui avait vendu les noix. La vieille femme dit :

– Tu as été très imprudent en formulant un dixième souhait, mais puisque tu as été bon envers moi, je vais t'aider. Ta femme, la

sirène l'a emmenée avec elle et elle devra demeurer dix ans enchaînée. C'est la loi de la sirène, car c'est à elle qu'appartient tout le rivage. Mais si tu veux m'en croire, tu pourras délivrer ta femme et nous libérer tous de la tyrannie qu'elle exerce sur nous. La sirène se trouve sur le rocher où tu l'as vue la première fois, et elle tient ta femme par la chaîne d'or. Prends cette hache et attends que la sirène soit endormie. Alors, approche-toi et coupe la chaîne d'un seul coup de hache. La sirène perdra aussitôt tous ses pouvoirs.

Meriasek attendit patiemment pendant une bonne partie de la journée. Quand il vit que la sirène était endormie, il s'approcha sans faire de bruit et d'un coup de hache, il brisa la chaîne d'or.

Il ne vit plus la sirène, ni même le rocher : à la place de celui-ci, il y avait un beau château. Et c'est là qu'il vécut avec sa femme pendant de très longues années. Mais, quand ils moururent, tous les deux, le même jour et à la même heure, le château disparut, et l'on ne voit plus à cet endroit qu'un gros rocher que les vagues de la mer entaillent chaque jour davantage.

Saint-Columb

Recueilli vers 1900 par John Rhys (Celtic Folklore, *ce conte est un vestige très tronqué d'une épopée sans doute très ancienne et qui mettait en scène un héros aux prises avec des êtres surnaturels de différentes origines. L'antagonisme est net en effet ici entre la vieille femme, qui est une sorcière des bois, autrement dit une fée silvestre, et la sirène – laquelle est réellement une sirène sur son rocher et non pas une* mermaid, *c'est-à-dire une ondine – qui est la fée des éléments marins. Il est vraisemblable que le locuteur de ce récit, à la fin du XIXe siècle, ne comprenait plus très bien ce qu'il racontait, car il y a beaucoup de lacunes dans le déroulement de l'aventure.*

ÉCOSSE

Le nord de la Grande-Bretagne était autrefois habité par le mystérieux peuple des Pictes, et, sur les Basses Terres, par des tribus bretonnes, notamment dans la région de la Clyde où ces « Bretons du Nord », comme on les appelait, ont laissé leur nom à Dumbarton (= forteresse des Bretons). Ce sont les Gaëls d'Irlande qui, à partir du VIe siècle, ont conquis l'Écosse, l'ont christianisée et celtisée et ont même donné leur nom générique de Scots *aux populations qui s'y trouvaient. Actuellement, la langue gaélique, avec des particularités dialectales, est encore parlée dans le nord-ouest de l'Écosse, notamment aux îles Hébrides. Mais la tradition populaire, exprimée tant en gaélique qu'en anglais ou en dialecte anglo-écossais, porte les marques d'un passé celtique profondément enraciné.*

LE CHEVAL GRIS

Sur les pentes de la montagne, entre le Fionn Loch et le Loch Maree, vivait en ce temps-là un cheval à la robe grise et aux formes élégantes, sa longue crinière flottant au vent, rapide et insaisissable comme un fantôme. Dans les villages de la vallée, on chuchotait que c'était peut-être un prince sous le coup d'un sortilège, mais on préférait ne pas trop en parler, car le Cheval Gris était ombrageux et fier, et lorsqu'il descendait des montagnes, il sautait les fossés, piétinait les cultures et ravageait les jardins des pauvres gens.

Au hameau de Sheltaig, il y avait une modeste veuve qui avait trois filles. Elle avait beaucoup de mal à subsister et se désolait de voir souvent son jardin dévasté. Mais, un jour, sa fille aînée, Caithlin, lui proposa d'aller filer sa quenouille dans le potager afin d'empêcher le Cheval Gris de dévorer leurs choux comme il l'avait fait la semaine précédente.

La mère le lui permit et la jeune fille s'installa à l'ombre d'un pommier. Au bout d'un moment, elle entendit le galop d'un cheval, et bientôt, elle aperçut, venant de la montagne et bondissant par-dessus les haies, le Cheval Gris, plus impétueux que jamais. Et, sans aucune crainte, elle se porta en avant et frappa le poitrail du Cheval Gris avec sa quenouille, espérant ainsi arrêter son élan.

Mais il se passa alors quelque chose de surprenant : la quenouille resta attachée à l'animal et la main de Caithlin à la quenouille. Avec un hennissement sauvage, le Cheval Gris s'enfuit au galop, entraî-

nant avec lui la malheureuse fille dont les pieds nus se blessaient affreusement dans les buissons de ronces. Ils arrivèrent bientôt près d'un tertre et lorsque le Cheval Gris en gravit la pente, celle-ci s'entrouvrit, comme les deux panneaux d'une porte, laissant apparaître un souterrain. Et le cheval gris s'y engagea, tirant toujours la jeune fille derrière lui.

Ils débouchèrent dans une grande demeure, avec des lumières partout, et de beaux meubles dans les pièces. Et quand la porte se fut refermée derrière eux, Caithlin vit avec stupéfaction que le Cheval Gris était devenu un élégant jeune homme qui se montra plein de prévenances envers sa prisonnière. Il commença par lui baigner ses pieds meurtris afin de calmer ses douleurs, puis il lui prépara un lit moelleux sur lequel il la fit étendre pour qu'elle pût se reposer. Enfin, il lui remit un trousseau de clefs.

– Tu es ici chez toi, lui dit-il, même lorsque je serai absent. Voici donc les clefs qui peuvent ouvrir toutes les chambres de ce palais. Tu peux aller où tu veux et utiliser toutes ces clefs, à l'exception de cette petite-là qui est en or. Il ne faudra jamais t'en servir, et sous aucun prétexte.

– Je ferai ainsi, dit la jeune fille, qui était bien abasourdie.

– Maintenant, je vais repartir à la chasse, reprit le Cheval Gris. Prépare-moi un bon dîner et bien copieux, car j'aurai très faim lorsque je reviendrai. Si tu me sers fidèlement, je t'épouserai dans la semaine, et tu seras très riche.

Quand il eut disparu, Caithlin, après s'être reposée un moment, se mit en devoir d'explorer les pièces du palais dans l'espoir d'en connaître un peu plus sur cette étrange demeure sous un tertre. Elle y trouva des coffres pleins de beaux vêtements, des armoires pleines de linge et des garde-manger regorgeant de victuailles. Elle mit tout son savoir-faire à préparer un excellent et abondant repas.

Puis, comme elle n'avait plus qu'à attendre le retour du Cheval Gris, elle s'assit dans un fauteuil et fit sauter dans sa main le trousseau de clefs. Bien entendu, la petite clef en or lui revenait souvent entre les doigts, et elle se demandait pour quelle raison le Cheval Gris lui avait interdit d'utiliser cette clef. Peut-être ouvrait-elle la chambre où il conservait son trésor.

La curiosité l'emporta vite sur la prudence. Elle ne fut pas longue à trouver la porte que la clef d'or pouvait ouvrir et elle introduisit celle-ci dans la serrure. La porte s'ouvrit et elle entra. Mais elle s'arrêta net, figée de stupeur et d'horreur.

Sur les murs de cette chambre, en effet, six corps de femmes à demi nues, tant brunes que blondes, étaient accrochés par les poignets. Sur le sol, sous les corps, il y avait leurs têtes, qui avaient dû

être tranchées d'un coup de hache. Et le sang continuait à couler goutte à goutte le long de leurs corps.

Caithlin referma vivement la porte et revint en hâte dans la cuisine, encore toute tremblante d'effroi. Mais sa terreur ne fit que redoubler quand elle aperçut qu'une goutte de sang était tombée sur son pied droit. Elle frotta rudement son pied pour la faire disparaître, mais quelques efforts qu'elle fît, elle ne put y parvenir.

C'est alors qu'elle aperçut un petit chat blanc et noir, assis sur une queue aussi fournie qu'un panache d'écureuil, qui la regardait avec une étrange expression dans ses yeux verts pailletés d'or. Et le petit chat se mit à parler.

– Si tu voulais bien me donner une goutte de lait, je rendrais ton pied aussi blanc qu'avant.

Mais Caithlin n'aimait pas les animaux, encore moins les chats qui, selon elle, étaient des créatures de Satan. Elle donna un coup de pied au chat en le couvrant d'injures. Il s'en alla dignement, mais le poil retroussé.

Quand le Cheval Gris rentra, il reprit aussitôt sa forme humaine. Cachant au mieux sa frayeur, la jeune fille lui servit son repas, qu'il mangea de fort bon appétit. Quand il eut terminé, il lui demanda :

– As-tu été sage ?

– Certes, répondit Caithlin.

– Je n'en suis pas si sûr. Montre-moi donc ton pied.

Elle avança son pied gauche, qui était harmonieux, blanc et mignon.

– Je veux voir l'autre, maintenant, reprit le Cheval Gris d'un ton sévère.

Comme elle hésitait, il se pencha, retroussa le rebord de sa robe et vit le pied droit avec la tache de sang. Sans prononcer un seul mot, il saisit la jeune fille par l'épaule, et, d'un revers de son couteau de chasse, il lui trancha la tête. Après quoi, lacérant sa robe dans un accès de rage, il traîna le corps jusqu'à la chambre maudite et le pendit auprès des autres cadavres.

Cependant, à Sheltaig, la veuve ne s'inquiétait pas de l'absence de sa fille aînée. Il lui arrivait en effet d'aller voir une parente qu'elles avaient au bourg de Gairloch. Mais, le lendemain matin, sa deuxième fille, qui avait nom Mairéad, lui proposa à son tour d'aller dans le verger pour protéger les choux du Cheval Gris. Elle y alla donc, s'installa sous le pommier et se mit à coudre tranquillement. Mais lorsqu'arriva le Cheval Gris et qu'elle voulut le frapper avec sa pièce de toile, elle fut emportée comme sa sœur dans le palais souterrain. Et là, elle subit le même sort que Caithlin parce qu'elle avait pénétré dans la chambre interdite et parce qu'elle avait dédaigné l'offre du petit chat blanc et noir.

Le lendemain, la plus jeune des filles de la veuve, qu'on nommait Laura, fut fort inquiète de ne pas avoir revu ses deux sœurs. Elle n'osa rien en dire à sa mère, mais lui demanda simplement d'aller tricoter dans le jardin pour empêcher le Cheval Gris de piétiner leurs fleurs qui étaient si belles. La veuve accepta sa proposition, et la jeune fille alla s'asseoir sous le pommier, son tricot à la main.

Bien entendu, elle n'empêcha rien, et elle fut emportée par le Cheval Gris dans son palais, sous le tertre. Et tout aussi curieuse que ses sœurs, elle utilisa la petite clef d'or pour pénétrer dans la chambre interdite. Comme ses sœurs, elle fut terrifiée de ce qu'elle y découvrit et reçut également une goutte de sang sur son pied droit, qu'elle s'efforça vainement de faire disparaître. Et c'est alors que vint le petit chat noir et blanc qui lui dit :

– Si tu veux bien me donner une goutte de lait, je ferai en sorte de rendre ton pied plus blanc qu'auparavant.

Laura aimait bien les animaux, les chats en particulier. Elle alla vite chercher du lait et en versa dans une soucoupe. Elle y ajouta même de la crème, et elle tendit la soucoupe au petit chat qui en ronronna d'aise. Il lappa le lait avec délices, puis, après s'être pourléché les babines, il dit :

– J'avais très soif, jeune fille, et tu m'as gentiment donné à boire. Maintenant, je suis prêt à te rendre service.

Alors, de sa langue bien rose, il lécha le pied de Laura, tant et si bien que la tache de sang disparut immédiatement. La jeune fille en fut émue jusqu'aux larmes.

– Merci, petit chat, lui dit-elle. Tu viens de me sauver la vie, car sinon, le Cheval Gris me tuait comme il a tué mes sœurs que j'ai vues pendues au mur de la chambre maudite. Que puis-je faire encore pour toi ?

– Rien du tout, répondit le chat. C'est moi qui peux faire quelque chose pour toi. Écoute-moi bien : quand tu auras besoin de moi, tu n'auras qu'à appeler *Pussy !* c'est ainsi que je m'appelle. Et sois sûre que je viendrai te rejoindre aussitôt.

Sur ce, il disparut, et la jeune fille attendit, souriante et sans inquiétude, le retour du Cheval Gris, non seulement parce qu'il ne restait aucune trace de sa curiosité, mais parce qu'elle savait qu'elle pouvait compter sur l'amitié du petit chat noir et blanc.

Dès qu'il rentra, le Cheval Gris, après avoir repris sa forme humaine, se hâta de demander à Laura :

– As-tu été sage ?

– À peu près, répondit-elle en baissant les yeux.

– Comment cela, à peu près ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Je n'aime pas me vanter, et nul n'est parfait.

– Tu as raison, en effet. Eh bien, montre-moi tes pieds. Je veux voir les deux.

Sans se faire davantage prier et sans aucune hésitation, Laura retroussa sa jupe et lui montra ses pieds. Ils étaient tous les deux blancs comme la neige dans la montagne.

– C'est très bien, dit le Cheval Gris. Tes pieds sont les plus beaux que j'ai jamais vus en ce monde ! Maintenant, à table, car j'ai pris très faim pendant la journée.

Il mangea de bon appétit et admit que le repas préparé par Laura était délicieux. Il ajouta même qu'il voulait l'épouser le plus tôt possible.

Le lendemain matin, le Cheval Gris repartit à la chasse, ce qui paraissait être son occupation principale. Quand elle fut seule, Laura appela Pussy, et celui-ci surgit ausssitôt, sortant peut-être de la huche à pain ou d'un fagot de bois, comme un lutin familier. Il s'assit en ronronnant en face de la jeune fille et la regarda de tous ses yeux verts parsemés d'étoiles d'or.

– Alors, jeune fille, dit-il, il paraît que je sais bien enlever les taches. Es-tu satisfaite de moi ?

– Certes, répondit-elle. Tu m'as sauvé la vie, Pussy, aussi suis-je bien reconnaissante envers toi. Mais aujourd'hui, j'ai un autre souci : le Cheval Gris veut m'épouser.

– Eh bien ! dit le petit chat, de quoi te plains-tu ? Ta fortune est faite.

– Mais enfin, Pussy, ce Cheval Gris, c'est un monstre ! Comment veux-tu que j'épouse quelqu'un qui est cheval pendant le jour et homme pendant la nuit ?

– Ne dis pas de mal de mon maître, dit le petit chat. Tu ne sais pas qui il est. C'est le fils d'un roi qui possède de vastes domaines de l'autre côté de l'Écosse, près de Dunbar, sur la mer du Nord. Il est victime d'une mauvaise fée qu'il a refusé d'épouser et qui l'a placé sous un sortilège. Il est condamné à vivre ainsi, la moitié du temps sous l'aspect d'un cheval, et cela jusqu'au jour où une jeune fille des Highlands aura le courage de lui couper la tête d'un seul coup, avec une barre de fer.

– Le courage, oui, dit Laura en frissonnant, mais aussi la force !

– C'est pour cela que le sortilège dure si longtemps. Jamais aucune jeune fille des Highlands n'a été capable, jusqu'à présent, de le faire. Peut-être sera-ce toi ? Quant à moi, je le souhaite et je l'espère, car si je l'ai suivi ici dans sa disgrâce, c'est parce que je sais qu'il est bon.

– Comment peux-tu prétendre qu'il est bon, s'écria la jeune fille, alors qu'il a commis tant de crimes ? Comment peux-tu justifier son

comportement ? Il a tué des femmes en leur coupant la tête et en les accrochant au mur de cette chambre qu'il tient jalousement fermée. Et, parmi ces malheureuses, j'ai bien reconnu les corps de mes deux sœurs. Comment pourrais-je jamais avoir confiance en cet être ?

– Ne te fie pas aux apparences. Lorsqu'il a emmené ici ces jeunes filles, le Cheval Gris espérait que l'une ou l'autre réussirait à vaincre le mauvais sort dont il souffrait. Hélas ! elles n'ont su que s'abandonner à une vaine curiosité. Toi aussi, d'ailleurs, mais tu t'es rachetée en témoignant de tes bons sentiments envers moi. Alors, je vais t'aider. Laisse-moi réfléchir.

Le petit chat se coucha sur les dalles, ses pattes gantées de velours pliées l'une contre l'autre contre sa poitrine, les yeux mi-clos et la queue ramenée jusqu'à son nez. Il demeura ainsi à méditer pendant un bon moment. Puis il se redressa, bâilla, se gratta et se remit debout.

– As-tu visité les greniers de ce palais ? Ils sont remplis de vieux coffres à voyage, grands comme des cercueils.

– Je les ai vus en effet, dit la jeune fille.

– Eh bien ! tu vas en nettoyer trois. Quand ils seront en bon état, ce soir, tu diras à mon maître de les porter demain dans la maison de ta mère, afin que celle-ci y mette tes robes et ton trousseau. Tu lui feras promettre de bien se garder de les ouvrir, quoi qu'il arrive, et tu ajouteras même que tu as le don de le voir à distance, quand il sera sur la route. Il t'assureras qu'il le fera le soir même, puis il repartira chasser, car il ne peut faire autre chose pendant la journée.

– Je ne vois pas où tu veux en venir, Pussy !

– Attends ! attends ! ne sois pas si pressée ! demain matin dès que le Cheval sera reparti pour la chasse, tu prendras une baguette qui est dans le fagot de branches dans lequel je loge, et que je vais te montrer. Alors, tu monteras à la chambre interdite et tu toucheras doucement tes deux sœurs avec la baguette, et je t'assure qu'elles reviendront à la vie. Il te faudra ensuite les laver de tout le sang qui s'est écoulé sur elles, sans perdre un instant. Puis, tu les placeras chacune dans un coffre, après avoir pris soin de leur remettre la tête en place. Et, toi-même, tu t'enfermeras dans le troisième coffre. En arrivant, le soir, le Cheval Gris se souviendra de sa promesse et il chargera les trois coffres sur son dos et ira les porter dans la maison de ta mère. Là, alors qu'il sera reparti, tu délivreras tes sœurs et toi, tu te placeras derrière la porte avec une barre de fer, prête à lui couper la tête dès qu'il reviendra. Car, comme il ne t'aura pas trouvé ici, il reviendra fatalement te chercher dans la maison de ta mère. C'est comme cela que tu lèveras le sortilège.

– Petit chat ! petit chat ! je ferai comme tu me le dis. Mais crois-tu que cela suffira ?

– Non, répondit l'animal. Il faut que tu demandes à tes sœurs de crier « je te vois ! je te vois ! » chaque fois qu'il s'arrêtera pour tenter de regarder ce qu'il y a à l'intérieur des coffres. Car je sais bien qu'il essaiera de le faire.

– Petit chat ! jamais je ne t'oublierai !

Laura suivit exactement les conseils de Pussy. Le soir, quand il arriva de la chasse, le Cheval Gris vit les coffres dans la salle et se rappela la promesse qu'il avait faite à la jeune fille. Sans tarder, il repartit, emportant les coffres, vers Sheltaig. Mais il trouvait que pour être vides, les coffres n'en étaient pas moins très lourds. À un moment, il s'arrêta et, pensant qu'il était assez éloigné de la jeune fille et qu'elle ne pouvait plus le voir, il tenta d'ouvrir le premier coffre.

– Je te vois ! je te vois ! cria Caithlin.

Le Cheval Gris n'insista pas et reprit sa route. Mais un peu plus loin, il s'arrêta encore et tenta d'ouvrir le deuxième coffre.

– Je te vois ! je te vois ! cria Mairéad.

– Je ne suis pas assez loin, se dit le Cheval Gris en reprenant sa course.

Il fut bientôt en vue de la maison de la veuve.

– Tant pis ! se dit-il, il faut que j'en aie le cœur net !

Et il s'arrêta, prit le troisième coffre et voulut l'ouvrir.

– Je te vois ! je te vois ! cria Laura.

Le Cheval Gris n'insista pas plus. Il déposa les trois coffres devant la porte de la maison et retourna en hâte vers le tertre. Mais, quand il fut entré, il eut beau appeler et chercher partout, il ne découvrit aucune trace de Laura. Rongé par la douleur autant que par la colère, il se précipita au-dehors et, en quelques instants, il se retrouva à Sheltaig, devant la porte de la maison.

Là, il reprit son aspect humain et frappa à la porte.

– Entrez ! dit une voix.

Il n'hésita pas et se précipita à l'intérieur. Mais Laura était embusquée derrière la porte. Dès qu'il fut passé, d'un coup de barre de fer bien asséné, elle fit voler à terre la tête du Cheval Gris. Pour frapper plus fort, elle avait fermé les yeux. Quand elle les ouvrit de nouveau, elle se trouva en présence du plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu.

Ilss se marièrent dans la même semaine. Le prince fit pleuvoir en abondance l'or et l'argent sur la mère et les deux filles aînées. Quant à Pussy, le petit chat noir et blanc aux yeux verts parsemés d'étoiles, il ne les quitta jamais plus.

Kinlochewe (Ross and Cromarty)

*Ce récit, recueilli par J. L. Campbell (*Popular Tales of the Western Highands, *1890) est assez complexe, car plusieurs trames s'entremêlent pour donner naissance à un conte très original. On y reconnaît évidemment le thème principal qui est celui de la « Belle et la Bête », répandu dans toute l'Europe. Mais on y reconnaît aussi celui de « Barbe-Bleue », ainsi que, dans une certaine mesure, celui du « Chat botté ». Quant au thème du palais enchanté sous le tertre, il est une réminiscence de la mythologie gaélique, très riche en aventures extraordinaire dans les* sidhs, *les tertres mégalithiques, domaine des dieux et des héros de l'ancien temps.*

LA FILLE DE LA MER

À Melness, un village sur les bords du Kyle of Tongue, tout au nord de l'Écosse, vivait autrefois un pauvre pêcheur du nom de Sheron. Il était déjà âgé et vivait très chichement. Il assurait qu'il n'avait jamais eu de chance dans son métier, ni au cours de sa vie. Son plus grand chagrin était de n'avoir jamais eu d'enfant. Et sa barque était l'une des plus décrépites qu'on pouvait voir dans le petit port de Melness.

Or, un jour, Sheron était parti sur la mer dans l'espoir de revenir avec du poisson. Mais hélas ! il ne prit rien de toute la journée, et, plutôt que de rentrer au port et de se faire moquer par les autres pêcheurs, il préféra aborder sur une crique déserte. Il tirait péniblement ses filets vides sur le sable de la grève quand il vit surgir de l'eau une ondine. Elle était nue, avec de longs cheveux qui recouvraient presque tout son corps. Elle s'approcha de lui, regarda ses filets et lui dit :

– Pauvre homme ! tu as été bien malchanceux aujourd'hui ! est-ce que cela t'arrive souvent ?

– Hélas ! répondit-il, presque tous les jours !

– Eh bien ! dit la fille de la mer, je vais te proposer quelque chose. Je m'engage à te remplir ton filet de poissons chaque jour à condition que tu me livres ton premier fils.

– Je n'ai pas de fils, répondit le pêcheur, et ma femme et moi, nous sommes maintenant trop âgés pour en avoir.

– Sornettes que tout cela ! s'écria l'ondine.

Elle avait, pendu à sa hanche par une ceinture d'algues, un petit sac qu'elle ouvrit. Elle en sortit des graines.

– Dis-moi, bonhomme, que possèdes-tu sur terre ?

– Peu de choses en vérité : une femme, une jument et une chienne.

– Eh bien ! dit l'ondine, voici trois graines pour ta femme, trois graines pour ta jument, trois graines pour ta chienne et trois graines pour toi-même, que tu devras planter devant ta maison.

– Mais qu'est-ce que cela signifie ? demanda le pêcheur, décontenancé.

– Cela signifie, répondit la fille de la mer, que, le temps venu, tu auras trois fils, trois poulains et trois chiens. Et si tu plantes tes trois graines devant ta maison, tu auras trois beaux arbres. Si, plus tard, l'un de tes trois fils, résidant loin de toi, venait à mourir, l'un des trois arbres se dessécherait. Mais, souviens-toi : je reviendrai chercher ton premier fils lorsqu'il aura trois ans.

Sans ajouter un mot, elle se précipita vers les vagues et y plongea, disparaissant immédiatement sous les flots.

La fille de la mer n'avait pas menti. Sheron eut bientôt la joie d'avoir trois garçons, et sa jument mit bas trois poulains, et sa chienne trois chiots. Et, comme il avait planté ses trois graines, il eut bientôt trois arbres devant sa maison. Quant à ses filets, ils étaient pleins tous les jours. Il devint bientôt très riche et tous ceux qui se moquaient de lui auparavant lui témoignèrent beaucoup de respect.

Mais la condition posée par l'ondine ne quittait pas son esprit. Plus les mois passaient, plus il songeait avec terreur au moment où la fille de la mer viendrait réclamer son dû. Et quand son fils aîné, qu'il avait nommé Rory, eut trois ans, il se garda bien de l'emmener sur sa barque à la pêche, comme il le faisait d'habitude.

Un jour, la barque était sur le point d'atteindre l'estuaire du Loch Eriboll, lorsqu'à trois brasses à peine, dans un remous d'eau écumeuse, Sherone vit surgir la fille de la mer. Bien qu'il ne l'eût point revue depuis la première fois où ils s'étaient rencontré, il la reconnut fort bien. Dominant son angoisse, il résolut de se payer d'audace. Il continua à diriger son bateau comme si de rien n'était.

– Holà ! pêcheur ! s'écria-t-elle, as-tu songé à ta promesse ?

– Quelle promesse ? répondit le bonhomme en faisant mine d'être étonné.

– Eh bien ! ton fils ! tu ne te souviens pas ? Il a trois ans aujourd'hui et tu as promis de me l'amener !

– C'est ma foi vrai ! s'écria Sheron. Je te prie de me pardonner, mais j'avais complètement oublié.

La fille à la longue chevelure se laissa prendre à la ruse. En fait, elle avait réfléchi et s'était dit qu'il n'était pas utile se s'encombrer d'un enfant si jeune. Elle accorda au pêcheur un délai de quatre ans et s'enfonça dans les flots en lui faisant un petit geste amical.

Mais, quatre ans plus tard, Sheron, encouragé par le succès de sa tentative, invoqua la même défaillance de mémoire. La fille de la mer, consciente que l'enfant n'était pas encore complètement élevé, lui accorda un nouveau délai, cette fois de sept années. Cependant, elle se montra très sévère à l'égard du pêcheur :

– Fais attention, lui dit-elle, car c'est vraiment la dernière fois que je me dérange en vain ! si dans sept années tu ne m'amènes pas ton fils, je déchaînerai sur lui tous les monstres de la terre et de la mer. Ils sauront bien où il se cache et ils le feront cruellement souffrir. Réfléchis à la gravité de mes paroles, vieil homme, et sache bien que je ne te ferai plus jamais grâce de quoi que ce soit !

Le pêcheur fut terrifié, et il s'enfuit sans répondre.

Sept années passèrent donc, exactement comme avaient passé les sept autres. Rory grandissait et devenait un beau jeune homme, mais Sheron voyait avec angoisse se rapprocher l'échéance fatale. Et, finalement, le pêcheur devint si triste et si taciturne que Rory, un soir d'automne, lui en demanda la raison.

Alors, tout honteux et très malheureux, le pêcheur révéla à son fils quelles étaient les conditions imposées par l'ondine et les menaces que celle-ci avait proférées.

– Ce n'est pas grave, mon père, répondit le garçon en souriant. Je connais un moyen de te soustraire à tes engagements. Avant le moment où la fille de la mer me réclamera, je serai parti dans le vaste monde, et elle ne pourra me retrouver. Quant à toi, tu ne sauras même pas où je serai. Ainsi seras-tu de bonne foi vis-à-vis d'elle.

– Mais, dit le père, que fais-tu des monstres qu'elle enverra se déchaîner contre toi. Je ne pourrais désormais plus vivre en paix !

– Ces monstres, dit fièrement le garçon, je me fais fort de les vaincre. Je partirai demain, mon père, à cheval sur Lowru, mon poney noir. Et si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'emmènerai avec moi Wallis, mon chien à longs poils : c'est celui qui m'est le plus fidèle. Avec lui, je ne craindrai rien. Et je m'en irai à la recherche des aventures, bien assuré de trouver des braves gens qui m'aideront.

– Je ne suis pas tranquille, reprit le pêcheur, car les monstres que t'enverra l'ondine sont terribles et ils ne te feront que du mal !

– Va trouver le forgeron du village, dit le jeune homme, et demande-lui de préparer une épée. Si elle est vraiment solide, je ne redouterai rien, ni personne, même si je rencontre un géant ou un dragon.

Le père alla donc chez son ami le forgeron. Il en rapporta une lame que Rory brisa sur son genou lorsqu'il en essaya la fermeté. Le père retourna chez le forgeron et en revint avec une autre épée. Rory la brisa de la même façon. Mais la troisième que le pêcheur rapporta à son fils s'avéra très satisfaisante. Alors, le jeune homme la ceignit, embrassa tendrement son père et sa mère, siffla son chien et partit, sur le dos de Lowry, son poney favori.

Il se dirigeait vers l'intérieur des terres. En passant près du bourg d'Altnaharra, il entendit soudain, dans un fourré, les aboiements furieux de son chien Wallis, auxquels se mêlaient des battements d'ailes et des sifflements aigus. Il mit pied à terre et s'avança vers le fourré. Il y trouva le cadavre d'un mouton fraîchement égorgé que se disputaient un loup, un faucon et une loutre. À son approche, les animaux se mirent en garde, prêts à fondre sur lui.

– Ne craignez rien, leur dit Rory, je ne viens pas pour vous faire du mal, bien au contraire. Je vois que vous vous disputez cette proie, mais je vais faire en sorte de vous la partager équitablement.

C'est ce qu'il fit, et ainsi, le loup, le faucon et la loutre furent très satisfaits.

– Merci, homme, de tout cœur ! et si un jour, tu as besoin de notre aide, appelle-nous et nous viendrons à ton secours, quelles que soient les circonstances.

Rory poursuivit sa route et parvint ainsi au palais du roi. Il chercha du travail et voulut devenir archer au service du roi, mais le capitaine des gardes lui rit au nez. Il finit par accepter d'être vacher. Ce n'était guère une situation enviable, car il ne devait être payé qu'en proportion de la quantité de lait que les vaches fourniraient chaque soir.

Le jeune homme était plus habitué aux champs de varech sur le rivage de la mer. Mais il emmena cependant ses bêtes au pâturage. Or, l'herbe de la prairie était si maigre que les vaches n'eurent guère de lait, et le salaire du pâtre fut dérisoire, en ce premier jour.

Le lendemain, il décida de mener le troupeau ailleurs, là où il y avait davantage d'herbe. Il découvrit un vallon fertile où les vaches purent largement se rassasier. Mais, le soir, quand il rassemblait ses bêtes pour rentrer, il aperçut un géant qui venait vers lui en frottant ses mains larges comme des ailes de moulin.

– Ah ! te voilà donc ! gronda le monstre. La Fille de la Mer m'avait bien renseigné.

– Que me veux-tu ? demanda Rory en s'assurant qu'il avait bien pris sa bonne épée.

– Cette prairie fait partie de mon domaine, et tu n'avais aucun droit d'y faire pâturer tes vaches. Tu vas payer ton audace !

Déjà, le géant avançait deux doigts pour saisir le jeune homme à la taille, mais Rory fit un bond en arrière, prit son épée en main et fit face au monstre qui, très étonné de cette résistance, s'arrêta net dans son élan. Le chien se précipita vers le monstre et lui planta ses dents dans le mollet, lui arrachant un beau morceau de chair. Le géant poussa un cri horrible et tomba sur le sol. Tandis qu'il cherchait à se relever, le fils du pêcheur bondit sur lui et, d'un seul coup de son épée, lui trancha le cou.

Il rentra ensuite ses bêtes au palais, mais il se garda bien de raconter ce qui s'était passé. Cette fois, les vaches donnèrent beaucoup de lait, et le jeune homme fut félicité par l'intendant.

Le lendemain, Rory emmena son troupeau encore plus loin dans la montagne, là où l'herbe était encore plus grasse. Les vaches en eurent tout leur content. Mais, le soir, il fut attaqué par un autre géant, et il dut s'en débarrasser de la même façon. Puis il rassembla son troupeau et rentra tranquillement au palais.

Il n'y entendit que des lamentations.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il à une fille de ferme qu'il voyait pleurer dans son tablier et qui poussait de grands gémissements.

– Hélas ! quel malheur ! répondit-elle. Depuis bien des années, dans le pays, quelque part dans une grotte où personne n'est jamais allé, il y a une énorme bête à trois têtes. Chaque année, on doit lui livrer une jeune fille que l'affreuse bête emporte et qu'on ne revoit jamais. Si on ne faisait pas cela, la bête dévasterait tout le royaume. C'est pourquoi on se résigne à lui livrer une jeune fille que l'on tire au sort. Mais cette fois-ci, c'est la fille de notre roi, la princesse Beatha, qui a été désignée.

L'intendant tentait de rassurer tout le monde :

– Heureusement, dit-il, nous avons un homme qui voudrait épouser la princesse, et il a décidé de l'accompagner et de tuer le monstre.

– Qui est donc ce héros ? demanda Rory.

– C'est le chef de l'armée du roi. Nul doute qu'il ne tue la bête du premier coup.

Rory conduisit son troupeau à l'étable. Il fut félicité parce que les vaches avaient beaucoup de lait. Puis il alla seller son poney noir, se promettant d'aller tôt le lendemain matin observer comment les choses se passeraient.

Il put ainsi voir la fille du roi et le chef de l'armée qui se dirigeaient vers la grotte du monstre. Le guerrier était revêtu d'une cotte de mailles rouge, très longue et sans défaut. Son heaume, déjà lacé, prêt pour la bataille, s'ornait d'une escarboucle à son sommet, et il brandissait une épée normande lourde et longue, à pommeau

plat. En cet aspect, il était tout à fait terrifiant, et Rory pensa que le monstre ne pouvait que ramper en tremblant devant un tel adversaire.

La jeune fille et le guerrier arrivèrent devant l'entrée de la grotte. Mais dès qu'il eut regardé à l'intérieur, le chef de l'armée se retourna, tremblant de tous ses membres, et s'enfuit au grand galop pour aller se cacher loin de là. La jeune fille demeura seule devant l'antre, résignée et prête à subir le sort qui lui était promis.

Rory avait tout vu. En quelques bonds de son poney noir, il rejoignit la princesse.

– Je suis le nouveau berger de ton père, lui dit-il, mais ma houlette, c'est mon épée. Ne crains rien, je lutterai contre le monstre.

Il s'avança et le combat commença. La bête vomissait des flammes par ses trois têtes et battait l'air de sa queue fourchue, cherchant à faire tomber Rory pour mieux l'écraser. Mais le jeune homme était agile. Il se dérobait à chaque tentative, et réussit à couper l'une des têtes avec son épée. Le monstre s'enfuit alors en répandant un horrible sang noir.

Rory ramassa la tête, l'enfila sur une branche d'osier et la tendit à la princesse.

– Porte ceci à ton père, dit-il. Moi, il faut que je rejoigne mon troupeau, car je n'ai que trop tardé. Mais sache bien que je serai là chaque fois que tu seras menacée d'un quelconque danger.

Beatha le remercia et aurait bien voulu lui manifester plus longtemps sa reconnaissance, mais Rory sauta sur son poney et repartit à toute vitesse pour rejoindre son troupeau. La princesse le regarda s'éloigner en soupirant.

Elle revint elle-même vers le palais, et elle était déjà tout près quand le chef de l'armée alla vers elle :

– Chère princesse, dit-il, je savais bien que tu reviendrais victorieuse de cet affreux animal !

– Ce n'est pas grâce à ta valeur ! répliqua-t-elle avec ironie.

– Peu importe ! dit-il. Donne-moi cette tête. Il n'est pas convenable pour une jeune princesse de porter cette horrible chose.

– Qu'en feras-tu ?

– Je vais la porter au roi. Mais prends bien garde, princesse ! Si tu ne dis pas avec moi que c'est moi-même qui ai coupé cette tête, je te jure bien que c'est la tienne que je couperai avec mon grand sabre !

La pauvre Beatha fut si effrayée en voyant la lueur mauvaise qui brillait dans les yeux du guerrier qu'elle lui donna la tête. Le chef d'armée s'en alla immédiatement trouver le roi qui le félicita. Cependant, avant de lui donner sa fille, il exigea que les deux autres

têtes de la bête lui fussent remises. Le chef d'armée promit qu'il les aurait.

Effectivement, le troisième jour, les trois têtes du monstre étaient devant le roi. Mais c'est parce que le jeune berger les avait coupées et remises à la princesse. Celle-ci, terrorisée par le chef d'armée, n'osait rien dire de la vérité.

Vint le jour du mariage. Il y eut une grande foule à venir dans l'église. Mais au moment où le prêtre allait bénir leurs anneaux, la princesse Beatha déclara d'une voix forte qu'elle n'épouserait que celui qui réussirait à enlever les trois tiges d'osier des têtes de la bête. Le roi fut bien étonné, mais ne voulant pas contrarier sa fille, il fit apporter les têtes qui étaient toujours fichées dans les tiges d'osier.

Aussitôt, le fiancé se précipita et se mit en devoir d'arracher les tiges. Mais, quelques efforts qu'il fît, il n'y réussit pas. Quand il se fut bien épuisé sans résultat, Rory, vêtu dans son habit de berger, s'avança et dit :

– Si on me le permet, je tenterai bien l'épreuve.

– Comment ? s'écria le roi. Tu prétends réussir là où un homme autrement taillé que toi a échoué !

Mais Rory ne l'écoutait pas. Encouragé par un sourire de Beatha, il prit la première tête et tira sur l'osier qui céda sans le moindre effort. Il en fut ainsi pour la deuxième et la troisième tige. La foule applaudit le berger, tandis que le chef d'armée gagnait piteusement la porte.

Le roi n'était guère satisfait de devoir donner sa fille en mariage à un berger, mais ce qui avait été dit était dit, et il ne pouvait refuser sans être accusé de forfaiture. C'est ainsi que le fils du pêcheur épousa la princesse. Il y eut de grandes fêtes qui durèrent trois jours et trois nuits.

Les deux jeunes époux partirent en voyage de noces vers le sud. Se souvenant des menaces de l'ondine, Rory évitait soigneusement d'aller sur le bord de la mer. Mais un jour qu'ils étaient dans le Sud, comme la princesse avait manifesté le désir de se promener au bord du Loch Ness, le fils du pêcheur oublia toute prudence.

Ils marchaient sur le rivage du lac, quand, tout à coup, devant eux, les eaux se soulevèrent et se mirent à bouillonner. Alors, une affreuse bête surgit des profondeurs, ouvrant une gueule énorme armée de dents redoutables. En l'espace d'un instant, elle se saisit de Rory et l'entraîna sous les eaux au milieu d'un gigantesque tourbillon d'écume.

Après un long moment de terreur, puis de désespoir, la princesse Beatha décida de tout tenter pour retrouver son mari. Elle savait

que, dans le bourg d'Invermoriston, il y avait un charron qui était quelque peu sorcier. Il savait chasser les chenilles et les rats, guérir les maladies, et beaucoup d'autres choses encore.

Elle alla trouver le charron et lui exposa la situation. Il se fit d'abord remettre un petit sac rempli de pièces d'or, puis il s'abîma dans une profonde méditation.

– Je sais ce qu'il convient de faire, dit-il enfin. Il te faut apporter tous tes bijoux sur le bord du lac. Le monstre accourra pour les admirer. Alors, tu les lui offriras gracieusement s'il accepte de te rendre ton mari.

La princesse se hâta d'apporter tous ses bijoux sur le bord du lac et les étala bien en vue. Le Grand Serpent ne tarda pas à sortir de l'eau et, comme l'avait prédit le sorcier, il tomba en extase devant la beauté des bijoux. La princesse en profita pour lui dire qu'elle les lui donnait s'il lui rendait son mari. Le monstre plongea et, au milieu d'un tourbillon d'écume, il ramena Rory qu'il déposa sur le rivage. Après quoi, il s'empara des bijoux et disparut de nouveau dans le lac.

Rory et son épouse s'embrassèrent tendrement. Mais, dès qu'ils eurent fait quelques pas, le Grand Serpent surgit de nouveau, la gueule ouverte, et, cette fois, ce fut la princesse qu'il emporta dans le tourbillon.

Rory ne perdit pas de temps. Il se précipita chez le charron d'Invermoriston et lui raconta ce qui s'était passé. Le charron avala une poignée de sel exorcisé et se plongea dans une longue méditation.

– Près de la rive, dit-il enfin, il y a, sur le lac, un îlot couvert d'arbres verts.

– Oui, dit Rory, je l'ai vu, je m'en souviens.

– Fort bien ! continua le charron, dans cet îlot vit une biche aux blanches pattes et qui court plus vite que le vent. Dans le corps de cette biche réside un corbeau. Dans le corbeau se trouve une truite et dans la truite, un œuf. C'est dans cet œuf qu'est enfermée l'âme du Grand Serpent. Si tu parviens à écraser cet œuf, le Grand Serpent périra immédiatement et tu retrouveras ta femme.

– J'y vais tout de suite, dit Rory, le temps de m'y faire conduire en barque.

– Attention ! s'écria le charron, aucune barque ne peut aborder dans cet îlot. Le monstre fait sombrer tous les bateaux qui tentent l'aventure. Le seul moyen d'y accéder est de sauter par-dessus les eaux.

– J'ai ce qu'il me faut pour cela ! dit Rory.

Et il quitta le charron après l'avoir récompensé de ses conseils.

Il monta sur son poney noir et siffla son chien. Puis, avec eux, il

alla sur le rivage du Loch Ness, fit prendre de l'élan à son fidèle animal et, d'un seul coup, l'homme et le cheval se retrouvèrent sur l'îlot, en même temps que le brave chien qui n'avait pas voulu quitter son maître et avait accompli lui aussi un bond prodigieux au-dessus des eaux tumultueuses.

Tous trois commencèrent aussitôt à chasser la biche que le chien débusqua sans peine. Mais, comme c'était une biche enchantée, elle demeurait insaisissable : chaque fois qu'ils allaient la rattraper, elle s'enfuyait de nouveau. Pourtant, la surface de l'îlot n'était pas bien grande, mais la biche s'arrangeait toujours pour se retrouver du côté opposé. La poursuite dura si longtemps que le cheval, le chien et aussi le jeune homme finirent par être épuisés. Ils s'arrêtèrent donc pour se reposer.

C'est alors que Rory se souvint des trois animaux qu'il avait aidés à partager le mouton et qui lui avaient promis leur aide en toutes circonstances. Il les appela donc, en commençant par le loup. Celui-ci vint immédiatement et aida le chien à atteindre la biche. Dès que celle-ci fut prise, un corbeau s'échappa de son corps. Alors Roy appela le faucon. Celui-ci fondit du haut du ciel et s'empara du corbeau. Dès que le corbeau fut pris, une truite s'échappa de son corps et bondit dans l'eau du lac. Mais la loutre, que Rory avait appelée, eut tôt fait de saisir la truite. Et de celle-ci sortit un œuf dont le fils du pêcheur s'empara prestement.

Il s'apprêtait à en briser la coquille quand le Grand Serpent surgit hors de l'eau, près du rivage et s'écria d'un ton suppliant :

– N'écrase pas cet œuf !

– Rends-moi ma femme immédiatement ! répliqua Rory.

Le Grand Serpent plongea et revint avec Beatha. Celle-ci tendit les bras vers son mari, mais elle ne pouvait pas se libérer, car l'horrible nageoire du monstre lui enserrait la taille. Rory comprit que le Grand Serpent n'était nullement disposer à lâcher sa captive. Aussi n'hésita-t-il plus : il broya l'œuf d'un coup de talon et le monstre s'effondra dans les eaux, comme foudroyé, tandis que Beatha sautait à terre dans les bras de son mari.

Le prince et la princesse retournèrent auprès du père de Beatha. Ils pensaient bien que leurs épreuves étaient enfin terminées depuis que les monstres envoyés par la Fille de la Mer avaient été réduits à l'impuissance par le fils de pêcheur. Mais on ne défie pas impunément les puissances de l'Autre Monde.

Un jour que Rory et son épouse se promenaient dans une forêt qui s'étendait sur les pentes du Ben Hope, le jeune prince remarqua un château qu'il ne connaissait pas.

– Tiens donc ! dit-il, voici une nouvelle construction qui me semble très belle. Tu ne m'en avais jamais parlé !

– C'est le Manoir d'où l'on ne revient pas, répondit Beatha en frissonnant. Éloignons-nous d'ici, car cet endroit est maudit.

Rory n'insista pas, et tous deux continuèrent leur promenade avant de rentrer au palais. Mais, toute la nuit, Rory pensa à ce château. Il n'était pas homme à reculer devant le danger et, le lendemain, pendant que la princesse faisait la lecture à son père, il quitta le palais sans se faire remarquer et vint tout droit au manoir qui excitait tant son intérêt.

La porte lui en fut ouverte par une vieille femme à la figure hideuse et qui tenait sa main droite repliée derrière son dos.

– Entre, beau seigneur, lui dit-elle. Sois le bienvenu dans cette demeure.

Elle s'effaça pour le laisser passer. Rory entra, sans méfiance, mais dès qu'il fut à l'intérieur, la vieille femme leva son bras, armé d'une lourde épée et en asséna un coup si terrible sur le visiteur que celui-ci tomba raide mort. Car cette épée était un glaive druidique qui ne manquait jamais un adversaire quelque grand et puissant qu'il fût.

Au palais du roi, quand on apprit que le prince avait disparu et qu'on eut appris qu'il s'était dirigé vers le Manoir d'où l'on ne revenait pas, ce fut une grande douleur et une grande affliction, car tout le monde aimait Rory et on le considérait déjà comme un roi.

Mais à Melness, dans la maison du pêcheur Sheron, la douleur n'était pas moins grande. Car l'un des arbres qui avaient poussé devant la maison s'était brusquement desséché, et Sheron savait très bien que son fils aîné venait de mourir. Son deuxième fils, qui portait le nom d'Oscar, se résolut de partir à la recherche de son frère. Avec beaucoup de patience, il en retrouva les traces et celles-ci le conduisirent au Manoir d'où l'on ne revenait pas. Et là, comme Rory, il fut victime de la fourberie de la vieille femme. Il périt d'un coup de la terrible épée druidique et, à Melness, dans le jardin de Sheron, un deuxième arbre se dessécha.

Ce fut alors au plus jeune des fils de partir à la recherche de ses aînés. Il se nommait Phaodrig, se prépara et écouta attentivement les conseils de son père. Puis il s'en alla, malgré les pleurs de sa mère, qui se sentait bien vieille et qui n'avait plus l'espoir de revoir vivant l'un de ses fils.

Il ne fut pas long, lui non plus, à retrouver le chemin qu'avaient suivi Rory et Oscar, et il se retrouva bientôt devant la porte du manoir qui avait tant intrigué Rory. Avec précaution, et après avoir bien observé les lieux, il alla frapper à la porte. La vieille femme vint lui ouvrir et lui dit :

– Entre, beau seigneur, sois le bienvenu dans cette demeure.

Mais le sourire de la vieille ne disait rien de bon à Phaodrig. Il ne fut pas sans remarquer l'étrange éclat fauve qui brillait dans ses yeux. De plus, il vit qu'elle avait une longue dent, toute jaune, sur le devant de la mâchoire. S'efforçant de ne rien laisser paraître de sa méfiance, il refusa de passer devant la vieille en prétextant qu'un homme devait toujours s'effacer devant une femme et non pas le contraire. La vieille fut flattée et rentra la première, ce qui fait que lorsqu'elle voulut lui donner un coup de son épée druidique, il fit un saut de côté, et ce fut lui qui, tirant l'épée qu'il avait amenée, lui trancha la tête.

Mais il n'était pas au bout de sa surprise : la vieille alla tranquillement ramasser sa tête et la replaça sur son cou. Mais sa stupéfaction fut de courte durée : comprenant qu'il avait affaire à une sorcière maudite, il se hâta de ramasser le glaive qu'elle avait laissé tomber et lui décocha un tel coup que la tête alla rouler très loin de là et que la vieille ne se releva plus.

Alors, conservant en mains ce glaive qui lui paraissait avoir des propriétés magiques, il se livra à une exploration minutieuse du manoir. Il pénétra dans toutes les chambres, depuis les combles jusqu'au cellier. Et c'est dans celui-ci qu'il découvrit les corps de ses deux frères. Bouleversé par ce spectacle navrant, il se mit d'abord à pleurer, bien décidé cependant à tenter quelque chose. Mais il ne savait quoi. Alors, il eut une idée : puisque ce glaive pouvait tuer, il pouvait peut-être ressusciter les morts et leur redonner leur aspect d'antan. Il se hasarda à toucher les cadavres de ses frères avec la lame magique, et aussitôt, à sa grande stupeur, mais aussi à sa grande joie, ils se relevèrent, replacèrent leurs têtes sur leurs épaules et le saluèrent.

Après de longues embrassades, les trois frères fouillèrent le manoir et y trouvèrent une grande quantité d'or et d'argent qu'ils enfouirent dans des sacs. Ensuite, ils retournèrent au palais du roi où Rory se jeta dans les bras de sa femme qui ne pouvait en croire ses yeux. Et comme le roi se faisait vieux, il transmit sa couronne à son gendre, au cours de grandes fêtes qui durèrent un an et un jour. Rory avait fait venir son père et sa mère, et il garda auprès de lui ses deux frères qui devinrent ses fidèles conseillers. Et jamais plus la Fille de la Mer ne le poursuivit de ses sortilèges.

Melness (Sutherland)

*Ce conte, recueilli par M. Maclean (*The Litterature of the Highlands, *1925) constitue une véritable* saga *dont le héros, pour une fois, n'est pas le plus jeune fils, mais l'aîné. En fait, il s'agit d'un véritable* patchwork *où se*

décèlent les éléments les plus divers issus d'autres contes. On y remarquera d'abord le thème du monstre du Loch Ness, lequel n'est pas une invention de journaliste mais une tradition populaire très répandue dans tous les estuaires du nord de l'Écosse. On y reconnaîtra aussi le motif familier de la bête à plusieurs têtes, tuée par le héros dont le triomphe est – provisoirement – usurpé par un lâche. Ce motif est largement exploité dans le roman de Tristan *de Béroul. Le thème de la tête coupée que le décapité remet sur son cou est fréquent dans les anciens récits gaéliques d'Irlande et réapparaît dans certains épisodes des romans de la Table ronde. En Bretagne armoricaine, c'est généralement le diable qui demande aux parents le fils aîné quand il aura un certain âge, et non une fée des eaux. D'ailleurs, quand c'est une fée qui se trouve dédaignée par un homme, à qui elle demande généralement de l'épouser, c'est contre cet homme que se manifeste sa vengeance et non sur ses enfants. Quant au curieux épisode de l'œuf contenant l'âme du monstre, il fait partie d'un autre conte très répandu, « le Corps sans Âme », dont on pourra trouver une version de haute Bretagne dans J. Markale,* Contes populaires de toutes les Bretagne, *Rennes, Ouest-France, 1977, p. 101-108.*

LES TROIS QUESTIONS

Sur les bords du Loch Linnhe, non loin de la petite ville de Ballachulish, il y avait autrefois deux sœurs qui vivaient pauvrement dans une ferme. Elles étaient veuves toutes les deux, car leurs maris étaient morts en mer. L'une, qui s'appelait Sinéad, avait deux fils dont les noms étaient Seamus et Sean. L'autre, qu'on appelait Phiala, n'avait qu'un seul fils qui se nommait Allen. Les trois cousins avaient été pour ainsi dire élevés ensemble et ils s'entendaient comme trois frères. Mais plus les garçons grandissaient, plus il devenait difficile de les nourrir tant les terres étaient pauvres et l'herbe rare dans la vallée.

Un jour, Seamus, qui était l'aîné des trois, voulut partir pour ne plus être à la charge de sa mère. Il prépara son sac de voyage, mais celui-ci était bien plat.

– Seamus, lui dit alors sa mère, va tirer de l'eau au puits. Je veux te faire un gâteau pour la route : plus tu me rapporteras d'eau, plus gros sera ton gâteau.

– Oh ! mère ! s'écria le jeune homme, tout joyeux, quelle chance ! est-ce que ce sera un *bannock ?*

– Oui, mon fils, répondit Sinéad, un pain rond de farine d'avoine. Va vite, mon garçon, ma cendre est prête pour le faire cuire dessous.

Seamus aimait beaucoup le *bannock.* En revenant du puits, il gesticulait quelque peu à la pensée du gâteau dont il allait se régaler.

Il en vint ainsi à heurter son pot plein d'eau contre un sapin, si bien que le *bannock* confectionné avec ce qui restait d'eau ne fut pas plus gros qu'un béret.

– C'est à cause de ta maladresse ! lui dit sa mère. Il faut que tu en sois puni, Seamus. Veux-tu emporter la moitié du gâteau avec ma bénédiction, ou le gâteau entier avec ma malédiction ?

Le jeune homme était bien ennuyé. Mais songeant qu'il avait une longue route à faire, il préféra emporter le gâteau entier. Il jeta sur son épaule son sac qui contenait quelques hardes et le *bannock,* puis il s'en alla.

Vers le milieu de la journée, il rencontra un berger qui faisait paître un grand troupeau de moutons noirs dans une vaste prairie verdoyante.

– À qui appartient ces moutons ? demanda le jeune homme au berger.

– À Gille le Rouge, répondit le berger.

– Mais qui est donc Gille le Rouge ?

Le berger regarda autour de lui avec une certaine frayeur.

– C'est celui qui a ravi la fille du roi Malcolm, murmura-t-il. Il la retient déjà depuis de longues années, mais on dit qu'un jour viendra un homme qui le tuera et délivrera la princesse. À coup sûr, cet homme n'est pas encore né, car je ne connais personne qui oserait s'attaquer à Gille le Rouge !

Seamus s'éloigna d'un bon pas. Il prit une part de *bannock* pour son dîner, il se désaltéra à une source bien fraîche, encadrée de violettes et d'iris, et se coucha dans un taillis de coudriers.

Le lendemain, il rencontra un porcher qui menait un immense troupeau de porcs. Il lui demanda à qui appartenait le troupeau, et le porcher lui fit la même réponse que le berger, la veille. Et, le surlendemain, rencontrant un chevrier qui se trouvait au milieu d'un abondant troupeau, il posa la même question et reçut encore la même réponse. Il se dit que si ce mystérieux Gille le Rouge effrayait ceux qui étaient à son service, il devait être néanmoins un homme très riche.

Le quatrième jour, il commençait à avoir bien faim, car il ne lui restait plus rien de son *bannock.* Il entra alors dans une forêt qui paraissait soignée comme un parc de château. Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, il voyait surgir de partout d'étranges bêtes qui ressemblaient à des chevreuils gigantesques, pourvues chacune de deux têtes et de quatre cornes aiguës, dont elles menaçaient le jeune voyageur.

Il chercha à s'enfuir, mais à chaque fois, les bêtes le rattrapaient en quelques bonds et l'obligeaient à aller plus loin encore à travers

la forêt. Il arriva bientôt devant un château de pierre grise, noyé d'ombre et de brouillard, et qui semblait assez sinistre. Au bruit de ses pas elle sortit et s'avança sur un perron qui semblait être en argent.

– Fuis, malheureux ! cria-t-elle dès qu'elle eut aperçu Seamus. Sauve-toi bien loin d'ici et le plus vite possible ! car c'est ici le château de Gille le Rouge !

Elle agitait en l'air un bâton d'épines. Seamus ne fut guère rassuré, ni en la voyant, ni en l'entendant parler.

– Gille le Rouge ? dit-il cependant. N'est-ce pas celui qui a ravi la fille du roi Malcolm ?

– C'est lui-même, répondit la vieille. Il retient captifs tous ceux qui ont l'audace de venir en ce lieu. C'est un géant qui mange de la chair humaine, et nul homme qui respire ne saurait lui résister, tant il est grand et fort.

Seamus aurait bien voulu s'en aller, mais il savait qu'il ne pourrait aller bien loin. Il était très fatigué par sa marche, et ses jambes eussent été incapables de le porter plus loin.

– Grand-mère ! implora-t-il, par saint Fillans que toute l'Écosse vénère, cache-moi pour cette nuit, car j'en peux plus et je ne pourrais même pas m'enfuir.

La vieille voulait refuser, mais Seamus lui fit tant pitié qu'elle se laissa attendrir.

– Eh bien ! mon garçon, tu l'auras voulu. Mais, pour ce qui est d'une cachette, je n'ai que la huche à pain à t'offrir.

– Cela ira quand même, grand-mère, dit-il. Je te remercie.

Il n'y avait pas cinq minutes que le jeune homme était blotti dans la huche à pain qu'un pas puissant fit trembler la terre aux alentours du château. Et Gille le Rouge entra dans la cuisine. C'était un être horrible, d'une taille gigantesque, avec des cheveux tout rouges en désordre sur sa tête. D'un coup de botte, il referma la porte derrière lui et huma longuement l'air.

– Oh ! Oh ! s'écria-t-il, il y a ici un homme terrestre. Où est-il que je le dévore ? Son cœur me tiendra lieu de pain !

Tout apeurée, la vieille ne prononçait pas un mot. Reniflant avec fureur dans la pièce, Gille le Rouge finit par lever le couvercle de la huche et en extirpa Seamus comme il l'eut fait d'un fétu de paille. Il examina ensuite attentivement sa proie.

– Tu n'es pas bien gras ! constata-t-il. Ta viande ne pourrait même pas me procurer une bonne fricassée. Je crois bien que je vais te laisser en vie.

– Merci ! merci ! balbutia le jeune homme.

– Attends, répondit Gille le Rouge. Je te laisse en vie à une

condition, c'est que tu puisses me répondre aux trois questions que voici : qui a été habitée la première, l'Écosse ou l'Irlande ? L'homme est-il créé pour la femme ou la femme pour l'homme ? Qui a été créé en premier, des bêtes ou des hommes ?

Seamus se mit à réfléchir, mais il était tellement terrorisé qu'il ne savait plus quoi dire, d'autant plus que le géant ricanait sinistrement en fourrageant dans sa longue barbe rousse.

– Je ne sais pas, finit-il par avouer.

– Ah ! tu ne sais pas. Eh bien ! je vais te mettre en réserve pour mon déjeuner, lorsque je n'aurai pas beaucoup d'appétit.

Le malheureux jeune homme se voyait déjà dépecé et mis au saloir, et il tremblait de tous ses membres. Mais le géant, tout en ricanant, l'assomma d'un coup de poing, puis il le changea en un pilier de pierre qu'il planta près de la chambre où il avait enfermé la princesse, fille du roi Malcolm. Celle-ci attendait, dans les plus dures angoisses, que Gille le Rouge se décidât à l'épouser ou à la dévorer, deux choses qui ne valaient pas mieux l'une que l'autre.

Plusieurs semaines passèrent. À la ferme on s'inquiétait de ne pas avoir de nouvelles de Seamus. Un jour, Sean, le second fils, dit à sa mère qu'il allait partir à la recherche de son frère.

– Va me tirer l'eau du puits, dit Sinéad, et je te ferai un gâteau pour la route.

Sean alla au puits, et il lui arriva ce qui était déjà arrivé à son aîné. Le pot se cassa et le *bannock* fut minuscule. Comme Seamus, il préféra partir avec le gâteau entier et la malédiction de sa mère. Il suivit le même chemin, rencontra le berger, le porcher et le chevrier, puis vint frapper à la porte du château de Gille le Rouge. Découvert dans la huche à pain par le géant, il ne sut pas mieux que son frère répondre aux trois questions, et il fut changé en pilier que le géant plaça de l'autre côté de la chambre où la princesse était prisonnière.

Plusieurs mois se passèrent et l'on n'avait toujours aucune nouvelle des deux fils de Sinéad. Celle-ci se désolait, mais ne pouvait que subir le mauvais sort qui l'affligeait. C'est alors qu'Allen, le cousin des deux disparus, décida de partir à son tour. Sa mère voulut lui faire un *bannock,* mais lui aussi renversa la cruche en la heurtant contre le tronc du même sapin. Le *bannock* fut vraiment très petit, et comme l'avait fait sa sœur, elle demanda à son fils s'il préférait le gâteau entier avec sa malédiction, ou la moitié avec sa bénédiction.

– Mère, répondit-il, je n'ai que toi au monde et je m'en voudrais de partir avec ta malédiction. Au contraire, j'aurai, il me semble, grand besoin de ta bénédiction.

Et il partit avec la moitié du *bannock* dans son petit sac qui était bien plat. Il n'avait pas parcouru plus de trois *miles* qu'il rencontra

une vieille femme qui sortait de la forêt avec un fagot de bois sur l'épaule. Allen la salua aimablement.

– Mon garçon, dit-elle dans un soupir, il se trouve que j'ai bien faim. N'aurais-tu pas un petit morceau de gâteau à me donner ?

La moitié de *bannock* n'était pas grande, mais le jeune homme n'hésita pas :

– Voilà tout ce que j'ai grand-mère, mais je vous en donne la moitié de grand cœur.

Une étrange lumière brilla dans les yeux de la vieille femme. Elle prit la part de gâteau, puis sortit de sa poche une petite pierre qu'elle tendit à Allen.

– Ta bonté mérite récompense, dit-elle. Mais moi, tout ce que je peux t'offrir, c'est cette petite pierre. Elle est bien commune en apparence, mais elle a des vertus magiques. Quand tu voudras savoir quelque chose, serre-la bien fort entre tes doigts et tu apprendras ce que tu ne sais pas encore. Bonne chance, mon garçon, et que Dieu te garde !

Allen mit la pierre dans sa poche, remercia la vieille femme et reprit sa route. Après avoir parlé avec le berger, le porcher et le chevrier, il se retrouva dans la belle forêt qui était si bien entretenue. Aussitôt les chevreuils monstrueux se précipitèrent vers lui. Alors, il serra sa pierre entre ses doigts et il sut qu'il fallait lever la main vers les animaux pour les faire fuir. Il leva donc la main, et tous ces monstres disparurent derrière les troncs et les branchages.

Comme ses deux cousins, il fut caché dans la huche à pain, mais Gille le Rouge ne fut pas long à le découvrir. Cependant, comme il était moins maigre que Seamus et Sean, le géant le trouva appétissant.

– Voilà donc une proie nouvelle ! s'écria-t-il avec un rire strident. Bien ! je te mangerai demain à mon déjeuner, à moins que tu ne puisses répondre à mes trois questions.

– Je ferai de mon mieux, assura Allen.

– Nous allons voir. Quel pays fut habité le premier, l'Écosse ou l'Irlande ?

Allen serra fortement sa petite pierre entre ses doigts.

– L'Écosse, sans aucun doute, puisqu'elle renferme un plus grand nombre d'hommes courageux et intrépides[1] !

Le géant s'étonna : jusqu'à présent, aucun être humain, pas

1. Il s'agit d'un conte populaire écossais. De plus, même si l'Écosse a reçu sa tradition gaélique des Irlandais, la différence de religion (catholique en Irlande, presbytérienne en Écosse) a ravivé des rivalités ancestrales bien étrangères à une quelconque situation politique.

même la princesse, n'avait pu répondre à une seule question qu'il posait à ses captifs. Mais il pensa que c'était le hasard qui avait fait ainsi répondre le jeune homme.

– Voyons si tu seras toujours aussi malin, reprit-il en grimaçant horriblement. L'homme a-t-il été créé pour la femme ou la femme pour l'homme ?

Allen serra encore très fort sa petite pierre.

– Ils ont été créés l'un pour l'autre, puisqu'ils souffrent quand ils se trouvent séparés, répondit-il calmement.

– Par tous les diables ! hurla Gille le Rouge, il faut que tu sois quelque sorcier pour connaître tout cela ! Mais je suis bien sûr que tu ne sauras pas répondre à ma troisième question. Dis-moi : qui a été créé en premier, les hommes ou les bêtes ?

Allen serrait toujours sa pierre.

– Sans aucun doute les bêtes, car il convient que les serviteurs marchent devant leurs maîtres, afin de leur ouvrir la route[1].

Gille le Rouge poussa un hurlement effroyable et il se rua sur le jeune homme, les poings levés, prêt à l'assommer. Allen crut que sa dernière heure était arrivée, mais il eut l'idée de montrer sa petite pierre au géant. Immédiatement, celui-ci devint tout pâle et s'effondra mort aux pieds d'Allen.

– Bon débarras ! dit-il tranquillement. Ce géant commençait à m'échauffer les oreilles.

Il prit les clefs qui étaient suspendues à la ceinture de Gille le Rouge et s'empressa de délivrer les captifs que le géant destinait à ses prochains déjeuners. Il n'oublia pas non plus d'ouvrir la porte qui retenait prisonnière la jeune princesse. Et celle-ci, en échange, n'oublia pas de lui ouvrir son cœur, ce qu'il accepta de fort bonne grâce. Enfin, avant de quitter le château maudit de Gille le Rouge, et toujours grâce à sa petite pierre, il rendit à la vie ses deux cousins changés en piliers de pierre.

On dit qu'il devint le gendre du roi Malcolm. Mais on ajoute qu'il eut toujours dans sa poche la petite pierre que lui avait donnée la fée.

Abriachan (Inverness)

Recueilli par M. Maclean (The Litterature of the Highlands), *ce conte, qui semble assez ancien dans son expression, reprend le thème d'Œdipe et du Sphynx. Il en existe de très nombreuses versions dans toute l'Europe, et la*

1. C'est l'indice d'une société très conventionnelle et très hiérarchisée.

plus longue est sans doute celle qui a été recueillie dans l'Age nais sous le titre de « la Grande Bête à tête d'homme » *(J. Markale,* Contes occitans, *Paris, Stock, 1981, p. 96-105). On y retrouve également le motif bien connu du jeune homme qui, par sa générosité, attire l'attention d'une bonne fée, laquelle lui remet un talisman lui permettant de triompher de toutes ses épreuves.*

LES CHASSEURS DE TEMPS

À cette époque, dans le comté de Fife, il y avait un jeune seigneur du nom de Kenneth. Courageux, élégant et plein de finesse, il avait su conquérir l'estime de tous par sa noble conduite et sa grande bienveillance envers les pauvres. Il était tombé amoureux de la belle Riona, une orpheline de bonne famille qui résidait en son château de Glendevon, juste au-dessous des monts Ochil. Celle-ci l'aimait passionnément et ne pensait qu'au jour où tous deux pourraient enfin se marier.

La date du mariage fut cependant fixée. La veille, Kenneth s'en alla visiter sa fiancée à Glendevon pour lui annoncer la nouvelle. La joie envahit le cœur de la jeune fille et elle avoua que, depuis des semaines, elle se tenait prête. Kenneth lui dit qu'il reviendrait la chercher le lendemain matin pour l'emmener à Kinross où devait avoir lieu la cérémonie, au milieu d'une belle compagnie de jeunes seigneurs et de belles dames qui leur témoigneraient leur grande amitié.

La nuit commençait à s'épaissir et Kenneth ne pouvait se résoudre à quitter Riona. Mais il avait encore du chemin à faire pour regagner son propre logis. Il se décida enfin à partir, s'arrachant avec peine aux bras de Riona, et il monta sur son cheval qui piaffait d'impatience.

Riona se tenait à la fenêtre, au-dessus de la porte de son manoir. Elle se pencha pour profiter encore de la présence de celui qu'elle aimait.

– Doux ami, dit-elle, il est temps pour toi de partir, mais je ne suis pas triste, car je sais que, demain matin, tu seras là à la première heure. Je guetterai ton arrivée à cette même fenêtre.

– Sur ma foi, répondit le jeune homme, je serai là dès les premières lueurs du jour, sois-en certaine.

– Oui, je t'attendrai avec impatience, mon cher seigneur. Et s'il le fallait, je demeurerai à cette place pour te guetter jusqu'à ce que mes cheveux bruns qui te plaisent tant soient devenus crinière d'argent.

À cette évocation, le jeune homme éclata de rire.

– Belle amie ! s'écria-t-il, point n'est besoin d'attendre si longtemps ! nos amis seront prêts et nous ne pouvons les décevoir !

Sur ce, après un dernier signe de la main, le jeune homme éperonna son cheval, et celui-ci bondit, galopant dans la nuit qui devenait maintenant très dense.

Kenneth connaissait fort bien le chemin, car il l'avait parcouru bien souvent, de nuit comme de jour. Mais il lui fallait chevaucher jusqu'à la minuit passée pour regagner son logis où il ne pourrait se reposer que fort peu de temps s'il voulait être fidèle à sa promesse. Cela ne l'inquiétait pas outre mesure, d'ailleurs, car son bonheur était tel qu'il se sentait capable de supporter toutes les fatigues pour l'amour de Riona.

La lune n'était pas encore levée, mais la nuit était douce et une brise légère caressait le visage du jeune homme, toute parfumée des senteurs qu'exhalaient les nouvelles fleurs du printemps. Il chantait une vieille chanson du temps jadis, et son cheval bondissait allègrement sur le chemin, sautant par-dessus les taillis et les ruisseaux, quittant un vallon pour s'engager sur le flanc d'une colline et traversant un bois pour pénétrer dans une plaine.

Il venait de quitter un bois sombre quand il entendit soudain, non loin de là, une éclatante fanfare de vénerie. Quelque peu surpris, il fit arrêter son cheval. Qui pouvait bien chasser ainsi à pareille heure dans une obscurité aussi complète ? Il ne put résister au désir de savoir quelle était cette chasse et de la suivre, ne serait-ce qu'un certain temps. Ainsi n'aurait-il nul besoin de rentrer chez lui : il reviendrait directement à Glendevon pour retrouver sa fiancée.

À vive allure, il se dirigea vers l'endroit d'où provenait le son des trompes. Bientôt, devant lui, la forêt s'illumina d'une lueur extraordinaire qui semblait venir du fond de la terre, comme si le reflet rougeoyant d'un foyer intérieur embrasait les sous-bois. Et, en approchant davantage, il aperçut, derrière les troncs des chênes, au milieu d'une vaste clairière, tout un équipage de chasse, dont les

participants étaient vêtus de grands manteaux rouges et noirs. Celui qui paraissait leur chef était un vieux gentilhomme fort maigre, recouvert d'un manteau semblable. Dès qu'il vit Kenneth, il lui fit, du bout de sa cravache, un signe d'accueil très cordial bien que quelque peu protecteur. Ce gentilhomme montait, sans selle ni carapaçon, un superbe cheval tartare, d'un noir immaculé, dont les muscles frémissaient sous l'étrange lumière qui éclairait la clairière. Autour de lui, il y avait des valets de chiens qui retenaient avec effort une meute dont l'impatience était manifeste.

Le jeune homme entra dans le groupe des cavaliers. Alors, le maître d'équipage sonna du cor avec une soudaine furie. Au moment précis où s'éteignit cette sonnerie, la cloche fée d'un ermitage fit entendre dans le lointain les douze coups de minuit, qui résonnèrent longtemps dans le silence. Dès que se fut évanoui le dernier son de la cloche, les chiens, les chasseurs, les valets, le vieux gentilhomme et Kenneth lui-même, tous s'élancèrent en un galop furieux.

La forêt, que Kenneth connaissait pourtant bien, lui parut immense, interminable. Les clairières succédaient aux clairières, les ravins aux ravins, et la clarté fantastique accompagnait toujours la chevauchée. Le vent mugissait, les arbres semblaient fuir en arrière, emportés en sens contraire par le même galop que celui qui emmenait les chasseurs sur des routes qui ne finissaient jamais. La meute de chiens hurlait, et toujours l'écho répercutait les accents du cor que tenait le vieux gentilhomme. Ils franchirent des montagnes, ils s'élancèrent par-dessus des lacs, franchirent d'un bond des estuaires. Kenneth sentit tout à coup une chaleur torride lui enflammer le visage. Mais cela ne dura pas, et bientôt le vent fut glacial et lui mordit les joues.

– Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il.

Sa voix se perdit dans le tumulte. Son cheval galopait sans paraître le moins du monde harassé. Ils franchirent des montagnes, s'élancèrent sur la mer, retrouvèrent des rivages qui étaient inconnus. Terrifié, Kenneth voulut se jeter au bas de son cheval. Il prit son élan, mais ses étriers se refermèrent sur ses pieds, le serrant comme un étau brûlant. Il ne pouvait même plus se soulever de sa selle. Alors, vaincu et résigné, cédant au sort infernal qui s'acharnait ainsi sur lui, il ferma les yeux et se laissa emporter.

Cela dura longtemps, longtemps. La nuit n'en finissait pas, et la mystérieuse lueur semblait jaillir sous les pas des chevaux au fur et à mesure que ceux-ci frappaient le sol. Il sentit plusieurs fois une chaleur lourde le brûler, puis un froid intense lui glacer les membres. Et la troupe continuait à galoper, à galoper, dans ce même bruit assour-

dissant qui avait envahi toute la terre. De temps à autre, Kenneth ouvrait les yeux pour savoir où il se trouvait. Il voyait des montagnes, il voyait des plaines, il voyait des lacs, il voyait des rivages. Alors, il refermait les yeux, le cœur déchiré parce que chaque instant devait l'éloigner un peu plus de celle qu'il aimait.

Tout à coup, alors qu'il était plongé dans le plus noir désespoir, sa monture s'arrêta et fondit sous lui. Il tomba sur un sol recouvert de bruyère et de mousse. Un coq chanta dans le lointain et il vit pointer les premières lueurs de l'aube. Encore abasourdi, il reprit péniblement sa respiration, puis il se leva en chancelant. Il se trouvait dans une vallée, et, un peu plus loin, il voyait la forme encore indécise d'un château. Il s'avança et reconnut les lieux : c'était le manoir de Riona. Ainsi, malgré cette chasse infernale qui l'avait entraîné pendant toute la nuit, serait-il fidèle au rendez-vous qu'il avait fixé à sa fiancée.

D'un pas encore hésitant, car il se sentait fourbu, il se dirigea vers l'entrée du château. Au-dessus de la porte, une silhouette toute blanche apparaissait à la fenêtre. Le cœur empli de joie, Kenneth se précipita. Les lueurs de l'aube étincelaient maintenant sur toute la terre. Kenneth dévora du regard la jeune fille qui lui tendait les bras. Mais il s'arrêta net, figé par la stupeur : Riona avait les cheveux blancs comme une neige dans la prairie, un matin d'hiver.

– Enfin ! s'écria Riona, enfin, te voici mon bien-aimé ! après trente années d'attente dans les pires angoisses !

À ces paroles, Kenneth faillit s'évanouir. Tout à coup il se sentit faible et misérable, tel un vieillard qui peut à peine marcher. Il tendit les bras et murmura :

– Riona ! Riona ! comment est-ce possible ?

Ils pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre. S'ils avaient vieilli, leur amour était toujours ardent. Ils se marièrent très vite, mais ils n'eurent pas d'enfant. Et souvent, le soir, lorsque ses amis étaient rassemblés autour d'eux, Kenneth racontait comment il avait été emporté pendant trente années par une chasse infernale conduite par le diable en personne.

Kinross (Fife)

Recueilli par M. Maclean (The Litterature of the Highlands), *ce conte est une des nombreuses versions de la « Chasse infernale », connue en France sous l'appellation de « Chasse Arthur » ou de « Mesnie Hellequin », analogue à la* Compana *de la tradition galicienne. Mais cette version est spécifique, car elle mêle au thème de la chasse infernale celui du « temps oublié ». Le héros a cru vivre une seule nuit parmi les chasseurs maudits, alors qu'il s'est écoulé trente ans entre le moment où il est entré dans la chasse et celui où il en est sorti.*

LES TROIS SŒURS

Une veuve de Kilninver, sur les bords du Firth of Lorne, avait trois filles, Shona, Eilis et Maol, qui résolurent d'aller au loin chercher fortune. La mère fit donc cuire trois pains et, selon la coutume, proposa à chacune de ses filles de lui donner la moitié de l'un de ces pains avec sa bénédiction, ou le pain entier avec sa malédiction.

Les deux aînées réclamèrent le pain entier, mais la plus jeune, Maol[1], préféra emporter la moitié du pain et la bénédiction de sa mère. Et les trois sœurs partirent de compagnie, à pied, sur les chemins qui menaient vers le sud.

Maol était restée à l'écart et suivait péniblement ses sœurs qui marchaient à grands pas. En fait, Shona et Eilis étaient jalouses de Maol, parce qu'elle était la plus jeune, et la préférée de leur mère. Et elles étaient bien décidées à se séparer d'elle afin de tenter l'aventure toutes les deux sans s'encombrer d'une fille qui était encore bien fragile. Aussi profitèrent-elles d'un moment où Maol était endormie à l'ombre d'un rocher pour l'attacher à celui-ci. Et elles avaient poursuivi leur chemin, ravie de leur méchanceté.

Lorsque Maol se réveilla, elle se trouva bien surprise d'être liée et toute seule. Sa première pensée fut pour ses sœurs : elle s'inquiétait de ce qui pouvait leur être arrivé. Alors, grâce à la bénédiction

1. Le nom de *Maol* signifie « servante ».

de sa mère, elle put se libérer et, marchant le plus vite possible, elle parvint à rejoindre Shona et Eilis.

Le lendemain, elles voulurent recommencer : elles attachèrent Maol à un tas de tourbe qui séchait sur le bord du chemin. Le surlendemain, elles la lièrent à un pin. Mais à chaque fois, grâce à la bénédiction de sa mère, la jeune fille parvenait à se libérer et à rejoindre ses sœurs qu'elle aimait bien malgré leur méchanceté.

Un soir, les trois jeunes filles, épuisées par leurs longues marches et par les nuits passées à la belle étoile, résolurent de trouver un gîte où elles pussent se reposer un peu plus confortablement. Et comme elles aperçurent une lumière dans une clairière, au milieu de la forêt, c'est par là qu'elles se dirigèrent. Elles atteignirent une chaumière qui semblait assez vaste. Sans hésiter, elles frappèrent à la porte.

Une vieille femme leur ouvrit, toute ridée, mais qui n'avait pas l'air méchante.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

– Rien qu'un lit pour nous coucher, car nous sommes bien fatiguées, répondit l'aînée.

– Pauvres enfants ! s'écria la vieille femme. Savez-vous que c'est ici la demeure d'un homme qui mange de la chair humaine. S'il vous aperçoit, je ne donnerai pas cher de votre vie !

– Mais, dit Eilis, nous sommes épuisées et nous ne pouvons aller plus loin. Donnez-nous seulement un lit. Nous nous ferons toutes petites et ferons attention de ne pas déranger quoi que ce soit.

Les trois sœurs avaient une allure si lamentable que la vieille femme se laissa convaincre. Elle les conduisit dans la chambre, où, dans un grand lit, dormaient déjà trois petites filles.

– Vous coucherez là, dans ce grand lit, dit la vieille, avec les filles du maître. Et je vais vous donner des colliers pour que vous soyez belles.

Ces colliers n'étaient que des cordelettes en crin de cheval. Les trois sœurs se les passèrent docilement au cou. Maol se demanda pour quelle raison la vieille femme leur avait donné ces colliers. Et quand elle s'aperçut que les trois filles du maître, qui étaient profondément endormies, portaient des colliers d'ambre, cela ne manqua pas de l'intriguer. Aussi, contrairement à Shona et à Eilis qui sombrèrent tout de suite dans le sommeil, Maol s'efforça de demeurer éveillée.

Tard dans la soirée, le maître rentra de la chasse, accompagné d'un grand valet qui portait son arc et sa gibecière. Il écouta le récit de la vieille femme qui était sa gouvernante, il l'approuva en tous points et l'envoya coucher sur sa paillasse, dans la soupente. Après quoi, il dit à son domestique :

– Je meurs de soif ! apporte-moi un verre d'eau fraîche.

– Maître, répondit l'homme, les cruches sont vides.

– Eh bien, va-t'en les remplir à la citerne.

– Mais comment trouverais-je la citerne ? Dehors, la nuit est si obscure que je ne pourrai même pas en reconnaître le chemin.

– Eh bien ! dit le maître, il y a ici trois filles étrangères, couchées dans le même lit que mes filles. Va donc tuer l'une d'entre elles, recueille son sang et apporte-le moi à boire.

– Bien, maître. Mais comment reconnaîtrai-je ces étrangères ? Il fait si sombre dans la chambre.

– La vieille a pris la précaution de donner à chacune d'elles un mince collier de crin. Tu ne peux pas te tromper : mes filles ont des colliers d'ambre avec de grosses boules. Tu ne peux pas te tromper.

Le valet prit un grand couteau dont on se sert pour tuer les cochons, et, en prenant grand soin d'étouffer les bruits de ses pas, il s'en alla dans la chambre. Mais Maol, qui avait entendu toute la conversation, avait eu le temps de passer les colliers de crin au cou des filles du maître, tandis qu'elle avait pris pour elle et ses sœurs les colliers d'ambre à grosses boules. Le domestique tâtonna dans l'obscurité, et quand il sentit un collier de crin, il tua la fille qui le portait et recueillit son sang dans un vase qu'il apporta sans tarder à son maître.

– Ah ! dit celui-ci, après avoir bu, c'est bien bon ! J'en veux encore. Retourne dans la chambre et tue une deuxième fille.

Le domestique s'en retourna donc et fit sa besogne. Le maître but avec délice le sang tout frais qu'il lui apportait.

– Décidément, dit-il, je n'ai jamais bu rien de meilleur. Retourne donc là-bas et tue la troisième étrangère. Je veux encore me rassasier de son sang.

Le domestique fit ce que lui ordonnait son maître. Il tua la troisième fille et rapporta son sang dans un vase. Le maître but avec grand plaisir, puis il s'étira et s'en alla se coucher.

Maol, qui n'avait rien perdu de tout ce qui s'était passé, jugea qu'il était plus prudent de s'enfuir pendant que dormait le redoutable maître des lieux. Sans faire de bruit, elle réveilla ses sœurs, leur expliqua ce qui s'était passé et, toutes trois, passant par la fenêtre, se retrouvèrent dehors en un instant. Malheureusement, le volet se rabattit violemment sous l'effet d'un coup de vent, et le bruit réveilla le maître, qui se trouvait dans la chambre voisine.

Inquiet, il se leva aussitôt et accourut à la chambre de ses filles. Découvrant ses trois filles égorgées et saignées, il poussa un hurlement de douleur et de rage qui fit au loin frémir tous les arbres de la forêt. Mais il lui fallut un long moment pour se remettre de cette ter-

rible émotion et comprendre comment les choses en étaient arrivées là. Sa colère envers les trois étrangères qui s'étaient enfuies ne fit que s'accroître et il décida bientôt de se lancer à leur poursuite et de leur faire payer très cher le stratagème dont elles avaient usé.

Ce répit fut cependant salutaire pour les trois sœurs, car elles eurent le temps de prendre de l'avance. Mais le maître, qui était doué d'une force gigantesque, eut tôt fait de les rattrapper au moment où elles s'apprêtaient à franchir une rivière. Maol entendait son souffle puissant derrière elle, mais elle ne savait que faire. Il n'y avait ni pont, ni gué aux alentours. Mais grâce à la bénédiction de sa mère, elle eut soudain une idée. Elle s'arracha l'un de ses cheveux, qui étaient très longs, et elle le lança à travers la rivière. Le cheveu flotta un instant dans l'air, puis il se changea en un pont fragile, assez solide cependant pour que les trois jeunes filles pussent passer l'eau.

Le maître sanguinaire arrivait sur leurs talons. Il voulut à son tour s'engager sur cette légère passerelle, mais le cheveu se rompit sous son poids, si bien qu'il tomba sur la berge. Son front heurta une pierre cachée sous les broussailles, et il demeura étourdi un long moment. Quand il se releva, les trois jeunes filles avaient disparu. Plein de rage et de ressentiment, il reprit le chemin de sa demeure.

Quelques jours plus tard, après avoir longtemps erré à travers la forêt, les trois sœurs arrivèrent dans une grande ferme où elles demandèrent du travail. Le fermier les jugea d'aspect vigoureux et désireuses de bien faire, aussi les engagea-t-il bien volontiers. Elles se montrèrent en effet laborieuses et intelligentes, à tel point que le fermier forma le projet de les faire entrer dans sa famille. Cela l'intéressait d'autant plus qu'il n'avait pas été sans remarquer que Maol disposait de certains pouvoirs qu'on pouvait considérer comme magiques.

Un jour, il emmena Maol pour lui parler en particulier.

– Dis-moi, petite : je t'ai entendu raconter qu'avant d'être ici, tes sœurs et toi, vous étiez chez un homme qui a mauvaise réputation, mais qui possède des objets merveilleux. J'ai appris que, pour la toilette de ses filles, il disposait d'un peigne d'or et d'un peigne d'argent. Pourrais-tu m'apporter ces peignes ? Si tu réussis, je donnerai mon fils aîné pour mari à ta sœur Shona.

– Rien n'est plus facile, répondit Maol.

– Alors, fais pour le mieux, j'en serai bien content.

Sans perdre de temps, Maol retourna à la chaumière du maître sanguinaire. Elle se cacha dans un buisson de coudriers et vit le maître partir à la chasse avec son valet. Elle vit aussi la vieille femme, qui venait de laver le linge, s'éloigner dans le jardin pour

l'étendre et le faire sécher. Alors, sachant qu'il n'y avait plus personne dans la maison, Maol y entra discrètement, prit le peigne d'or et le peigne d'argent, les serra dans son corsage et s'éloigna à toute vitesse.

Mais le maître sanguinaire, qui avait oublié quelque chose, revenait vers sa maison. Il vit Maol s'enfuir et se lança à sa poursuite. Maol se mit à courir encore plus vite et traversa la rivière sur un de ses cheveux. Le maître sanguinaire tomba dans la vase en voulant passer sur le pont et s'assomma contre une pierre. Quand il sortit de son évanouissement, il y avait déjà longtemps que Maol avait disparu.

Le fermier reçut les peignes avec joie, et il tint parole. Les noces de son fils aîné avec Shona eurent lieu quelques jours plus tard. On y mangea beaucoup d'excellents *bannocks* et on y dansa au son de la cornemuse, et cela pendant trois jours et trois nuits. Et la jeune Maol en fut bien heureuse.

Peu après la fête, le fermier lui dit encore :

– On m'a raconté que le maître sanguinaire possède un glaive de lumière qui éclaire les alentours quand on le tire hors du fourreau. Si je l'avais, il me serait bien commode pour aller, la nuit, visiter mes écuries. Si tu pouvais me l'obtenir, je donnerais mon deuxième fils pour époux à ta sœur Eilis.

– Rien n'est plus facile, répondit Maol.

Elle partit aussitôt, mais se jucha sur le haut d'un sapin, devant la maison, et attendit le soir. Elle aperçut alors le domestique qui allait puiser de l'eau à la citerne et qui portait le glaive de lumière. Car depuis la terrible méprise qui avait été cause de la mort de ses trois filles, le maître, toujours assoiffé, avait pris ses précautions, et un magicien de ses amis lui avait procuré cet objet merveilleux.

Quand elle vit que le domestique était pleinement absorbé par sa tâche, Maol descendit de l'arbre sans bruit, se glissa derrière lui, lui arracha le glaive et, d'une forte poussée, le précipita dans la citerne où il se débattit en hurlant. Puis elle se mit à courir à travers les bois dans la direction de la ferme.

Mais le maître guettait à travers la fenêtre de sa chaumière. Il entendit le cri de son valet et vit en même temps la lumière du glaive se déplacer à vive allure parmi les arbres. Comprenant que quelque chose n'allait pas normalement, il se précipita, devinant bien que c'était Maol qui lui avait joué ce vilain tour. En poussant des cris de rage, il se lança à sa poursuite et fut bien près de l'atteindre. Mais Maol, grâce à son cheveu, passa aisément de l'autre côté de l'eau.

Le maître sanguinaire se garda bien de passer sur le cheveu : il se

souvenait trop des désagréments dont il avait été la victime les deux fois précédentes. Il se jeta à l'eau et se mit à nager. Mais, comme il était tout en sueur, il fut saisi par le froid et n'eut que le temps de regagner la berge avant de s'écrouler, évanoui.

Le fermier fut très heureux de recevoir le glaive lumineux. Il fit célébrer le plus tôt qu'il put les noces d'Eilis et de son deuxième fils. Un festin, dont les habitants des villages voisins parlèrent longtemps, dura trois jours et trois nuits. Et Maol se réjouissait d'avoir établi ses deux sœurs.

Un jour, cependant, le fermier vint la trouver et lui dit :

– On prétend que le maître sanguinaire possède un bouc extraordinaire, qui est si bon reproducteur que ses troupeaux se multiplient de semaine en semaine. Si tu pouvais me l'obtenir, petite, tu épouseras mon troisième fils et tu seras ma bru préférée.

– Ce n'est pas difficile, dit la jeune fille. J'obtiendrai ce bouc.

Elle partit aussitôt. Elle savait en quelle lande le valet menait le bouc et l'attachait à un piquet. Ce fut un jeu d'enfant pour elle de délier la corde et d'emmener le bouc. Il n'y avait personne aux alentours, et la jeune fille revint tranquillement du côté de la rivière.

C'est là que les choses se compliquèrent, car le bouc refusa de passer sur le pont étroit que la jeune fille avait jeté entre les deux rives et qui n'était qu'un de ses cheveux. L'animal recula, se braqua, puis se déroba et se débattit, cornes en avant. Maol essaya de l'obliger à passer, mais elle ne réussit qu'à se mettre les mains en sang. Et le maître sanguinaire surgit près d'elle sans qu'elle l'eût entendu approcher.

Il la saisit à bras le corps, comme s'il eut fait d'une botte de foin, bien décidé, cette fois-ci à ne pas la laisser s'échapper. Mais il ne put résister au plaisir de la narguer.

– Je te tiens à présent ! tu vas souffrir, je te le promets ! Eh bien ! je vais quand même te demander ton avis. Si c'était toi qui me tenais, que ferais-tu de moi pour me châtier le plus durement possible ?

La jeune fille se voyait perdue. Cependant, ne voulant pas perdre la face, elle décida de braver son odieux tourmenteur.

– Je te brûlerai d'abord les entrailles avec une soupe de lait bouillant, répondit-elle. Puis, je t'enfermerai dans un sac, je te pendrai à une poutre du plafond et, après t'avoir attaché sur des bâtons, je mettrai le feu sous toi jusqu'à ce que tu tombes sur le sol comme un fagot desséché.

– Par tous les diables de l'enfer ! s'écria le maître sanguinaire. La recette me paraît excellente ! je vais l'appliquer tout de suite.

Il revint rapidement à sa demeure avec sa prisonnière. Il prépara lui-même une soupe avec du lait bouillant.

– Mange cette soupe immédiatement ! cria-t-il.

– Mais, dit-elle, à boire ce potage brûlant, je vais transpirer. Apporte-moi une chemise de tes filles. Je la mettrai et, ainsi, ma sueur ne t'empêchera pas de me brûler.

– Très juste. Je vois que tu penses à tout.

Il alla dans la chambre chercher une chemise et revint peu de temps après. Mais Maol avait mis ce répit à profit pour déverser le lait bouillant par la fenêtre. À présent, elle se tenait le ventre et faisait mine de se tordre de douleur. Le maître sanguinaire lui fit enfiler la chemise et la regarda s'agiter et hurler avec la plus grande satisfaction. Puis, quand elle se calma, il la saisit, la mit dans un sac et suspendit celui-ci à l'une des poutres du plafond. Et, pour achever sa vengeance, il sortit afin de trouver le bois nécessaire pour allumer un feu. À ce moment, la vieille femme entra dans la salle et Maol entendit ses pas trottinants.

– Ah ! que c'est beau ! dit-elle de l'intérieur du sac. Je n'ai rien vu d'aussi beau de toute ma vie !

– Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce qui est si beau ? demanda la vieille.

Maol fit mine de ne pas avoir entendu. Elle continua imperturbablement à s'exclamer d'une voix enthousiaste :

– Ah ! que c'est beau ! Ah ! que c'est admirable ! au moins, je ne mourrai pas sans avoir connu cette merveille !

– De quoi parles-tu ? demanda la vieille.

– Il est impossible de décrire une telle merveille, et il faut la voir pour le croire. Jamais je n'aurais imaginé cela !

– Écoute, petite, laisse-moi entrer dans le sac pour voir cette merveille.

– Non ! non ! je ne donnerais ma place pour rien au monde.

La vieille insista tant que Maol fit semblant de se résigner.

– Alors, dit-elle, dénoue le sac et prends ma place.

La vieille ne se le fit pas dire deux fois. Elle grimpa sur un escabeau et dénoua le sac. La jeune fille en sortit prestement et la vieille s'y précipita. Alors, Maol referma soigneusement le sac avec des nœuds très solides et se précipita dehors.

Il était grand temps. Le maître sanguinaire arrivait avec une grande brassée de bois qu'il disposa sous le sac. Puis il y mit le feu. Mais dès qu'il y eut de la fumée, la vieille se mit à crier :

– Mais c'est moi qui suis là !

– Par tous les diables ! répondit le maître en ricanant, je le sais bien que c'est toi qui est là !

– Mais c'est moi, je te dis ! sors-moi d'ici ou je vais périr !

Le son de la voix intrigua cependant le maître. Saisi d'un doute, il regarda à l'intérieur du sac et y découvrit la vieille.

– Par les cornes de Satan ! hurla-t-il, c'est encore un tour de cette misérable fille. Mais cette fois, je ne la laisserai pas échapper !

Il courut à perdre haleine, humant l'air comme un chien, et retrouva vite les traces de Maol. Il arriva au bord de la rivière au moment même où la jeune fille venait de traverser avec le bouc qu'elle avait réussi à calmer. Le pont avait disparu et il ne restait plus, au-dessus de l'eau, que le long cheveu qui ondulait dans le vent.

Le maître sanguinaire gesticulait et hurlait de terribles imprécations. Mais, de l'autre côté, la jeune fille le regardait calmement, comme si de rien n'était, bien assurée que la rivière constituait un obstacle infranchissable pour son ennemi.

Or celui-ci, au comble de la rage et du désespoir, lui cria :

– Fille maudite ! réponds-moi ! que ferais-tu à ma place pour te saisir de moi et me faire subir les pires tourments ?

– Ce n'est pas difficile, répondit Maol. Je me baisserais et je boirais toute cette eau jusqu'à dessécher complètement la rivière. Alors, plus rien ne s'opposerait à ce que je puisse traverser à pied sec.

– Tu as de bonnes idées ! dit le maître sanguinaire.

Sans plus tarder, il s'accroupit et se mit à boire à longs traits l'eau de la rivière. Mais il y avait tant d'eau et il en but tellement qu'il creva bientôt comme une outre trop pleine.

Maol ramena tranquillement le bouc et le donna au fermier. Quelques jours plus tard, elle épousait le plus jeune fils du fermier. Tous deux furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants. Et c'est l'un de leurs descendants qui m'a raconté cette histoire.

Kilniver (Argyll)

Recueilli par Campbell (Popular Tales of the Western Highlands), *ce conte, comme beaucoup d'autres de cette sorte, est une espèce de « rhapsodie » de différentes traditions répandues dans toute l'Europe. Mais si le « maître sanguinaire » prend la place de l'ogre du* Petit Poucet, *il prend ici une tout autre signification et se comporte davantage en vampire amateur de sang frais. On reconnaît sans peine le thème du troisième enfant (garçon ou fille) méprisé par ses frères ou ses sœurs et qui sauve toute la famille de situations inextricables. L'épisode du sac rappelle de nombreux contes facétieux, très communs dans le sud de la France. Quant à la bêtise du maître sanguinaire qui suit à la lettre les conseils de sa victime, elle est généralement attribuée au diable ou à des géants présomptueux dans les contes bretons. On peut également remarquer une certaine réminiscence du mythe du Graal dans cette quête des objets ou animaux magiques de l'Autre Monde, entreprise par le héros ou, ici, l'héroïne.*

GALICE

Le nord-ouest de la péninsule Ibérique a été autrefois peuplé par des tribus celtes que l'on a coutume de nommer des « celtibères ». Il en reste des vestiges archéologiques nombreux et des traditions très spécifiques, en particulier en Galice. Les Galiciens actuels affirment bien haut leur celtitude et sont fiers de parler une langue, le gallego *(= gaulois) qui se différencie grandement du castillan. De plus, les liens maritimes entre la Galice et la Bretagne armoricaine ont été constants dès l'Antiquité, et il est établi qu'il y a eu des évêques d'origine bretonne en Galice. Les traditions populaires de la Galice, très différentes de celles du reste de la péninsule Ibérique, très différentes de celles du Pays basque voisin, portent incontestablement la marque de la présence celtique dans ce pays où la mer et la montagne s'entremêlent harmonieusement.*

LES FILLES TRANSPARENTES

Autrefois, à l'embouchure de la rivière de Pontedeume, il y avait une belle cité qui s'étendait sous les falaises, le long du rivage. On y voyait de belles maisons, des palais somptueux et des entrepôts qui regorgeaient de marchandises. Car de nombreux navires abordaient le port et y déchargeaient des objets précieux venus de bien loin, que les marchands du pays revendaient ensuite dans tous les environs. Les gens étaient très riches et menaient une vie confortable dans cette cité qui n'avait pas d'équivalent à cette époque sur toute la terre de Galice.

Pour défendre le port et la ville des pirates qui infestaient parfois la mer, on avait construit une forteresse sur la hauteur, juste au-dessus des habitations. Là, il y avait de nombreux soldats qui se tenaient prêts à agir en toutes circonstances. Ils étaient bien à l'abri derrière leurs murailles et auraient pu défier n'importe quel ennemi surgissant à l'improviste. Ils maintenaient la paix dans le pays et tout le monde les aimait bien.

Mais, s'ils résidaient dans la forteresse, ils descendaient souvent en ville pour se distraire. Or, la ville était également célèbre pour la beauté des femmes et des jeunes filles. Elles étaient toutes de belle allure, grandes et minces, et d'une élégance raffinée. Les officiers leur faisaient une cour assidue et ils étaient souvent reçus dans les meilleurs familles. Mais parfois, tant ils étaient pris par l'intérêt qu'ils portaient à la beauté de ces femmes, qu'ils oubliaient de ren-

trer le soir dans la forteresse, au grand désespoir de leur chef. Il avait beau les avertir que leur devoir était de rentrer, il avait beau les menacer de les consigner à l'intérieur des murs, rien n'y faisait : ils s'arrangeaient tous, dès que la nuit était tombée, pour gagner la ville et se répandre dans les maisons où ils avaient leurs habitudes.

Parmi toutes les femmes de la cité, il y en avait surtout trois qui suscitaient l'admiration. Elles habitaient un beau palais, un peu à l'écart, sur un promontoire qui dominait le port. Nul ne savait exactement leur origine, car elles étaient venues un jour et avaient acheté ce palais sans en discuter le prix et s'y étaient installées avec de nombreux domestiques pour les servir.

La plupart des officiers fréquentaient assidûment leur demeure, car ces trois jeunes filles y donnaient chaque soir des fêtes somptueuses, avec des banquets où ne manquait jamais rien, ni vins chaleureux, ni victuailles raffinées, ni épices enivrantes. Il faut dire aussi que ces trois jeunes filles présidaient ces fêtes dans le plus simple appareil, ce qui n'était pas sans effet sur leurs invités. Et elles avaient également une particularité : leur peau, à toutes trois, était si fine qu'elle en était transparente, et chaque fois qu'elles buvaient du vin, on pouvait distinguer le breuvage descendre peu à peu dans leurs corps. Tous les officiers en étaient amoureux et c'était souvent la cause de bataille entre eux, ce qui n'arrangeait pas les affaires de leur chef, car il y avait des blessés et même des morts. C'était en effet à qui obtiendrait leurs faveurs, et pour cela, tous les moyens étaient bons.

Pourtant, certains murmuraient qu'il y avait quelque chose d'inquiétant chez ces jeunes filles transparentes. Leur sourire était si énigmatique qu'on se demandait parfois si elles n'appartenaient pas au mystérieux peuple féerique qui vivait dans des souterrains sous les montagnes de l'arrière-pays. D'autres disaient que c'étaient des *meigas*[1] et qu'elles endormaient les hommes avec des philtres pour en faire leurs esclaves. Et la situation ne fit qu'empirer au fur et à mesure que les semaines passaient. Le soir, quand le chef de la garnison faisait l'appel, il manquait généralement les trois quarts des soldats et des officiers.

Voyant que ses menaces restaient sans effet, le chef se décida à agir autrement. Il s'en alla trouver un homme sage qui habitait dans les bois, sur le flanc d'une montagne. Cet homme était très vieux et vivait tout seul. Les gens venaient souvent le consulter et il leur donnait des conseils. On disait également qu'il avait le pouvoir de guérir les maladies et de faire parler les défunts.

1. Magiciennes ou fées.

C'est donc à lui que le chef s'adressa. Il lui exposa la situation dans laquelle il se trouvait : responsable d'une troupe de soldats chargée de protéger le pays, il ne pouvait plus compter sur ses hommes parce que ceux-ci étaient subjugués par les femmes de la cité et plus particulièrement par les trois filles transparentes qui habitaient un beau palais sur le promontoire, au-dessus du port.

Quand il entendit parler des trois filles transparentes, l'homme sage fit une horrible grimace et se mit à marmonner des imprécations.

– Les connais-tu ? demanda le chef.

– Je ne les connais que trop, répondit l'homme sage. Ce sont elles qui pervertissent tes hommes, mais elles rongent également la cité. Il n'y a plus rien à faire, car l'endroit où elles se trouvent est maintenant maudit à jamais.

L'homme sage prit une branche de pommier et monta sur un rocher. Là il prononça des paroles en un langage inconnu, puis il fit de grands gestes dans la direction de la cité. Le ciel qui était bleu et pur se couvrit subitement de nuages et le vent se mit à souffler à travers les arbres.

– Tu peux repartir, dit l'homme sage au chef. Mais, cette nuit, prends bien soin de rester dans ta forteresse. Ne t'aventure pas dans la ville, et surtout ne t'étonne pas de ce qui peut arriver.

Le chef retourna dans la forteresse. Le soir, comme à l'accoutumée, la plupart des officiers et des soldats descendirent en ville. Mais, vers le milieu de la nuit, une tempête s'éleva, terrifiante, qui dura plusieurs heures. Le tonnerre grondait, le vent tournoyait, les nuages déversèrent des torrents d'eaux tumultueuses. Sur la forteresse, personne ne put rester au-dehors et il fallut que chacun se tînt au plus profond des maisons. La terre trembla plusieurs fois et chacun croyait que c'était la fin du monde.

Le matin, quand le jour se leva, le ciel était de nouveau pur et dégagé. Le chef sortit et monta sur la muraille. Là, il vit avec stupeur qu'à l'emplacement de la ville il n'y avait plus que la mer dont les vagues battaient furieusement un rivage de rochers escarpés.

Pontedeume

Ce curieux conte (inédit, transcrit et traduit par Laura Palomo des Archives du Museo do Pobo Galego *de Santiago de Compostelle) est une des nombreuses versions de la submersion de la ville d'Is, la ville maudite à cause du comportement de ses habitants. Les trois jeunes filles transparentes sont un triplement de la princesse qui conclut un pacte avec les puissances diaboliques, et l'homme sage est l'équivalent du saint Gwennolé de la légende bretonne, qui voue la ville à la destruction parce que ses habitants ne se sont pas repentis. La forteresse qui domine la ville est un souvenir lointain d'une forte-*

resse celtique, celle d'Ardobriga (« Haute Forteresse ») dont l'existence est attestée archéologiquement. Il faut signaler que le thème des jeunes filles transparentes se retrouve dans une tradition bretonne analogue de la région d'Erquy (Côtes-d'Armor) à propos d'une mystérieuse cité disparue qui aurait porté le nom de Nasado. Cela montre les rapports constants qu'il y a eu entre la Bretagne et la Galice.

LE DIABLE DE CARBOEIRO

Auprès de la route qui va de Santiago à Orense se dressent les imposantes ruines du monastère de Carboeiro. Ce fut autrefois l'un des plus riches monastères de tout le pays, mais il n'en avait pas été toujours ainsi. Car lorsque les moines avaient voulu s'établir sur cet emplacement, ils avaient connu bien des difficultés pour construire un bâtiment qui fût digne de devenir un grand lieu de prière et de méditation. Non seulement il était difficile de trouver des ouvriers sachant bien travailler la pierre, mais l'argent manquait, et les moines devaient se contenter de loger dans des cabanes de branchages et de célébrer les offices dans une minuscule chapelle qui n'arrivait pas à les contenir tous.

L'abbé avait beau demander de l'aide aux habitants du pays, ceux-ci trop occupés par leurs travaux ne mettaient aucun empressement à leur répondre. Quant à donner de l'argent aux moines, il ne fallait pas y penser, car eux-mêmes étaient fort pauvres et n'arrivaient pas à vivre correctement. L'abbé demandait bien des secours à l'évêque, mais celui-ci lui répondait toujours qu'il avait autre chose à faire, et les choses ne s'arrangeaient guère pour les moines qui se voyaient dans l'obligation de passer un nouvel hiver à grelotter de froid dans leurs cabanes, à peine à l'abri des pluies et de la neige, presque en plein vent dans les grandes tempêtes du mois de novembre.

Un jour, au cours de leur réunion dans ce qui leur servait de salle capitulaire, il s'adressa à ses moines en ces termes :

– Mes frères, cette situation ne peut plus durer. Puisque nous ne trouvons pas les moyens de construire notre monastère, il est préférable de nous disperser et d'aller, un par un, nous intégrer à d'autres abbayes. Il est bien triste d'être obligé d'en venir là, mais il n'y a plus d'autre solution.

L'un des moines se leva et demanda humblement la parole.

– Parle, frère Ramon, dit l'abbé. As-tu autre chose à nous proposer ?

– Certes, dit le frère Ramon, mais j'ai bien peur que cela soit mal pris par vous tous, et je m'en voudrais d'être un objet de scandale.

– Au point où nous en sommes, dit l'abbé, nous pouvons tout entendre sans en être offusqués. Parle donc sans crainte.

– Eh bien, voici. Nous ne sommes pas riches, mais nous possédons quelque chose qui n'a pas de prix. C'est le psautier de saint Cyprien.

– Certes, répondit l'abbé, nous avons le psautier de saint Cyprien. Mais où veux-tu en venir ? Voudrais-tu le vendre ? Je ne pense pas que nous trouvions un acquéreur suffisamment riche pour nous en donner un bon prix.

– Il ne s'agit pas de le vendre, répondit le frère Ramon. Ce psautier a une grande vertu, vous le savez tous, car celui qui le porte avec lui est assuré de faire fuir le diable si celui-ci se présente pour le tourmenter.

– C'est exact, mais je ne vois pas en quoi ce psautier pourrait nous venir en aide. Dieu merci, le diable nous laisse en paix et il n'a que faire de notre pauvreté.

– Justement, dit le frère Ramon, il n'a pas intérêt à ce que nous restions pauvres. Il préférerait que nous soyons riches et que nous négligions nos devoirs dans l'opulence et l'osiveté. Alors, comme le diable a la réputation d'être un bon constructeur, pourquoi ne pas lui demander de nous bâtir une abbaye en pierre solide, comme il y en a par tout le pays ? Il sera tenté de le faire, et quand il viendra réclamer son dû, nous pourrons toujours le faire fuir grâce au psautier de saint Cyprien.

Il y eut, parmi les moines, un grand brouhaha.

– Silence ! s'écria l'abbé. La proposition de notre frère Ramon n'est pas absurde, bien au contraire, et il serait juste que l'ennemi de Dieu fût mis à contribution pour la demeure de Notre Seigneur. Puisque le diable est bâtisseur, faisons-lui construire notre monastère. Nous nous arrangerons pour ne rien lui payer. Il doit bien cela aux pauvres Chrétiens, il me semble.

Après en avoir délibéré, les moines tombèrent tous d'accord

pour dire que c'était, dans les circonstances présentes, la seule issue à leurs problèmes.

– Fort bien ! conclut l'abbé. Et puisque c'est toi, frère Ramon, qui en as eu l'idée, nous te chargeons de négocier l'affaire.

Le soir même, quand la nuit fut obscure, le frère Ramon se rendit dans un lieu où il savait qu'il pouvait rencontrer le diable. Dans sa jeunesse, il avait souvent vu les *bruxas*[1] de son village invoquer l'Ennemi pour jeter des sorts sur ceux qu'elles avaient juré de perdre. Il savait ce qu'il convenait de faire. Il se rendit donc directement à un carrefour de chemins rocailleux où Démo, c'était le nom du diable de ce pays-là, avait l'habitude de se tenir quand il prévoyait qu'un homme était disposé à conclure un pacte avec lui.

Il alla donc à ce carrefour. Il prit une branche de houx et en confectionna une croix qu'il planta à l'envers dans le sol. Il ne fut pas long à attendre, et Démo se présenta à lui sous la forme d'un homme maigre vêtu de noir et de rouge.

– Que veux-tu ? demanda Démo d'une voix nasillarde qu'il s'efforçait de rendre aimable.

– Que tu nous construises un monastère digne de nous. Il ne manque pas de pierres dans le pays, et ton habileté est bien connue. Construis-nous des bâtiments et nous te paierons largement.

– Ah ! vraiment ! s'écria le diable en éclatant d'un rire qui fit froid dans le dos au frère Ramon. Mais que me donneras-tu en échange ?

– Fais ton prix, répondit le moine.

– Crois-tu que je sois innocent, dit le diable. Je sais bien que vous, les moines de Carboeiro, vous possédez le psautier de saint Cyprien. Or, s'il y a une chose que je déteste, c'est bien ce psautier. J'imagine que si je fais accord avec toi, vous essaierez tous de me faire fuir en brandissant ce livre. Je ne me laisserai pas prendre à ce piège, je te l'affirme.

– Fais ton prix, répéta le frère Ramon.

– Eh bien, je consens à ta proposition, à condition que je n'ai

1. En Galice, les *bruxas* sont des sorcières maléfiques au service du mal, et il ne faut pas les confondre avec les *meigas*, qui sont à proprement parler des « magiciennes », en réalité d'anciennes déités analogues aux fées. Les *bruxas* sont des êtres humains, tandis que les *meigas*, tout en étant incarnées, appartiennent au monde surnaturel, cet Autre Monde des Celtes qui comprend aussi bien le royaume des anciens dieux que celui des héros, et d'une façon générale des défunts. Par comparaison avec l'Irlande, les *meigas* seraient les Tuatha Dé Danann, habitants des *sidhs*, c'est-à-dire des Tertres aux Fées (les grands cairns mégalitiques). Quant aux *bruxas*, ce sont plutôt des jetteuses de sorts dont les pouvoirs magiques, autrefois sacrés, ont été dévoyés et mis au service des puissances mauvaises.

plus à te rencontrer, ni toi, ni l'un des tiens, car je sais que vous me feriez fuir avec le psautier que j'exècre. Faisons un arrangement, moine, un arrangement qui ne concerne pas votre confrérie. Nous sommes aujourd'hui vendredi. Je promets de construire votre monastère d'ici dimanche matin, parole de diable, mais j'exige en contrepartie toutes les âmes de ceux qui mourront dimanche, entre la grand-messe et les vêpres que vous n'allez pas manquer de célébrer dans votre église toute neuve.

Le diable savait bien ce qu'il faisait. Il savait bien qu'en cette saison nombreux étaient ceux qui mourraient de froid et de vieillesse le dimanche, pendant que leurs enfants étaient à l'église pour suivre les offices.

– Marché conclu, répondit le moine.

– Ce n'est pas suffisant, reprit Démo. Il faut que tu signes.

Le diable sortit un rouleau de papier sur lequel étaient écrites des choses terribles. Le frère Ramon le lut attentivement, puis il se coupa le doigt de la main, et signa la charte avec son sang.

– Parfait, dit le diable en se frottant les paumes de contentement. Je souhaite que vous soyez tous aussi contents de moi que je le serai de vous.

Et il disparut dans la nuit au milieu d'un tourbillon de vent.

Le frère Ramon revint au monastère, ou du moins à ce qui en tenait lieu. Il alla trouver le père abbé et eut avec lui une conversation secrète. Puis il s'en alla dormir tranquillement sur sa paillasse, dans une cabane remplie de courants d'air.

La nuit suivante, il y eut une grande agitation dans le pays. Les gens d'alentour entendirent des bruits qu'ils trouvaient bien étranges, mais ils n'osèrent pas sortir de chez eux tant le vacarme était assourdissant. Il est vrai que Démo se dépensait sans compter. Il avait fait venir de l'enfer toute une légion de diablotins qui s'affairaient à ramasser des pierres et à les tailler. Puis, sous la direction de Démo lui-même, des diables plus expérimentés se mirent à élever les murs et les voûtes de l'église abbatiale et des bâtiments conventuels. Bref, ils travaillèrent tous si bien que, le matin du dimanche, là où il n'y avait qu'un village de huttes, se dressait un monastère fait de pierre de taille et d'allure magnifique.

Les moines furent ébahis de voir une telle splendeur et ils ne pouvaient croire en un tel bonheur. Mais quelle ne fut pas la surprise des habitants du pays quand ils virent se dresser ainsi sur l'horizon un sanctuaire aussi beau et aussi parfait. Car le diable travaille bien quand il s'en donne la peine. Mais ils étaient loin de penser que c'était l'œuvre de Démo, et ils criaient tous au miracle. Et ils eurent tôt fait de se précipiter dans l'église pour assister à la grand-messe que célébrait le père abbé.

Dans un recoin, sur les pentes de la montagne, le diable se frottait les mains de contentement, alléché à l'idée qu'il allait faire une bonne récolte d'âmes. Il en profiterait pour repeupler l'enfer qui avait tendance, à ce moment-là, à demeurer assez désert, cela par la faute des prédicateurs qui allaient répandre la bonne parole sur toute la terre.

Mais sitôt la grand-messe terminée, après avoir prononcé le *ita missa est,* le père abbé entonna d'une voix forte le premier chant des vêpres. Les fidèles furent bien étonnés, mais ils suivirent les vêpres avec autant de ferveur qu'ils avaient suivi la messe. Et quand tout fut terminé, ils retournèrent chez eux en bénissant le Seigneur. Quant aux moines, ils eurent droit à un repas de fête où le vin coula à flots, ce qui n'était pas pour leur déplaire.

Cependant, il y en avait un qui n'était guère content, c'était Démo. De rage, il cassa toutes ses griffes sur le rocher sur lequel il s'appuyait, et on en voit encore aujourd'hui les traces. Il comprit qu'il avait été joué et il passa son temps à guetter les moines de Carboeiro. Il aurait bien voulu détruire le monastère, mais, d'une part, les œuvres du diable sont difficiles à détruire tant elles sont solides, et, d'autre part, il avait tellement peur du psautier de saint Cyprien qu'il se tenait prudemment à l'écart, ne voulant rien entreprendre qui pût encore lui nuire.

Mais quand, plusieurs siècles après, le psautier de saint Cyprien eut été transféré à Tolède, le diable prit sa revanche. Il souffla une effroyable tempête sur le monastère de Carboeiro et c'est pourquoi on n'en voit plus aujourd'hui que les ruines.

Santiago de Compostella

La trame de ce récit, recueilli au XIX*e siècle (L. G. Arrivan,* El Folklore de Proaza, 1885*) est répandue dans toute l'Europe, notamment à propos de ponts jetés au-dessus de ravins et de précipices impressionnants. Une histoire analogue est racontée en Bretagne à propos de la cathédrale de Tréguier. Mais, dans la plupart des récits de ce genre, l'astuce du célébrant qui enchaîne la grand-messe et les vêpres est remplacée par la livraison d'un chat ou d'un animal au diable, en guise de paiement. Alors le diable essaie de détruire son œuvre et ne réussit qu'à ôter quelques pierres, ce qui explique l'inachèvement ou l'altération de certains monuments, ponts ou églises.*

LA FEMME ORGUEILLEUSE DE SA BEAUTÉ

Il y avait une fois, dans un village près de Betanzos, une veuve qui était encore jeune et qui était très belle. Elle le savait d'ailleurs et en était très fière. C'est pourquoi elle menait la vie dure à ses soupirants, car nombreux étaient les jeunes gens qui auraient voulu l'épouser, tant à cause de sa fortune que de sa beauté. Mais elle jouait les coquettes et se pavanait volontiers dans des tenues qui n'étaient pas toujours très correctes afin de mettre en valeur les lignes harmonieuses de son corps.

Plusieurs fois, quand le curé prononçait son sermon, à la messe du dimanche dans l'église de son village, il avait mis en garde ses paroissiens contre la coquetterie et l'ostentation qui étaient le lot de certaines femmes. La veuve en question ne se sentait pas concernée, et, quand elle allait à la messe, c'était autant pour se montrer que pour y prier sincèrement.

Un jour, cependant, alors qu'elle s'était fait remarquer par une tenue plus que voyante, le curé la prit à part, après la messe, et il lui dit d'un ton sévère :

– Ma fille, à force de se faire admirer, on lasse les admirateurs et l'on n'a plus que les diables de l'enfer pour vous trouver belle.

– Eh bien ! répliqua la veuve, si tous les diables de l'enfer me trouvent belle, c'est qu'ils ne sont pas si méchants qu'on le dit.

– Prends garde, ma fille, reprit le curé. Les diables sont plus rusés que tu ne le penses et il pourrait t'arriver bien des désagréments en leur compagnie.

Mais la veuve n'avait que faire des remontrances ou des avertissements du curé. Elle s'en retourna chez elle bien décidée à revenir le prochain dimanche avec des vêtements qui mettraient encore davantage en valeur sa beauté.

Or, cette semaine-là, elle alla visiter sa sœur qui habitait un hameau à quelque distance de son village. Elle s'y attarda plus que de coutume et dut s'en revenir alors que la nuit était déjà tombée depuis longtemps. Elle ne se trouva guère rassurée de se trouver ainsi dans l'obscurité sur des chemins qu'on disait hantés par le diable. Elle marcha le plus vite qu'elle put, désireuse d'être au plus tôt dans sa maison où l'attendait un bon feu dans sa cheminée, car, comme c'était l'hiver et qu'il faisait très froid, elle avait pris soin, avant de partir, de placer de grosses bûches dans l'âtre afin de maintenir une chaleur toujours égale dans sa maison.

À la sortie d'un bois, elle dut traverser une prairie qui bordait une rivière. Tout à coup elle entendit bêler dans la nuit.

– Que se passe-t-il, se dit-elle. Faut-il que quelqu'un ait été aussi inconscient pour ne pas rentrer son troupeau alors qu'il fait si froid !

Elle continua son chemin, mais les bêlements reprirent de plus belle. Intriguée, elle s'en alla sur le côté, là d'où semblaient provenir les bêlements. Et elle fut bien surprise de découvrir, blotti contre un rocher, un agneau qui était transi et qui bêlait de désespoir.

– Pauvre animal ! dit-elle. Je ne sais pas à qui tu appartiens, mais ce serait péché de te laisser là mourir de froid pendant la nuit !

Elle prit l'agneau dans ses bras et se hâta de regagner sa maison. Là, elle déposa l'animal près du foyer et entreprit de ranimer les braises. Bientôt une flamme bien claire illumina la salle et la réchauffa, car elle avait pris froid pendant son voyage de retour.

Mais la chaleur réveillait les poux qu'elle avait sur elle. Car, à l'époque, les gens étaient couverts de poux. On n'y pouvait rien, sinon que de les enlever un à un. La veuve sentit de violentes démangeaisons sur son corps, et cela la gênait terriblement.

À la fin, elle enleva sa jupe et se gratta les cuisses. Puis elle entreprit de chasser les poux un par un et, lorsqu'elle en avait entre les doigts, elle les jetait dans le foyer. Et, comme elle en sentait d'autres dans son dos et sur sa poitrine, elle se déshabilla entièrement devant le feu, se gratta et entreprit de se débarrasser de cette vermine.

Elle avait à peine terminé son ouvrage qu'elle entendit un rire strident traverser la salle. Elle se retourna, regarda de tous côtés, mais ne vit personne. Il n'y avait là que l'agneau qui semblait dormir paisiblement, allongé sur l'une des pierres de l'âtre.

Elle crut qu'elle avait rêvé, que c'était le bruit du vent dans les tuiles du toit qui avait provoqué cette sorte de ricanement. Et elle

reprit sa besogne, ouvrant largement les bras et les cuisses pour en extirper les insectes indésirables qui pouvaient s'y cacher.

C'est alors qu'elle entendit distinctement :

– J'ai vu tes jolis têtons ! j'ai vu tes jolies fesses ! j'ai vu ton joli chat !

Elle sursauta, prise de frayeur.

– Jésus ! Marie ! Joseph ! s'écria-t-elle d'une voix tremblotante.

Et elle se signa. Alors, elle vit l'agneau bondir sur ses pattes et se précipiter vers la porte. Celle-ci s'ouvrit immédiatement et l'agneau disparut au-dehors dans un tourbillon de vent tandis que résonnait le rire strident qu'elle avait déjà entendu.

La jeune veuve fut très affectée par cet événement. Le lendemain, elle raconta à ses voisins ce qui s'était passé. Certains, qui étaient des esprits forts, dirent que c'était le curé qui avait fait des tours de magie pour pouvoir la regarder toute nue. Mais la plupart hochèrent la tête gravement et dirent que c'était le diable qui était venu sous la forme d'un agneau, et que c'était bien fait pour elle.

Quoi qu'il en soit, la jeune veuve cessa d'être aussi coquette et aussi fière de sa beauté. Elle revêtit des habits plus modestes et elle épousa un brave garçon avec qui elle fut très heureuse.

Betanzos

*Ce récit humoristique a été recueilli vers la fin du XIXe siècle par J. Vasconcellos (*Revista de Guimarães, *1889, vol. XVI). Il s'agit ici d'un conte moralisateur très imprégné de christianisme austère, mais qui témoigne d'antiques croyances concernant les métamorphoses du diable. Dans toute la Galice, la tradition rapporte que le diable, souvent appelé Démo, se présente souvent sous des aspects animaux pour jouer des farces aux humains et pour se moquer de leurs petits travers. Il faut noter aussi une légère touche d'anticléricalisme issue d'une croyance persistante dans les sociétés rurales, à savoir qu'un prêtre, capable d'exorciser, est aussi crédité du pouvoir de « faire des tours de physique », c'est-à-dire des opérations magiques.*

LA *MEIGA* ET LE PÊCHEUR

À Corcubion, non loin du cap Finisterre, là où sont les extrémités du monde, il y avait un pêcheur qui était jeune et beau et dont toutes les filles du pays voulaient devenir la femme. Mais le pêcheur n'était pas pressé de se marier. Il menait tranquillement sa vie, ne travaillant que pour pouvoir vivre honorablement et ne pensait nullement à thésauriser pour assurer sa vieillesse.

Un jour qu'il était allé rendre visite à des parents dans une ferme éloignée et qu'il revenait à pied sur un sentier, il rencontra une *meiga* qui était assise sur un tronc d'arbre. Il la salua aimablement, comme il faisait chaque fois qu'il rencontrait une femme. Pourtant, il savait bien que c'était une *meiga,* car elle avait des yeux trop clairs pour appartenir à la race des hommes.

– Où vas-tu, beau garçon ? dit-elle.

– Je rentre chez moi, répondit-il.

– Tu rentreras chez toi quand je le voudrai, dit la *meiga.* Il faut d'abord que tu me promettes de m'épouser.

Il la regarda attentivement. Elle était jeune et très belle, mais c'était une *meiga.* Il savait bien qu'il n'était pas possible d'épouser une femme de cette sorte.

– Je n'ai nulle intention de me marier, répondit le pêcheur, que ce soit avec toi ou avec une autre.

– Ce sera avec moi et avec nulle autre, dit-elle. Et si tu ne veux pas me promettre de m'épouser, je te rendrai la vie impossible.

– Je ne te promettrai rien du tout ! s'écria le pêcheur.

Et, sans plus attendre, il se remit à marcher et retourna chez lui. Là, il se mit en devoir d'allumer le feu dans la cheminée pour préparer son repas du soir. Mais il eut beau mettre du bois sec dans le foyer et battre le briquet, il ne put réussir à éclairer son feu. De guerre lasse, il mangea froid et se coucha tôt. Et le lendemain, il se leva et se prépara pour aller en mer. Il prit ses filets, porta ses rames sur son épaule et se dirigea vers le port. Il détacha sa barque et s'en alla pêcher.

Il faisait beau et il y avait très peu de vent. Bientôt le pêcheur sentit une torpeur peser sur sa tête. Il cessa de pêcher et s'allongea dans sa barque, se disant qu'un petit somme lui ferait du bien.

Il dormit presque toute la journée. Il se réveilla tout à coup en sentant que quelqu'un lui tâtait les jambes et disait tout bas :

– Oh ! les bonnes petites jambes !

Puis il sentit qu'on lui palpait les cuisses. Et la même voix murmurait :

– Oh ! les bonnes petites cuisses !

Il se redressa, mais il ne vit personne. Il était seul sur sa barque et la barque était ancrée dans une anse rocheuse, à l'écart de tout. Mais il n'y avait âme qui vive sur le rivage, et le pêcheur se trouvait fort perplexe.

Tout à coup, il entendit la même voix dire, beaucoup plus fort :

– Apportez-moi la hache que je lui coupe les jambes et les cuisses !

Le pêcheur suait de peur, mais il ne souffla pas un mot. Et pourtant, la voix recommençait à dire :

– Oh ! les bonnes petites jambes ! Oh ! les bonnes petites cuisses !

Et cela de plus en plus fort. Et bientôt, ce fut une voix de tonnerre qui cria :

– Apportez-moi la hache ! apportez-moi la hache !

À ce moment-là, quelque chose sauta hors du bateau et se mit à nager à grandes brasses, comme un poisson. Le pêcheur ne comprenait pas ce qui arrivait. Il attendit sans bouger et sans rien dire. Enfin, quand le bruit fut calmé, il se glissa lui-même hors de la barque et regagna le rivage. Là, il regagna sa maison en toute hâte, sans attendre que le phénomène revînt. Mais il avait eu tellement peur qu'il en fut malade pendant quinze jours.

Quand il fut guéri, il décida de retourner à la pêche. Mais dès qu'il fut sortit de sa maison, il rencontra la *meiga*. Elle était assise sur un rocher, sur le bord du chemin et elle le regardait avec des yeux brillants.

– Bonjour à toi, mon garçon, dit-elle. As-tu réfléchi à ce que je t'ai demandé l'autre jour. Vas-tu me promettre de m'épouser ?

– Je ne promets rien du tout à personne ! s'écria le pêcheur de fort mauvaise humeur.

Et il s'en alla vers le port. Il prit sa barque et s'en alla pêcher dans l'estuaire. Mais comme il se penchait à un endroit pour voir s'il y avait du poisson, il vit, au fond de la mer un vieux coffre délabré qui laissait échapper des monceaux de pièces d'or qui étincelaient de toutes parts. Sans perdre un instant, il jeta l'ancre et, se dépouillant de ses vêtements, il plongea.

Quand il arriva sur les pièces d'or qu'il voyait, il tendit ses mains et en ramassa deux pleines poignées. Alors, il remonta vite jusqu'à sa barque et y déposa son butin. Mais à sa grande stupeur, il vit que c'étaient des cailloux qui se trouvaient dans la barque.

– Je me suis trompé ! s'écria-t-il. Dans ma hâte, j'ai ramassé n'importe quoi.

Il regarda sous la mer et y vit encore le coffre avec les pièces d'or qui en débordaient. Il plongea de nouveau, mais cette fois, il avait pris soin d'emporter un sac qu'il avait dans sa barque. Vite, une fois arrivé au fond de la mer, il remplit le sac et revint à la barque. Après s'être hissé à bord, il reprit sa respiration et déversa le contenu du sac dans la barque. Mais ce n'étaient que des cailloux.

Alors il entendit une voix qui disait tout bas, puis de plus en plus fort :

– Qui veut trop n'a rien ! qui veut trop n'a rien ! qui veut trop n'a rien !

Le pêcheur avait beau regarder autour de lui, il n'y avait personne dans les environs. Il était seul sur cette partie de la côte, et seules les mouettes tournoyaient en espérant récolter quelques-uns des poissons qu'il pêcherait. Mais il n'avait plus envie de pêcher. Il retourna au port et reprit le chemin de sa maison. Mais il était tellement déçu parce que les pièces d'or qu'il avait vues n'étaient que des cailloux qu'il en attrapa les fièvres et qu'il resta quinze jours malade dans son lit.

Quand il fut guéri, il décida d'aller passer la soirée à l'auberge. Il sortit de sa maison et, à l'entrée de la ville, il rencontra la *meiga*. Elle était assise sur un banc et elle était plus belle que jamais. Mais ses yeux étaient si brillants qu'on avait peine à soutenir son regard tant il brûlait et tant il faisait mal.

– Veux-tu m'épouser ? demanda la *meiga*.

– Je n'épouserai personne ! répondit le pêcheur.

Et il s'en alla droit à l'auberge. Il y but beaucoup en compagnie de ses amis. Et il était très tard quand il voulut s'en aller. La nuit

était très noire. Heureusement, il connaissait parfaitement le chemin qui menait à sa maison.

Or, il était presque arrivé quand il aperçut une belle lumière qui semblait surgir de la terre. Il s'approcha et se pencha pour examiner ce que c'était. Il vit alors un couloir qui s'ouvrait sous la terre et qui semblait devenir de plus en plus large. Intrigué, il voulut en savoir davantage. Il s'engagea dans le trou, suivit le couloir et déboucha dans une vaste salle où la lumière surgissait inexplicablement de toutes les parois. Et pourtant, il n'y avait rien dans cette salle, pas même la plus petite trace d'une lampe qui aurait pu provoquer cette lumière.

Il en était là de ses réflexions quand il se sentit saisi aux jambes et au bras. Quelque chose qu'il ne voyait pas le tenait et l'obligeait à se coucher sur le sol. Et une voix dit doucement :

– Oh ! les bonnes petites jambes !

Une autre voix sembla répondre :

– Oh ! les bonnes petites cuisses !

La première voix reprit :

– Oh ! les bons petits bras !

La seconde voix dit encore :

– Oh ! les bonnes petites mains !

Le pêcheur était terrifié. Il tentait de se remettre sur pieds, mais il ne le pouvait pas, plaqué qu'il était au sol par des mains qu'il ne voyait pas, mais qui semblaient très puissantes. Alors, une troisième voix dit d'un ton beaucoup plus fort :

– Oh ! la bonne petite tête ! Oh ! la bonne petite tête !

Mais ce qui ajouta à la terreur du pêcheur, ce fut de voir une hache se promener dans les airs et se diriger vers lui. La hache tournoya au-dessus de sa tête et l'être invisible qui la maniait semblait vouloir lui couper la tête.

– Au secours ! cria le pêcheur.

Alors il vit la *meiga* qui s'approchait. Elle saisit la hache de sa main blanche, et quand elle l'eut saisie, la hache disparut. Et le pêcheur se sentit délivré des mains invisibles qui le maintenaient au sol. Il se redressa et regarda la *meiga.* Elle était plus belle que jamais et ses yeux encore plus brillants que les autres fois. Elle souriait et regardait le pêcheur avec beaucoup de douceur.

Le pêcheur était soulagé de voir que la *meiga* se trouvait là. Elle venait de le délivrer d'une situation atroce et il espérait bien qu'elle le ferait sortir de cet étrange endroit où il n'aurait jamais dû pénétrer.

– Veux-tu m'épouser ? demanda-t-elle.

Le pêcheur ne s'entendit même pas répondre.

– Oui, dit-il, je le veux bien.

Le jeune épousa la *meiga* à ce qu'on raconte, et il quitta son métier de pêcheur. Il s'établit avec sa femme sur une colline, au milieu des bois et personne ne sut jamais de quoi ils vécurent. Mais ils eurent de nombreux enfants, et, actuellement encore, ce sont des descendantes de la *meiga* et du pêcheur que les hommes rencontrent parfois, le soir, quand l'obscurité envahit la terre. Et, à chaque fois, ces femmes demandent :

– Veux-tu m'épouser ?

Corcubion

Ce conte, assez archaïque (inédit, transcrit et traduit par Laura Palomo des archives du Museo do Pobo Galego*) témoigne de la ferme croyance des anciens Galiciens dans le pouvoir magique des* meigas. *Mais c'est aussi l'exaltation du pouvoir de la femme celte, seule véritable détentrice de souveraineté et qui choisit en toute liberté, de sa propre volonté, l'homme qu'elle désire épouser. Cela dit, le schéma de ce conte est traditionnel et on le retrouve à peu près partout. Mais généralement, l'histoire tourne mal, et la fée délaissée se venge cruellement de son abandon par l'homme. Ici, au contraire, la fée amoureuse, si elle soumet le pêcheur à des épreuves – qui sont toutes fictives et symboliques –, ne se conduit pas de façon négative. Mais l'ambiguïté demeure quant au statut social – et moral – de la* meiga *dont les descendantes ont, semble-il, certaines analogies avec les prostituées. Ce n'est pas le moindre paradoxe soulevé dans ce genre de conte dont l'origine est incontestablement celtique, mais qui est exprimé dans une société très christianisée où la fée est nécessairement dévalorisée, voire diabolisée.*

LA *COMPAÑA*

Il y eut une fois à Vigo un groupe de femmes qui s'étaient réunies pour passer la soirée. Elles se connaissaient depuis toujours, bien qu'elles fussent d'origine différente, et elles avaient plaisir à se rencontrer. Au cours de la conversation, on en vint à parler de la *Compaña.* Aussitôt, toutes celles qui bavardaient à tort et à travers se turent et prêtèrent l'oreille à celle qui parlait.

– Nous revenions de la pêche, mon mari et moi, disait-elle. Nous avions pris beaucoup de poissons et nous étions très satisfaits, car nous savions que nous aurions à manger pour toute la semaine. Mais nous avions tardé et la nuit était tombée depuis longtemps. Cependant, comme c'était la pleine lune, nous pouvions voir ce qui nous entourait comme si cela avait été pendant la journée. Nous rentrions chez nous, sur le sommet de la falaise et nous gravissions une pente. C'est alors que j'ai vu la *compaña.* Elle frôlait à peine le sol, et je crois bien qu'il y avait de la distance entre la terre et ceux qui composaient la *compaña,* je peux l'affirmer. Et tous ceux de la *compaña* avaient les bras levés, bien séparés du corps, un peu comme les avions quand ils sont en vol. C'était très effrayant. Mon mari n'a pas vu la *compaña,* et pourtant j'étais avec lui. Je lui en ai parlé ensuite et je lui ai décrit ce que j'avais vu, mais il ne m'a pas cru. J'en ai parlé aussi à mon père, mais il m'a traitée de folle et m'a demandé de ne jamais raconter cela à quiconque. Pourtant, je sais que j'ai vu la *compaña* et je suis prête à le jurer sur les Saints Livres.

Une autre femme prit alors la parole.

– Moi aussi, j'ai vu la *compaña*. Un jour, je me trouvais à ma fenêtre, un soir d'été, alors que le soleil avait disparu derrière les montagnes. Je regardais le ciel parce que le ciel était beau, et c'est alors que j'ai vu la *compaña* devant moi, comme une tornade que rien ne pouvait arrêter. J'en ai eu tellement de peur que mon foulard s'est envolé et que je n'ai même pas pu le rattraper. Ensuite, j'ai regardé du côté de la mer : il y avait de petits oiseaux, probablement des rapaces, qui tournoyaient sur la plage, et qui survolaient la *compaña*. Ils étaient tous bien en ordre, comme s'ils allaient conquérir le ciel. La *compaña* venait de la Punta del Centulo et se dirigeait vers la plage de Melide, en longeant le bord de mer, du côté du sud, je m'en souviens très bien. Il y a là un promontoire, au bout de la plage, et c'est là que la *compaña* saute par-dessus les rochers et disparaît par-derrière. Et je n'étais pas seule à la voir, car mon fils était avec moi et il a raconté partout ce qu'il avait vu.

Une autre femme intervint dans la conversation.

– Je te crois, dit-elle, bien que je n'aie jamais vu moi-même la *compaña*. On m'a bien répété que la *compaña* n'apparaît pas à tout le monde. Celui qui en a peur ou celui qui ne veut pas la voir ne la verra jamais. Il n'y a que ceux qui ont du cœur qui peuvent l'apercevoir, et encore faut-il que ce soit le soir et qu'il y ait clair de lune. Sans cela, on n'entend que des bruits dans la nuit et on ne sait pas ce qui se passe. Alors, on prie la Sainte Vierge et on se rendort, en espérant que les esprit mauvais ne viendront pas troubler son repos.

– Certes, dit la première femme, ce n'est pas facile d'oublier. La *compaña* est terrifiante pour ceux qui ne sont pas les amis de Dieu.

– Mais qu'est-ce donc que la *compaña* dont vous parlez ? demanda une autre femme qui se tenait à l'écart. Vous n'arrêtez pas d'en avoir peur et, pourtant, chacune d'entre vous a le désir de la rencontrer ? Vous aimez sans doute vous faire peur en racontant des histoires terrifiantes.

– Tais-toi, malheureuse ! s'écria la première femme. Tu ne sais pas ce que tu dis ! je préférerais bien ne l'avoir jamais vue, cette *compaña,* car elle laisse un goût bien amer dans notre mémoire !

– Oui, dit la deuxième femme, je suis comme toi, et j'aimerais mieux ne l'avoir jamais vue, car elle est effrayante. Je l'ai aperçue bien des fois depuis lors. Connaissez-vous le refrain qui dit que celui qui veut parler avec un mot doit d'abord lui desserrer les dents ? Eh bien ! c'est ce qu'il faudrait faire si l'on avait la chance de pouvoir mettre la main sur une des personnes qui fait partie de la *compaña*. Il aurait sûrement bien des choses à raconter.

– Parce que ceux qui sont de la *compaña* sont des morts ? demanda la femme qui n'avait jamais vu la *compaña*.

– Certes oui, répondit la première. D'où vient donc qu'on ne puisse les toucher ? Ce sont des fantômes et non des êtres vivants.

– Je ne sais pas ce que c'est, dit encore une autre, mais une fois que j'étais à la porte de ma maison et que je regardais au-dehors, j'ai vu passer la *compaña* au-dessus des rochers du rivage. Eh bien ! c'était une lumière qui se déplaçait, une très grande lumière qui tournoyait, avec des rayons comme ceux du soleil. Et j'en ai été si effrayée que je suis bien vite rentrée dans ma maison.

Une des femmes, qui n'avait encore rien dit, prit la parole.

– Je vais vous expliquer comment c'est. On voit d'abord une petite lumière qui se transforme bientôt en une roue, comme ça, très grande, bien ronde, ronde comme une boule de feu. Et par-derrière, il y a d'autres boules semblables, mais toutes petites. Mais si l'on regarde bien, on s'aperçoit que la grosse boule qui est devant, c'est un homme vivant qui porte une lumière au bout d'un grand bâton.

« Cet homme, il est très dangereux, car s'il vous attrape, il vous remet la *fadra,* c'est-à-dire le bâton au bout duquel il y a la lumière. En fait, ce bâton, c'est un os, probablement un os d'homme. Et, une fois qu'il vous a remis la *fadra,* cet homme quitte la *compaña* et rentre chez lui. Mais c'est désormais à vous de mener la *compaña,* jusqu'au moment où vous pourrez passer la *fadra* à quelqu'un d'autre. Car voyez-vous, c'est toujours un homme vivant qui mène la *compaña.*

« C'est pourquoi il faut toujours éviter de croiser la *compaña.* Quand on la voit, il faut se mettre de côté pour éviter que celui qui la mène ne vous mette la *fadra* entre les mains. Pour éviter cela, on doit mettre sa main dans la poche, croiser les doigts, ne pas tourner le dos à la *compaña,* mais ne jamais aller à sa rencontre.

– Moi, dit une autre, j'ai connu un homme qui était allé avec la *compaña.* Il s'agit de Pepe, celui qui habite à Molins. Une fois, il est venu dans mon village et il nous a dit que mourrait une femme qu'on appelait Carmen, et puis il a ajouté que mourraient également Manuel, Andreo et son fils. Eh bien ! cela est arrivé. Ils sont tous morts comme il l'avait dit, au bout de quelques semaines. Alors, on lui a demandé pourquoi il avait su tout cela. Il a répondu que c'était parce qu'il avait mené la *compaña* et qu'il était allé trois fois chez ces gens-là. Or, quand la *compaña* passe trois fois chez quelqu'un c'est qu'il doit mourir bientôt.

Les femmes se remirent à bavarder toutes ensemble et ce fut un grand brouhaha dans la pièce où elles se tenaient. Chacune y allait de son histoire, car toutes, sauf une, avaient rencontré la *compaña,* ne fût-ce qu'une seule fois. Mais elles en faisaient des descriptions qui n'étaient pas forcément les mêmes.

L'une d'elles attendit que le calme revînt, et elle raconta à son tour ce qu'elle savait.

– Moi, j'ai vu la *compaña* le soir des Trépassés. On dit partout que c'est le seul jour où on ne peut pas la voir, parce qu'alors les gens qui sont dans la *compaña* se reposent. Mais ce n'est pas vrai, je vous l'affirme, car moi, je l'ai vue comme je vous vois actuellement. C'était il y a deux ans et j'habitais dans une des îles Sisargas. Cela a été d'abord une grande lumière de la hauteur d'une personne qui s'avançait sur le chemin, et ensuite il y avait d'autres lumières qui suivaient la première, une par une parce que le chemin était très étroit. Et elles allaient très vite, comme si elles glissaient sur le sol.

« Il y avait d'autres gens dans l'île à avoir rencontré la *compaña,* mais jamais le soir des Trépassés. Ils disaient tous que c'était très dangereux, parce que ceux qui sont dans la *compaña* t'obligent à aller avec eux toutes les nuits, entre dix et onze heures, au moment où le soleil s'est couché et quand la lune n'est pas encore levée. Et, tu ne peux pas refuser, il faut y aller. Ils viennent à la porte de ta maison et ils t'appellent par ton nom. Parfois, ils se contentent de t'emmener dans leur course, mais parfois ils essaient de te faire porter la *fadra.* Là, il faut te défendre, ne pas te laisser faire, car ce serait encore bien pire. On répète souvent un refrain dans cette île, un refrain qui dit qu'à partir de dix heures la nuit est à qui elle est. Mais assurément, c'est à la *compaña* qu'elle appartient.

« Tout cela, je l'ai raconté à un prêtre de Vigo qui est très savant. Il m'a conseillé de ne jamais sortir le soir sans avoir une branche d'if trempée dans de l'eau bénite, et de tracer une croix sur la porte de ma maison pour que la *compaña* ne puisse pas m'appeler et me faire sortir de chez moi. Autrement, si tu oublies cela, tu es obligé d'y aller quand ils t'appellent.

La femme qui n'avait jamais vu la *compaña* dit qu'elle ne croyait rien de ce que les autres racontaient et que c'étaient des hallucinations. Mais quand les femmes se séparèrent pour rentrer chacune chez elle, celle qui n'avait jamais rencontré la *compaña* aperçut une lumière dans le chemin et qui approchait d'elle à toute vitesse. Elle se jeta de côté et attendit que la lumière eût disparu dans les ténèbres. Et depuis cette nuit-là, la femme n'a plus jamais dit qu'elle ne croyait pas à la *compaña.*

Vigo

Ce récit (inédit, transcrit et traduit par Laura Palomo des archives du Museo do Pobo Galego*) paraît être une compilation de différentes superstitions observées çà et là. Il s'agit en tout cas d'une interprétation très spéci-*

fique à la Galice du thème bien connu de la « Chasse sauvage », répandue dans toute l'Europe, et qu'on appelle en France soit la « Chasse Arthur », soit la « Mesnie Hellequin ». Mais pour ces dernières, il est question d'un roi ou d'un prince, mort depuis longtemps, qui est condamné à mener chaque nuit une troupe de chasseurs maudits, et cela pour avoir chassé un jour de fête au lieu d'aller assister à la messe. Mais le thème est beaucoup plus ancien, puisqu'on le retrouve dans la légende primitive – et païenne – du roi Arthur lancé dans une poursuite fantastique d'un sanglier magique qu'il ne parvient jamais à rattraper. L'originalité de la légende galicienne réside dans le fait que le meneur de la compaña *est un vivant qui ne peut être délivré qu'après avoir transmis la malédiction à un autre vivant. On ne peut que penser à un conte très répandu, celui des « Trois Poils du diable », où l'on voit un passeur maudit qui tente désespérément de transmettre sa fonction à celui de ses passagers qui voudrait prendre les rames à sa place. On ne peut manquer non plus de faire un rapprochement entre cette « compagnie » et l'équipage de l'*Ankou, *dans le légendaire breton. La rencontre de l'*Ankou *est présage de mort prochaine. Quant à l'*Ankou, *c'est toujours le dernier défunt de l'année.*

LE DÉFUNT AUX GRANDES DENTS

Dans le temps jadis, on n'enterrait pas les morts. On les laissait sur le bord des chemins et ce sont les oiseaux de proie qui les faisaient disparaître. Ce n'était pas comme aujourd'hui où on les mène au cimetière et où le prêtre dit des prières sur leur tombe pour qu'ils aillent plus vite au paradis.

Dans ce temps-là, il y avait un jeune homme qu'on appelait Xosé et qui habitait près de Vimianzo. Un soir, il était allé rendre visite à sa fiancée qui se trouvait dans un village, non loin de là, et il rentrait à la tombée de la nuit en se hâtant car il craignait l'obscurité. Au bord du chemin, il aperçut un mort qu'on avait laissé là. Il le regarda un instant et dit :

– Par la Vierge bénie, comme tu as de grandes dents et qui paraissent bien solides ! avec cela, je suis sûr que tu pourrais manger le bois de ma table !

Puis il reprit son chemin vers sa maison. Mais derrière lui, le mort s'était levé et il l'avait suivi. Quand Xosé fut entré chez lui, il ferma soigneusement la porte et alluma son feu pour préparer son repas. Or le mort entra dans la maison sans passer par la porte. Xosé, qui allait commencer à manger, lui montra le plateau de la table et lui dit :

– Mange donc, camarade, je t'en prie, ne te gêne pas.

Mais le mort aux grandes dents lui répondit :

– Si cela ne te fait rien, je préférerais du pain et un peu du repas que tu as préparé, car je n'aime pas le bois.

Xosé lui donna du pain et partagea son repas avec lui. Quand ils eurent terminé, le mort se leva pour prendre congé.

– Je te remercie de ton accueil, dit-il, mais maintenant, il faut que tu viennes avec moi. Tu dois m'accompagner jusqu'à l'endroit où tu m'as trouvé.

– Comment cela ? s'écria Xosé. Il n'en est pas question. Cela n'a jamais été dans nos conventions, je suppose. D'abord, je ne t'ai pas invité. Tu es venu de ton plein gré et je n'ai fait que t'accueillir par gentillesse.

– Tu te trompes, dit l'autre. C'est toi qui m'as invité à manger le bois de ta table.

Xosé n'avait nulle envie de sortir dans l'obscurité en compagnie du mort aux grandes dents. Il répéta avec obstination qu'il ne bougerait pas de sa maison.

– Tu dois pourtant venir avec moi, puisque c'est toi qui m'as amené chez toi. Mais si tu ne le veux pas aujourd'hui, il faudra que tu me jures de venir me retrouver demain à l'endroit où tu m'as vu.

– J'irai te rejoindre demain à l'heure même où je t'ai trouvé, dit Xosé.

Alors le mort aux grandes dents sortit de la maison de la même façon qu'il y était entré, c'est-à-dire sans ouvrir la porte. Xosé demeura donc seul cette nuit-là, mais il ne dormit pas beaucoup, tant son aventure l'avait troublé.

Dès le matin, il alla voir le curé de la paroisse et lui raconta ce qui s'était passé. Le prêtre réfléchit pendant un long moment, puis il lui dit :

– Il faut que tu ailles au rendez-vous, sinon tu aurais à t'en repentir. Mais je vais t'aider autant que je le pourrai. Il faut que tu y ailles en tenant un poulet à la main. Et rassure-toi, je viendrai avec toi. Mais je t'avertis d'une chose : ne tourne jamais ton dos du côté du mort. De plus, tu devras préparer deux tombes et tu les laisseras ouvertes.

Le soir, ils allèrent ensemble à l'endroit où Xosé avait trouvé le mort. Ils durent se battre, parce que le mort aux grandes dents ne voulait pas venir avec eux.

– Montre-moi ton dos ! disait-il à Xosé. Montre-moi ton dos !

Bien entendu, Xosé se gardait bien de tourner le dos du côté du mort. Et celui-ci répétait sans cesse en se lamentant :

– Montre-moi ton dos et non pas ton visage !

Ils se battirent jusqu'au lever du jour. Alors, quand le soleil eut commencé à éclairer le monde, le mort dit à Xosé :

– À présent, tu peux m'emmener où tu voudras. Mais maudite soit l'âme qui t'a si bien enseigné !

Ils allèrent à l'endroit où Xosé avait creusé les deux tombes. Le prêtre dit à Xosé de mettre le poulet dans l'une des tombes. Alors le mort aux grandes dents se précipita dans la tombe au milieu d'un grand tourbillon de flammes et dans un bruit si épouvantable qu'on l'entendit dans toutes les paroisses d'alentour.

Le curé expliqua à Xosé que le mort aux grandes dents avait cru que le poulet était Xosé lui-même et il s'était précipité pour le dévorer, car il était furieux que Xosé ne lui eût point tourné le dos. S'il avait tourné son dos du côté du défunt, celui-ci l'aurait emmené avec lui en enfer, car c'était un damné que le grand Satan avait chargé de recueillir le plus d'âmes humaines possibles pour peupler son royaume.

Quand on referma les deux tombes, on entendit encore un grand bruit, comme si de grosses pierres tombaient dans un abîme, et la terre trembla. Puis tout redevint calme, et Xosé ne fut jamais plus importuné par le défunt aux grandes dents.

Vimianzo

Ce conte (inédit, transcrit et traduit par Laura Palomo des archives du Museo do Pobo Galego*) fait partie de toute une série répandue dans l'Europe entière. Le thème en est l'invitation faite à un mort de partager son repas. Le « festin de pierre » qui conclut le* Don Juan *de Molière appartient à la même tradition. La morale du récit est assez nette : quand on manque de respect à un défunt, quand on le nargue, il se venge en essayant d'entraîner le perturbateur dans la mort et même dans l'abîme infernal. Voir à ce sujet J. Markale,* Contes de la Mort des pays de France, *Paris, Albin Michel, 1992.*

LE CORPS OUVERT

C'était autrefois, mais il n'y a pas tellement longtemps, dans un village près de la Ria de Santa Maria. Il y avait une jeune fille qui disait toujours à sa marraine :

– Non loin d'ici, marraine, il y a quelqu'un qui est « aux obscures ».

Au début la marraine croyait que sa filleule inventait des histoires. Mais comme la jeune fille persistait à dire cela tous les jours, elle alla avertir le curé. Celui-ci chercha bien dans tout le village qui pouvait bien être « aux obscures », mais il n'arrivait pas à trouver la personne dont parlait la jeune fille.

Un jour, cependant, comme il visitait l'une de ses paroissiennes, il vit celle-ci se troubler lorsqu'il lui demanda de réciter ses prières devant lui.

– Qu'as-tu donc, ma fille ? lui demanda-t-il.

– Il y a des gens qui meurent ici, répondit-elle, et ils sont tous « aux obscures ». Il faut leur donner de la lumière. Quand les gens meurent et qu'ils n'ont pas de lumière, ils s'en vont « aux obscures ».

Et, après avoir prononcé ces paroles, la femme tomba sur le sol, évanouie. Le curé fut effrayé de la voir ainsi. Il appela son vicaire et tous deux chantèrent des psaumes sur la femme inanimée. Alors, pendant qu'ils chantaient, des âmes quittèrent le corps de la femme et s'en allèrent. C'est comme cela que les deux prêtres s'aperçurent

que la femme était un « corps ouvert ». Car un « corps ouvert », c'est quelqu'un en qui les âmes errantes peuvent se mettre sans que personne ne puisse s'en apercevoir. Tout le monde n'est pas un « corps ouvert », bien sûr, mais il y en a qui le sont parce qu'ils sont fragiles. C'est comme s'ils avaient reçu une blessure dont la plaie se referme difficilement. Les âmes s'y précipitent, et il y en a parfois beaucoup. Mais quand la plaie est refermée, les âmes ne peuvent plus sortir à moins que l'on ne chante des prières sur la personne.

Les deux prêtres cessèrent de chanter et dirent à la femme :

– Qu'est-ce que tu as ? Es-tu malade ?

– Je ne suis pas malade, répondit la femme, mais j'ai « le corps ouvert ».

Plus on la questionnait, plus elle parlait et plus les âmes sortaient. À la fin, elle ne dit plus rien, et les prêtres comprirent que toutes les âmes qui avaient été enfermées en elle étaient parties. La femme dormit pendant plusieurs jours, comme si elle était épuisée. Quand elle se réveilla, elle quitta sa maison et s'en alla dans la montagne, et personne ne savait où elle trouvait un refuge.

Un jour, quelqu'un la rencontra. Elle cueillait des fruits sauvages et les mangeait. Elle était maigre et pâle, et elle paraissait effarouchée.

– As-tu été malade ? lui demanda-t-on.

– Oui, répondit-elle. J'allais très mal. Mais on ne m'a pas guérie, car j'ai le « corps ouvert ». Alors, toutes les âmes qui sont « aux obscures » viennent se mettre en moi, et elles me font parler et chanter, ce qui est très pénible.

– Mais pourquoi ces âmes viennent-elles se mettre en toi ?

– Parce qu'elles sont « aux obscures ». Elles sont privées de lumière et elles se manifestent en moi pour qu'on ne les oublie pas. Elles ont besoin de lumière et elles ne peuvent en obtenir que si on prie pour elles ou si elles peuvent faire du bien à ceux qui sont vivants. C'est pourquoi elles me disent de chanter et de dire ce qu'il faut pour guérir ceux qui souffrent. Mais personne ne veut m'écouter, et je ne peux guérir tant que ces âmes sont en moi, en proie « aux obscures ».

On ramena la femme au village. Elle s'installa de nouveau dans sa maison et les gens vinrent la trouver pour qu'elle pût leur dire comment se guérir. Elle a soigné ainsi beaucoup de personnes qui étaient malades. Et à chaque fois que quelqu'un était guéri, une âme s'en allait d'elle. Bien sûr, il y a des gens pour prétendre que c'est une *bruxa*. Mais je sais bien, moi, que ce n'est pas une sorcière : c'est un « corps ouvert » en qui les âmes qui sont « aux obscures » se mettent pour obtenir la lumière.

Ortigueria

Cet étrange récit recueilli à la fin du XIXe *siècle par J. Vasconcellos (*Revista de Guimarâes, *1884, vol. I) est tout à fait particulier à la Galice. Il s'agit certes des « âmes du purgatoire » condamnées à errer un certain temps sur des zones frontières pour expier quelque faute passée et qui peuvent être rachetées, soit par des prières, soit par des actes généreux. Mais là où ce récit prend toute sa dimension et aussi toute sa beauté, c'est dans la notion de « corps ouvert ». Car généralement, dans les pays de tradition catholique, ce sont les diables qui s'introduisent dans le corps des vivants et qui les envoûtent, nécessitant un exorcisme pour les chasser. Ici, ce sont les âmes des simples mortels, privés de lumière, qui attendent d'être illuminées par un geste de charité de la part des vivants. Le contexte est typiquement celtique, le purgatoire étant une « invention » des Irlandais et la « Communion des Saints » étant la transcription chrétienne de la fête celtique de* Samain, *où le temps est aboli et où le monde des morts et celui des vivants communiquent étroitement.*

LA JUMENT MAUDITE

C'était un village dans la sierra de Outes. Les habitants y vécurent tranquilles pendant de longues années jusqu'au moment où arriva une vieille femme qui était *bruxa*. Depuis lors, ils n'eurent de cesse de se battre entre eux et de se causer du tort. Il faut dire que la *bruxa* y mettait du sien, car elle ne cessait de colporter les histoires des uns chez les autres et de se répandre en calomnies sur tout le monde. Bref la vie devenait impossible dans ce village autrefois si paisible.

Les plus sages d'entre eux se réunirent et dirent qu'il n'y avait qu'une solution : faire partir la *bruxa* le plus vite possible afin qu'on n'entendît plus jamais parler d'elle. Ils allèrent trouver le curé, et tous ensemble, ils vinrent à la maison de la sorcière. Celle-ci les regarda venir avec son œil méchant, prête à leur jeter des sorts et à leur envoyer les pires maux de la terre.

– Cela suffit comme cela ! s'écria le curé. Il est temps pour toi de déguerpir. Si tu es encore là demain matin, je te promets que je viendrai ici avec deux autres prêtres et que je prononcerai l'exorcisme sur ta maison. Et tu seras foudroyée par ton maître, le grand Satan, pour qui tu as renié Notre Seigneur.

La vieille *bruxa* prit très au sérieux la menace du curé. En hâte, elle rassembla ses frusques, fit son baluchon, prit son bâton, qui était fourchu au bout, et s'en alla. Mais avant de quitter le village, elle se tourna et dit :

– Ce n'est pas parce que je ne serai plus là que vous serez à l'abri. Je jure, par le diable, que vous vous en repentirez.

Et elle s'en alla après avoir prononcé des paroles incompréhensibles.

À quelque temps de là, un jeune homme du village s'en revenait le soir, après avoir passé de longues heures dans une auberge, en compagnie des filles. Il était passablement éméché lorsqu'il passa sur un sentier de montagne qui dominait un grand précipice. Il faisait très sombre et le jeune homme, un peu dégrisé, savait très bien que le moindre faux pas le ferait tomber dans l'abîme où il s'écraserait sur des roches aiguës. Il avançait lentement et son pied tâtonnait à droite et à gauche. Il se rappela qu'il avait emmené un cigare et il s'arrêta pour l'allumer : la lueur qui s'en dégageait le réconforta et il se remit à marcher d'un pas plus assuré.

Il venait à peine de quitter l'endroit le plus dangereux qu'il se retrouva sur un plateau où il distingua les contours d'une maison entourée d'arbres très sombres. Il ne se souvenait pas d'avoir vu une maison en cet endroit et se demandait s'il ne s'était pas égaré. Mais non, c'était bien le chemin, il le reconnaissait parfaitement. Seule, la maison lui était étrangère.

Il vit alors sortir de la maison un grand homme vêtu d'un manteau noir et qui tenait un gros chien en laisse. L'homme vint vers lui et le chien se mit à gronder sinistrement. Le jeune homme n'était rien moins que rassuré et, du coup, toute son ivresse se dissipa.

– Écoute ! Écoute ! dit le grand homme noir en s'approchant de plus en plus près.

Le jeune homme eut tellement peur qu'il se signa et s'écria :

– Sainte Anne ! Sainte Anne, protège-moi !

Instantanément, l'homme noir et son chien disparurent dans la nuit, et il ne vit même plus les contours de la maison qui l'avait tant intrigué. Néanmoins, il claquait des dents et se sentait mal, comme s'il avait reçu des coups par tout le corps. Il avançait péniblement, quand, au milieu d'un pré, il aperçut un cheval qui hennissait.

– Je me demande bien qui a pu laisser son cheval ainsi tout seul dans la nuit ?

Il s'approcha et vit que c'était une jument, très robuste, mais très fine, avec un beau pelage gris et une crinière abondante. Assurément, c'était une fort belle bête. Le jeune homme se dit qu'après tout il ne risquait rien à emmener la jument, et surtout à la monter, pour rentrer chez lui. Le lendemain, il se promettait de faire savoir qu'il avait trouvé l'animal égaré et qu'il était disposé à le rendre immédiatement à celui qui la réclamerait.

Il monta donc sur le dos de la jument. Elle n'était ni sellée, ni

harnachée, mais le jeune homme s'en moquait bien, car il savait monter à cru. Il arriva ainsi sans encombre au village et mit la jument dans son écurie, lui donnant une bonne ration de foin qu'il avait en réserve. Puis il alla tranquillement dormir en oubliant les peurs qu'il avait ressenties pendant son voyage de retour.

Le lendemain matin, il fit comme il avait dit. Il rechercha quel pouvait être le propriétaire de l'animal. Mais personne ne paraissait avoir perdu de jument. En fait, personne ne pouvait dire à qui appartenait l'animal. Le jeune homme finit par penser que c'était une jument qui venait de bien loin et que, puisqu'il l'avait trouvée et recueillie, elle pouvait bien être à lui. Alors, il la sortit de son écurie et se prépara à l'emmener au pré pour qu'elle pût paître de la bonne herbe fraîche et grasse.

Il avait à peine sorti l'animal de l'écurie que celui-ci poussa de terribles hennissements et se mit à ruer de tous côtés. Il renversa le jeune homme et s'attaqua à toutes les portes qu'il rencontrait, les brisant et s'attaquant même aux fenêtres. Tous les habitants du village fuyaient, épouvantés, devant cette fureur meurtrière. Heureusement, quelques hommes courageux et forts finirent par se saisir de la jument, et l'ayant attachée solidement avec des cordes, ils l'enfermèrent dans une cave. Mais toute la nuit on l'entendit hennir de colère et s'agiter dans la cave.

Au matin, cependant, le silence était revenu. Les hommes se rassemblèrent près de la cave, mais auparavant, ils étaient allés chercher le curé et celui-ci était venu avec son étole et de l'eau bénite.

Avec précaution, on fit sortir la jument de sa prison. Elle passa tranquillement la porte comme si de rien n'était et apparut aux yeux de tous. C'était vraiment une belle bête. Mais on remarqua qu'elle était toute peignée et que son abondante crinière avait été tressée à la manière d'une chevelure de femme.

Les hommes n'en revenaient pas, tant le spectacle était insolite. Quelqu'un s'écria alors que c'était le diable.

– Certainement pas ! répliqua un autre. Le diable, c'est le désordre ! Jamais il n'aurait pu tresser ainsi sa crinière. Je crois bien que c'est la sorcière elle-même qui a voulu nous jouer un tour pour se venger d'avoir été chassée du village !

– Tu as peut-être raison, dit le curé.

Sans plus attendre, il passa son étole au cou de l'animal et versa sur lui ce qu'il avait emporté d'eau bénite.

La jument poussa un hurlement de terreur et, d'un seul bond, bouscula ceux qui l'entouraient et s'enfuit dans la grande rue du village. Elle disparut comme un tourbillon de vent, et personne ne la revit plus dans le village, ni dans ses environs immédiats.

Mais, par mesure de précaution, le curé alla jusqu'à la maison de la sorcière et prononça l'exorcisme. Depuis lors, aucune *bruxa* n'est venue troubler le village et ses habitants vécurent en paix.

Sierra de Outes

Ce conte (inédit, transcrit et traduit par Laura Palomo des archives du Museo do Pobo Galego*) témoigne de la permanence de cette croyance que les sorcières peuvent changer leur aspect selon les circonstances. C'est un thème fréquent dans la tradition populaire, mais qui se rattache à celui des métamorphoses de l'être, caractéristique de la mythologie celtique, autrement dit la prise de conscience d'une appartenance au cosmos au travers de toutes les créatures. En un certains sens, les* bruxas *galiciennes sont, comme les sorcières de France et des îles Britanniques, les héritières des anciens druides que l'on créditait de ce même pouvoir de métamorphose. Mais, s'exprimant dans une société très christianisée, ce mythe fondamental fait évidemment appel au diable, et la sorcière, comme au temps de l'Inquisition, est la cible obligatoire de tous les censeurs en tant que « prêtresse »* de *Satan.*

PAYS DE GALLES

La Principauté de Galles, dont le nom gallois est Cymru, *a été rattachée à la couronne britannique au Moyen Age mais a conservé une certaine autonomie culturelle dont l'usage du gallois (cymraeg) comme langue de prestige, pour ne pas dire langue officielle. Il s'ensuit que le pays de Galles est dépositaire d'un immense corpus de traditions celtiques qui provient du fait que c'est là que se sont réfugiés, au moment des invasions saxonnes, de nombreux peuples bretons, en particulier les « Bretons du Nord ». Cette terre d'accueil de la celtitude est ainsi une sorte de conservatoire de coutumes et de contes populaires qui portent la marque évidente d'un passé archaïque, passé qui fut autrefois commun aux Gallois, aux Cornouaillais et aux Bretons armoricains, peuples qu'on peut classer comme des « Brittons » pour les distinguer des Gaëls d'Irlande et d'Écosse.*

LA DAME BLANCHE DE CASTELL OGWR

Dans le château qui surplombe Ogmore, il y avait autrefois un fantôme qui rôdait à travers les ruines, les nuits de pleine lune, et qui chantait tristement. On l'entendait parfois depuis le village, et les habitants se terraient chez eux de peur que le fantôme, qu'on appelait Y Ladi Wen, c'est-à-dire la Dame Blanche, ne vînt se présenter à la porte de leur maison. Et pourtant, cette Dame Blanche, on aurait bien voulu lui parler et lui faire révéler son secret : on savait en effet qu'elle était la gardienne du trésor qui était enfoui depuis des siècles dans les ruines du château.

Une nuit, un homme du village, qui était plus courageux que les autres, se risqua à monter jusqu'aux murailles qui entouraient le sommet de la colline, bien décidé à rencontrer la Dame Blanche. Pour se garder de tout maléfice, il avait pris soin d'emporter avec lui une branche d'aulne fourchue, ce qui a le pouvoir, c'est bien connu, d'écarter les mauvais esprits, ou tout au moins de les tenir à distance. L'homme longea les murailles. La lune n'était pas encore levée et il se demandait avec une certaine angoisse à quel moment le fantôme allait apparaître et quelles seraient ses réactions en le voyant dans son domaine.

Bientôt, il aperçut la lumière de la lune, au-dessus d'un grand bois, et en même temps, il entendit une longue mélopée se dérouler dans le vent. Il se cacha dans un recoin très sombre et attendit. Bientôt, il aperçut la Dame Blanche qui semblait glisser lentement sur les

pierres disjointes de la cour. Alors, il n'hésita plus et se présenta devant elle, tenant en sa main, droit devant lui, la branche d'aulne.

La Dame Blanche s'arrêta, comme surprise, et le regarda. L'homme fut surpris, car il pensait découvrir un visage horrible de spectre : au contraire, la Dame Blanche avait les traits d'une jeune fille de grande beauté et son regard exprimait une grande douceur. Elle se mit à sourire et dit :

– Que viens-tu faire ici, homme téméraire ?

– Je viens pour que tu m'indiques où se trouve le trésor, répondit-il.

– Alors, suis-moi, dit la Dame Blanche.

Et, toujours en glissant sur le sol, sa grande robe blanche frémissant dans le vent de la nuit, nimbée des rayons de la lune, elle s'en alla vers la vieille tour et y pénétra par une porte basse. Il faisait plus sombre dans la tour et l'homme avait peine à distinguer ce qui s'y trouvait.

– Vois-tu cette dalle, près de la cheminée, dit la Dame Blanche. Soulève-la et tu trouveras ce que tu cherches.

L'homme commençait à s'habituer à l'obscurité. Un peu de lumière pénétrait par une petite fenêtre à l'étage et il distingua une grande dalle devant la cheminée. Il s'y précipita et tenta de la soulever. Mais elle était si lourde qu'il mit longtemps à pouvoir la bouger. Avec patience, il commença par la lever de quelques pouces et, en y mettant des pierres pour la caler au fur et à mesure, il parvint à l'écarter, découvrant une cavité qui lui sembla assez profonde.

– Regarde à l'intérieur, dit la Dame Blanche.

Il se pencha et vit un chaudron qui était rempli de pièces d'or. Ébloui par cette découverte, il ne savait trop que faire.

– Tu peux prendre la moitié de ce que contient le chaudron, continua la Dame Blanche. Mais laisses-en la moitié pour moi. Ainsi le partage sera équitable entre nous, et tu pourras vivre comme bon te semblera. Mais souviens-toi de notre accord : la moitié pour chacun d'entre nous.

L'homme avait emporté un sac à toutes fins utiles. Il eut vite fait de le remplir avec la moitié des pièces d'or qui se trouvaient dans le chaudron. Puis il se redressa et voulut partir.

– Attends, dit la Dame Blanche. Il faut d'abord que tu remettes la dalle en place, afin que le trésor soit protégé.

L'homme se hâta d'obéir, et quand tout fut en ordre, il prit le sac, le mit sur son dos, ramassa sa branche d'aulne et, sans plus s'occuper de la Dame Blanche, il sortit de la tour, se précipita hors du château et revint à son logis le plus vite qu'il put, le cœur battant de peur rétrospective, mais aussi de la joie qu'il éprouvait d'avoir pu découvrir le trésor.

Il passa le reste de la nuit à compter ses pièces d'or. Il en avait

tant qu'il pouvait être assuré d'être riche toute sa vie. Il faisait des projets, se disant qu'il achèterait une grande maison et qu'il aurait des domestiques, un beau cheval et qu'il se marierait avec une fille de gentilhomme. Quand le jour fut levé, il cacha sa fortune dans une cavité, près de sa cheminée et, après avoir pris quelques pièces, il alla à la ville faire des emplettes. Bien entendu, il ne souffla mot à personne de son aventure, car il n'avait nulle envie qu'on vînt le voler. Et, la nuit suivante, il se remit à compter ses pièces d'or, comme s'il ne pouvait pas croire à la réalité de son heureuse fortune.

Cependant, la semaine suivante, il pensa qu'il y avait autant d'or sous la dalle, dans la tour du château. Il se disait même que cet or ne servait à rien et que la Dame Blanche n'en avait nul besoin : un fantôme ne mange pas, ne boit pas et ne dors pas dans un bon lit. Et comme il connaissait maintenant l'emplacement du chaudron, il lui était facile d'y retourner et de prendre encore quelques pièces.

Il monta jusqu'au château et s'en alla directement dans la tour. Il reconnut la dalle sans difficulté et s'acharna à la soulever. Le chaudron était toujours là, à demi rempli. Il prit le plus de pièces qu'il put et les mit dans ses poches, puis il fit glisser la dalle à sa place habituelle, se disant qu'il en avait assez pour l'instant et qu'il pourrait toujours revenir si le besoin s'en faisait sentir.

Il s'était relevé et se préparait à sortir quand il aperçut la Dame Blanche devant lui. Elle n'avait pas son sourire de l'autre nuit, bien au contraire, et elle grimaçait horriblement.

– Voleur ! s'écria-t-elle.

Et elle se précipita vers lui, les mains en avant. L'homme s'aperçut avec terreur que ses doigts étaient de véritables griffes menaçantes. Il n'avait pas pensé à apporter avec lui la branche d'aulne fourchue, aussi la Dame Blanche le blessa douloureusement sur le corps et le visage et le laissa inanimé. Puis elle disparut dans la nuit.

Quand l'homme reprit conscience, il faisait déjà jour. Il se souleva avec peine et vit que la cavité, près de la cheminée, ne contenait plus le chaudron. Il se tâta et s'aperçut que ses poches étaient vides. Il revint chez lui avec les plus grandes difficultés, car il était perclu de coups et couvert de blessures. Aussitôt arrivé dans sa demeure, il se coucha. Mais son mal ne fit qu'empirer et ses voisins, inquiets de le voir ainsi, firent venir un médecin.

Mais les remèdes furent inefficaces. Quelques jours plus tard, l'homme mourut. Mais il avait eu le temps de confesser à ses voisins ce qui lui était arrivé et comment son avidité avait été cause de sa maladie. C'est pourquoi, dans le village, on appela cette maladie « la vengeance de la Dame Blanche ».

Ogmore (Mid Glamorgan)

Ce conte traditionnel a été recueilli à la fin du XIX*e siècle (Gwynn Jones,* Welsh Folklore). *Bien souvent, dans le légendaire des pays celtiques, les êtres de l'Autre Monde, qu'ils soient fées ou défunts, peuvent venir en aide aux vivants. Mais ils concluent alors une sorte de contrat, et si le vivant ne le respecte pas, il s'expose à une terrible vengeance. La Dame Blanche n'est pas ici un simple fantôme qui revient hanter les lieux où il a vécu, mais plutôt la réminiscence d'une antique divinité féminine de la fécondité et de la prospérité.*

LES BRUMES DU LAC BARFOD

Dans le haut pays, au-dessus d'Aberdyvi, il y a un lac de montagne que l'on appelle *Llyn Barfod,* c'est-à-dire le « Lac barbu ». Ce lac est la plupart du temps enfoui dans des brumes qui s'éparpillent lentement au gré du vent comme de longues chevelures ou de longues barbes sur les pentes menant vers la mer. On dit que ce lac n'a pas de fond, et certains prétendent même que c'est par là qu'on pourrait atteindre l'Autre Monde si l'on avait assez de courage pour y plonger.

Autrefois, il y a bien longtemps de cela, un monstre résidait dans les eaux de ce lac, une sorte de serpent monstrueux qu'on appelait l'*Afang.* Il sortait de l'eau toutes les nuits et se repaissaient de tous les êtres vivants, hommes ou bêtes, qui avaient la témérité de s'attarder sur le rivage. Mais, un jour, le monstre devint furieux et se mit en devoir de faire déborder le lac et d'inonder ainsi le pays qui était en dessous. Il essayait en effet de détruire la digue naturelle qui retenait les eaux du lac et qui les empêchait de s'écouler dans la vallée.

On l'avait vu de loin se livrer à cette besogne, et toutes les nuits, un nouveau pan de montagne s'effondrait. Bientôt, les eaux seraient lâchées, et les habitants du pays commençaient à fuir, avec leurs troupeaux et leurs biens, pour éviter d'être surpris par l'inondation. La terreur s'emparait de chacun, surtout lorsqu'on entendait le monstre rugir lorsqu'il s'attaquait à quelque portion de rocher plus solide et plus résistante que les autres.

C'est alors qu'arriva dans le pays un grand guerrier du nom de Hu Gadarn. On ne connaissait pas ses origines, ni pourquoi il venait là. Il demanda ce qui se passait et on lui expliqua les méfaits de l'*Afang.* Il dit alors aux habitants qu'ils pouvaient rester chez eux et qu'il allait se charger de réduire le monstre à l'impuissance.

On le vit bientôt avec deux grands bœufs dont la tête s'ornait de deux cornes si longues qu'on n'en avait jamais vu de semblables, et qu'on eut tôt fait d'appeler *Ychen Bannog,* c'est-à-dire les « Bœufs aux longues cornes ». Il lia ensemble, avec un joug, les deux bœufs et se dirigea vers le lac Barfod. Là, il attendit, guettant le monstre, et tous ceux des alentours entendirent pendant toute cette nuit-là le bruit d'un combat acharné, des rugissements furieux et des vents qui soufflaient avec violence à travers la montagne. Et, au matin, quand les plus courageux s'approchèrent pour savoir ce qui s'était passé, ils virent Hu Gadarn et ses bœufs cornus tirer l'*Afang* hors du lac, avec de grandes difficultés. Mais le monstre semblait mort et Hu Gadarn le laissa sur le rivage où il fut bientôt la proie des rapaces qui se précipitèrent sur lui et le déchiquetèrent. Alors, Hu Gadarn, accompagné de ses deux bœufs cornus, entra dans l'étang et y disparut peu à peu. On ne le revit jamais plus.

Une fois délivrés du monstre et de la menace qu'il faisait peser sur eux, les habitants regagnèrent tous leurs demeures, et les eaux du lac Barfod ne s'écoulèrent jamais dans la vallée. Mais, dans les siècles qui suivirent, nombreux furent ceux qui aperçurent, quand la brume montait de la surface du lac, un troupeau de vaches qui paissaient tranquillement sur le rivage, mais qui disparaissaient chaque fois qu'on voulait s'en approcher.

Un jour, cependant, un homme qui possédait une petite ferme non loin de là s'égara dans la brume, en rentrant chez lui, et se retrouva au bord de l'eau, au milieu du mystérieux troupeau. Il vit en particulier une vache merveilleusement belle et dont les pis étaient gonflés de lait.

– Par ma foi ! s'écria-t-il, si je possédais une vache comme celle-là, je ne manquerais de rien et je serais le plus heureux des hommes !

– Eh bien ! prends-la, dit une voix derrière lui.

Fort surpris et quelque peu effrayé, il se retourna : un grand homme se tenait là, appuyé sur un bâton ; il avait l'air noble et son visage était encadré par de longs cheveux blancs qui retombaient sur ses épaules. Le fermier se demandait bien s'il devait accepter ou non l'offre de cet inconnu. Au fond de lui-même, il ressentait une grande inquiétude, mais son désir d'emmener la merveilleuse vache avec lui fut beaucoup plus forte. Il se décida à dire :

– Certes, je le voudrais bien, mais je n'ai pas de quoi payer cette vache.

– Qui te parle de paiement ? dit l'inconnu. Tu peux emmener avec toi cette vache puisqu'elle te plaît tant. Elle te procurera abondance et richesse tant que tu la laisseras libre de quitter ton étable toutes les nuits où il y aura de la brume. Souviens-toi bien de cette condition, car si tu ne la respectes pas, tu t'en repentiras gravement, et je ne pourrais plus rien pour toi.

Et, après avoir prononcé ces paroles, le grand homme aux cheveux blancs disparut, ainsi que l'ensemble du troupeau. Le fermier demeura seul avec la vache qui avait tant inspiré sa convoitise. Il la guida jusqu'à son étable et entreprit de la traire. Il n'eut même pas assez de seaux chez lui pour contenir tout le lait que donnait la vache, et il dut aller en chercher chez ses voisins.

Tous les soirs, la vache fournissait autant de lait. Dans le pays, chacun en fut émerveillé, et on commença à soupçonner que le fermier avait des relations avec les fées. Mais lui se contentait d'affirmer qu'il avait trouvé sa vache dans la montagne. C'est pourquoi on l'appela *Y Fuwch Gyfeiliorn,* c'est-à-dire la « Vache Errante ». Et, tous les soirs où il y avait de la brume, le fermier ouvrait la porte de son étable. Alors, la vache sortait dans la nuit et nul n'avait pu savoir où elle allait. Le fermier avait bien essayé de la suivre, mais il l'avait tout de suite perdue de vue. Pourtant, le matin suivant, elle se retrouvait toujours à l'étable.

Grâce au lait que lui donnait la Vache Errante, le fermier fit de bonnes affaires et devint très riche. Il acheta d'autres fermes aux alentours et il fut honoré comme un seigneur. Malheureusement, la richesse le rendit orgueilleux : il finit par traiter ses voisins comme des incapables et des paresseux, et chaque fois qu'on lui demandait de l'aide, il refusait en prétextant qu'il n'avait rien demandé à personne et que, s'il était riche, il le devait à son travail.

Or, un soir, il oublia d'ouvrir la porte de son étable, et la Vache Errante dut rester enfermée toute la nuit, mugissant et se lamentant. Le fermier n'y fit guère attention, mais le soir, quand il voulut la traire, il s'aperçut qu'elle n'avait pas une goutte de lait. Il se dit que c'était parce qu'il avait oublié d'ouvrir la porte : la vache n'avait pas pu aller pâturer dans les brumes. Ce soir-là, il eut grand soin de laisser la porte ouverte. Mais, le lendemain, la vache n'avait toujours pas de lait.

Et il en fut ainsi les jours suivants. Le fermier se sentait plein de colère, à la fois contre lui-même, parce que c'était la conséquence de son oubli, et contre la vache qui devenait stérile. Il décida que, puisqu'elle n'était plus d'aucun profit pour le lait, il allait l'engraisser et

la préparer pour le boucher. Ainsi la laissa-t-il à l'étable, prenant bien soin de lui apporter du foin en abondance. Et la Vache Errante grossit rapidement, à la grande satisfaction du fermier.

Le jour où elle devait être tuée arriva. Tous les voisins du fermier s'étaient rassemblés pour assister à l'abattage, car la Vache Errante était trop connue dans le pays pour qu'on manquât ce spectacle. Mais quand le boucher leva sa masse pour lui asséner le coup fatal, son bras demeura paralysé et la masse tomba sur le sol. On entendit alors un cri perçant surgir de la brume qui commençait à envahir le lac Barfod, et on vit apparaître, au-dessus des eaux, une femme vêtue d'une grande robe blanche. D'une voix mélodieuse, elle appela la Vache Errante, et celle-ci, bousculant tous ceux qui se trouvaient là, se précipita dans les flots avec un meuglement joyeux et y disparut au milieu de la brume. Quant au fermier, à partir de ce jour, ses affaires périclitèrent et il fut réduit à aller mendier sur les routes.

Aberdyfi (Gwynedd)

Ce récit est un des classiques de la tradition galloise. Il fait partie des nombreux contes oraux recueillis à la fin du XVIIIe siècle par l'érudit gallois Iolo Morganwg, rénovateur du druidisme et du bardisme en Grande-Bretagne et que publia son fils Taliesin Williams en 1838 sous le titre Iolo Manuscripts. *On sait que les troupeaux de vaches sont un des éléments de richesse chez les peuples celtes, notamment chez les Irlandais et les Gallois. Le thème général de ce conte est celui du troupeau féerique que les humains peuvent parfois posséder à condition de respecter les engagements magiques qu'ils ont contractés avec les puissances de l'Autre Monde. On retrouve également dans ce conte le thème du domaine féerique situé sous la surface des eaux, qui est celui de Viviane, la Dame du Lac des légendes arthuriennes, détentrice de souveraineté et de prospérité.*

LES FÉES ET LE GÉANT

En ce temps-là, dans tout le pays de Galles, il n'y avait pas une région où il y eût plus de fées que la vallée de Rhymney. Et c'est là qu'elles se trouvaient le plus heureuses. Les nuits où la lune brillait dans le ciel, on les voyait danser et chanter joyeusement sur la lande, et les habitants du pays se seraient bien gardés de leur causer le moindre tort tant elles étaient estimées et répandaient leurs bienfaits à ceux qui étaient dans le besoin.

Or, il arriva qu'un cruel géant vint s'installer à Gilfach Fargoed, juste au-dessus de la vallée. Sa demeure était une haute tour entourée d'un grand jardin dans lequel nul ne pouvait pénétrer car il était gardé par un redoutable serpent venimeux. Mais le géant, lui, s'en allait toutes les nuits, armé de sa terrible massue, pour chercher des proies dans les alentours. Quand il rencontrait une fée, il la tuait et la mangeait. Aussi, on n'entendit plus le chant des fées et on ne les vit plus danser au clair de lune comme autrefois.

Il y avait, dans le village, un jeune garçon, qui avait perdu son père et sa mère, et qui avait depuis longtemps échafaudé un plan pour se débarrasser du géant. Un jour, il se décida et s'en alla trouver la reine des fées. Parce qu'il était lui-même de la race des fées, il connaissait le langage des oiseaux, et, après avoir mûri son plan avec la reine, il s'en alla, une nuit très sombre, pour consulter une chouette qui vivait dans le tronc d'un chêne dans le grand bois de Pencoed. Cette chouette, qu'on appelait Bedwellte, était très vieille

et elle avait la réputation de savoir tous les grands secrets du monde. Le jeune homme lui expliqua la situation et lui demanda son assistance. La chouette promit de l'aider à triompher du géant.

Le géant avait en effet l'habitude de rencontrer, presque chaque nuit, sous un grand pommier qui se trouvait près de sa demeure, une sorcière à qui il faisait sa cour. Et pendant qu'il faisait sa cour, il ne se méfiait de rien, tant il était amoureux de la sorcière. Il s'agissait donc d'obtenir la complicité de tous les oiseaux qui craignaient le géant pour que ceux-ci pussent aider la chouette à attacher un arc et une flèche sur une branche du pommier. Alors, pendant que le géant ferait sa cour, la chouette tirerait une flèche contre lui.

Dès que le plan fut mis au point entre le jeune homme, la chouette et les oiseaux, on guetta le géant. Or, une nuit, comme le géant s'était rendu à son endroit habituel, sous le pommier, et qu'il y attendait la sorcière, il s'endormit parce que celle-ci ne venait pas. Profitant de ce sommeil, la chouette fit partir la flèche et celle-ci pénétra dans la poitrine du géant et le tua net. Alors, la chouette prit son envol et retourna vers le bois de Pencoed, en poussant des hululements de joie.

La sorcière arriva peu de temps après sur le lieu du rendez-vous. Elle y trouva le géant mort et s'en étonna grandement. Mais comme son esprit était uniquement préoccupé par le géant, elle n'entendit pas approcher les oiseaux qui, n'ayant désormais plus rien à craindre du géant, se précipitèrent sur elle et la transpercèrent de leurs becs acérés. Ainsi fut tuée la sorcière maudite, mais avant de mourir, elle avait eu le temps de lancer une malédiction : elle jura que, désormais, toutes les pommes de l'arbre sous lequel avait été tué le géant, ainsi que toutes les pommes des mêmes arbres, en dehors de ce jardin, feraient grincer des dents à tous ceux qui en mangeraient. Et c'est depuis ce temps-là que les fruits des pommiers sauvages sont aigres.

Quand il vit que le géant et la sorcière étaient morts, le serpent qui gardait le jardin eut une si grande peur qu'il se tordit sur lui-même et mourut. Le jeune homme l'enterra, et sur le sol dont il le recouvrit, il planta des fleurs qui sont, depuis lors, connues sous le nom de *blodau'r neidr,* c'est-à-dire « fleurs de serpent »[1].

Le géant possédait d'immenses richesses d'or et d'argent dans sa maison. La reine des fées accompagna le jeune homme à l'intérieur et ils les découvrirent. Alors, la reine des fées partagea le trésor et les distribua à toutes les fées. Une douzaine d'entre elles décidèrent de s'établir près de la demeure du géant, mais elles ne purent pas y res-

1. L'appellation officielle étant *silene dioca.*

ter longtemps à cause de la puanteur répandue par le cadavre du monstre. Elles creusèrent une grande fosse pour l'y enterrer, mais là encore, elles ne purent mener leur travail à terme à cause de la mauvaise odeur.

L'une des fées suggéra de brûler le cadavre et d'en disperser les cendres au vent. C'est donc ce qu'elles convinrent de faire. Mais une fois qu'elles eurent mis le feu au corps du géant, les flammes devinrent si violentes qu'elles débordèrent de la fosse et se mirent à brûler tout dans les alentours. Les fées durent en hâte aller chercher de l'eau pour éteindre le brasier. Quand tout fut terminé, elles s'aperçurent que les côtés de la fosse étaient faits d'une pierre noire et brillante comme du cristal. Elles en prirent des parties et les emmenèrent dans leurs demeures, et là, elles comprirent que cette pierre noire constituait un excellent combustible pour faire du feu et se chauffer. Et l'on raconte que c'est ainsi que furent découverts les filons de charbons qui se trouvent dans la vallée de Rhymney.

Quant à la chouette, après la mort du géant et de la sorcière, elle prit l'habitude de venir, chaque nuit où la lune était claire, du grand bois de Pencoed à Gilfach Fargoed, pour faire la fête avec les fées. De nos jours, leurs descendants sont toujours là, et, pour commémorer l'événement, ils allument des feux sur la lande, au-dessus de la vallée de Rhymney, et ils dansent toute la nuit en chantant joyeusement.

Gilfach Fargoed (Mid Glamorgan)

Ce conte de fées, assez récent, semble-t-il, dans sa facture (John Rhys, Celtic Folklore*), doit dater de l'époque victorienne. Il est puisé dans une tradition populaire minière et prétend expliquer à sa façon la découverte des mines de charbon du sud du pays de Galles. Les plus anciennes liturgies en l'honneur des divinités païennes surgissent ici dans un contexte presque industriel, qui met en valeur l'importance des mines et des carrières dans un pays encore imprégné de mythologie celtique que le christianisme n'est pas parvenu à extirper en dépit des sermons des prêtres catholiques, puis des pasteurs méthodistes.*

LA FEMME SANS TÊTE

Il y avait une fois un voyageur qui s'était arrêté dans une auberge, près de Kidwelly. Pendant le repas, il avait entendu des gens raconter des histoires au sujet d'une mystérieuse femme sans tête qui apparaissait de temps à autre dans les ruines du château qui se dressaient encore sur un promontoire, non loin du village. Comme il était curieux de nature, il s'adressa à l'hôte et lui demanda de plus amples informations.

– C'est une vieille histoire, répondit l'aubergiste. C'était au temps où les Gallois ne subissaient pas encore le joug des Anglais. Mais les Normands du roi Henry avaient des visées sur le pays et y faisaient de fréquentes incursions pour s'emparer des terres de tous ceux qui étaient trop faibles pour se défendre. Il y avait ici, dans le château, une noble famille de princes, dont le chef était Gruffydd, fils de Rhys Tudor, dont les domaines s'étendaient sur toute la côte du Dyfed. Ce Gruffydd avait une épouse, une très belle femme, Gwenllian, qui était fille de Gruffydd ap Cynan, roi de Gwynedd. À cette époque, tous les chefs du Sud s'étaient rebellés contre les Normands qui empiétaient de plus en plus sur leurs terres, et Gruffydd, fils de Rhys Tudor, pour rendre la résistance plus efficace, décida d'aller demander de l'aide à son beau-père, le roi de Gwynedd.

« Il partit donc, avec une petite troupe, laissant à sa femme le soin de gouverner le pays. Mais les Normands apprirent le départ de Gruffydd et résolurent d'en profiter. Ils lancèrent une armée contre

le pays. La pauvre Gwenllian rassembla en hâte les vassaux de son mari et constitua une forte troupe qu'elle mena elle-même combattre les ennemis. Or, au cours de la bataille, qui eut lieu ici, sous le château, elle fut tuée par un Normand qui lui coupa la tête et la laissa ainsi sur le terrain. Lorsque Gruffydd apprit ce qui s'était passé, il revint en hâte et vengea la mort de son épouse en repoussant les Normands. Mais il avait beau se réjouir de sa victoire, il n'en avait pas moins un immense chagrin d'avoir perdu une épouse qu'il aimait par-dessus tout.

« Ne pouvant guère faire autre chose, il voulut lui rendre hommage et la faire enterrer le plus dignement possible. Il fit rechercher le corps de Gwenllian, mais quels efforts qu'on fît, on ne put retrouver que son corps : la tête avait disparu au cours de la bataille et l'on ne savait pas ce qu'elle était devenue. On enterra donc la pauvre épouse du chef Gruffydd dans un magnifique tombeau, mais il faut croire qu'elle n'en fut pas satisfaite, car depuis ce temps-là, elle rôde souvent la nuit à travers les ruines du château à la recherche de sa tête. Beaucoup de gens l'ont entendu se lamenter et dire qu'elle serait sauvée lorsque quelqu'un lui rendrait sa tête. Mais personne n'ose rester dans le château lorsqu'on l'entend, car ses pleurs sont si lugubres que le plus brave d'entre nous n'y résisterait pas.

Ainsi parla l'aubergiste. Le voyageur réfléchit un moment et dit :

– J'aimerais bien me rendre compte par moi-même. Peux-tu me montrer le chemin du château ? Je paierai ce qu'il faut pour cela.

– C'est une folie ! s'écria l'hôte. Tous ceux qui y sont allés n'en sont jamais revenus ! On dit que le fantôme coupe la tête des imprudents lorsque ceux-ci sont incapables de lui rendre la sienne. Il est probable qu'elle se venge ainsi du sort cruel qu'elle a subi.

– Je ne le crois pas, dit le voyageur. Les âmes en peine ne font jamais de mal à ceux qui veulent les aider. Allez ! trêve de discussions ! je veux y aller. Montre-moi le chemin.

L'aubergiste conduisit le voyageur au pied du promontoire sur lequel se dressait le château, après avoir pris soin de lui faire payer son écot. Il le laissa là, refusant d'aller plus loin, et le recommandant à Dieu. Le voyageur commença à gravir la pente et se trouva bientôt à l'intérieur des murailles, qui étaient à demi écroulées, non loin de la tour que les rayons de la lune éclairaient faiblement.

Il attendait depuis déjà longtemps lorsqu'il entendit une longue plainte déchirer la nuit :

– Hélas ! hélas ! qui prendra pitié de moi ? Je ne peux trouver de repos tant que je n'ai pas retrouvé ma tête. Qui donc m'aidera ? Qui donc me délivrera de mes tourments et me permettra d'entrer au paradis ?

Quelques instants plus tard, il vit passer la femme devant lui, en pleine lumière de la lune. Elle était effrayante : elle portait un costume de cavalier tout recouvert de sang et se tordait les mains de désespoir. Et l'on voyait nettement son cou tranché d'où s'échappaient des flots de sang. Le voyageur en frémit, tellement la vision était extraordinaire et terrifiante.

Il se contint cependant et se garda bien de bouger. La femme longea la muraille et se perdit dans l'ombre, mais le voyageur entendait sa lamentation. Alors, il se mit à chercher autour de lui dans les buissons et parmi les pierres qui jonchaient le sol. Il dut s'interrompre à plusieurs reprises, chaque fois que la femme sans tête repassait devant lui, hurlant toujours sa triste mélopée. Il allait renoncer à sa recherche quand, au pied des murailles, près de la poterne, il trouva un crâne sous un buisson d'aubépine.

– C'est peut-être cela ! se dit-il.

Il bondit alors dans la cour du château à la poursuite de la femme. Il la vit sur le chemin de ronde, continuant son errance sans espoir. Le jour n'allait pas tarder à se lever. Il se précipita vers la femme et lui tendit le crâne qu'il venait de découvrir. Aussitôt qu'il l'eut présenté, les bras de la femme se soulevèrent, saisirent la tête et la mirent sur son cou. Alors, sans que le voyageur eût compris ce qui se passait, la femme disparut dans un grand tourbillon de vent.

Et jamais plus la femme sans tête ne rôda sur les remparts du château.

Kydwelli (Dyfed)

Ce conte fait partie de l'abondante moisson de Iolo Morganwg (Iolo Manuscripts) *et a donc été recueilli vers la fin du XVIIIe siècle. Il s'agit ici d'une histoire classique de fantôme qui ne peut échapper à son sort que s'il est aidé par un humain compatissant, mais le thème de la tête coupée que le fantôme doit remettre sur ses épaules est relativement rare dans le domaine celtique. Habituellement, c'est une action que le défunt n'a pas accomplie qui doit être terminée, ou bien encore la réparation d'un crime ou d'un acte malhonnête. Le personnage de Gwenllian, fille de Gruffyd ap Cynan, est parfaitement historique, sa vie et sa mort se situant aux alentours de l'an 1135.*

L'OISEAU DU LAC BALA

Il y a très longtemps, la ville de Bala n'était pas située où elle se trouve actuellement, mais en contrebas, dans la vallée. Il y avait là de nombreuses maisons toutes plus belles les unes que les autres, car les habitants étaient très riches et menaient grande vie. À leur tête était un comte qui n'avait qu'une fille. Il voulait la marier à un noble, ou tout au moins à un homme qui aurait eu une grande fortune.

Mais la jeune fille refusait tous les prétendants que son père lui présentait. Elle était en effet amoureuse d'un jeune berger qu'elle avait rencontré au cours d'une fête dans la ville, et le berger lui-même n'avait plus qu'une idée en tête : épouser la fille du comte.

Un jour, il se décida à aller trouver le père. Il mit ses plus beaux habits et vint à la demeure du comte. Mais quand celui-ci eut entendu la demande, il fit mettre à la porte le berger en criant :

– La seule manière dont tu peux obtenir ma fille, c'est de revenir me voir avec tes poches remplies de pièces d'or !

Mais le comte était bien tranquille. Il savait bien que le berger était pauvre et qu'il ne reviendrait plus jamais le voir.

Or, le berger avait pris très au sérieux les paroles du comte. Il chercha donc un moyen de trouver de l'or. Ayant entendu dire qu'un collecteur d'impôts passait dans le pays, avec une mule portant des sacs remplis de pièces d'or qu'il avait recueillies tout au long de sa tournée, il alla se mettre en embuscade. Et quand le col-

lecteur d'impôts passa, il le tua et s'empara de tout ce qu'il transportait. Alors, il alla trouver le comte, avec ses poches remplies de pièces d'or.

Le père, prisonnier de ses paroles, ne put lui refuser sa fille. Le mariage fut conclu et le festin des noces eut lieu au milieu de grandes réjouissances. On mangea, on but et on dansa trois jours et trois nuits. La troisième nuit, le berger et la fille du comte se retirèrent dans leur chambre, et comme ils prenaient l'air à la fenêtre, ils virent un oiseau qui tournoyait dans les airs. Et ils ne furent pas peu stupéfaits et inquiets lorsqu'ils entendirent que l'oiseau criait sans cesse :

– La vengeance viendra ! la vengeance viendra !

Le berger comprenait bien à quoi faisait allusion l'oiseau, et son épouse aussi, car il lui avait dit comment il s'était procuré sa fortune. Tous deux furent saisis d'une grande angoisse, d'autant plus que l'oiseau ne cessait pas de tournoyer en criant sa phrase vengeresse. Cependant, un moment après, un autre oiseau vint se joindre au premier, et les deux époux l'entendirent parler à son tour.

– Quand donc la vengeance arrivera-t-elle ? disait-il.

– À la neuvième génération ! répondit le premier.

Et, aussitôt, les deux oiseaux disparurent dans la nuit. Le berger et la fille du comte poussèrent un soupir de soulagement.

– Nous ne risquons rien, dirent-ils. À la neuvième génération, il y a longtemps que nous serons sous terre !

Et ils menèrent tous deux une vie sans remords. Lorsque le comte mourut, c'est le berger qui devint le seigneur de Bala. Et sa fortune ne fit que prospérer. Ils eurent plusieurs enfants et ils vécurent si vieux qu'ils virent même naître un de leurs descendants à la neuvième génération. Mais il y avait bien longtemps qu'ils avaient oublié la prophétie des oiseaux. Ils ordonnèrent de préparer une grande fête pour marquer dignement la naissance de l'enfant, et tous les gens du pays, du plus riche au plus pauvre, furent invités.

Or il y avait, dans un village de la montagne, un jeune harpiste qui vivait pauvrement en allant jouer dans les mariages. C'était un descendant à la neuvième génération de celui qui avait été tué par le berger, mais il ne le savait pas. Sa famille avait toujours vécu dans la misère, et il n'aurait pas imaginé qu'un de ses ancêtres eût été un collecteur d'impôts. Quand il apprit que tous les gens du pays étaient invités à la fête dans la ville de Bala, il se dit qu'on aurait peut-être besoin de ses services. Il mit donc sa harpe sur son dos et prit le chemin de la ville. Mais un oiseau se mit à tournoyer autour de lui comme s'il voulait lui signifier quelque chose.

– Qu'y a-t-il donc, petit oiseau ? demanda le harpiste.

– Tu joueras de la harpe à la fête, répondit l'oiseau, et l'on te demandera des airs joyeux. Tu les joueras jusque vers minuit. Mais quand je viendrai vers toi, à ce moment, il faudra que tu joues l'air de la plainte. Et je te dirai ensuite ce que tu dois faire.

Et l'oiseau disparut. Le harpiste était bien intrigué, mais il continua son chemin et arriva à la demeure du comte. Quand on vit qu'il avait une harpe, on lui demanda de jouer des airs joyeux. Il les joua et fut fort bien traité : il eut à manger et à boire comme il le désirait. La fête se prolongea dans la nuit et il faisait danser les gens. En fait, il avait oublié ce qu'avait dit l'oiseau, et quelque peu excité par la boisson, il se laissait prendre à l'ambiance joyeuse qui régnait autour de lui.

Il était près de minuit quand l'oiseau se mit à tournoyer autour de lui. Il se rappela alors ce que l'oiseau lui avait dit. Il se mit à jouer sur sa harpe l'air de la plainte. Aussitôt, les danseurs s'arrêtèrent, surpris par le ton lugubre de la musique. Ils regardaient le harpiste, n'osant cependant pas l'interrompre, car la musique était belle et elle leur arrachait des larmes malgré eux.

L'oiseau se percha sur l'épaule du harpiste et murmura :

– Sors du palais tout de suite.

Le harpiste quitta la salle, descendit le grand escalier et se retrouva dehors.

– Suis-moi ! dit encore l'oiseau.

Et il le conduisit en dehors de la ville, sur les pentes de la montagne. Le harpiste suivait l'oiseau sans bien comprendre ce qui se passait, tant son esprit était embrouillé. Arrivé au sommet d'une grande butte, l'oiseau disparut dans la nuit. Le harpiste, recru de fatigue, s'allongea sur le sol et s'endormit lourdement.

Le lendemain, quand il se réveilla aux premiers rayons du soleil, il s'aperçut qu'il n'avait pas sa harpe. Il se dit qu'il l'avait oubliée au palais et décida de retourner en ville pour aller la chercher. Ils descendit donc de la montagne, mais, plus il descendait, moins il reconnaissait les lieux. La ville de Bala avait disparu en effet, et à son emplacement, il y avait un grand lac qu'il n'avait jamais vu. Et sur les eaux de ce lac, il aperçut sa harpe qui flottait.

Bala (Gwynedd)

Ce conte, emprunté aux Iolo Manuscripts, *se réfère au même thème que celui de la ville d'Is dont il existe de nombreuses versions dans les pays celtiques. Dans une variante de ce récit, la vengeance s'exerce contre un certain Tegid Voel, époux de la déesse Keridwen, ce qui l'apparente à la légende bien connue du barde Taliesin. Il faut noter que le lac Bala porte aussi le nom de* Llyn Tegid, *le « lac de Tegid », et qu'on y localise précisément le début de l'histoire de Taliesin.*

LA GROTTE D'ARTHUR

Un bouvier gallois était allé à Londres pour y conduire un troupeau. Une fois son travail terminé, il en profita pour visiter la ville. Il s'extasiait devant les belles maisons qu'il voyait, et marchait tranquillement en s'aidant d'un bâton de coudrier qu'il avait amené du pays. Comme il traversait la Tamise sur le pont de Londres, il fut abordé par un homme vêtu de noir.

– D'où viens-tu ? lui dit l'homme en le regardant droit dans les yeux.

Le bouvier lui répondit aimablement, lui expliquant où il habitait et ce qu'il y était venu faire.

– As-tu gagné beaucoup d'argent ? reprit l'inconnu.

– Juste ce qu'il faut pour vivre, répondit le bouvier. Mais je ne me plains pas.

– Tu as tort, reprit l'autre. Sais-tu que le bâton que tu tiens à la main provient d'un endroit où est caché un immense trésor ?

– Je l'ignorais. Mais toi, comment le sais-tu ?

– Peu importe. Je le sais. Et si tu te rappelles bien l'endroit où tu as coupé ce bâton et si tu peux m'y conduire, je te mettrai en possession de ce grand trésor.

Le bouvier comprit que l'homme en noir était un sorcier. Mais cela ne l'effraya pas. Il partit avec lui pour regagner son pays. Quand ils arrivèrent à Craig y Dinas, le bouvier lui montra, sous les ruines du vieux château, l'endroit où il avait pris son bâton, sur un large coudrier dont les branches étaient innombrables.

– Fort bien, dit le sorcier. Maintenant, il nous faut creuser sous cet arbre.

Ils allèrent chercher des pelles et creusèrent entre les racines du coudrier. Ils découvrirent ainsi une grande dalle bien plate qu'ils ne furent pas longtemps à soulever. Il y avait là l'entrée d'un souterrain qui semblait se prolonger sous le château et qui semblait très sombre et très profond.

– Entrons, dit le sorcier.

Le bouvier n'était pas très rassuré, mais il suivit cependant sans hésiter son compagnon. Celui-ci avait allumé une lampe qui éclairait faiblement le couloir. Ils aperçurent alors une cloche qui était suspendue au plafond, presque au milieu du passage.

– Fais très attention, dit le sorcier. Si tu touchais cette cloche, nous risquerions les pires ennuis !

Ils passèrent prudemment cet endroit et continuèrent à avancer dans le souterrain avant de déboucher dans une vaste salle. Ils virent alors un grand nombre de guerriers qui gisaient, profondément endormis en un grand cercle, leurs têtes à l'extérieur, chacun vêtu d'une armure brillante, leurs boucliers, leurs épées et leurs autres armes toutes prêtes à être saisies en un instant. Toutes ces armes étaient si brillantes et polies qu'elles illuminaient la caverne comme l'éclat de dix mille flammes de feu. Ils remarquèrent, parmi les guerriers, un homme plus grand et plus distingué que les autres, une couronne d'or déposée à ses pieds, ornée des pierres les plus précieuses.

Au milieu de ce cercle, il y avait deux tas d'or et d'argent. Le sorcier dit au bouvier qu'il pouvait en prendre autant qu'il en voulait, mais seulement dans l'un des deux tas. Le bouvier ne se fit pas prier : il choisit le tas d'or et remplit le sac qu'il avait apporté, ainsi que les poches de son manteau autant qu'elles pouvaient en contenir. Et, non content de ce qu'il avait, il en prit encore ses mains pleines. Il s'étonna que son compagnon ne se baissât point pour ramasser quoi que ce fût.

– Pourquoi ne prends-tu rien ? lui demanda-t-il.

– L'or n'est d'aucune utilité à ceux qui recherchent la connaissance, répondit simplement le sorcier.

Ils rebroussèrent chemin et se retrouvèrent près de la cloche.

– Je te le répète, dit le sorcier, prends bien soin de ne pas toucher cette cloche. Si, par malheur, tu le faisais, cette cloche tinterait. Alors les guerriers se réveilleraient et demanderaient si c'était le jour. Dans ce cas, il faudrait tout de suite répondre : non, dormez encore. Si tu ne disais pas cela, ils se lèveraient tous et t'attaqueraient.

Le bouvier était si chargé d'or que ses mouvements étaient maladroits. En passant près de la cloche, il la heurta et elle se mit à tinter : le bruit se répercuta dans toute la caverne. L'un des guerriers endormis se réveilla, leva la tête et demanda :

– Est-ce que c'est le jour ?

– Non ! s'empressa de répondre le sorcier. Dors encore !

Le guerrier se rendormit aussitôt et les deux hommes regagnèrent la sortie. Une fois à l'air libre, ils remirent la dalle en place, bouchèrent le trou avec de la terre et des branches et s'efforcèrent de ne laisser aucune trace de leur passage.

– Vois-tu, dit le sorcier, il faut que personne ne sache quoi que ce soit à ce sujet. Ne parle à personne de ce que tu as vu et garde-toi bien d'être imprudent à propos de ton or. Tu diras aux gens que tu as fait de bonnes affaires à Londres, sinon ils voudront en savoir davantage et il t'arriverait un jour ou l'autre de leur dire la vérité. Parle donc le moins possible et sois économe de ton or. Il me semble que tu en as pris assez pour toute ta vie. Mais si tu en avais encore besoin, tu pourras retourner une seule fois dans la caverne. Alors, n'oublie pas de ne prendre quelque chose que sur un seul tas, et ne touche pas la cloche.

– Mais qui étaient donc ces guerriers que nous avons vus endormis ? demanda le bouvier.

– Le grand homme distingué, avec la couronne d'or, c'est le roi Arthur, répondit le sorcier, et les autres sont ses fidèles guerriers. Ils sont endormis et tout en armes, prêts pour le jour où l'Aigle Noir et l'Aigle d'Or seront en guerre. Il y aura alors une belle clameur par tout le pays que la terre en tremblera et que la cloche sonnera. Quand ils seront réveillés, ils s'élanceront au-dehors et vaincront tous les ennemis de notre peuple, tous ceux qui nous tiennent sous le joug de leur oppression. Ainsi Arthur reprendra-t-il possession de toute l'île de Bretagne, rétablira sa propre souveraineté, restaurera sa résidence de Kaerllion sur Wysg, et son règne s'étendra jusqu'à la fin du monde.

Le bouvier demeura tout songeur.

– Mais les temps ne sont pas encore venus, continua le sorcier. Contente-toi d'avoir puisé dans ce trésor et sois heureux. Je dois te quitter maintenant et ne te reverrai plus jamais.

Ainsi s'en alla le sorcier, laissant seul le bouvier avec son sac et ses poches remplies d'or.

Le bouvier se conduisit avec beaucoup de prudence et personne ne sut jamais d'où provenait sa fortune. Il devint ainsi un grand seigneur, se maria avec une riche héritière et eut de beaux enfants. Mais à force de puiser dans son trésor, il s'aperçut un jour qu'il

avait tout dépensé. Il décida alors de retourner à la grotte d'Arthur et de refaire son plein d'or.

Il s'en alla tout seul, une nuit. Il avait pris la précaution d'apporter deux grands sacs.

Il retrouva facilement le coudrier sous les ruines de Craig y Dinas. Il creusa le sol, souleva la dalle et pénétra dans le souterrain. Arrivé dans la caverne où les guerriers dormaient toujours aussi profondément, il remplit ses deux sacs d'or, n'oubliant pas non plus ses poches. Mais quand il retourna dans le passage, il était tellement lourd qu'il ne put éviter de heurter violemment la cloche.

Celle-ci fit entendre un son si puissant qu'il se répercuta longuement à l'intérieur du souterrain et de la grotte. Tous les guerriers se réveillèrent en sursaut, se saisirent de leurs armes et se ruèrent vers l'intrus. Celui-ci était si terrifié qu'il n'arriva même pas à leur dire de dormir. En poussant des cris de rage, les guerriers lui arrachèrent ses deux sacs d'or, lui vidèrent les poches, le mordirent cruellement par tout le corps et le poussèrent à l'extérieur, tirant la dalle sur eux.

Les blessures qu'avait reçues le Gallois n'étaient pas mortelles, mais elles ne purent jamais être guéries. Il revint plusieurs fois à Craig y Dinas, mais il eut beau fouiller et creuser sous le coudrier, il ne retrouva jamais l'entrée de la caverne où le roi Arthur dort, attendant le jour où se lèvera l'étendard des Bretons pour la reconquête de leur île perdue.

Craig y Dinas (West Glamorgan)

Ce récit, très répandu dans toute la Grande-Bretagne, est une version recueillie à la fin du XVIIIe siècle par Iolo Morganwg (Iolo Manuscripts). *Le souvenir du fabuleux roi Arthur est demeuré très vivace dans la tradition populaire orale des habitants de la Grande-Bretagne, et nombreux sont les endroits, tertres mégalithiques, rochers naturels, tombes isolées, ponts romains ou forteresses en ruines, qui sont crédités du nom d'Arthur. Il faut aussi remarquer que le Glamorgan et tout le sud-est du pays de Galles (avec le site de Kaerllion sur Wysg, citadelle britto-romaine) est, avec le Cornwall, la région d'origine des légendes arthuriennes, cela parce que l'Arthur historique y a, vers l'an 500, exercé ses fonctions de « chef de guerre » au service des rois bretons. Voir J. Markale,* le Roi Arthur et la société celtique, *Paris, Payot, nouv. éd. 1994.*

LES DUNES DE PENNARD

À Pennard, dans la péninsule de Gower, les ruines d'un château surgissent des sables qui, pendant des siècles, ont envahi les terres, poussés par les vents violents qui venaient de la mer. Et, certains soirs, on entend des gémissements et des cris tout au long de la côte. Les uns disent que c'est le vent qui, en fouettant le sable, produit ces sons douloureux qu'on a peine à supporter. Mais d'autres hochent la tête et prétendent que ce sont les lamentations des habitants d'une cité autrefois florissante et très peuplée qui se trouvait au pied du château.

C'était il y a bien longtemps, en effet, à l'époque où le château de Pennard appartenait à un prince nommé Rhys et qui était fils du seigneur Iestyn. C'était un jeune homme de grande vaillance et qui avait fait l'admiration de tous tant son courage était grand en face des ennemis qui osaient l'affronter. Un seigneur de Gwynedd lui avait donné l'une de ses filles en mariage, et de grandes fêtes eurent lieu dans la cité de Pennard à l'occasion des noces.

Les danses et les chants se prolongèrent très tard dans la nuit. L'hydromel et la bière étaient versés à profusion et tous les convives avaient été comblés. C'est alors qu'on entendit une musique étrange, une musique si forte que les harpistes et les chanteurs s'arrêtèrent pour écouter. Cette musique venait des grandes landes qui s'étendaient sur le plateau, derrière les murailles de la forteresse. On alla voir de quoi il s'agissait, et on remarqua, dans la lumière de la

pleine lune, une grande troupe de fées qui dansaient et chantaient, sans doute pour célébrer dignement les noces de celui qui possédait le château.

Mais celui-ci, que l'excès de boisson rendait irascible, prit très mal la chose, prétendant que ses musiciens étaient bien meilleurs que toutes ces petites gens qu'on voyait s'ébattre sur l'herbe, au milieu des buissons épineux. Il ordonna à ses hommes d'armes de chasser ces perturbateurs et de leur signifier qu'ils n'avaient aucun droit à venir ainsi troubler une fête qu'on donnait en son honneur et en l'honneur de sa femme.

Celle-ci fut bien étonnée du comportement de Rhys. Elle tenta de le calmer en lui disant que ces petites gens, c'est-à-dire le peuple féerique, leur rendaient ainsi hommage en dansant et en chantant sous les murs du château.

– Si tu les fais chasser, dit-elle à son mari, tu devras t'attendre à subir leur malédiction. Mais si tu acceptes leur présence, tu seras comblé de bienfaits.

– Que font ces gens sur mes terres ? cria le prince Rhys, toujours sous l'emprise de l'ivresse. Qu'ils déguerpissent et qu'ils s'en aillent au diable qui est leur père et leur soutien ! je ne veux pas les voir !

– Ces petites gens se vengeront de toi ! reprit l'épouse indignée.

– Je ne crains personne en ce monde comme dans l'autre ! hurla le prince.

Et pour donner l'exemple, il demanda son cheval et ses armes et prit la tête de ses hommes pour aller chasser les fées de ses terres. Mais chaque fois qu'ils allaient atteindre la troupe des petites gens, celle-ci disparaissait dans la brume. À force de se précipiter en avant et de brandir leurs lances vers les fées, les hommes de Rhys finirent par s'entre-tuer mutuellement. Il en resta beaucoup, inanimés sur le sol, quand Rhys, pourtant tout fier parce qu'il avait chassé les fées, revint en son château. Car les petites gens avaient en effet disparu, ainsi que la brume qui les avait emportées, et, maintenant, la lumière de la lune baignait la lande sans qu'on pût remarquer la moindre trace du peuple féerique.

Le prince Rhys ordonna de reprendre les chants et les danses. Mais, les danseurs n'avaient pas plus tôt levé le pied que le vent se leva, soulevant une terrible tempête de sable. La lumière de la lune fut voilée et chacun courut se mettre à l'abri derrière un rocher, derrière une maison ou sous les murailles du château. Mais le sable les cinglait et personne ne trouvait d'abri contre cette tempête qui dura toute la nuit.

Au petit matin, le château et la ville de Pennard avaient complètement disparu sous le sable. Seules émergeaient les quelques tours

du château. Et les oiseaux de proie tournaient sans cesse au-dessus du rivage.

Penmaen (West Glamorgan)

Ce récit m'a été raconté en anglais, en 1989, par une habitante de Penmaen que j'interrogeais sur les légendes locales. Il s'agit ici d'une variante de la légende de la ville engloutie. Celle-ci disparaît, sous le coup d'une malédiction, non pas dans la mer, mais dans les dunes apportées par la mer et le vent. D'autres récits de ce genre se retrouvent en Bretagne armoricaine, notamment sur la grande grève Saint-Michel (Côtes-d'Armor). Le récit gallois correspond évidemment à un élément réel : la lutte entreprise par les hommes pour fixer les dunes.

LA PLAINE ENGLOUTIE

La grande baie qui s'ouvre devant Cardigan n'a pas toujours été un bras de mer. C'était autrefois une grande plaine, avec des champs recouverts d'orge et de bons pâturages où s'égaillaient d'innombrables troupeaux. Il y avait là également plusieurs cités, sur le bord de la mer, dont les ports regorgeaient de marchandises, avec de belles maisons et des palais somptueux. Et comme ce pays appartenait à Gwyddno, fils de Maelgwn Gwynedd, on l'avait appelé *Maes Gwyddno,* c'est-à-dire la « Plaine de Gwyddno ». Mais d'autres disaient que c'était le *Cantre'r Gwaelod,* c'est-à-dire le « Bas Pays des cent habitations », parce qu'il y avait cent foyers dans toute cette plaine.

C'était en effet un « bas pays », car il se trouvait au-dessous du niveau de la mer. Une grande digue le protégeait des marées et des tempêtes, une digue solidement construite et qui aurait pu résister à tous les vents du monde déchaînés. Mais, au milieu de la plaine, il y avait un puits, et ce puits, qui donnait une eau claire et limpide, était inépuisable. C'est pourquoi Gwyddno Garanhir l'avait fait murer de façon à ce que l'eau ne pût déborder. Quand on avait besoin d'y puiser de l'eau, on ouvrait une porte qu'on refermait soigneusement ensuite. On avait confié la garde de ce puits à une jeune fille nommée Meredid, et celle-ci s'acquittait au mieux de sa tâche, gardant jalousement sur elle la clef qui permettait d'ouvrir la porte et de fournir de l'eau à ceux qui en voulaient.

À cette époque, c'était le comte Seithenin qui avait en charge le *Cantre'r Gwaelod.* Il allait chaque soir inspecter l'état des digues qui protégeaient le bas pays de la mare et finissait toujours par une visite à Meredid pour s'assurer qu'elle avait bien fermé la porte du puits et qu'elle avait bien caché la clef qui pouvait ouvrir cette porte. Seithenin était très aimé de tous, car c'était un homme très bon et de joyeuse compagnie, qui savait toujours régler au mieux les conflits qui pouvaient surgir entre ses vassaux, sans être obligé d'en référer à son seigneur Gwyddno.

Or, un soir, Seithenin avait invité à un grand festin les nobles du pays. Il avait bu plus que de coutume et, au milieu de la nuit, il s'était senti une irrésistible envie de sauter sur son cheval et de galoper à travers la plaine. C'est ainsi qu'il arriva au puits gardé par la jeune Meredid. Il la vit assoupie à l'entrée de la cabane qui lui servait de logis, et comme, dans son sommeil, elle avait retroussé son vêtement, Seithenin fut envahi d'un grand désir amoureux. Mais il lui fallait d'abord la réveiller. Et, emporté par son ivresse, il se dit que le meilleur moyen était d'ouvrir la porte du puits et de déverser sur la jeune fille de l'eau fraîche.

Il alla donc chercher la clef de la porte, car il savait où Meredid la cachait et, sans plus attendre, il ouvrit le puits qui se mit à déverser son eau tout autour. La jeune fille, bientôt saisie par le froid de l'eau, ne tarda pas à se réveiller.

– La porte ! s'écria-t-elle. Comment se fait-il qu'elle soit ouverte ?

Elle allait se précipiter pour la refermer quand Seithenin, au comble de l'excitation, tomba sur elle et, bien qu'elle se débattît et hurlât dans la nuit, il la violenta pendant que l'eau se déversait avec violence sur le sol. Et cela dura si longtemps que bientôt Seithenin et la jeune fille furent engloutis dans des tourbillons. Le niveau de l'eau monta, monta inexorablement, et personne n'était plus là pour refermer la porte du puits. Bientôt, toute la plaine fut inondée et le violent courant qui se produisit ébrécha les digues qui la séparait de la mer. Tout le pays disparut sous les eaux, et l'on entendit, dans la nuit, quelqu'un qui chantait cette triste mélopée aux quatre vents de l'espace :

« De grands cris de fou s'élèvent dans la nuit profonde !
maudite soit la jeune fille
qui a libéré, après avoir lutté,
gardienne de la fontaine, la mer dévastatrice... »

Et c'est depuis ce temps-là que la mer a recouvert le *Cantre'r Gwaelod* et qu'il y a une grande baie au large de Cardigan. Mais lorsque les pêcheurs naviguent sur les eaux de la baie, lorsque le ciel

est gris et que la pluie menace, ils entendent le chant du barde, sur les rochers du rivage. Et le barde déplore, avec des sanglots dans la voix, la grande inondation des terres de Gwyddno, le fils de Maelgwn Gwyedd, lançant son appel vers le ciel, mais sachant fort bien qu'il ne pourra être entendu :

« Seithenin ! lève-toi, sors d'ici et regarde
la verte ligne de bataille des flots.
La mer a recouvert la terre de Gwyddno !
Maudite soit la jeune fille
qui a libéré, après avoir gémi,
gardienne de la fontaine, la mer dévastatrice... »

Mais seul, le cri des mouettes répond à cette lamentation.

Cardigan (Dyved)

Ce récit est une synthèse entre un conte populaire que j'ai entendu moi-même raconter en anglais à Cardigan, au mois de juillet 1989, et un poème du Moyen Âge contenu dans le manuscrit du XIIe siècle, le « Livre noir de Carmarthen », contenant des textes beaucoup plus anciens appartenant à la tradition brittonique, c'est-à-dire à la fois galloise et bretonne. Il s'agit bel et bien de la version proprement galloise de la légende de la ville d'Is, et l'on pourra en trouver la version proprement irlandaise dans la légende de « l'Inondation du Lough Neagh » (J. Markale, l'Épopée celtique d'Irlande, *nouv. éd., p. 43-47). La référence au puits qui déborde peut paraître contradictoire si l'on considère la catastrophe comme une sorte de raz de marée, mais ce détail est constant dans toutes les versions. Elles le sont évidemment bien davantage lorsque le site considéré est un lac de montagne, comme au lac d'Issarlès, dans le Massif central. Dans le récit gallois, la faute incombe au chef Seithenin, accusé d'ébriété, et classé comme l'un des « trois ivrognes de l'île de Bretagne » dans les* Triades *galloises, mais on remarquera la présence d'une femme chargée de veiller sur le puits, exactement comme dans la version irlandaise, cette femme étant l'équivalent de la princesse Dahud de la version bretonne. Je me suis expliqué sur ce rôle de la femme primordiale dans la catastrophe de la submersion dans* les Celtes, *Paris, Payot, nouv. éd. 1994 (chap. sur « le Mythe celtique de l'origine »), dans* la Femme celte, *Paris, Payot, 1992 (chap. sur « la Princesse engloutie ») et j'ai tenté de reconstituer conjecturalement l'ensemble de la légende d'Is d'après toutes les versions dans* la Tradition celtique en Bretagne armoricaine, *Paris, Payot, nouv. éd. 1985 (chap. « la Saga de Gradlon le Grand »). De toute façon, le mythe de la ville engloutie est fondamental chez tous les peuples celtes et témoigne d'un état de faits historiques et géologiques remontant au moins à l'âge du bronze. Il est également évident que de nombreux territoires celtiques récents ont été engloutis par la mer au cours de différents effondrements : au large de la baie des Trépassés, dans la baie du Mont-Saint-Michel, dans le lac de Grand-Lieu, pour la Bretagne, certains lacs d'Irlande, la baie de Penzance en Cornwall, et bien d'autres encore, sur les côtes ou dans les endroits actuellement marécageux.*

LES ÎLES VERTES

Depuis des siècles, on raconte que les marins qui viennent de la côte de l'ancien comté de Pembroke, au sud-ouest du pays de Galles, ont souvent abordé des îles qui étaient peuplées par les Enfants de Rhys le Profond, car tel était le nom que l'on donnait aux gens de la race des fées. Mais ce qui étonnait tout le monde, c'est que les marins qui abordaient ces îles, une fois qu'ils avaient rembarqué, n'en voyaient plus la moindre trace sur la mer.

Pourtant les gens de la race des fées étaient bien connus en ce temps-là. Ils avaient l'habitude de venir très souvent sur les marchés des villes et des villages de la côte. Ils étaient remarqués par tous ceux qui avaient le don de double vue, mais leur présence n'était pas décelée par la plupart des hommes et des femmes de la région, qui croyaient que c'étaient des humains comme les autres.

Ces gens de la race des fées étaient intelligents et ne se laissaient pas facilement trompés par les humains. Quand ils trouvaient les prix trop élevés, ils quittaient le marché sans rien acheter. En revanche, quand les marchands étaient raisonnables, ils faisaient ample provision de pain, de blé et d'autres nourritures nécessaires, et ils payaient bien avec des pièces d'argent, de sorte que personne ne pouvait se plaindre d'eux. Les fermiers les aimaient bien, car ils achetaient bien leur orge, mais les laboureurs les plus pauvres avaient tendance à gonfler leurs prix, ce qui mécontentait les gens de la race des fées.

À cette époque, un homme du nom de Gruffydd ab Einion se trouvait dans le cimetière de Saint-David, un jour, quand, regardant au large vers la mer, il aperçut des îles qu'il n'avait jamais vues auparavant. Intrigué, il voulut en savoir davantage : il quitta le cimetière et se dirigea vers le rivage pour mieux les observer. Or, dès qu'il eut quitté le cimetière, il ne vit plus que la mer et le ciel. Il lui arriva la même chose une deuxième fois. Alors, la troisième fois, ne sachant trop pourquoi, il emporta avec lui un peu de terre et du gazon qu'il avait pris dans le cimetière de Saint-David.

Quand il arriva sur le rivage, il regarda très attentivement la mer et vit bien les îles : il y en avait une douzaine, et elles lui paraissaient très nettes. Comme il avait son bateau non loin de là, il se lança sur la mer dans la direction de ces îles. C'est ainsi qu'il aborda sur l'une d'elles, sans aucune difficulté. Il y fut accueilli par des gens de très petite taille, qui lui firent bon visage et lui montrèrent leurs trésors sans paraître gênés le moins du monde. Quand il jugea que l'heure était venue de repartir, il demanda à un vieil homme :

– Comment se fait-il que vous puissiez rester sur ces îles en toute sécurité ? Il me semble bien qu'elles ne sont pas très stables, et de toute façon, on ne les voit pas toujours.

Le vieil homme sourit et lui répondit :

– L'herbe que tu vois sur cette île a une grande vertu : elle ne peut germer et croître qu'ici, et nulle part ailleurs, sinon dans le cimetière de Saint-David et sur la place qui est au milieu du village de Cenmaes. C'est pourquoi tu as pu voir ces îles depuis le cimetière de Saint-David.

– Mais, dit Gruffydd, ne craignez-vous pas que quelqu'un d'entre vous ne révèle le secret de cette herbe ?

– Oh ! dit le vieillard, nous devons ce secret à l'ancêtre de notre peuple. C'est lui qui nous l'a enseigné. Il nous a aussi appris qu'il fallait honorer nos parents et nos ancêtres, qu'il fallait aimer nos épouses et faire ce qu'il y a de mieux pour nos enfants. Nous suivons son enseignement, et, parmi nous, nul ne pourrait trahir qui que ce soit. Un traître, pour nous, nous le voyons avec le visage du diable d'enfer, avec des pieds d'âne et des mains d'homme, tenant un large couteau et ayant tué toute sa famille.

Gruffydd continua à avoir de bonnes relations avec les Enfants de Rhys le Profond, et il n'eut pas à s'en plaindre. Il ne dévoila jamais le secret de l'herbe, mais il devint très riche parce qu'il faisait beaucoup de commerce avec les habitants des îles Vertes. Cependant, après sa mort, les fermiers de la région augmentèrent tant les prix de leurs denrées que les Enfants de Rhys en prirent ombrage, et on ne les vit plus sur les marchés, ce qui fut un grand manque à

gagner. Les vieilles personnes dirent qu'ils s'en étaient allés ailleurs où les prix n'étaient pas si élevés. Mais en fait, les Enfants de Rhys le Profond ne réapparurent plus jamais nulle part et personne ne vit plus les îles Vertes au large de la côte.

Saint-David (Dyved)

Ce conte, recueilli à la fin du XIX*e siècle (John Rhys,* Celtic Folklore*), se réfère à la croyance selon laquelle le peuple féerique ne peut être vu que par ceux qui ont « le don de double vue », c'est-à-dire ceux qui ont exercé leur esprit à aller plus loin que la réalité. Un autre thème apparaît ici, celui des îles qui apparaissent momentanément et disparaissent ensuite. Il s'agit évidemment du mythe de l'île d'Avalon, cette terre située à l'ouest du monde et qui est un séjour paradisiaque inaccessible à ceux qui n'ont pas cette « double vue », autrement dit qui ne sont pas « initiés ». Dans les récits mythologiques anciens, peu nombreux sont ceux qui parviennent à aborder ces îles merveilleuses.*

LE CERCLE DES FÉES

Un jour, un garçon d'une douzaine d'années avait mené le troupeau de moutons de son père sur les pentes du Petit-Freni, non loin du village de Crymych. Quand il fut arrivé à la pâture, il y avait encore un peu de brouillard autour du sommet de la montagne, et le garçon essayait de voir d'où était venu ce brouillard. Les gens du pays disaient en effet que, lorsque le brouillard venait du côté de Pembroke, il ferait beau, mais que s'il venait du côté de Cardigan, il ferait mauvais.

Comme il regardait autour de lui ce paysage tranquille et silencieux, la surprise le fit tout à coup sursauter : il apercevait en effet, sur les pentes du Grand-Freni, un groupe de gens qu'il croyait bien être des soldats, en train de s'affairer en cercle, comme pour un exercice. Mais le garçon commençait à connaître les habitudes des soldats, et il se dit en lui-même qu'il était bien trop tôt dans la journée pour que ceux-ci fussent déjà là. Laissant le troupeau pâturer tranquillement sous la garde des chiens, il marcha dans cette direction et, quand il fut plus près, il constata que ce n'étaient pas des soldats qu'il voyait ainsi, mais des gens appartenant au peuple féerique. Et ils étaient occupés à danser en rond, sans se soucier de ce qui se passait autour d'eux.

Le garçon avait entendu bien des fois les vieux du village parler des fées et, lui-même, il avait vu souvent les cercles qu'avaient laissées les « petites gens » sur l'herbe, le matin, après avoir dansé toute

la nuit. Mais il n'en avait jamais encore rencontré. Sa première idée fut de retourner en hâte à la maison pour raconter à ses parents ce qu'il avait vu, mais il renonça à ce projet, se disant que les fées risquaient de ne plus être là lorsqu'il reviendrait.

Il se décida à approcher prudemment pour mieux les observer. De toute façon, il savait bien que les « petites gens » ne l'attaqueraient pas : tout ce qu'il craignait, c'est qu'elles disparaissent lorsqu'elles se seraient aperçues de la présence d'un être humain. Il s'avança donc le long des haies pour mieux se dissimuler et parvint ainsi sans encombre le plus près possible du cercle. Là, il se tint immobile et ouvrit les yeux tout grands pour ne rien perdre de la scène.

Il put ainsi constater que, parmi les « petites gens », il y avait un nombre égal d'hommes et de femmes, mais tous étaient extrêmement élégants et enjoués. Tous n'étaient pas en train de danser et quelques-uns se tenaient tranquillement à proximité immédiate du cercle, attendant d'entrer dans la ronde. Certaines femmes montaient de petits chevaux blancs fringants. Mais ils portaient tous de beaux vêtements de différentes couleurs, et c'est parce que certains d'entre eux avaient des habits rouges que le garçon avait pensé à des soldats.

Il était là, en pleine contemplation de ce spectacle inhabituel, quand les « petites gens » l'aperçurent. Au lieu de paraître hostiles ou de s'enfuir, elles lui firent signe d'entrer dans le cercle et de se joindre à leurs danses. Il n'hésita pas, mais, dès qu'il fut entré dans le cercle, il entendit la plus douce et la plus irrésistible musique qu'il connût. Immédiatement, sans comprendre ce qui se passait, il se retrouva au milieu d'une élégante demeure, aux murs recouverts de tapisseries de toutes couleurs. Des jeunes filles ravissantes l'accueillirent et le conduisirent dans une grande salle où des nourritures appétissantes étaient disposées sur une table. Elles l'invitèrent à manger, et le garçon, qui ne connaissait guère que les habituelles pommes de terre au lait de beurre qui constituaient le repas de la ferme, se régala avec des plats d'une exquise finesse, tous à base de poissons. Et on lui donna à boire le meilleur vin qui fût, dans des coupes d'or serties de pierres précieuses.

Le garçon se croyait au paradis. La musique et le vin l'engourdissaient, et la vue de ces jeunes filles empressées autour de lui le ravissait. L'une d'elles lui dit alors d'un ton aimable :

– Tu peux rester ici autant que tu veux. Tu te rejouiras avec nous jour et nuit et tu auras à manger et à boire autant que tu le désires. Mais il y a une chose que tu ne devras jamais faire : c'est de boire l'eau du puits qui se trouve au milieu du jardin, même si tu as très soif, car alors, tu ne pourrais plus demeurer ici.

Le garçon se hâta d'assurer qu'il prendrait grand soin à ne pas enfreindre cette interdiction. Et quand il fut bien rassasié, les jeunes filles l'emmenèrent danser. Il ne se sentait pas fatigué le moins du monde et se sentait capable de s'amuser ainsi durant sa vie entière. Jamais il n'avait été à une telle fête, jamais il n'avait éprouvé une telle joie, un tel bonheur de se trouver au milieu d'un luxe inconnu, avec des gens élégants et distingués qui le traitaient ainsi avec douceur et courtoisie. Il lui arrivait de penser à la ferme, à son troupeau, à ses parents, mais il chassait vite ces images de son esprit pour mieux s'absorber dans la danse et la musique.

Un jour, cependant, comme il prenait l'air dans le jardin, au milieu des fleurs les plus belles et les plus parfumées, il s'approcha du puits et se pencha pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur : il aperçut une multitude de poissons brillants qui frétillaient et qui renvoyaient vers lui la lumière du soleil. Alors, il ne put résister : il tendit son bras et sa main toucha la surface de l'eau.

Aussitôt, les poissons disparurent et un cri confus se répandit à travers le jardin et la demeure. La terre se mit à trembler brusquement et le garçon se retrouva au milieu de son troupeau, sur la pente du Petit-Freni. Il y avait toujours de la brume au sommet de la montagne, mais le garçon eut beau chercher partout, il ne put découvrir aucune trace du cercle, aucune trace du puits ni de la demeure des fées. Il était seul sur la montagne, et ses moutons paissaient paisiblement comme si rien ne s'était passé.

Crymych (Dyved)

Ce conte, dont je connaissais déjà plusieurs versions, m'a été raconté à Crymych en juillet 1989. La croyance aux « cercles de fées » est très répandue dans les îles Britanniques, et nombreux sont les récits de ce genre qui témoignent de la présence des « petites gens » pendant la nuit dans certains endroits à l'écart du monde. Ces « petites gens » sont évidemment le souvenir populaire des corannieit, *ces peuples souterrains de la mythologie galloise ancienne qui sont les équivalents des* korrigans *(ou* ozégans*) bretons armoricains et des* leprechauns *irlandais. D'une façon générale, ces petits êtres surnaturels se montrent toujours bienveillants envers les humains, pourvu que ceux-ci les respectent et ne leur causent aucun tort. Si c'est le cas, les « fées » se vengent toujours cruellement.*

LES BARBES DU GÉANT

En ce temps-là vivaient deux rois qui étaient bons amis. Leurs noms étaient Nynniaw et Pebiaw. Un soir d'été, ils se promenaient tous deux sur la montagne alors que les étoiles brillaient dans le ciel. Tout à coup, Nynniaw s'arrêta, contempla le ciel un long moment, puis, se retournant vers Pebiaw, il lui dit d'un ton hautain :

– Quelle belle campagne est la mienne !

– De quelle campagne parles-tu ? demanda Pebiaw.

– Le ciel tout entier ! répondit Nynniaw.

– En vérité ! s'écria Pebiaw, je ne comprends pas ce dont tu veux parler.

– Ce n'est pas difficile, pourtant, dit Nynniaw, le ciel que je regarde et que tu peux voir est à moi, et on ne trouverait jamais de campagne plus belle et plus étendue que celle-ci !

Pebiaw fut fort contrarié par l'orgueil de Nynniaw, et il pensa au moyen de prendre sa revanche. Ils se remirent tous deux à marcher. Puis, au bout d'un moment, Pebiaw s'arrêta et dit :

– Quels troupeaux sont les miens !

Ce fut au tour de Nynniaw de ne pas comprendre. Il demanda à Pebiaw de quoi il voulait parler.

– Ce n'est pas difficile, répondit Pebiaw. Mes troupeaux, ce sont les étoiles, et ils sont innombrables. Et la lune est leur berger. On ne pourrait jamais trouver de troupeaux plus nombreux, ni de berger plus attentif à les garder.

Nynniaw fut très mortifié de la prétention de Pebiaw. Il réfléchit un instant à la façon dont il pourrait prendre sa revanche, puis il dit :

– Il me semble que tu commets une injustice ! Tes troupeaux sont en train de pâturer dans ma campagne, et je ne pourrai le tolérer plus longtemps !

Ils se disputèrent tous deux avec âpreté. Pebiaw prétendait qu'il n'y avait pas de champ plus vaste que le ciel pour ses troupeaux, et Nynniaw lui répliquait qu'il n'avait aucun droit à laisser ses bêtes sur ses propres pâturages. Ils en vinrent à se faire la guerre. Chacun d'eux forma des troupes de guerriers et ils se combattirent sans ménagement.

La nouvelle parvint aux oreilles du géant Ritta, qui avait sa demeure sur la montagne du Glyderfawr, près de Llanberis. C'était un être cruel et orgueilleux qui avait pris l'habitude de couper les barbes de tous ses adversaires malheureux. Ces barbes, il les conservait précieusement afin de s'en faire le manteau le plus rare et le plus chaud du monde. Quand il entendit que Nynniaw et Pebiaw se faisaient la guerre à propos du ciel et des étoiles, il alla les attaquer en personne.

Il les vainquit et leur coupa la barbe à tous les deux.

Lorsqu'ils apprirent cela, les rois du voisinage se rassemblèrent et allèrent combattre le géant. Mais ils furent tous vaincus les uns après les autres. Ritta leur coupa la barbe à chacun et déclara fièrement :

– Voilà les animaux qui ont brouté mes pâturages : je les en ai chassés, et désormais ils n'oseront plus y reparaître.

Puis, avec les barbes qu'il avait conservées, il se fit faire, par les meilleurs artisans qu'il put trouver, un long manteau qui descendait jusqu'à terre.

– Voilà qui est bien, dit le géant, mais mon manteau aurait encore plus de valeur si je pouvais y ajouter la barbe du roi Arthur.

Il se rendit sans tarder à la forteresse de Tomen-y-Mur, près de Ffestiniog, où résidait alors le roi Arthur qui rentrait d'une expédition dans le Nord. Là, il se présenta devant le roi au moment où il était en train de dîner en compagnie de ses principaux guerriers. Il avait revêtu son manteau de barbes sur lequel manquait un emplacement, et d'une voix tonitruante, il cria :

– Roi Arthur ! sache que je suis Ritta Gawr, seigneur des montagnes, et que je me suis donné pour mission de poursuivre l'oppression et l'injustice des rois déréglés. J'en ai déjà vaincu beaucoup et je leur ai pris leur barbe afin de m'en faire un manteau qui sera l'insigne de ma puissance. Mais ce manteau serait incomplet sans ta barbe, puisque tu es le plus célèbre, et aussi le plus injuste de tous les rois de ce monde. Mais je veux que tu sois honoré davantage que les autres

rois : je ne te ferai pas l'injure de me battre avec toi au risque de t'infliger une blessure ou même de te tuer, ce dont je serai vraiment très affligé. Aussi, je te demande, devant tous ces hommes réunis autour de toi, de me livrer ta barbe de ton plein gré. Fais-la-moi parvenir par deux de tes meilleurs compagnons, et ensuite, lorsque j'aurai complété mon manteau, viens te présenter à moi pour te déclarer mon vassal. Si tu refuses ma proposition, je partirai d'ici et je t'attendrai dans la prairie qui domine le lac Llydaw. Là, je te ferai arracher de force ta barbe du menton, et cela à rebours pour que tu puisses en souffrir davantage.

– J'irai à ton rendez-vous près du lac Llydaw, répondit Arthur.

Et sans ajouter un seul mot, il se remit à manger. Ritta le Géant, un instant décontenancé, quitta les lieux en proférant les pires menaces contre le roi. Quant aux compagnons d'Arthur, ils dirent tous qu'ils voulaient aller combattre le géant et lui rabaisser son orgueil.

– Taisez-vous ! leur répondit Arthur. Je suis le seul concerné par cette affaire et c'est moi qui irai combattre le géant.

Les guerriers le suivirent néanmoins jusqu'au lieu de la bataille. Celle-ci fut longue et féroce, mais à la fin, Arthur tua le géant qui s'écroula avec un grand cri sur les pierres qui bordaient le lac. Alors il ordonna à ses hommes d'enterrer là le géant et d'apporter une pierre afin de le cacher à tout jamais. Ils firent ainsi, et c'est pourquoi la montagne appelée Snowdon se dresse aujourd'hui au-dessus du lac Llydaw.

Mais, depuis ce temps-là, il y a des aigles qui tournoient autour du mont Snowdon. On dit que, lorsqu'ils volent très haut dans le ciel, c'est un signe de victoire, mais que, en revanche, quand ils volent au ras de la montagne, c'est un signe de désastre. C'est du moins ce qu'on raconte dans le pays, car pour dire la vérité, les aigles tournoient en cet endroit pour guetter le moment où ils pourront se repaître du corps du géant qui gît sous cet amas de pierres.

Bettws-y-Coed (Gwynedd)

Ce conte, devenu classique et répercuté dans une bonne partie de l'Europe, est ici dans la version des Iolo Maanuscripts. *La montagne de Snowdon, qui est le plus haut sommet du pays de Galles, a toujours excité les imaginations. On y a localisé de nombreuses légendes concernant Arthur ou des héros de la mythologie celtique. Le géant Ritta, ou Rhita, collectionneur de barbes, apparaît très tôt dans la légende arthurienne, en particulier dans l'*Historia Regum Britanniae *de Geoffroy de Monmouth (1135) et dans le* Tristan *de Thomas (1175), cette fois sous le nom de Rion. La tradition des aigles qui tournoient autour de la montagne provient d'un jeu de mots, le nom gallois du sommet étant* Eryri, *et celui de l'aigle* eryr *(pluriel* eryrod*).*

LA DAME DE LLYN Y FAN

C'était il y a bien longtemps, avant que les Gallois ne devinssent les sujets du roi d'Angleterre. Il y avait alors, au hameau de Blaensawdde, non loin de Llanddeusant, une femme veuve qui vivait péniblement dans une ferme avec son fils unique qu'on connaît maintenant sous le nom de Gwyn y Dŵr, c'est-à-dire « Blanc de l'Eau ». C'était un jeune homme courageux et travailleur, et sa mère ne savait que faire pour lui assurer une vie décente. Mais comme la terre qui entourait la ferme n'était guère fertile, la veuve envoyait tous les jours son fils faire paître ses quelques vaches sur les pentes des Montagnes Noires, près d'un lac qu'on appelait Llyn y Fan Fach, c'est-à-dire le « lac du Petit Van ».

Ce lac était très isolé, mais se trouvait dans un cirque de montagne et les prairies qui l'entouraient étaient toujours verdoyantes, et les troupeaux y trouvaient à la fois une bonne herbe fraîche et de l'eau pour boire. C'est pourquoi la veuve tenait tant à ce que son fils allât garder ses bêtes le long du rivage de Llyn y Fan. Mais, à vrai dire, le jeune homme avait toujours peur qu'une vache ne glissât sur les rochers et ne fut engloutie dans les eaux. Car le lac, disait-on, était très profond, et même certains ajoutaient que si on y jetait un caillou, il n'en atteignait jamais le fond et qu'il continuait à tomber éternellement bien au-delà de la terre et des abîmes infernaux. C'est pourquoi, chaque jour, Gwyn y Dŵr s'asseyait sur un rocher, au bord de l'eau, et surveillait étroitement son troupeau.

Un matin de printemps, le jeune homme s'était levé très tôt et avait conduit ses bêtes vers le lac, à travers des coteaux dont l'herbe commençait à pousser dru. Il s'assit sur son rocher habituel, laissant errer son regard sur la surface des eaux encore encombrée d'une brume légère, quand, tout à coup, il sursauta : il venait d'apercevoir, au milieu du lac, une femme qui peignait ses longs cheveux et les faisait retomber en blondes ondulations sur ses épaules nues. Gwyn y Dŵr n'en croyait pas ses yeux : jamais il n'avait eu une vision aussi charmante, jamais il n'avait vu de femme aussi belle. Il se demanda s'il était bien réveillé et s'il ne se laissait pas aller dans un de ces rêves délicieux que l'on fait au petit matin quand on n'ose pas sortir des brumes du sommeil. Mais la brume s'était dissipée sur le lac, et Gwyn voyait nettement la jeune femme qui continuait à peigner sa chevelure, tandis que la surface immaculée du lac qui lui tenait lieu de miroir lui renvoyait son image parfaite.

Quelque peu effrayé par cette apparition, mais surtout saisi d'admiration pour cette créature dont la beauté était irréelle, le jeune homme se leva, s'approcha du rivage et, d'un geste irréfléchi, comme pour une offrande à une divinité, il tendit à l'inconnue le pain d'orge et le fromage qu'il avait apportés pour son repas.

La Dame du Lac regarda attentivement Gwyn y Dŵr, puis fixa son attention sur le pain et le fromage qu'il lui offrait ainsi. Elle se mit à sourire, mais sa tête esquissa un geste de refus. Désappointé, le jeune homme, sans se soucier d'être mouillé, mit les pieds dans l'eau et s'avança vers l'endroit où elle se trouvait. Il eut ainsi de l'eau jusqu'aux genoux. Alors, la jeune femme alla vers lui et, à son tour, lui tendit le bras. Il allait lui toucher la main quand elle se déroba et s'enfonça dans le lac en disant :

– Trop dur et trop cuit est ton pain ! Il faut autre chose pour me prendre !

La jeune femme avait disparu. Gwyn y Dŵr resta longtemps sur le bord, sans pouvoir détacher son regard des eaux profondes et vertes qui, un instant troublées, avaient repris leur calme habituel. Enfin, comme il se faisait tard, il se décida à regagner la ferme de sa mère, un peu triste et désemparé, mais rêvant sans cesse à la beauté de celle qui s'était ainsi manifestée en surgissant du lac au milieu de la brume.

Il ne prononça pas un seul mot de toute la soirée. Sa mère s'inquiéta de son état et lui demanda s'il n'était pas malade. Il lui répondit qu'il allait très bien et se replongea dans son mutisme. La veuve n'insista pas, et le repas se déroula dans le silence le plus absolu.

Le lendemain matin, il se leva de très bonne heure et n'eut de

cesse d'emmener le troupeau sur les pentes de la montagne. Il reprit sa place sur son rocher, fixant son regard sur les eaux du lac dans l'espoir de voir encore apparaître la jeune femme qui peignait ses cheveux d'or dans la brume. Il n'eut même pas l'idée de surveiller ses bêtes, et vers le soir, il s'aperçut enfin que certaines d'entre elles se trouvaient sur le bord d'un ravin, en grand danger d'y glisser. Il voulut se précipiter à leur aide, mais au même moment, la jeune femme apparut à la surface des eaux.

Gwyn y Dŵr s'arrêta de courir et se figea dans une ardente contemplation. Puis il se décida, alla vers le bord du lac et, comme la veille, tendit son pain et son fromage vers la femme en un geste d'offrande qui ne laissait aucun doute sur la réalité de ses sentiments. Il osa même lui adresser la parole.

– Femme ! lui dit-il, prends ceci comme témoignage de mon amour envers toi et sois assurée que jamais, de toute ma vie, je ne cesserai d'être à ton service.

La jeune femme le regarda et secoua la tête.

– Mal cuit et mal levé est ton pain. Je ne veux pas t'avoir.

Et elle plongea sous les eaux, comme elle l'avait fait le soir précédent. Mais les sourires qui jouaient sur ses traits comme elle s'évanouissait dans le lac réveillèrent l'espoir dans le cœur du jeune homme, de sorte qu'il renonça à se soucier de ses refus et que le souvenir de ces sourires le charma pendant qu'il rentrait chez lui.

Sa mère, toujours très étonnée de le voir aussi pensif, lui en demanda la raison. Cette fois, il lui raconta tout ce qui s'était passé.

– Écoute bien, lui dit la veuve. Demain, il faudra lui apporter un pain ni trop cuit, ni pas assez, mais qui soit bien levé.

Ainsi fut fait, et, le lendemain, le jeune homme n'eut de cesse de partir avec son troupeau sur les bords du lac. Il s'assit sur son rocher, se préoccupant bien peu de ses bêtes, les yeux fixés sur la surface des eaux, tremblant d'anxiété et le cœur troublé. Il attendit tout le jour sans rien voir ni entendre, jusqu'à ce que la nuit commençât à tomber. En proie au plus noir désespoir, il se préparait à repartir et jetait un dernier et triste regard sur les eaux, quand, à son grand étonnement, il aperçut plusieurs vaches marcher sur la surface du lac. Et peu après, la jeune femme surgit à son tour et vint vers le rivage, plus belle que jamais avec sa chevelure inondée par les rayons rouges du soleil couchant.

Gwyn y Dŵr lui tendit son pain et son fromage, mais cette fois-ci, la Dame du Lac les prit et, en souriant, elle lui dit :

– Bien cuit et bien levé est ton pain. Je serai à toi si tu le veux.

Le jeune homme n'en croyait pas ses oreilles. Il répondit en balbutiant qu'il le voulait et qu'il n'y aurait pas de meilleur mari que lui.

– Oui, reprit la Dame du Lac, je serai ton épouse puisque tu le désires, mais à une condition : je t'abandonnerai sans recours au cas où tu me donnerais trois coups sans aucune raison.

– Oh ! s'écria le jeune homme, comment pourrais-je jamais te frapper sans raison ?

– Qu'importe ! souviens-toi seulement de cette condition.

La joie inondait le cœur de Gwyn y Dŵr. Mais à son grand désarroi, la jeune femme plongea alors sous les eaux et disparut. La nuit tombait et l'ombre envahissait de plus en plus la montagne. Des brumes légères montaient de la surface du lac. Au comble du désespoir, Gwyn voulut se précipiter lui-même dans les eaux, pensant qu'il ne pouvait plus vivre sans la femme qu'il aimait. Il la rejoindrait ainsi, ou bien il mourrait.

C'est alors qu'elle réapparut. Mais elle n'était pas seule, elle était accompagnée d'un vieil homme de noble maintien, aux longs cheveux d'une blancheur de neige, d'un stature impressionnante, et aussi d'une autre femme, en tout point semblable à la première, à tel point que Gwyn y Dŵr se trouva dans l'impossibilité de décider quelle était celle qu'il aimait. Le grand vieillard s'approcha de lui.

– Jeune homme, dit-il, sois le bienvenu parmi les miens. Je sais que tu désires épouser l'une de mes filles, et j'y consens bien volontiers, mais à la condition que tu puisses reconnaître entre mes deux filles quelle est celle vers qui penche ton cœur.

Les deux femmes prirent pied sur la rive et se placèrent devant Gwyn y Dŵr. Il les regarda attentivement l'une et l'autre, et plus il les regardait, moins il ne pouvait faire de différence entre elles, car elles étaient identiques. Plein d'angoisse et de douleur, il allait renoncer à son choix quand il s'aperçut que l'une des deux femmes bougeait imperceptiblement le bout de son pied comme s'il s'agissait d'un signe qu'elle voulait lui donner. Aussitôt, il la désigna comme celle qu'il aimait plus que tout au monde.

– Tu as bien choisi, dit le vieillard. Sois donc un bon et fidèle mari pour ma fille. Je te donnerai en dot un grand troupeau de vaches, de chèvres, de moutons et de chevaux. Avec ce troupeau, tu seras toujours à l'abri du besoin, jamais rien ne vous manquera à tous deux et à vos enfants. Mais souviens-toi que si tu la frappes trois fois sans raison, elle reviendra vers moi et emmènera avec elle tout le troupeau, aussi bien ses bêtes que les tiennes.

Puis le vieillard fit sortir le troupeau du lac et, une à une, les bêtes abordèrent la rive et se rassemblèrent dans la prairie. Et, ce soir-là, la Dame du Lac partit avec Gwyn y Dŵr pour la ferme de la veuve. Celle-ci fut bien étonnée de la beauté de la jeune femme et de l'abondance du troupeau, mais elle en fut tout heureuse et manifesta sa joie en accueillant celle qui allait devenir l'épouse de son fils.

Gwyn y Dŵr et la Dame du Lac vécurent donc ainsi de nombreuses années dans le bonheur et dans l'abondance. Ils quittèrent la pauvre ferme de Blaensawdde et allèrent s'installer à Esgair Llaethdy[1] où le troupeau prospéra dans les verts pâturages qui entouraient la maison. Ils eurent trois fils d'une beauté et d'une intelligence remarquables, et leurs richesses ne firent que s'accroître au cours des années.

Comme ils résidaient non loin de la ville de Mydfai, ils étaient souvent invités chez les uns et les autres, car on les respectait grandement et on admirait grandement leur bonheur sans mélange. Or, un jour qu'ils étaient présents à un festin qui suivait un baptême, Gwyn y Dŵr, quelque peu échauffé par les bons vins qu'il avait bus, tapota doucement, par plaisanterie, l'épaule de sa femme avec un gant. Celle-ci recula en poussant un cri.

– Souviens-toi, lui dit-elle, que tu ne dois pas me frapper trois fois sans raison. Or, tu viens de le faire. Sois prudent désormais et méfie-toi de tout geste inconsidéré de ta part. Je n'y peux rien moi-même, car c'est la loi de mon peuple.

Gwyn y Dŵr fut bien mortifié et regretta amèrement son geste. Il promit d'être prudent à l'avenir. Mais plus le temps passait, plus il avait tendance à oublier cet interdit. Un jour, les deux époux furent invités à un grand mariage. Il y avait là des gens qui étaient venus de partout : ils étaient gais, ils riaient, ils plaisantaient, ils chantaient et menaient grand bruit. En revanche, la Dame du Lac demeurait triste. Elle jetait de temps à autre un regard plein de mélancolie sur les deux jeunes gens dont on fêtait l'union, puis brusquement, elle éclata en sanglots et versa d'abondantes larmes.

Gwyn s'approcha d'elle et lui tapota légèrement l'épaule.

– Qu'as-tu donc à pleurer ainsi ? lui demanda-t-il.

Elle se retourna brusquement et poussa un cri.

– C'est la deuxième fois que tu me frappes sans raison, lui dit-elle. Je t'avais pourtant recommandé d'être prudent. Souviens-toi que si tu me frappes encore, je ne pourrai plus rester avec toi. Maintenant, si tu veux savoir pourquoi je pleure, je vais te le dire : je pensais à ces jeunes gens qui entrent gaiement dans leur vie de couple, ignorants qu'ils sont des soucis et des peines que cela leur réserve. Toi, tu n'as connu que le bonheur, mais ce bonheur est fragile, sois-en certain.

Gwyn y Dŵr fut tout honteux d'avoir oublié les conseils de prudence de sa femme. Il lui promit une nouvelle fois qu'il se garderait désormais de tout geste inconsidéré. Il était si heureux... Il aimait la

1. Littéralement : « cercle de la maison du lait ».

Dame du Lac autant que le jour où elle lui était apparue pour la première fois et elle avait pour lui une tendre affection qui rendait encore plus pénible et plus douloureuse la crainte du danger qui les menaçait si l'insouciance de Gwyn provoquait la castastrophe. Quant à leurs trois fils, ils grandissaient en force, en sagesse et en beauté.

Un jour, les deux époux se rendirent ensemble à un enterrement. Au milieu du deuil et de la tristesse générale, la Dame du Lac parut soudain d'une gaieté exubérante, au grand scandale de toute l'assistance. Son mari, confus et vexé, voulut arrêter cette hilarité. Il la frappa légèrement sur l'épaule en disant :

– Pourquoi ris-tu ainsi alors que tout le monde est triste ?

– Je ris, répondit-elle, parce que les morts sont heureux : ils ont quitté ce monde d'épreuves et de souffrances. Mais tu viens de me donner un troisième coup. Je ne peux plus demeurer avec toi au milieu des humains.

Et sans qu'on pût la retenir, elle sortit de la maison et se précipita vers Esgair Llaethdy. Là, elle rassembla les troupeaux, le sien et celui de son mari, puis elle les poussa sur le chemin qui menait à Llyn y Fan. Gwyn y Dŵr les suivait avec peine. Quand il parvint au lac, il entendit sa femme appeler chacune des bêtes par leur nom et, à chaque fois, la bête plongeait sous les eaux. Elles y disparurent toutes les unes après les autres sans laisser la moindre trace, sauf un long sillon bien marqué qui fut fait par la charrue que traînait l'un des bœufs derrière lui. Et, impuissant à pouvoir la retenir, Gwyn y Dŵr vit sa femme plonger à son tour et disparaître à tout jamais dans les eaux qui l'avaient vu naître.

Pendant les jours qui suivirent, le pauvre homme demeura prostré, comme si la vie n'avait plus aucun sens pour lui. Ses fils l'assaillaient de questions et il dut leur dévoiler la vérité, à savoir que leur mère appartenait au monde féerique et que, sous le coup d'un interdit qui avait été transgressé par sa faute à lui, elle avait dû retourner au milieu de son peuple. Les trois fils, désolés et conscients de la douleur de leur père, assurèrent celui-ci de toute leur affection et tentèrent de le réconforter dans la mesure de leurs moyens. Mais il demeurait inconsolable et leurs paroles, quelque douces qu'elles fussent, ne purent apaiser son désespoir.

Cependant, Gwyn y Dŵr sortit de sa torpeur et prit la décision de réagir. Il appela à lui ses amis et leur demanda de l'aider : il voulait vider Llyn y Fan de toute son eau et obliger ainsi le peuple féerique à lui rendre son épouse. Ses amis, qui l'estimaient beaucoup, vinrent donc se joindre à lui et ils entreprirent d'assécher le lac. Ils étaient déjà à plus de la moitié quand ils virent surgir une sorte de

monstre hirsute et d'aspect hideux, d'une taille gigantesque et avec des yeux flamboyants qui se précipita vers eux et leur dit d'un ton courroucé :

– Hommes ! quelle prétention est la vôtre ! Vous voulez nous priver des eaux qui nourrisssent notre royaume ! sachez que si vous vous acharnez contre nous, nous ferons en sorte d'inonder la vallée. Ainsi sera détruite la ville de Brecon et tous ses alentours deviendront stériles pendant neuf générations. Que chacun soit dans son domaine. Vous, vous avez la terre et le ciel, nous, nous avons le monde qui est sous les eaux. Laissez-nous en paix et nous ne vous causerons aucun dommage.

Après en avoir délibéré et après avoir pris l'avis de Gwyn y Dŵr, ils cessèrent leur travail d'assèchement et retournèrent en leur logis. Les eaux du lac remontèrent et retrouvèrent leur niveau d'autrefois. Mais Gwyn y Dŵr ne put supporter d'être privé ainsi de la femme qu'il aimait plus que tout au monde et d'avoir perdu toutes les richesses qu'il possédait, à savoir ses troupeaux. Il mourut peu après dans une grande misère et, jusqu'à ses derniers instants, on le vit soupirer et gémir, réclamant sans cesse la Dame du Lac.

Les trois fils, qui étaient déjà grands, s'en allèrent dans les villes et devinrent très savants en toutes choses. Mais, hantés par le souvenir de leur mère, ils revenaient tous les trois très souvent sur les rives de Llyn y Fach. Un soir qu'ils se trouvaient là, leur mère leur apparut, surgissant des eaux du lac. Elle vint vers eux et les embrassa tendrement, leur expliquant la dure loi de son peuple qui les avait privés de sa présence. Elle pleura longtemps avec eux, puis elle prit à part l'aîné de ses fils, qui avait nom Rhiwallawn. Elle lui révéla que sa mission sur la terre était d'être un bienfaiteur de l'espèce humaine et qu'il aurait à sauver de nombreuses vies. Elle lui remit un sac plein de prescriptions médicales et d'instructions diverses concernant la préservation de la santé. Elle lui dit enfin que, grâce à cela, lui et sa famille deviendraient, pendant de nombreuses générations, les médecins les plus habiles du pays. Après quoi, après avoir serré tendrement son fils dans ses bras, la Dame du Lac disparut sous les eaux de Llyn y Fan, et plus jamais personne ne la revit.

Mais c'est depuis lors que les médecins de Myddfai sont devenus les meilleurs de tout le pays, et probablement du monde entier.

Myddfai (Dyved)

Ce conte, ici dans la version recueillie par Iolo Morganwg à la fin du XVIII*e* *siècle, est le plus célèbre de toute la tradition galloise. Il concerne essen-*

tiellement la croyance en l'existence d'un monde subaquatique situé aussi bien sous un lac que sous la mer, thème qui s'apparente à celui de Viviane, la Dame du Lac, qui ravit l'enfant Lancelot à sa mère pour l'élever dans son domaine merveilleux. Mais se réfère également à bien d'autres légendes au sujet des richesses cachées du monde invisible – lequel devient visible pour certains humains en certaines circonstances. Le schéma de ce conte est répandu dans toute l'Europe : il s'agit d'un jeune héros qui devient amoureux d'une déesse, ou de la fille d'un dieu-sorcier (voire de la fille du diable !), et qui en est aimé. Grâce à cette femme, il acquiert richesse et pouvoirs magiques, mais ce n'est pas sans contrepartie. Alors intervient un élément typiquement mélusinien : il ne doit pas frapper trois fois sa femme. Dans d'autres versions, il ne doit pas savoir ce que fait sa femme tous les samedis lorsqu'elle se baigne sous forme de « serpente » dans sa grotte maritime ou simplement aquatique. L'interdit est évidemment transgressé dans tous les cas. Quant au détail du pied qui bouge, ce qui permet au héros de reconnaître celle qu'il aime, il se rapporte au mythe de la femme « au pied d'oie », autrement dit de la reine Pédauque si célèbre dans la région de Toulouse. Mais ailleurs, le héros reconnaît la femme aimée à une malformation d'un orteil ou à l'absence de celui-ci. Voir en particulier le conte languedocien « la Montagne Noire » dans J. Markale, Contes occitans, *Paris, Stock, 1981, p. 223-233, ainsi le conte « les Femmes-Cygnes », dans J. Markale,* la Tradition celtique en Bretagne armoricaine, *p. 186-191, ou encore le conte de Haute Bretagne, « la Jeune Fille en blanc », dans* Contes populaires de toutes les Bretagne, *p. 36-47. L'ensemble de ce récit, destiné en fait à mettre en valeur la qualité des médecins de Myddfai, n'est pas seulement anecdotique : il n'est qu'une des expressions d'une croyance fondamentale en la vertu médicinale des eaux. En effet, dans la mythologie mésopotamienne, la demeure du dieu Ea, grand maître de la médecine, se trouve dans les profondeurs des eaux et, dans la plupart des langues sémitiques, le terme signifiant « médecin » provient d'un ancien terme sumérien qui a le sens littéral de « versé dans la connaissance de l'eau ». On ne peut que penser aux sources thermales actuelles qui ne sont que la prolongation des sanctuaires de l'Antiquité situés auprès des sources guérisseuses.*

IRLANDE

Isolée en plein Atlantique, à l'extrême ouest de l'Europe, l'Irlande est une sorte de phare de la civilisation. Point de départ probable de l'étrange culture mégalithique dans les temps préhistoriques, cette île est devenue le creuset essentiel où se sont fondues différentes traditions, dont celle des Celtes. Cette tradition y apparaît, plus pure et plus archaïque que nulle part ailleurs, et elle se manifeste non seulement par de précieux manuscrits élaborés par les moines chrétiens du haut Moyen Age, mais par la permanence d'une littérature populaire orale qui a résisté au temps et aux oppressions étrangères. Les anciens mythes surgissent parfaitement vivants, parfaitement conservés, des brumes de la mémoire, aussi bien dans la vie quotidienne que dans les contes qu'ont diffusés jusqu'à nos jours des bardes conscients que l'identité de l'Irlande se confondait avec les exploits réels ou supposés des héros et des saints d'autrefois. Car tout est possible dans un pays qui respecte le moindre buisson d'aubépine, puisque c'est là que résident les fées.

LES MAUVAIS TOURS DE TOMÂS FUILTEACH

En ce temps-là, Tomâs Fuilteach demeurait dans une maison forte, au bord du lac Measg. Il y avait beaucoup de gentilshommes à lui rendre visite, car le bruit courait que Tomâs avait des choses merveilleuses chez lui. Mais il y eut bien des gentilshommes à ne pas revenir, car Tomâs les avait tués. C'est la raison pour laquelle on l'appelait Tomâs Fuilteach, c'est-à-dire « Thomas le Sanglant ».

Un jour, le seigneur de Clare était venu en visite dans la maison de Tomâs et il lui demanda s'il avait un musicien.

– Oui, répondit-il, et c'est le meilleur joueur de violon d'Irlande. Mais il est si paresseux qu'il ne jouerait pas un air en présence de quelqu'un, même si celui-ci lui promettait l'Irlande en pleine possession.

– Je te parie mille livres, dit le seigneur de Clare, que j'ai un joueur de violon [1] meilleur que lui.

– Je tiens le pari, dit Tomâs Fuilteach. Mais je t'assure que personne au monde ne peut voir mon joueur de violon. Celui qui rendra le jugement pourra les écouter tous les deux, et c'est ensuite qu'il pourra dire quel est le meilleur.

1. Il s'agit ici de « violoneux » *(fiddler)* et non de « violoniste ». Le violoneux irlandais joue d'une façon très particulière sur son *fiddle,* sans modulations ni vibratos, et bien souvent les airs qu'il interprète sont transmis uniquement par la mémoire populaire. Cela n'a rien de commun avec la musique classique.

– Très bien, dit le seigneur de Clare. J'enverrai chercher mon joueur de violon dès ce soir, et je confierai le soin de juger à deux musiciens.

On sait bien que le seigneur de Clare était sorcier, ainsi que sept de ses ancêtres avant lui. Il envoya chercher l'Aveugle Rusé[1] qu'il avait chez lui. Cet homme-là, qui connaissait la magie, pouvait jouer un air sans avoir de violon. Il avait dans la main un morceau de bois aussi efficace qu'un violon et il y pouvait jouer toutes les musiques qu'il voulait.

Quant au joueur de violon de Tomâs Fuilteach, c'était tout simplement une hase noire. Et cette hase noire, en réalité, c'était la grand-mère de Tomâs, une vieille sorcière qui avait fait beaucoup de mal dans le pays. Elle résidait dans le trou de la grande chambre, dans le haut de la maison forte, et personne ne pouvait l'approcher à l'exception de Tomâs Fuilteach lui-même.

Le lendemain, au matin, l'Aveugle Rusé du seigneur de Clare s'en alla tranquillement vers la demeure de Tomâs, au bord du lac Measg. L'Aveugle Rusé ne craignait rien, car il était en relation avec les « bonnes gens »[2]. Il y trouva deux musiciens que le seigneur de Clare avait envoyés pour juger entre les deux joueurs.

Le joueur de violon de Tomâs Fuilteach commença, et aussitôt que l'Aveugle Rusé eut entendu la musique, il comprit qui était celui qui jouait ainsi. Il dit au seigneur de Clare :

– C'est le joueur de violon qui m'a formé et m'a tout appris. Il ne me servirait à rien de rivaliser avec lui, car je ne suis pas à moitié aussi fort que lui.

– C'est bon, dit le seigneur de Clare à Tomâs Fuilteach. J'avoue que ton joueur de violon est plus fort que le mien. Je te dois mille livres, mais, puisque je m'avoue vaincu, fais en sorte que je voie ton joueur de violon.

– C'est impossible, répondit Tomâs. Il a une maladie inguérissable, et si quelqu'un le voyait, il tomberait mort immédiatement.

Le seigneur de Clare n'insista pas, mais en lui-même, il se disait qu'il le verrait quand même. Cette nuit-là, quand tout le monde fut endormi dans la maison forte, le seigneur de Clare se leva. Il monta jusqu'à la porte de la chambre où était le joueur de violon de Tomâs, et il s'efforça de regarder à l'intérieur par le trou de la serrure.

1. *Dall Glic.* C'est le nom donné à toutes sortes de bouffons, conteurs, harpistes, violoneux ou devins qui, à tort ou à raison, « faisaient » de la sorcellerie pour le compte d'un seigneur.

2. Le peuple féerique.

Il y avait une belle lumière dans la chambre, mais il ne vit personne. Il ouvrit doucement la porte, mais dès qu'il eut mis la tête à l'intérieur, la hase noire lui envoya dans les yeux un jet d'eau qui l'aveugla. Il ne put rien voir, et quelque peu inquiet, il retourna se coucher dans sa propre chambre.

Le lendemain, le seigneur de Clare dit à Tomâs qu'il aimerait bien aller à la chasse.

– Très bien, répondit Thomâs Fuilteach. Il y a justement un lièvre noir dans la vallée, entre le lac et le cimetière. Depuis longtemps je le poursuis et j'essaie de le prendre, mais jusqu'à présent, je n'ai jamais réussi à le rattraper.

– J'ai une chienne qui court très vite, dit le seigneur de Clare. Je te parie mille livres qu'elle l'attrapera.

– Je tiens le pari, répondit Tomâs. Fais venir ta chienne aussi rapidement que tu le peux, et nous nous mettrons en chasse.

Le seigneur de Clare envoya des messagers chercher sa chienne, et le lendemain matin, la chienne était dans la maison, près du lac Measg. Alors, la chasse commença.

Tomâs Fuilteach et le seigneur de Clare sortirent tous deux de la maison forte et se rendirent dans la vallée. Quand ils furent arrivés près d'une touffe d'ajoncs qui obstruait le fond de la vallée, Tomâs Fuilteach poussa un cri et frappa des mains. Le lièvre noir apparut immédiatement et se mit à courir. Le seigneur de Clare lâcha sa chienne, et ils partirent tous à la poursuite du lièvre. Ils coururent en tous sens pendant au moins sept heures, mais la chienne ne réussit pas à rattraper le lièvre, et elle était si fatiguée qu'elle se coucha sur le sol. Quant au lièvre, il rentra aussitôt dans son terrier, à travers les ajoncs.

– Je jurerais que c'est un lièvre enchanté ! s'écria le seigneur de Clare.

– Je ne sais pas quelle sorte de lièvre c'est, dit Tomâs. J'ai souvent mis des chiens dessus et j'ai même tiré sur lui, mais sans succès : je n'ai jamais pu lui faire tomber un poil. Je crois que tu as raison et qu'il s'agit d'un lièvre ensorcelé.

Le seigneur de Clare alla en avant et pénétra dans la touffe d'ajoncs. Il découvrit le trou qui était dans la terre. Il en sortait une odeur si fétide qu'il recula sans avoir le temps de l'examiner. Mais il savait bien que c'était là que se terrait le lièvre. Il appela Tomâs Fuilteach et lui montra le trou.

– Certes, dit Thomas, j'ai déjà vu bien souvent ce trou, et je ne m'en approcherai pas davantage. Qu'importe, d'ailleurs : j'ai gagné mon pari.

– Non pas ! s'écria le seigneur de Clare. C'était un lièvre ensor-

celé qui était là, et il n'y a pas de chien au monde qui soit capable de le rejoindre. Je me battrai plutôt que d'admettre que tu as gagné le pari.

– Ah ! c'est donc cela ! répondit Tomâs. Tu cherches à te battre ? Eh bien, soit ! battons-nous puisque tu le veux.

Chacun d'eux tira son épée et ils se précipitèrent l'un sur l'autre. Le seigneur de Clare lança à Tomâs Fuilteach un coup qui lui immobilisa la main droite, et il faillit avoir le dessus lorsque le lièvre noir surgit de la touffe d'ajoncs. Il jeta sur le seigneur de Clare un souffle rempli d'eau entre les deux yeux de telle sorte que le seigneur en fut aveuglé. Tomâs Fuilteach en profita pour le frapper de la pointe de son épée en plein dans le ventre, et ses entrailles se répandirent sur l'herbe.

– Il est probable que tu en as assez de ce combat ! s'écria Tomâs en ricanant.

Quand le seigneur de Clare fut mort, Tomâs Fuilteach l'enfouit dans le trou puant et retourna chez lui. Mais la chienne du seigneur de Clare resta près du trou à gémir d'une manière pitoyable, et cela jusqu'à ce qu'elle mourût de douleur et de chagrin.

Le lendemain, comme on ne savait pas où se trouvait le seigneur de Clare, son serviteur demanda à Tomâs s'il l'avait vu. Tomâs répondit qu'il l'avait laissé avec sa chienne dans la vallée en train de chasser le lièvre noir, et qu'il ne l'avait pas vu depuis lors. Les serviteurs cherchèrent partout, mais ils ne le trouvèrent pas, et les gens du pays dirent qu'il était tombé dans le lac.

Quant à Tomâs Fuilteach, il continuait à bien se porter. Il avait deux sœurs, mais sa grand-mère les avait ensorcelées, car un beau jour, elles s'étaient fâchées contre elle. Il y avait un passage sous la terre qui conduisait au trou de la vieille dans le château, depuis une île au milieu du lac Measg. Sur l'île, il y avait une forteresse qu'on appelait le château des Deux Vieilles. Devant cette forteresse se dressaient deux tas de pierres, et les deux sœurs, à cause du sortilège, étaient obligées de se battre à coups de pierres, de telle sorte que, chaque jour, elles devaient épuiser tout le tas qui était devant chacune. Et la grand-mère se tenait tout à côté pour les regarder se battre jusqu'à ce qu'elles eussent jeté toutes les pierres de leur tas. Alors, la vieille ramassait les pierres et en faisait deux autres tas afin que le combat pût recommencer le lendemain matin.

C'était une grande torture pour les deux sœurs, et elles projetèrent de tuer la grand-mère qui les opprimait ainsi sans pitié. Mais la vieille était bien trop rusée pour se laisser surprendre. Cela dura ainsi pendant plusieurs années, jusqu'au jour où les deux sœurs se transformèrent en belettes. Elles le pouvaient, car elles avaient

aperçu leur grand-mère faire des choses de ce genre et elles avaient retenu les formules que celle-ci prononçait pour changer son aspect.

Ce jour-là, la grand-mère vint devant le château pour les voir, comme d'habitude, se battre à coups de pierres. Alors qu'elle leur criait de commencer, l'une des sœurs lui sauta dans la bouche et l'étouffa. Puis toutes deux creusèrent un trou dans le sol du château et y enterrèrent le corps de la vieille en prenant soin de disposer deux tas de pierres par-dessus. Ces deux tas, on peut les voir encore aujourd'hui sur une île, au milieu du lac Measg, ce qui prouve que cette histoire est vraie.

Au bout de la semaine, quand Tomâs Fuilteach ne vit pas revenir la vieille en sa maison forte, il interrogea ses deux sœurs pour savoir où était allée leur grand-mère. Elles répondirent qu'elles ne savaient pas ce qu'elle était devenue et qu'elles ne l'avaient pas vue de toute la semaine.

– Tant pis ! dit Tomâs Fuilteach. Où qu'elle soit, qu'elle y reste et que nous n'ayons plus jamais de ses nouvelles !

À cette époque Tomâs avait une truie extraordinaire. Cette truie avait d'abord appartenu à sa grand-mère, mais celle-ci l'avait donnée à Tomâs. C'était une truie hors du commun, car elle donnait naissance à des petits cochons tous les mois. Or, à ce moment précis, la truie avait vingt petits cochons, et Tomâs se réjouissait de voir qu'elle était si féconde.

Quand les cochons furent sevrés, Tomâs les conduisit à Galway pour les vendre à la foire. Il arriva que le curé de Galway en acheta six, et quand le domestique du prêtre les eut emmenés à la maison, il leur donna beaucoup à manger car il espérait les engraisser très vite.

Le lendemain, le prêtre alla dans la porcherie pour voir comment se portaient les petits cochons qu'il avait achetés. Il n'avait pas fait un pas dans la porcherie qu'il poussa des ailes aux cochons et qu'ils s'envolèrent sous son nez et disparurent dans le ciel en poussant des cris aigus.

Le prêtre se signa et dit au domestique :

– C'étaient des petits cochons ensorcelés, mais je sais que c'est à Tomâs Fuilteach que je les ai achetés. Je sais à quoi m'en tenir, et j'aurais dû me méfier. Il serait juste que je n'ai aucun rapport avec ce maudit sorcier du diable, mais j'irai quand même le trouver demain matin et je l'obligerai à me rendre mon argent !

Le lendemain, le curé de Galway se présenta dans la maison de Tomâs Fuilteach, sur les bords du lac Measg.

– Quelle sorte de petits cochons m'as-tu vendus l'autre jour ? demanda-t-il.

– Assurément, les meilleurs cochons qui soient en Irlande, répondit Tomâs.

– Voleur ! s'écria le prêtre. C'étaient des cochons ensorcelés. Si tu ne me rends pas mon argent, je ferai un exemple de toi et tu finiras pendu !

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit Tomâs Fuilteach. Tes cochons, je sais bien où ils sont : chez toi, dans ta porcherie. Ce n'est pas de ma faute si tu ne les vois pas !

– Je ne te crois pas ! reprit le prêtre. Tu cherches à me tromper une fois de plus, mais je ne me laisserai pas faire.

– Eh bien ! répondit calmement Tomâs, retourne chez toi, et je veux bien être pendu si les petits cochons que je t'ai vendus ne sont pas dans ta porcherie à attendre que tu leur donnes à manger.

Le prêtre, qui voulait en avoir le cœur net, se hâta de revenir chez lui. Il alla directement à la porcherie et y trouva les petits cochons. Il n'en manquait pas un seul. Alors, il appela son domestique.

– Je pense que ce ne sont pas de vrais cochons, dit-il. Il n'est donc pas normal que nous les gardions dans ma demeure. Demain, tu iras à la foire et tu les vendras.

Le lendemain matin, le domestique se leva de bonne heure et s'en alla jusqu'à la porcherie pour donner à manger aux petits cochons. Mais c'est à peine s'il les reconnut, tant ils avaient grandi. Il alla raconter cela au prêtre et lui dit que c'était grande pitié de les vendre puisqu'ils profitaient si vite.

– Cela m'est bien égal, répondit le prêtre. Pour rien au monde ils ne resteront dans ma maison.

Le domestique alla donc à la foire de Galway pour y vendre les petits cochons. Mais en fait, ce n'étaient plus des petits cochons tant ils avaient grossi en si peu de temps. C'est un homme nommé Tadhg Môr qui les acheta et en donna un bon prix. Quand il paya le prix des cochons, il demanda au domestique du prêtre qui il était et où il demeurait.

– Je suis le domestique du père Mac Diarmuid, répondit-il.

– Cela me plaît, dit Tadhg Môr. Les cochons me porteront chance puisqu'ils étaient chez un prêtre.

Tadhg Môr conduisit les cochons chez lui. Il les fit entrer dans la porcherie et leur donna une abondante nourriture.

Le matin suivant, il retourna dans la porcherie pour voir si les cochons se portaient bien, mais au lieu de cochons, il vit six grands chiens noirs qui aboyaient à faire pitié. Tadhg fut remplie d'étonnement, mais aussi de colère. Il fit un pas en arrière, et, comme la porte était restée ouverte, les chiens se précipitèrent au-dehors en

aboyant encore plus fort, comme s'ils étaient sur les traces d'un renard. Tadhg n'eut pas le temps d'aller chercher son cheval et de les poursuivre. Sa fureur était telle qu'il n'eut de cesse d'aller trouver le curé de Galway. Et, quand il fut dans la maison du prêtre, il lui demanda quelle sorte de cochons il lui avait vendus.

– Mais, je ne t'ai jamais vendu de cochons ! répondit le prêtre.

– C'est exact, dit Tadhg Môr, mais c'est ton domestique qui me les a vendus. Je suppose qu'ils étaient à toi.

– C'est juste. Mais qu'est-il donc arrivé aux cochons ?

– Je vais te le raconter, dit Tadhg Môr.

Et il se lança dans un long discours, n'omettant pas un seul détail sur ce qui s'était passé.

– Très bien, dit le prêtre en soupirant. Je vais te rendre ton argent.

Il donna l'argent à Tadhg Môr, et quand celui-ci fut parti, il alla tout de suite à la maison forte de Tomâs Fuilteach, sur les bords du lac Measg. Il demanda alors à Tomâs de lui rendre l'argent qu'il lui avait versé pour le prix des cochons, et surtout de ne plus l'importuner avec ses mauvais tours.

– Bien ! bien ! dit Tomâs Fuilteach, ne te fâche pas. Je vais te donner sept fois le prix que tu as payé pour les cochons, mais à la condition que tu me donnes ta parole que tu ne viendras plus m'assourdir.

– Je ne viendrai plus, je te le promets, dit le prêtre.

Tomâs Fuilteach lui donna l'argent, et le prêtre partit pour retourner chez lui, très satisfait de l'opération, car somme toute, il avait fait un gros bénéfice sur les cochons sans avoir beaucoup dépensé. Le lendemain, il s'en alla payer la rente d'une année au propriétaire de la terre qu'il tenait. Il avait déjà sorti sa bourse dans laquelle il avait mis l'argent donné par Tomâs Fuilteach, mais quand il l'ouvrit, il s'aperçut qu'elle ne contenait que des petits cailloux.

Il comprit bien quel était celui qui lui avait joué ce tour. Il présenta ses excuses à son propriétaire en disant qu'il s'était trompé de bourse et revint chez lui fort mécontent et maudissant Tomâs Fuilteach.

Mais le prêtre n'en avait pas fini avec le sorcier. Le dimanche suivant, alors qu'il commençait à célébrer la messe dans l'église qui était remplie de monde, on vit arriver deux chiens qui se mirent à aboyer si fort devant la porte que les gens n'entendaient plus un seul mot de la messe. Et quand le prêtre monta à l'autel, une centaine de corbeaux entrèrent dans l'église et se mirent à croasser avec tant de violence que le prêtre ne put continuer la messe plus longtemps.

Très contrarié par l'événement, il écrivit immédiatement à l'évêque, lui racontant tout ce qui s'était passé et lui demandant conseil. L'évêque lui répondit qu'il viendrait lui-même le dimanche suivant et qu'il apporterait une dent de saint Patrick, celle-ci passant pour conjurer tous les mauvais sorts qui pouvaient s'abattre sur l'Irlande.

Quand le jour fut venu, l'évêque entra dans l'église, bien avant le commencement de la messe. Or, les chiens arrivèrent et se mirent à aboyer très fort devant la porte. Mais ils ne s'aperçurent pas que l'évêque était allé derrière eux : il les frappa soudain d'un coup de la dent de saint Patrick, ce qui les transforma immédiatement en deux rochers qu'on peut voir encore devant l'église. Puis, lorsque les corbeaux s'assemblèrent pour croasser pendant que le prêtre célébrait la messe, l'évêque jeta la dent en l'air, et aussitôt tous les corbeaux tombèrent morts sur les dalles de la nef. Les deux chiens, c'étaient les deux sœurs de Tomâs Fuilteach, et les corbeaux, c'étaient ses nombreux serviteurs, qui appartenaient tous au peuple des fées. Quant à Tomâs Fuilteach, il vécut encore de longues années, mais il se garda bien de causer du tort aux prêtres et aux moines.

Cependant, le roi Conchobar allait souvent lui rendre visite en sa maison forte, près du lac Measg. Et, un jour, il vint dans l'esprit de Tomâs Fuilteach que si le roi Conchobar mourait, il serait lui-même élu roi à sa place. Cette idée fit tellement son chemin que Tomâs décida de se débarrasser du roi. Il promit de l'or et de l'argent à des gens pour tuer le roi, mais les gens avaient tellement d'estime pour Conchobar qu'il ne se trouva jamais personne pour lui faire du mal.

Tomâs Fuilteach commençait à croire qu'il ne réussirait jamais à débaucher quelqu'un pour éliminer le roi. Il se décida donc à agir lui-même. C'était en hiver, alors qu'il gelait et qu'il y avait beaucoup de neige sur la terre. Il invita le roi à venir chez lui, lui disant qu'il avait un secret à lui confier et que personne ne devait être au courant. Le roi vint donc sans escorte, très curieux de savoir quel était le secret dont voulait l'entretenir Tomâs Fuilteach.

Mais, sur le chemin du lac Measg, quand le roi arriva auprès d'une source gelée, sous un grand arbre, il fut frappé à la tête par une grosse pierre et il tomba sur le sol glacé. Avant qu'il pût se relever, il reçut un coup de couteau dans le corps et il mourut. On le retrouva là, le lendemain matin, son petit chien à côté de lui, hurlant désespérément, mais qui n'avait pas voulu le quitter.

On pensa bien que c'était Tomâs Fuilteach qui avait tué le roi, mais il n'y avait aucune preuve et aucun témoignage pour le faire pendre. Quand les gens du pays surent que le roi Conchobar était mort, ils vinrent en foule se recueillir devant son corps, et Tomâs

Fuilteach ne fut pas le dernier à accourir et à se lamenter plus fort que les autres, faisant mine d'avoir un chagrin qui ne s'arrêterait jamais.

Mais la nuit suivante, alors que Tomâs était dans sa chambre, à se reposer, la porte s'ouvrit et le fantôme du roi entra, le saisit et le jeta contre le sol. Il ne put prononcer un seul mot tant il avait peur. Un sang très rouge coulait du corps de Tomâs Fuilteach, de telle sorte que toute l'eau du lac Measg n'aurait pu laver tout ce sang et en enlever la moindre trace. Quand il fut un peu revenu à lui, il voulut quitter la chambre, mais le fantôme du roi le saisit de nouveau et le frappa encore une fois contre le sol. Il crut que tous les os de son corps étaient brisés. Quand l'horloge sonna minuit, le fantôme le quitta, mais Tômas Fuilteach n'était plus capable de faire un seul mouvement, et il mourut quelques jours plus tard, alors qu'une grande tempête se déchaînait sur la maison forte, près du lac Measg, et que la foudre frappait le toit et faisait écrouler les murs. Quand il fut mort, Tomâs Fuilteach devint aussi noir que du charbon, et c'est à peine si les hommes purent le mettre dans un cercueil tant il répandait une odeur infernale.

Un parent de Tomâs Fuilteach obtint la terre qui environnait la maison forte. Il ne fut pas long à mettre un toit neuf sur le château, et ensuite, il épousa une jeune fille.

Le soir du mariage, comme les parents des nouveaux époux s'asseyaient à table pour prendre leur repas dans la maison forte, il se produisit un tremblement de terre qui secoua tout l'édifice et brisa tous les meubles qu'il contenait. Une grande crainte s'empara de la compagnie, et la plupart des gens ne furent pas longs à se disperser. Seuls, deux ou trois personnes, qui avaient du courage, restèrent avec les jeunes mariés.

Vers onze heures, ils se trouvaient ensemble dans une salle du rez-de-chaussée quand ils entendirent un bruit terrible au-dessus de leurs têtes, comme s'il y avait des gens qui braillaient et se battaient. La jeune épousée tomba de faiblesse et de peur, et, quand elle fut revenue à elle, elle dit qu'elle ne resterait pas une seconde de plus en cet endroit, quand bien même on lui donnerait toute l'Irlande sans partage. Au matin, elle s'en retourna chez son père, et le mari la suivit.

Une semaine après, un berger alla demeurer dans la maison, mais il ne put y demeurer une seconde nuit. Il raconta que Tomâs Fuilteach était venu vers lui, avec un couteau à la main, pour le tuer. Par la suite, beaucoup de personnes vinrent de temps à autre demeurer dans la maison forte, près du lac Measg, mais tous ceux qui y allèrent n'y restèrent pas une seconde nuit. Bien qu'il n'y eût

personne dans cette maison, les gens du voisinage y voyaient de la lumière et entendaient de grands cris, comme si des hommes se disputaient et se battaient férocement. Et l'on disait que c'étaient Tomâs Fuilteach et le diable qui combattaient l'un contre l'autre. Toutes les fenêtres du château étaient brisées, et les corbeaux y entraient et en sortaient à leur guise en poussant des gémissements lugubres.

La maison forte demeura inoccupée pendant de nombreuses années, et, pendant ce temps, il n'y eut pas de vache, ni de brebis à aller pâturer sur les terres de Tômas Fuilteach qui mourût subitement, sans qu'on pût savoir pourquoi. À la fin, un gentilhomme racheta les ruines et fit venir des ouvriers pour restaurer l'édifice. Puis il envoya chercher l'évêque et deux prêtres pour y célébrer la messe. Quand ils eurent terminé la messe, il lui dirent :

– Tu peux demeurer maintenant dans cette maison. Tômas Fuilteach n'y viendra plus te déranger, et le roi Conchobar a obtenu le repos éternel.

Et, effectivement, on n'entendit jamais plus parler du fantôme qui avait tant troublé la maison forte de Tomâs Fuilteach, sur le bord du lac Measg.

Belmullet (comté de Mayo)

Ce récit est une synthèse de trois contes recueillis à la fin du XIX*e siècle par l'un des artisans de la renaissance celtique, Douglas Hyde, qui fut le premier président de la République d'Irlande. Les* Contes gaéliques *de Douglas Hyde ont été très vite traduits en français par l'érudit Georges Dottin et publiés au début de ce siècle par la revue* les Annales de Bretagne *à Rennes. Le personnage de Tomâs Fuilteach, quelque légendaire qu'il soit, a une origine nettement historique : il s'agit d'un célèbre bandit du début du* XIX*e siècle qui commit de nombreux méfaits dans les comtés de Mayo, de Galway et de Roscammon. Dans l'imaginaire populaire, il est devenu un sorcier aux pouvoirs maléfiques, ceux-ci découlant en droite ligne de la plus ancienne mythologie gaélique : transformations d'animaux en humains et inversement, chasses maudites, luttes magiques entre druides et prêtres chrétiens, etc. Tout le récit baigne dans une inquiétante atmosphère qui prouve que, dans les campagnes irlandaises, jusqu'à nos jours, la croyance au fantastique et au surnaturel demeure très forte et conditionne largement la vie quotidienne.*

LE DON DU FANTÔME

Dans l'ancien temps, il y avait un homme qu'on appelait Pâidîn Ruadh O'Kelly et qui demeurait au pied de la colline du Petit-Nêifin. Il était marié, mais il n'avait eu qu'un seul enfant, une fille, qui était malheureusement aveugle. Les gens du voisinage appelaient cette fille Nora Dall[1] et murmuraient qu'elle entretenait des rapports avec les bonnes gens[2], car on la voyait toujours la tête dressée vers le ciel, comme si elle écoutait des voix que personne ne pouvait entendre.

Il faut dire que Pâidîn Ruadh était lui-même bien étrange. Il ne possédait que deux acres de terre autour de sa maison, et il était très pauvre, car sa récolte de pommes de terre était bien maigre. Mais, chaque nuit, qu'il fît froid ou chaud, humide ou sec, il sortait de chez lui et s'en allait rôder dans la campagne. En fait, il ne savait pas pourquoi il agissait ainsi : quand on lui en demandait la raison, il répondait toujours qu'une force irrésistible le poussait à s'en aller ainsi dans la profondeur de la nuit et qu'il lui était impossible de demeurer immobile et allongé sur son lit.

En ce temps-là, les gens croyaient que tous les lutins et les fan-

1. Nora l'Aveugle.

2. Dénomination souvent usitée en Irlande pour désigner les fées et les êtres surnaturels qui vivent dans les profondeurs des tertres mégalithiques.

tômes de la terre sortaient pendant la nuit de *Samain*[1] pour gâter les mûres, et, assurément, personne n'aurait mis la moindre mûre dans sa bouche après cette date-là. Mais Pâidîn n'avait pas peur des bonnes gens, et ce n'était pas la nuit de *Samain* qui l'aurait empêché de sortir de chez lui et d'aller très loin à travers les collines.

Donc, une nuit de *Samain,* Pâidîn sortit de sa maison, comme il en avait l'habitude, et il marcha longtemps jusqu'à ce qu'il arrivât auprès d'une vieille église entourée du cimetière. La lune était dans son plein et elle donnait une belle lumière, car le ciel était sans nuages. Comme il entendait un bruit de branches froissées, Pâidîn regarda en l'air et vit un grand homme qui sautait d'arbre en arbre. Tous les cheveux qu'il avait sur la tête se dressèrent tout à coup et il sentit qu'une sueur froide lui coulait sur tout le corps. Il ne pouvait même pas mettre un pied devant l'autre tant il était saisi de frayeur.

Le fantôme sauta à terre. Il avait des jambes longues et maigres, et l'on voyait presque à travers son corps. Il s'arrêta devant Pâidîn et lui dit :

– N'aie pas peur de moi, je ne te ferai aucun mal. Je sais que ton courage est grand et c'est pourquoi je vais te faire voir la troupe de fées de Connaught qui joue à la balle contre la troupe des fées de Munster au sommet de la colline du Grand-Nêifin. Je ne pense pas que tu puisses le regretter.

Sur ce, il saisit Pâidîn par les deux mains, le jeta sur son dos comme on jette un sac plein d'orge, sauta sur l'arbre et, ensuite, de branche en branche, parvint au sommet du Grand-Nêifin. Il déposa doucement Pâidîn sur un rocher.

La troupe des fées de Connaught ne tarda pas à arriver. Elle fut suivie par celle des fées de Munster. Elles se mirent à jouer à la balle en présence de Pâidîn et du fantôme, et jamais un homme vivant n'avait contemplé un spectacle aussi amusant. Pâidîn riait aux éclats et en prenait mal aux côtes. À la fin, le roi des fées de Connaught s'écria :

– Fantôme des arbres ! selon toi, quelle est la troupe qui a gagné la partie ?

– Assurément, c'est la troupe des fées de Connaught ! répondit le fantôme.

1. Le 1er novembre. C'est le souvenir de l'antique fête celtique païenne de la fin de l'été (c'est le sens du nom de *Samain,* correspondant au *Samonios* du célèbre calendrier gaulois de Coligny), où « le monde des morts était ouvert aux vivants, et le monde des vivants aux défunts », où les *sidhs* (Tertres aux Fées, c'est-à-dire tertres mégalithiques) étaient ouverts. Le sens profond de cette fête païenne (le temps est aboli) se prolonge dans l'esprit même de la fête chrétienne de la Toussaint, laquelle est marquée, dans les pays anglophones, par les manifestations carnavalesques de ce qu'on appelle *Halloween.*

– Tu es en train de dire un mensonge ! s'écria alors le roi des fées de Munster. Nous allons combattre avant d'abandonner la partie à ceux de Connaught !

Ils commencèrent à se battre les uns contre les autres, et ce ne fut pas une mince affaire : ils ne luttaient pas pour rire et bien des crânes furent brisés, ainsi que des bras et des jambes, à cette occasion. L'herbe de la colline en devint toute rouge de sang. À la fin, le roi des fées de Munster leva les bras au ciel et s'écria d'une voix forte :

– Paix ! je vous cède la victoire cette fois-ci, mais je vous assure que nous combattrons de nouveau pendant la nuit de Beltaine[1] !

Alors, le fantôme des arbres dit aux deux rois :

– Payez cet homme que j'ai amené ici, car, sans sa présence, vous n'auriez pas pu jouer à la balle.

– C'est juste, dit le roi des fées de Connaught. Je vais lui donner une bourse remplie de pièces d'or.

– Je ne serai pas en reste, dit le roi des fées de Munster. Je lui donnerai, moi aussi, une bourse remplie de pièces d'or.

Tous deux s'approchèrent de Pâidîn et lui tendirent chacun une bourse. Puis, brusquement, les deux troupes disparurent.

– Te voici avec beaucoup d'argent maintenant, dit le fantôme à Pâidîn. Y a-t-il autre chose que tu aimerais avoir ?

– Oui, en vérité, répondit Pâidîn. J'ai une fille qui est aveugle de naissance, et je voudrais bien qu'elle pût voir clair.

– Ce n'est pas difficile. Elle verra clair demain, avant que le soleil ne se couche. Mais il faut que tu suives mon conseil. Il y a un petit buisson qui pousse sur la tombe de ta mère. Prends-en une épine et enfonce-la derrière la tête de ta fille. Elle y verra aussi bien que toi. Mais si jamais tu dévoiles ton secret à n'importe quel être humain, elle redeviendra aveugle pour toujours. Il est temps à présent de quitter cet endroit, car, avant que tu retournes chez toi, je voudrais te montrer ma demeure.

Il prit Pâidîn par les deux mains et le jeta sur son dos, comme la première fois, et il se remit à sauter de branche en branche jusqu'à ce qu'il eût regagné le grand arbre, près de la petite église, au milieu du cimetière. Il déposa doucement Pâidîn au pied de l'arbre, puis il souleva l'arbre, découvrant ainsi un grand trou dans la terre.

– Suis-moi, dit le fantôme en s'engageant dans l'ouverture.

1. Le 1er mai. C'est l'autre grande fête celtique païenne du début de l'été, marquée par la reprise de l'activité pastorale à l'extérieure. On y plantait des arbres (le célèbre May Pole ou arbre de Mai) et on dansait autour de grands feux allumés en l'honneur de Bel (ou Belenos), divinité lumineuse. Les deux fêtes de *Samain* et de *Beltaine* constituent l'axe de l'année celtique.

Ils descendirent un bel escalier de pierre et arrivèrent à une grande porte. Le fantôme ouvrit la porte et ils entrèrent. Quand Pâidîn regarda autour de lui, il vit un grand nombre de gens qu'il avait connus autrefois et qui, depuis, étaient morts, tant de sa famille que de son voisinage, et cela depuis bien des années. Quelques-uns souhaitèrent la bienvenue à Pâidîn et lui demandèrent quand et comment il était mort.

– Mais je ne suis pas encore mort ! leur répondit-il.

– Tu plaisantes ! s'écrièrent-ils. Si tu n'étais pas mort, tu ne serais pas ici au milieu de la troupe des trépassés.

– Ne crois pas ces gens-là, dit le fantôme, car ils ne comprennent rien à ce qui se passe. Tu as encore une longue vie devant toi. Viens avec moi, maintenant, avant que tu retournes chez toi. Je vais te donner un petit pot : à n'importe quel moment, quand tu auras besoin de nourriture et de boisson, frappe-le trois fois et prononce ces paroles : « Nourriture et boisson, et gens de service ! » Tu auras alors tout ce que tu pourras désirer. Mais si jamais tu te sépares de ce pot, tu t'en repentiras. Je vais également te donner un petit sifflet : n'importe où que tu sois, si tu es dans la détresse et le danger, souffle dedans, et tu seras secouru. Mais, sur ton âme, ne t'en sépare jamais, car tu t'en repentirais amèrement.

Là-dessus, il reprit Pâidîn par les mains, le mit sur son dos et le reconduisit sur la route qui menait à sa maison. Il le laissa à un carrefour et lui dit encore :

– Sur ton âme, ne raconte à personne ce que tu as vu cette nuit, car tu aurais à t'en repentir, et je ne pourrais plus rien pour toi.

Pâidîn s'en retourna chez lui, à la pointe du jour, et sa femme lui demanda où il avait passé la nuit. Il répondit simplement qu'il n'avait pas flâné, mais il déposa le petit pot sur la table et prononça les paroles « Nourriture et boisson ».

Rien ne se produisit. Pâidîn était sur le point de maudire le fantôme qui lui avait raconté des mensonges, quand il se souvint qu'il avait omis de frapper les trois coups sur le pot. Il donna donc trois coups avant de prononcer les paroles magiques et, aussitôt, deux jeunes femmes sautèrent hors du pot, mirent la table et y placèrent toutes sortes de choses bonnes à boire et à manger. Pâidîn, sa femme et aussi Nora Dall mangèrent et burent tout leur content, et quand ils eurent fini, les deux jeunes femmes desservirent la table, rangèrent tout soigneusement et rentrèrent dans le pot où elles disparurent immédiatement. Alors Pâidîn dit à sa femme :

– Nora ne sera plus longtemps aveugle. Je vais la guérir sans retard, mais je t'en prie, ne me demande pas de renseignements à ce sujet, car il m'est interdit de t'en donner ! si je le faisais, elle redeviendrait aveugle comme avant.

– Tu te moques de moi ! s'écria la femme. Tu sais bien qu'elle est aveugle de naissance et que personne n'y peut rien !

– Attends de voir, dit Pâidîn, et tu parleras autrement.

Il sortit aussitôt de sa maison et s'en alla dans le cimetière. Il ne s'arrêta pas tant qu'il ne fût arrivé près de la tombe de sa mère. Il y avait en effet un buisson épineux qui se développait au-dessus de la tombe. Pâidîn cueillit une épine et retourna chez lui. Il saisit Nora et il enfonça l'épine qu'il venait de prendre dans la nuque de sa fille. Celle-ci poussa un grand cri et dit :

– Je vois tout !

La mère fut saisie de stupeur et pouvait à peine croire à ce prodige. Quand elle eut pleuré de joie, elle dit à Pâidîn :

– L'amour et la chaleur de mon cœur, c'est toi, Pâidîn, mon époux. Tu es vraiment l'homme le meilleur que je connaisse au monde !

Le bruit se répandit dans le voisinage que Nora Dall n'était plus aveugle et ne méritait plus son nom. Les gens en étaient bien étonnés. Mais le bruit se répandit aussi que Pâidîn était devenu riche. Or, pour qu'il fût devenu riche, il fallait bien qu'il fût de connivence avec les bonnes gens, c'était évident. On commença à raconter des histoires à propos de Pâidîn, et nombreux furent ceux qui l'envièrent et qui voulurent lui causer du tort. Certains finirent par dire qu'il n'était pas juste qu'il fût en vie, et ils imaginèrent un complot pour le tuer. Heureusement, parmi eux, il y avait un homme qui ne voulait pas qu'il arrivât du mal à Pâidîn. C'était son propre beau-frère, et il vint le prévenir de ce qui se tramait. Pâidîn ne se troubla pas. Il mit le sifflet à sa bouche et souffla dedans. Peu de temps après, il entendit murmurer à son oreille :

– Sors de ta maison et cueille les herbes qui sont dans ton jardin, le long du mur de ta grange. Manges-en tant que tu pourras et distribue le reste à ta femme et à ta fille pour qu'elles fassent de même. Chacun de vous trois aura autant de fois la force d'un homme qu'il y a de cheveux sur vos têtes. Avec le maillet qui est sur le mur de ta maison, tu peux vaincre tout ce qu'il y a d'hommes dans l'ensemble de ta paroisse. Mais prends bien soin de faire manger ces herbes à ta femme et à ta fille, et surtout ne révèle à personne les secrets dont tu disposes.

Au matin suivant, les hommes et les femmes du village vinrent pour tuer Pâidîn. Ils répétaient partout que Pâidîn était un homme-fée et qu'il tenait sa richesse du grand diable d'enfer. Ils entourèrent la maison de Pâidîn et dirent que, s'il ne sortait pas, ils brûleraient la maison au-dessus de sa tête. Pâidîn vint à la porte, leur dit de retourner chez eux et de le laisser en paix, car il n'avait commis

aucun tort envers eux. Mais ils étaient si exaltés et si furieux que rien ne pouvait les satisfaire, hormis le meurtre de Pâidîn. Ils se lancèrent à l'assaut de la maison, espérant y mettre bientôt le feu. Mais Pâidîn saisit le maillet, sa femme un manche de bêche et sa fille un ribot de baratte, et tous trois se ruèrent contre leurs assaillants. Ils ne furent pas longtemps à les mettre en déroute, laissant derrière eux une bonne partie des leurs, le crâne fendu ou les os rompus. Et, depuis ce jour, les habitants du village se gardèrent bien de le provoquer ou de lui causer le moindre tort. Ainsi vécurent heureux Pâidîn, sa femme et sa fille.

Mais comme tout a une fin, il fallut bien qu'un jour la femme de Pâidîn parlât du petit pot à l'une de ses voisines. Celle-ci, bien qu'ayant promis le secret sur cette affaire, ne put s'empêcher d'en parler à une autre femme, de sorte que l'histoire, de bouche à oreille, parvint au seigneur qui possédait la terre. Celui-ci vint trouver Pâidîn et lui dit :

– J'ai entendu raconter des merveilles au sujet d'un petit pot que tu as. Montre-le-moi, ou sinon, je te fais brûler pour sorcellerie.

Pâidîn ouvrit son coffre et en sortit le petit pot que lui avait donné le fantôme.

– Fort bien, dit le seigneur, mais qui me prouve que tout cela n'est que vantardise. Montre-moi la vertu qui est dans ce pot.

Pâidîn frappa trois coups sur le pot et prononça les paroles qu'il fallait. Aussitôt, les deux jeunes femmes sautèrent hors du pot et mirent la table, avec la nourriture et la boisson par-dessus, devant Pâidîn et le seigneur.

– Sur ma foi ! dit celui-ci, voilà un pot qui est bien utile. Et puisque je suis ton seigneur, il serait juste que tu me le prêtes ! je dois recevoir des gentilshommes un jour de la semaine prochaine, et je pourrai ainsi les traiter comme il se doit.

Pâidîn réfléchit à ce qu'il convenait de faire. Il était bien ennuyé, car il ne pouvait guère refuser son assistance à son seigneur.

– Ce pot n'aurait aucune vertu si je n'étais pas présent, dit-il enfin.

– Qu'à cela ne tienne ! s'écria le seigneur. Tu peux te joindre à nous et tu seras le bienvenu ! la seule chose que je te demande, c'est d'être bien habillé !

Le lendemain, Pâidîn acheta un nouveau vêtement complet et, quand il l'eut mis, il avait si belle allure qu'il s'en fallut de peu que sa femme et sa fille ne le reconnussent point. Mais elles ne purent s'empêcher de l'admirer.

Le jour dit, au petit matin, il prit avec lui son petit pot et alla jusqu'à la maison du seigneur. Il y avait là une grande quantité de gen-

tilshommes venus de tout le pays avoisinant. Le seigneur fit entrer Pâidîn et son petit pot dans le grand salon.

– Fais préparer de la nourriture et de la boisson afin que je sache s'il y en aura assez pour rassasier ces gentilshommes.

Pâidîn frappa trois coups sur le pot et prononça les paroles qu'il fallait, en n'oubliant pas d'ajouter « et les gens de service ! » Sur-le-champ, six jeunes femmes sautèrent hors du pot. Elles dressèrent une belle table et y disposèrent toutes sortes de choses, les meilleures qu'on eût pu trouver à la cour d'un roi.

Le seigneur fit alors annoncer que le repas était prêt. Les gentilshommes qu'il avait invités furent pleins d'admiration quand ils virent la belle table et tout ce qui se trouvait dessus. Ils mangèrent et burent à satiété, mais bientôt un sommeil lourd s'empara d'eux. Quand ils s'éveillèrent, le toit de la maison avait disparu sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Ils se demandèrent ce qu'ils étaient venus faire en cet endroit dévasté et s'en retournèrent chez eux, furieux contre le seigneur qu'ils accusaient de s'être moqués d'eux.

Quant à Pâidîn, il était bien le plus ennuyé de tous. Car il eut beau chercher son petit pot, ainsi que le sifflet dont il ne se séparait jamais, il ne les trouva pas, et il s'en retourna chez lui, honteux et confus. Il redevint aussi pauvre qu'il l'avait été. Pendant que lui-même, le seigneur et tous ses invités étaient plongés dans le sommeil de l'ivresse, les bonnes gens étaient venues et avaient emporté le tout. Ainsi tomba le malheur sur Pâidîn parce qu'il n'avait pas su garder le secret sur les choses merveilleuses dont lui avait fait don le fantôme des arbres.

Comté de Mayo (Irlande)

Ce conte gaélique, recueilli à la fin du XIXe siècle par Douglas Hyde, recèle de nombreuses allusions à des thèmes mythologiques spécifiquement celtiques. La référence aux deux principales fêtes du calendrier celtique primitif est très nette. On y retrouve la croyance que les « bonnes gens », c'est-à-dire le peuple féerique ou divin des Tuatha Dé Danann (peuples de la déesse Dana), sont toujours présents dans la mémoire populaire irlandaise. À cela se greffe le thème mélusinien par excellence : l'interdiction de parler des merveilles à tous ceux qui sont ou bien indignes de les posséder, ou bien eux-mêmes incapables d'en comprendre le sens. On notera également que le goût des Irlandais (comme des Gallois et des Bretons) se porte volontiers sur l'épreuve sportive, avec une rencontre et un « match » de retour. Est-ce à dire que le sport, à l'origine tout au moins, faisait partie intégrante du rituel religieux. On sait l'importance que donnaient les Grecs aux compétitions sportives en l'honneur des dieux, et on ne peut que penser au célèbre « tournoi des Cinq Nations » qui, curieusement, rassemble (ou oppose, mais n'est-ce pas

identique ?) cinq peuples d'origine celtique autour du rugby, lequel jeu codifié et sophistiqué n'est autre que la transposition actualisée de l'ancienne soule *pratiquée dans l'Antiquité et le Moyen Âge, dans toutes les régions rurales de l'Europe de l'Ouest. Quant au thème du pot qui fournit à satiété – sauf pour ceux qui en sont indignes » nourriture et boisson inépuisables, il fait immanquablement penser au « chaudron celtique d'abondance, de sagesse et de résurrection » tel qu'il est décrit dans les textes gaéliques et gallois, et, bien entendu, au « saint » Graal des légendes arthuriennes si imprégnées de traditions celtiques archaïques.*

LE TAUREAU TACHETÉ

Il y avait un homme, c'était dans le temps jadis, qui avait eu le malheur de perdre sa femme. Il n'avait qu'un seul fils de cette femme. Alors, il épousa une autre femme, mais celle-ci ne montrait aucune estime particulière pour le fils de la première, réservant tous ses soins à ses trois filles, tant et si bien que le pauvre garçon était obligé, tous les jours, de s'en aller très loin de la maison pour garder le bétail sur la montagne.

Il y avait, parmi les vaches, sur la montagne, un taureau tacheté. Un jour que le garçon avait très faim, le taureau tacheté l'entendit se plaindre et se tordre les mains de désespoir en les frappant contre les branches d'un arbre, il se dirigea vers lui, le regarda de ses grands yeux gris et lui dit :

– Écoute, petit homme. Tu as faim, cela se comprend. Ôte-moi une de mes cornes et pose-la sur le sol, puis mets ta main à l'endroit où était la corne : tu y trouveras à manger.

Le garçon, quelque peu étonné d'entendre parler le taureau, lui saisit une de ses cornes, l'enleva et la posa sur la terre. Il mit sa main à cet endroit et en retira une nappe nouée et, à l'intérieur de celle-ci, de quoi boire et manger. Il étendit la nappe sur le sol, puis il mangea et but tout son content. Enfin, quand il eut fini, il remit la nappe à l'endroit où il l'avait trouvée et replaça la corne sur la tête du taureau.

Lorsqu'il revint à la maison, ce soir-là, il ne mangea pas un mor-

ceau de son souper, lequel était d'ailleurs bien maigre, et sa marâtre se dit en elle-même qu'il avait trouvé quelque chose à manger dehors, sur la montagne, pendant la journée, puisqu'il semblait ne pas avoir faim.

Le lendemain, quand il repartit pour la montagne avec le troupeau, la femme envoya sa fille aînée après lui en lui demandant de l'observer en cachette afin de savoir où il trouvait à manger. La fille partit aussitôt et se cacha dans un buisson. Elle guetta soigneusement jusqu'au moment où la chaleur du soleil devint très forte. Elle entendit alors des musiques qui l'endormirent. Le taureau alla alors vers le garçon, et comme la veille, celui-ci lui enleva une corne et put ainsi manger et boire à sa guise. Lorsqu'il eut remis la corne en place, les musiques cessèrent et la fille se réveilla. Elle guetta jusqu'au soir, mais sans rien voir d'extraordinaire. Après que le garçon eut ramené le troupeau à la maison, la mère demanda à la fille ce qu'il en était, mais la fille ne put rien lui dire. Quant au garçon, il ne toucha pas au souper de sa marâtre, et celle-ci en fut bien étonnée.

Le lendemain, c'est à sa deuxième fille que la femme demanda d'aller guetter le garçon sur la montagne, mais elle n'eut pas plus de chance que l'aînée : elle tomba endormie et ne vit ainsi rien qui fût anormal. Ausi, le troisième jour, elle envoya sa plus jeune fille sur les traces du garçon et du troupeau, lui recommandant de ne pas s'endormir comme ses sœurs et de savoir enfin ce que le garçon trouvait à manger.

La fille suivit le garçon et alla se cacher dans un buisson. Mais il faut dire que cette fille-là avait trois yeux : l'un d'eux se trouvait derrière sa tête, et quand la musique se fit entendre, elle endormit seulement les deux yeux du visage. Grâce au troisième œil toujours ouvert, elle put voir le taureau tacheté s'approcher du garçon, celui-ci lui ôter l'une de ses cornes et manger. Elle se hâta ensuite de rentrer à la maison et de raconter à sa mère tout ce qui s'était passé.

La femme prétendit être malade et se coucha. Quand le mari rentra, il s'inquiéta de la voir ainsi. Elle lui dit qu'elle allait mourir et que la seule chose qui pouvait la guérir était de manger un morceau du taureau tacheté. Le mari lui promit qu'elle l'aurait et que rien ne lui serait refusé pourvu qu'elle guérît. Il envoya alors chercher deux bouchers pour tuer le taureau tacheté lorsqu'il reviendrait de la montagne, et pour ce faire, ils se postèrent de chaque côté de la porte, attendant le retour du troupeau, car on leur avait dit que le taureau était la première bête à rentrer dans l'étable.

Cependant, le taureau tacheté dit au garçon :

– Je serai supprimé ce soir si une autre bête ne va pas devant moi.

Il mit une autre bête devant lui. Les deux bouchers, qui attendaient, tuèrent la vache qui était la première bête à entrer. La marâtre en eut un morceau à manger, croyant que c'était la chair du taureau tacheté. Et, dès ce moment, elle prétendit se sentir bien mieux.

Mais quand elle s'aperçut que le garçon, en revenant le lendemain soir de la montagne, ne mangea pas plus de son souper que les jours précédents, elle comprit que le taureau tacheté était toujours là et qu'il n'avait pas été tué. Elle fit semblant d'être de nouveau malade et dit à son mari qu'elle ne pouvait guérir qu'à la condition de manger un morceau du taureau tacheté. Le mari fit donc revenir les bouchers et leur ordonna de tuer la première bête qui se présenterait le lendemain soir à la porte de l'étable. Les deux bouchers se mirent donc à l'affût, guettant le retour du taureau.

Mais, ce jour-là, le taureau vint trouver le garçon et lui dit :

– Ôte-moi la corne, petit homme, et mange maintenant ton content. C'est maintenant pour toi la dernière fois. Ils m'attendent pour me tuer ce soir. N'aie aucune crainte, cependant, car ce ne sont pas eux qui me tueront, mais un autre taureau. C'est le destin qui le veut. Monte sur mon dos et retournons à l'étable.

Le garçon monta sur le dos du taureau tacheté et ils partirent ensemble pour la maison. Les deux bouchers étaient de chaque côté de la porte à l'attendre. Le taureau tacheté frappa un coup de corne de chaque côté et tua les deux bouchers. Puis il s'en alla avec le garçon sur son dos.

Il entra dans un bois sauvage et c'est là qu'ils passèrent la nuit, lui et le garçon, au pied d'un arbre. Il y eut beaucoup de vent, mais leur sommeil ne fut pas troublé. Au petit matin, ils se levèrent, et le taureau dit :

– Petit homme, ôte-moi la corne et mange tout ton content. C'est la dernière bonne chance que je puisse te procurer. Écoute bien ce que je vais te dire : je vais combattre un autre taureau et, bien que je sois très fort, je serai tué par lui. Mais quand tu m'auras vu mort, va couper une courroie dans ma peau, sur mon ventre et sur mon dos, depuis le sommet de ma tête jusqu'à ma queue. Fais-toi une ceinture de cette courroie, et toutes les fois que tu seras en danger, quel qu'il soit, tu auras ma force en partage.

Le taureau tacheté alla combattre un autre taureau qui se trouvait dans un pré au-delà du bois dans lequel ils avaient passé la nuit. Le combat dura très longtemps et l'autre bête eut raison du taureau tacheté. Le garçon s'en alla vers le taureau tacheté, à l'endroit où il était couché sur le sol. Le taureau n'était pas mort. Quand il vit venir le garçon, il le regarda tristement avec ses grands yeux gris et il lui dit :

– Dépêche-toi, petit homme ! prends ton couteau et, dès que je serai mort, coupe sur moi la courroie dont je t'ai parlé, car si tu tardes trop, tu seras tué comme moi.

La main du pauvre garçon trembla. Il ne se sentait pas capable de découper sur le taureau quoi que ce fût, car il savait bien que celui-ci l'avait nourri et il en éprouvait pour lui une vive affection. Mais le taureau tacheté lui parla de nouveau et lui dit qu'il le fallait. Et quand le taureau fut mort, après beaucoup d'hésitations, et en pleurant, le garçon découpa une longue lanière dans la peau de l'animal, dont il se fit une ceinture. Et il partit, plein de trouble et de chagrin.

Sur la route, il rencontra un monsieur qui lui demanda où il allait. Le garçon lui répondit qu'il ne le savait pas lui-même, mais qu'il cherchait de l'ouvrage.

– Que sais-tu faire ? dit le monsieur.

– Je suis le meilleur gardien de troupeau que tu aies jamais vu. Mais, pour ne pas te faire de mensonges, je t'assure que je ne sais rien d'autre que garder les vaches. Pour ce travail, je n'en connais pas un seul qui soit meilleur que moi.

– C'est quelqu'un comme toi qu'il me faut, répondit le monsieur. Il y a trois géants qui sont mes voisins. Ils possèdent de grandes terres, mais ils les gardent jalousement. Lorsqu'une de mes bêtes passe chez eux, ils la gardent et ne veulent jamais me la rendre. Et, je l'ai bien compris, tout ce qu'ils demandent, c'est que mes vaches passent toutes de leur côté : ainsi pourront-ils acquérir un grand troupeau sans rien payer. Et je ne sais comment faire pour éviter que mes bêtes s'en aillent chez eux.

– Fais-moi confiance, dit le garçon. Avec moi, aucune de tes vaches ne s'en ira sur les terres des géants, et je ferai bonne garde, je te le promets.

Le monsieur l'emmena dans sa maison. Puis, le lendemain, le garçon s'en alla garder les bêtes. Lorsque l'herbe devint rare, il voulut conduire ses vaches plus loin. Or, il y avait un grand mur entre les terres des géants et celles de son maître. L'herbe était fort belle de l'autre côté du mur. Quand il eut vu cela, le garçon renversa un pan du mur et fit entrer les cochons et les vaches. Il monta alors sur un arbre et le secoua, faisant tomber des pommes et toutes sortes de fruits pour les cochons.

Un des géants sortit de la maison. Quand il eut vu le garçon monté sur l'arbre et en train de faire tomber des pommes pour les cochons, il se mit en colère et vint jusqu'à l'arbre :

– Viens-t'en vers moi ! dit-il. Tu es bien trop gros pour une seule bouchée, mais tu es trop petit pour deux bouchées. Viens donc, que je te mette sous mes longues dents froides !

– Tiens-toi tranquille ! répliqua le garçon. Il est fort possible que je vienne te trouver un peu trop tôt pour toi.

– Je ne vais pas continuer cette conversation plus longtemps avec toi, dit le géant.

Et, sans plus attendre, il alla vers l'arbre, le saisit entre ses bras noueux et le déracina sans aucun effort.

– Ma ceinture, fais ton travail ! s'écria alors le garçon qui se souvenait des recommandations du taureau tacheté.

À l'instant, la ceinture se déploya de la taille du garçon et saisit le géant par le cou, le serrant si fort que les yeux lui sortaient de la tête, car la force du taureau était plus grande que celle du géant. Celui-ci ne pouvait faire un seul mouvement, tant la pression était grande. Il promit tout ce qu'on lui demanderait pourvu qu'il eût la vie sauve.

– Je ne te demande rien d'autre, dit le garçon, que l'épée qui est sous ton lit. Donne-la-moi et nous verrons ensuite !

Le géant promit de faire sa volonté. Le garçon le relâcha. Aussitôt le géant rentra chez lui et en revint en apportant son épée.

– C'est une épée que l'on porte sans fatigue ! lui dit le géant. Essaie-la sur le plus grand arbre que tu verras dans la forêt et tu ne sentiras pas ta main en le traversant de part en part.

– Par ma foi ! dit le garçon, je ne vois pas d'arbre plus grand que toi dans la forêt, ni plus monstrueux !

Et, sans hésiter, il tira l'épée du fourreau et en donna un si bon coup qu'il coupa la tête du géant. Effectivement, ce fut sans aucun effort, et il ne sentit pas la lourdeur de l'épée.

– Si je pouvais me replacer sur mon corps, dit la tête, personne au monde ne pourrait encore me séparer et je serais immortel.

– J'y veillerai, rassure-toi, dit le garçon.

Et il alla jeter la tête au fond d'un ravin, de sorte que les eaux d'un torrent l'emportèrent bien loin de là. Le soir, quand il ramena les cochons et les vaches à la maison du monsieur, les vaches avaient tant de lait qu'on n'eut pas assez de seaux, et qu'il fallut demander à deux artisans de fabriquer deux tonneaux pour y mettre le surplus.

– Tu es le meilleur vacher que j'aie jamais rencontré ! s'écria le monsieur.

Les géants poussaient habituellement un grand cri chacun, tous les soirs. Mais, ce soir-là, les gens n'entendirent que deux cris.

– Oh ! dit le monsieur, il semble bien qu'il y ait du changement au château, cette nuit, car je n'entends pas le troisième cri.

– Sûrement, dit le garçon. J'ai vu un des géants qui partait tout seul aujourd'hui, et je n'ai pas remarqué qu'il fût revenu.

Le lendemain, le garçon conduisit encore son troupeau dans la

prairie. Il alla jusqu'au grand mur de pierre et, comme la veille, il en renversa un grand pan et laissa entrer ses bêtes. Il monta sur le pommier et se mit à en secouer les branches pour en faire tomber les pommes. Le deuxième géant se précipita vers lui en grinçant des dents de colère prêt à faire son affaire au garçon. Mais celui-ci dit à sa ceinture de faire son travail, et elle serra le cou du géant de telle sorte que celui-ci ne put plus bouger. Il promit au garçon de lui fournir tout ce qu'il voudrait pourvu qu'il lui laissât la vie.

– Donne-moi l'épée que tu gardes sous ton lit, dit le garçon.

Le géant entra dans le château et en revint peu après avec l'épée.

– Cette épée a une vertu magique, dit le géant. Essaie-la sur le plus grand de tous les arbres du bois : elle en traversera le tronc sans difficulté et sans s'ébrécher.

– Je ne vois pas d'arbre qui soit plus grand et plus horrible que toi ! dit le garçon.

Il sortit l'épée du fourreau et en frappa le géant de telle sorte qu'il envoya rouler sa tête à plus de dix pas, sans que la lame fût le moins du monde ébréchée.

– Oh ! dit la tête, si je pouvais me replacer sur mon corps, personne ne pourrait jamais me tuer et je deviendrais immortel !

– Je ferai bien attention à cela, dit le garçon.

Il alla immédiatement jeter la tête dans le ravin, où les eaux du torrent l'emportèrent. Puis, le soir, il ramena le troupeau à la maison du monsieur. Les gens furent bien étonnés quand ils virent la quantité de lait que les vaches donnaient, et il fallut encore deux autres tonneaux pour en contenir le surplus. Et le monsieur dit qu'il y avait encore du changement, car on n'avait entendu qu'un seul cri venant du château. Le garçon expliqua qu'il avait vu un autre géant partir ce jour-là et qu'il n'était sans doute pas encore revenu.

Le lendemain, il conduisit les vaches et les cochons au même endroit et fit une brèche dans le mur. Comme les deux jours précédents, il fit tomber des pommes. Alors arriva le troisième géant. C'était le plus vieux. Il était furieux de la mort de ses deux frères, et les dents qu'il avait dans la bouche lui servaient de cannes. Il menaça le garçon des pires tourments, mais le garçon fit agir sa ceinture et, lorsqu'il se vit immobilisé et sur le point d'être étranglé, le géant promit de lui fournir tout ce qu'il désirait. Le garçon lui demanda son épée, et le géant se hâta de la lui apporter.

– Cette épée a des pouvoirs extraordinaires, dit le géant. Frappes-en les deux nœuds les plus horribles de ces arbres, et l'épée les coupera sans effort et sans même s'ébrécher.

– Par la Vierge Marie ! s'écria le garçon, je ne vois aucun nœud plus horrible que toi dans tous les arbres qui sont ici !

Il frappa le géant et fit rouler sa tête à plus de vingt pas.

– Hélas ! dit la tête, si je pouvais me replacer sur mon corps, aucun homme de ce monde ne pourrait plus m'en séparer et je deviendrai immortel !

– Je vais faire ce qu'il faut, dit le garçon.

Et il alla jeter la tête dans le ravin, comme il avait fait avec les têtes des deux autres frères.

Quand il fut de retour à la maison du monsieur, ce soir-là, les tonneliers ne purent fabriquer assez de seaux et de tonneaux pour contenir la quantité de lait que donnèrent les vaches, et les cochons ne purent rien manger de ce qu'on leur avait préparé tant ils avaient dévoré de pommes pendant la journée.

Le garçon fut ainsi pendant quelque temps à garder les vaches et les cochons du monsieur, mais le château des géants et tout ce qu'il contenait étaient entièrement à lui et à lui seul. D'ailleurs personne n'osait approcher du château tant on avait peur de ce qui s'y passait.

Or, il y avait dans le pays un dragon de feu qui venait tous les sept ans. S'il ne trouvait pas devant lui une jeune femme toute liée, il faisait déborder la mer sur la terre et périr ainsi tous les gens. Aussi prenait-on grand soin, à chaque fois, de lui fournir une jeune femme pour calmer sa fureur.

Le jour vint où le dragon devait arriver, et le garçon demanda à son maître la permission d'aller à l'endroit où le dragon devait se rendre.

– Qu'est-ce que tu veux aller faire là-bas ? dit le monsieur. Il y aura des cavaliers, des voitures et des messieurs venus de partout, et des foules de gens qui te fouleront aux pieds. Il vaut mieux pour toi de rester ici.

– Je resterai, dit le garçon.

Mais quand il vit que tout le monde était parti, il alla au château des géants, sella le meilleur cheval qu'il y trouva, endossa un bel habit, prit l'une des épées des géants et s'en alla tout droit à l'endroit où était le dragon.

C'était comme une foire, tant il y avait de cavaliers, de voitures, de chevaux et de gens rassemblés là. Une jeune femme était attachée à un poteau sur le rivage de la mer, et elle attendait que le dragon vînt la dévorer. C'était la fille du roi qui se trouvait là, car le dragon n'aurait pas accepté une autre femme qui fut paysanne ou même fille d'artisan. Quand le dragon sortit de la mer, le garçon alla à sa rencontre. Ils combattirent jusqu'au soir, de telle sorte que le dragon laissait sortir l'écume de sa gueule et que la mer était rougie par son sang. Enfin, le garçon fit retourner le dragon dans la mer.

Alors, le garçon s'en alla en disant qu'il reviendrait le lendemain.

Il se hâta de regagner la maison du monsieur. Lorsque tout le monde fut arrivé, on fit la conversation et on parla beaucoup d'un certain guerrier qui était venu combattre le dragon et qui l'avait fait retourner dans la mer. Mais personne ne savait qui était ce guerrier-là.

Le lendemain, quand son maître et tous ses gens furent partis, le garçon s'en alla au château des géants, prit un cheval, un bel habit et une autre épée, et alla combattre le dragon. Tous deux s'opposèrent la journée entière et, le soir, le dragon retourna dans la mer. Le garçon s'éloigna lui-même en hâte en disant qu'il reviendrait le lendemain. Les gens étaient de plus en plus intrigués par ce guerrier qu'ils ne connaissaient pas et qui parvenait à résister aussi vaillamment au dragon.

Le lendemain, le garçon fut fidèle au rendez-vous. Il avait pris le plus robuste de tous les chevaux du château des géants, le plus bel habit qu'il trouva et l'épée de l'aîné des géants. Lui et le dragon se battirent férocement la journée entière. Jamais on n'avait vu une lutte si farouche : le dragon avait des ailes et, lorsqu'il était serré de près, il s'élevait dans l'air et, de là, il piquait le garçon et le frappait sur le crâne de telle sorte qu'il faillit plusieurs fois l'assommer. À un moment, le garçon se souvint de sa ceinture et lui ordonna de faire son travail. Alors, la ceinture se dénoua de la taille du garçon et bondit sur le dragon, le saisissant par le cou et le serrant si fort qu'il finit par suffoquer. Le garçon en profita pour lui couper la tête. La mer devint rouge du sang du dragon et des vagues furieuses roulèrent à la surface des eaux.

Le garçon revint sur le rivage. Les gens s'étaient précipités vers lui pour l'acclamer, et ils cherchaient tous à le retenir. Mais il se déroba et sauta sur son cheval. Cependant, avant qu'il ne fût en selle, la fille du roi avait eu le temps de lui arracher son soulier.

Le garçon se hâta de rapporter son épée, son habit et son cheval au château des géants, puis il revint tranquillement à la maison de son maître. Celui-ci et ses gens furent bientôt de retour, ne tarissant pas d'éloges sur le guerrier inconnu qui avait tué le dragon et sauvé de la mort la fille du roi. Ils dirent aussi que le roi avait promis que sa fille épouserait celui qui l'avait sauvée.

Beaucoup de jeunes gens vinrent au palais et prétendirent qu'ils étaient les vainqueurs du dragon. Mais la fille du roi fit savoir qu'elle n'épouserait jamais que l'homme auquel irait la chaussure qu'elle avait prise au cavalier inconnu. Alors les jeunes gens du pays voulurent tous tenter l'épreuve, mais ce fut en vain, car le soulier ne leur allait pas. Il y en eut même, parmi eux, qui se coupèrent les doigts de pied et quelques autres qui se taillèrent le pouce ou une partie du talon. Ils n'y gagnèrent rien, car la fille du roi leur dit qu'elle n'épouserait aucun d'entre eux.

Cependant, comme la princesse se désolait de ne pas retrouver l'homme qui l'avait sauvée, le roi envoya ses soldats partout dans le pays, et le soulier avec eux, pour voir s'il irait à quelqu'un du royaume, de quelque famille qu'il soit, noble ou paysan, riche ou pauvre.

Le garçon était couché dans l'herbe, à surveiller tranquillement son troupeau, quand les soldats arrivèrent. Lorsqu'ils le virent, ils lui dirent :

– Montre ton pied !

– Ne vous moquez pas de moi ! répondit le garçon, de fort mauvaise humeur.

Ils durent s'y mettre tous à le retenir tandis qu'un valet lui essayait le soulier. Le soulier lui allait très bien.

– C'est donc toi que cherche la princesse, dit le chef des soldats. Il faut que tu viennes avec nous chez le roi !

– Oh ! attendez ! dit le garçon. Je vais m'habiller avant !

Il alla au château des géants, mit un bel habit neuf et sella le plus beau cheval qu'il put trouver. Puis il revint vers les soldats et les suivit. Au château, il fut bien reçu par le roi, et encore mieux par sa fille. Et la noce dura trois jours et trois nuits.

Comté de Roscommon (Irlande)

Il y a plusieurs contes différents dans ce récit assez fruste, recueilli dans les dernières années du XIXe siècle par Douglas Hyde, qui en donne une version beaucoup plus longue et compliquée. On reconnaît d'abord le thème de l'animal qui parle, souvenir d'une antique divinité de la prospérité, en l'occurrence le Cernunnos gaulois, le fameux dieu cornu de la statuaire gallo-romaine. J'ai publié une très belle version bretonne de ce conte sous le titre « le Taureau bleu » *dans mes* Contes populaires de toutes les Bretagne *(Rennes, éd. Ouest-France) et une version bourguignonne analogue,* « la Petite Annette » *dans mes* Contes populaires de toute la France *(Paris, éd. Stock). Mais dans ces deux versions, c'est une petite fille qui en est l'héroïne. On reconnaît en outre le thème du vainqueur du dragon qui gagne ainsi la princesse, et enfin le thème de Cendrillon.*

LES TROIS FILS DU FERMIER

Un fermier, qui n'était pas bien riche, avait trois fils qui savaient beaucoup de choses : il ne leur manquait que trois réponses à des questions qu'ils se posaient, et ils ne pouvaient pas les connaître avant d'être allés chez le sage Harraidh, dont les livres contenaient toute la science du monde[1]. C'est pourquoi, un jour, les trois frères se décidèrent à quitter la demeure de leur père et à s'en aller sur les routes à la recherche du sage Harraidh.

Ils errèrent pendant bien longtemps, mais ils finirent par arriver chez Harraidh. Ils lui demandèrent alors s'il avait besoin de trois garçons courageux et capables de travailler du matin jusqu'au soir. Harraidh leur répondit qu'il en aurait besoin si toutefois ils avaient un métier. Le premier dit qu'il en avait.

– Quel est donc ton métier ? demanda Harraidh.

– Je suis boucher, répondit le garçon.

1. En fait, le nom d'Harraidh est une transcription gaélique de celui d'Aristote. Il n'est pas extraordinaire de retrouver le nom du philosophe grec dans des récits imprégnés de christianisme, car Aristote, véritable père du thomisme du XIIIe siècle, était considéré au Moyen Âge, tout en étant païen, comme un des prophètes des anciens temps, ou du moins une référence intellectuelle indispensable dans toute discussion théologique ou philosophique. Dans ce conte, le précepteur d'Alexandre le Grand devient une sorte de Merlin, véritable « gourou » détenteur de toutes les sciences et de tous les procédés d'initiation.

– C'est parfait, dit Harraidh. Tu es l'homme dont j'ai besoin tout de suite.

Puis il se tourna vers le deuxième des frères.

– Et toi, demanda-t-il, quel est ton métier, si tu en as un ?

– J'en ai un, répondit le garçon. Je suis menuisier.

– C'est parfait, dit Harraidh, car j'ai justement besoin de quelqu'un comme toi. Mais je voudrais bien savoir si votre frère a un métier ?

– J'en ai un, répondit le troisième. Je suis conteur d'histoires le soir quand on fait la veillée autour du feu.

– Vous êtes vraiment les trois hommes dont j'ai besoin, dit Harraidh, et je suis bien heureux que vous soyez venu jusqu'à moi.

Il leur fournit un souper et un lit jusqu'au matin. Alors, dès que le soleil fut levé, il alla trouver celui qui s'était prétendu boucher. Il lui dit de sortir et de tuer la bête qui se trouvait dans l'étable, car il n'avait pas de viande à donner à manger à ses hôtes.

Celui qui se disait boucher sortit et s'en alla à l'étable. Mais au lieu de tuer le bœuf qui s'y trouvait, il se mit à ôter ses vêtements et à les remettre. Il était en train de les enlever lorsqu'Harraidh vint chercher la viande pour le dîner [1]. Harraidh s'étonna grandement du comportement du jeune homme et lui demanda pourquoi il n'avait pas encore tué la bête alors qu'il le lui avait commandé.

– Je vais te dire pourquoi, répondit le jeune homme. J'ai une chemise à ma mère et une chemise à mon père. Je ne sais lequel est le plus proche de moi, et je préférerais mettre sur ma peau la chemise de celui qui est le plus proche de moi.

– N'es-tu pas un homme ? demanda Harraidh.

– Certes, je suis un homme, répondit le garçon.

– Eh bien ! dit Harraidh, il y a deux tiers de ton père en toi, pour un tiers de ta mère. Mais si tu étais une femme, il y aurait deux tiers de ta mère et un tiers de ton père. C'est donc ton père qui est le plus proche de toi.

Il ne mit pas longtemps à tuer le bœuf et à le donner au cuisinier pour qu'il le préparât, car c'était là la chose qu'il voulait savoir. Harraidh fut fort satisfait et, quand le repas fut terminé, il dit au deuxième des frères de sortir et de couper l'arbre qui était dehors afin d'en faire un meuble. Celui qui s'était prétendu menuisier sortit donc de la maison, prit une hache et la leva sur l'arbre. Mais il ne donna aucun coup, se contentant de la laisser aller doucement sur le tronc.

1. Il ne faut pas oublier que, traditionnellement, le dîner est le repas de midi, le déjeuner étant la « rupture du jeûne », c'est-à-dire l'actuel petit déjeuner (surtout à la mode anglo-saxonne), et le souper le repas du soir.

– Que fais-tu donc ? demanda Harraidh. Pourquoi ne coupes-tu pas cet arbre ?

– C'est que, répondit le garçon, je crains que si je jette ma main trop haut dans le ciel, je n'y jette également la hache, et que si je frappe un bon coup sur l'arbre, ma hache n'aille en bas, au fond de la terre. Or je ne sais pas quel est le plus près, du haut du ciel ou de la profondeur de la terre !

– Vraiment ? dit Harraidh. S'il n'y a que cela qui te gêne, je peux facilement te répondre : le ciel et la terre sont aussi près de toi l'un que l'autre. Tu es au centre, immédiatement au milieu des deux.

Le jeune homme fut très satisfait, car c'était la réponse à la question qu'il se posait depuis bien longtemps. Il coupa l'arbre en un rien de temps et fabriqua le meuble dont Harraidh avait besoin. Mais celui-ci demanda au troisième des frères :

– J'ai pensé que tu étais conteur, le soir. Alors qu'attends-tu pour parler ?

– Certes, oui, répondit le jeune homme, mais je ne sais lequel de nous deux doit commencer à parler. Est-ce à moi ou à mon maître de commencer la soirée en racontant des histoires ?

– Ce n'est pas difficile, dit Harraidh. Dans toute maison où tu entreras et où tu verras le maître faible, sombre et la tête basse, c'est l'étranger qui doit commencer à parler. Le maître relèvera la tête, te regardera et t'écoutera. Mais si, dans une autre maison, tu vois le maître avoir envie de raconter des histoires, laisse-le faire, car c'est à lui de parler.

Le plus jeune des trois frères se mit à raconter des histoires, car c'était la réponse qu'il attendait.

Ils allèrent ensuite se coucher, mais, dans la nuit, Harraidh comprit que les trois jeunes gens étaient venus pour avoir la réponse à leurs questions. Il en fut très mortifié et alla réveiller son fils.

– Mon fils, va voir si les trois jeunes gens que nous avons reçus hier sont encore là dans la maison.

Le fils y alla, mais il eut beau chercher partout : ils n'étaient pas là.

– Alors, puisqu'ils ne sont plus là, dit Harraidh, poursuis-les et ramène-moi leurs trois têtes.

Le fils partit aussitôt dans la nuit. Il avait pris le meilleur cheval qu'il avait trouvé dans l'écurie. Il eut tôt fait de les rattraper, mais quand les trois frères le virent arriver, ils se mirent à se battre au milieu du chemin.

– Que faites-vous là à vous battre ? leur demanda le fils.

– Nous combattons pour l'héritage que nous a laissé notre père, répondirent-ils.

– Quel est donc cet héritage ?
– Un arbre, répondirent-ils.
Le fils d'Harraidh s'adressa à l'aîné des frères.
– Que t'a-t-il laissé à toi ? demanda-t-il.
– Il m'a laissé tout ce qui est sous la terre et tout ce qui est sur la terre.
– Et à toi, que t'a-t-il laissé ? demanda-t-il au deuxième des frères.
– Il m'a laissé tout ce qui est courbe et droit.
– Et toi, demanda-t-il au troisième, que t'a-t-il laissé ?
– Tout ce qui est vert et sec.
Le fils d'Harraidh était bien embarrassé.
– Je ne sais vraiment pas à qui revient l'arbre ! s'écria-t-il. Lequel d'entre vous est le plus vieux ?
– Je ne sais, répondit le premier des frères, mais je peux te dire que mon père a acheté un plein navire de rasoirs. Je n'en ai pas perdu un, je n'en ai brisé aucun, et je les ai tous usés en me rasant.
– Certes, dit le fils d'Harraidh, tes joues me paraissent bien rudes, et cela ne m'étonne pas que tu aies usé tant de rasoirs.
Il se tourna vers le deuxième des frères.
– Quel âge as-tu ? demanda-t-il.
– Je ne sais pas exactement, mais il faut te dire que mon père a acheté un plein navire de petites aiguilles et de grandes aiguilles à coudre. Je n'en ai pas perdu une, je n'en ai brisé aucune, mais je les ai toutes usées à raccommoder mes habits.
Le fils d'Harraidh se tourna vers le troisième.
– Quel âge as-tu ? demanda-t-il.
– Je ne le sais pas, répondit le jeune homme, mais mon père m'a acheté un plein navire de couteaux et de fourchettes. Je n'en ai pas perdu un, je n'en ai brisé aucun, mais je les ai tous usés en mangeant mon repas.
Le fils d'Harraidh était de plus en plus perplexe.
– Vraiment, dit-il, je ne sais pas à qui d'entre vous revient l'arbre dont vous me parlez. Mais, dites-moi, quel est le plus rapide de vous trois ?
– Le jour le plus venteux qu'il y ait sous le ciel, répondit l'un d'eux, mets un sac de plumes sur le haut d'une tour, ouvre-le et laisse échapper toutes les plumes. Je les rattraperai avant qu'elles ne puissent toucher le sol.
– Amène-moi le cheval le plus rapide qu'il y ait au monde, dit un autre, et je le ferrerai dans le temps qui s'écoule entre le moment où il lève une patte et celui où il la pose.
– J'attraperai un lièvre dans le champ le plus petit que tu puisses trouver, dit enfin le troisième.

– Eh bien ! dit le fils d'Harraidh, je ne suis guère plus avancé et je ne sais toujours pas qui de vous a droit à l'arbre. Lequel d'entre vous trois est le plus paresseux ?

– Voici la plus grande paresse que j'aie jamais montrée, répondit l'un d'eux. J'étais dans une maison et la maison a commencé à brûler. Ma paresse était si grande que je n'ai même pas bougé avant que le dernier chevron ne me tombât sur la tête.

– Moi, dit le deuxième, je dormais au milieu d'un chemin et ma paresse ne m'a pas permis de bouger avant qu'un cheval et une voiture n'eût passé sur moi pendant mon sommeil.

Quant au troisième, il dit :

– La plus grande paresse que j'aie jamais eue, c'est de coucher pendant sept ans avec une femme et de ne l'avoir jamais touchée pendant tout ce temps.

– Vraiment ! s'écria le fils d'Harraidh, je ne peux savoir à qui de vous trois revient l'héritage. Je vais aller trouver mon père pour qu'il me donne un conseil.

Il retourna en hâte chez son père et lui raconta l'histoire. Harraidh entra dans une grande colère. Il dit à son fils d'aller les rejoindre, de n'accepter d'eux aucune excuse et de lui rapporter les trois têtes.

Il repartit donc et les aperçut de loin. Mais eux, quand ils le virent, ils entrèrent dans une grange où trois hommes étaient en train de battre de l'orge. Ils leur proposèrent de battre à leur place afin qu'ils pussent se reposer un moment. Les trois hommes leur donnèrent leurs fléaux et sortirent de la grange pour aller dormir sur la paille. Quand le fils d'Harraidh arriva, il vit les trois hommes étendus et, sans plus attendre, il leur coupa la tête. Après quoi, il revint chez son père et lui remit les têtes.

– C'est très bien, dit Harraidh. Ainsi, ils ne nous ennuieront plus.

Cependant, les trois fils du fermier quittèrent la grange et se remirent en route. Parvenus à un carrefour, ils dirent :

– Voici déjà longtemps que nous sommes ensemble. Séparons-nous maintenant et allons chacun de notre côté. Nous nous rencontrerons ici dans une année.

Ils se séparèrent donc. L'un des trois arriva dans une ville. Il entra chez un cordonnier et lui demanda un morceau à manger. Le cordonnier lui répondit qu'il n'avait pas de temps à perdre, car il était trop occupé à faire des souliers.

– Mais, ajouta-t-il, si tu étais capable de faire des souliers pour m'aider, je te donnerai volontiers à manger.

– Je le ferai, dit l'autre.

Il se mit à faire un soulier jusqu'à ce que lui fût apporté son dîner. Il fit alors un autre soulier encore mieux que le premier. Mais le cordonnier lui dit qu'il était lésé puisque les deux souliers n'étaient pas pareils et qu'il ne pourrait pas les vendre. Quand il eut mangé son dîner, il fit deux souliers semblables à la paire qu'il avait faite auparavant. Le cordonnier en fut très satisfait. Le fils du fermier vit alors un grand magasin en face de la maison du cordonnier et demanda ce que c'était.

– C'est le magasin du roi, répondit le cordonnier. Il est rempli d'or et d'argent.

– Eh bien ! voilà qui est intéressant. Nous n'aurons pas toujours besoin de faire des souliers.

Quand la nuit fut venue, il demanda à la femme du cordonnier de lui donner deux sacs.

– Que veux-tu en faire ? dit la femme.

– Apporter deux sacs d'or du magasin.

– Mais tu seras pendu si l'on te surprend à entrer dans le magasin !

– Je crois bien que non.

Ils sortirent, le cordonnier et lui, entrèrent dans le magasin et remplirent leurs sacs d'or. Puis ils retournèrent chez le cordonnier et la femme leur demanda si on les avait vus. Ils répondirent que non et allèrent se coucher.

Le lendemain matin, l'histoire se répandit dans toute la ville que le trésor du roi avait été volé pendant la nuit. Mais personne ne savait qui avait bien pu commettre ce larcin. Il y avait un homme de science chez chaque roi en ce temps-là, qui faisait de la science pour le roi. Le roi alla donc le trouver et lui exposa l'affaire. L'homme de science dit qu'il ne savait pas qui avait volé le trésor, mais que le voleur reviendrait sûrement la nuit suivante.

– Alors, ajouta-t-il, fais placer un baril de goudron à l'intérieur, devant chaque fenêtre. Quel que soit le voleur, quand il sautera à terre, il tombera dans le goudron et ne pourra plus en bouger, de telle sorte qu'on le prendra au matin.

La nuit suivante, le fils du fermier dit au cordonnier qu'il serait bon de faire encore la même chose. La femme du cordonnier leur donna deux sacs et ils arrivèrent au magasin. Ils ouvrirent la fenêtre.

– C'est moi qui suis entré le premier la nuit dernière, dit le fils du fermier. Donc, c'est à toi maintenant de passer le premier.

Le cordonnier entra et, quand il eut sauté, il tomba dans le baril de goudron et y fut si bien pris qu'il ne pouvait plus s'en sortir.

– Que vais-je faire ? demanda-t-il.

– Tourne la tête vers moi, dit l'autre.

Il tourna la tête. Le fils du fermier la lui coupa et laissa le corps dans le baril. Puis il revint chez le cordonnier et jeta la tête sous le lit. La femme se mit à crier quand elle vit le crâne de son mari.

– Tais-toi, dit le fils du fermier. Tu as ce qu'il te faut d'argent, et tant que je serai avec toi, tu auras un bon mari.

Quand le roi vint au magasin, le matin, il trouva un corps dans le baril, mais comme il n'avait pas de tête, il ne put savoir qui c'était. Il alla donc trouver son homme de science et lui demanda ce qu'il convenait de faire.

– Il y a une fontaine dans la ville où les femmes viennent chercher de l'eau, répondit l'homme de science. Fais-y transporter le corps, et la femme qui a perdu son mari se mettra à pleurer quand elle le reconnaîtra. Place des gardes autour de la fontaine et tu feras saisir la femme quand elle pleurera.

Mais l'histoire se répandit dans la ville. Pour rien au monde, le fils du fermier n'aurait laissé la femme aller à la fontaine, de peur qu'elle ne se mît à pleurer en reconnaissant le corps de son mari. Il alla donc lui-même chercher de l'eau, et quand la nuit fut tombée, il vola le corps qui était à la fontaine et s'en retourna par le chemin le plus contourné et le moins direct. Il suivit les chemins les plus difficiles pour le ramener à la maison. Une fois arrivé, il le mit sous le lit avec la tête.

Le lendemain, quand il vit que le corps avait été enlevé, le roi fut bien ennuyé. Il avait une vieille truie dont l'odorat était très développé. L'homme de science lui dit qu'il fallait la lâcher pour rechercher le corps qui avait été volé à la fontaine, car ainsi la truie retrouverait sans faute la maison dans laquelle on avait dû le transporter.

La truie partit donc et les soldats la suivirent. L'animal s'en alla par tous les chemins et tous les endroits les moins directs, et les soldats la perdirent bientôt de vue. Elle arriva cependant à la maison du cordonnier. Mais elle était à peine entrée que le fils du fermier la tua avec un grand couteau et la cacha sous le lit avec le corps et la tête. Il s'était cependant fait une écorchure à la main quand il avait frappé la truie.

La femme poussa un grand cri quand elle aperçut la truie morte. Les soldats, qui étaient dans la rue, entendirent le cri et vinrent demander quelle était la raison de ce tapage.

– Ce n'est rien, répondit tranquillement le fils du fermier. Cette femme s'est mise à crier quand elle a vu que je m'étais blessé à la main.

Le roi était de plus en plus ennuyé, car ses soldats n'avaient pas réussi à retrouver la truie. L'homme de science lui dit alors d'envoyer un soldat loger dans chaque maison de la ville. Ainsi, quelle

que fût la maison où se trouvait la truie, il en aurait à manger : donc tout soldat à qui l'on servirait du porc devrait en apporter un morceau au roi pour qu'il pût l'examiner.

Les soldats allèrent se cantonner dans toutes les maisons de la ville. L'un d'eux entra chez le cordonnier. Le fils du fermier lui souhaita la bienvenue et dit à la femme de lui servir à manger. Le soldat mangea son content de la truie et quand il eut mangé son content, le fils du fermier le frappa avec sa hache et le tua. Puis il le jeta dans la chambre à l'endroit où étaient la tête et le corps du cordonnier ainsi que le reste de la truie.

Quand les soldats se rassemblèrent, le lendemain, il y en avait un qui manquait, mais on ne savait pas dans quelle maison il était allé. Le roi envoya chercher l'homme de science et lui demanda ce qu'il convenait de faire.

– Invite à dîner tous les hommes qui sont dans le pays, répondit l'homme de science. Quand ils seront tous à table, ta fille ira avec eux pour leur servir à manger. Quel que soit l'homme qui a commis ce dommage, il metttra la main par-derrière pour saisir ses vêtements. Alors ta fille posera une tache d'une certaine couleur sur ses vêtements à lui et, lorsque le repas sera terminé, on pourra le reconnaître facilement.

Cependant, ce soir-là, aucun des gentilshommes qui se trouvaient là ne porta la main sur les vêtements de la fille du roi.

– Ce n'est pas parmi eux que se trouve le coupable, dit l'homme de science au roi. Demain, invite les pauvres, et nous verrons bien ce qui se passera.

Aucun des pauvre ne refusa l'invitation du roi. Ils étaient tous là, et le fils du fermier avec eux. Quand la fille du roi passa près de lui, il mit sa main par-derrière et tenta de la saisir par ses vêtements. La fille du roi, sans avoir l'air de rien, déposa une tache de couleur sur ses vêtements à lui. Mais il s'en était bien aperçu, et quand elle se fut éloignée, il s'arrangea pour mettre la même tache sur tous ceux qui se trouvaient là.

Ainsi, quand le repas fut terminé et que tous les hommes s'en allaient, les gardes qui avaient pour mission d'arrêter celui qui aurait la tache ne surent pas lequel ils devaient saisir, puisqu'ils avaient tous la même tache sur leurs vêtements.

Le roi était furieux. Il alla de nouveau trouver l'homme de science et lui demanda s'il se moquait de lui, car il n'avait pas trouvé l'homme qui lui avait causé tout ce tort. Il menaça même l'homme de science de le faire pendre.

– Calme-toi, répondit l'homme de science. Il est vrai que je ne suis pas capable de découvrir l'homme qui te cause du tort. Mais

c'est parce qu'il est beaucoup plus habile que moi. Suis donc mon conseil : au lieu de vouloir le châtier, reconnais sa puissance et donne-lui ta fille en mariage. Elle ne manquera jamais de rien.

Le roi fit alors savoir par toute la ville que quel que fût l'homme qui lui causait du tort, il devait venir le voir car il voulait lui donner sa fille en mariage. Le fils du fermier, quand il apprit la nouvelle, se rendit auprès du roi et celui-ci lui donna sa fille, ainsi que la vallée et tout ce qu'il y avait dedans.

Quand un an et un jour se furent écoulés, les trois frères se rendirent au carrefour auquel ils s'étaient donné rendez-vous. Les deux autres n'avaient rien obtenu pendant toute cette année et ils étaient aussi pauvres et aussi démunis que lorsqu'ils s'étaient séparés. Mais celui qui avait épousé la fille du roi était riche en or et en argent. Il emmena chez lui ses deux frères afin qu'ils fussent dans sa maison. On mit la bouillotte sur le feu, et tout en buvant le thé, les trois frères se racontèrent les uns aux autres les aventures qu'ils avaient vécues.

Killmacduagh (comté de Galway).

Douglas Hyde a donné de ce conte une version assez longue et difficile à comprendre. Cette histoire, assez décousue et apparemment sans morale précise, recèle cependant bien des éléments de la tradition gaélique ancienne. L'homme de science du roi est évidemment le file *ou le druide de la période préchrétienne, sans lequel le roi ne peut gouverner. Dans ces conditions, il faut voir dans les actes insensés et immoraux du héros une sorte de lutte magique entreprise contre le propre magicien du roi afin de prendre sa place après avoir démontré sa supériorité. Cela rappelle les « combats druidiques » des récits mythologiques. Quant au schéma du conte, il est conforme au modèle de la tradition populaire : de trois frères pauvres qui quittent le domicile paternel pour chercher fortune, seul l'un d'entre eux, le plus jeune (ce qui n'est pas précisé ici), réussit à épouser la princesse et à devenir un personnage important. On peut aussi se demander si les actes malhonnêtes du fils du fermier contre l'*establishment *qui entoure le roi ne sont pas une réminiscence des luttes sournoises entreprises par les Gaëls d'Irlande contre l'occupant anglais. C'est de toute façon une glorification de l'intelligence des pauvres et des opprimés en face du « ce qui va de soi » d'une société aristocratique et bourgeoise.*

CAILTÉ AUX LONGS PIEDS

C'était il y a bien longtemps, dans le comté de Roscommon. Il y avait un couple qui résidait près de Baile-an-locha. Ils étaient mariés depuis plus de vingt ans, mais ils n'avaient pas eu d'enfant. Un matin, le mari, qui portait le nom de Dermot, sortit pour voir s'il pourrait tuer un lièvre. Il y avait beaucoup de neige sur la terre et un brouillard très épais empêchait de distinguer quoi que ce fût à quelques pas de distance. Dermot connaissait bien le terrain à un mille à la ronde, et pourtant il lui arriva de s'égarer. Il cherchait à aller dans un endroit rempli de bruyère, sur le bord de la tourbière où il savait qu'il y avait des lièvres. Il alla donc dans cette direction, mais il marcha des heures et des heures sans trouver le bord de la tourbière. Il voulut alors retourner en sa maison, mais ne retrouva pas le chemin qui y menait. Fatigué de marcher, il allait s'asseoir pour se reposer quand il aperçut un vieux lièvre qui venait vers lui. Dermot allongea le bras et pensait lui donner un coup, mais le lièvre sauta de côté et se mit à parler :

– Retiens ta main, Dermot, et ne frappe pas ton ami !

Dermot fut bien étonné et, à ce moment, il tomba de faiblesse. Quand il fut revenu à lui, il vit le lièvre qui le regardait.

– N'aie pas peur de moi, disait le lièvre. Ce n'est pas pour te causer du tort, mais pour te faire du bien que je suis venu vers toi. Aie courage et écoute-moi bien. Je sais que tu t'es égaré, car tu as

marché sur la motte d'égarement[1], et tu serais mort dans la neige si je ne t'avais pris en pitié. Certes, tu as déjà tué beaucoup de ceux de ma race alors qu'ils ne t'avaient causé aucun dommage. Mais après le mal que tu as fait, je veux quand même te faire du bien. Dis-moi quel est ton plus grand désir et je t'assure que je te l'exaucerai.

Dermot, toujours très étonné, se mit à réfléchir.

– C'est bien simple, dit-il enfin. Je suis marié depuis plus de vingt ans et je n'ai pas d'enfant. Ni ma femme, ni moi n'aurons personne pour nous assister dans notre vieillesse et pour faire la lamentation après notre mort. Voici donc le plus grand désir qui soit dans mon cœur et dans celui de ma femme : avoir un enfant. Mais, hélas ! j'ai bien peur que nous soyons trop âgés.

– En vérité, vous ne l'êtes pas, dit le lièvre. Ta femme aura un enfant dans trois trimestres à partir d'aujourd'hui, et l'on ne pourra trouver son semblable sur toute la terre. À présent, suis mes traces sur la neige et tu retrouveras ainsi le chemin de ta maison. Mais ne raconte à personne que tu m'as vu et promets-moi de ne plus jamais tuer un seul lièvre désormais.

– Je te le promets ! s'écria Dermot.

Alors le lièvre partit et Dermot le suivit jusqu'à sa demeure. Puis il disparut. Dermot entra. Sa femme lui fit bon accueil et lui dit :

– Où es-tu allé tout le long du jour ? Je m'apprêtais à partir à ta recherche. Tu es transi de froid et à moitié mort de faim.

– En vérité, j'ai eu de la chance de ne pas me noyer dans une mare de tourbière ou englouti dans une carrière de sable. J'ai marché sur la motte d'égarement et je ne sais même plus où je suis allé. Mais reçois ma parole que je n'irai plus chasser de lièvre aussi longtemps que je serai en vie !

Quand les voisins s'aperçurent que la femme de Dermot était enceinte, ils pensèrent à un prodige, car elle avait plus de cinquante ans et n'avait pas un morceau de chair sur elle : elle était aussi desséchée qu'une femme de soixante-dix ans. Mais c'était ainsi et, quand le terme fut atteint, la femme de Dermot donna naissance à un fils à qui fut donné le nom de Cailté. Dermot et sa femme furent très heureux et s'occupèrent avec beaucoup d'amour et de tendresse de cet enfant qu'ils avaient tant souhaité.

Quand le jeune Cailté eut dix ans, il avait plus de six pieds de haut, mais il était aussi mince qu'une canne à pêche et ses pieds, à

1. Endroit magique ou féerique où l'on perd conscience du temps et où, selon la tradition gaélique ancienne, *on passe de l'autre côté,* c'est-à-dire dans l'Autre Monde féerique, ou dans une sorte de zone frontière entre le monde des vivants et celui des morts. Dans la tradition de Bretagne armoricaine, ce même « décrochage » a lieu lorsqu'on cueille *l'herbe d'or.*

partir de la cheville, étaient très longs et très minces. C'est pourquoi on ne l'appelait plus que Cailté aux longs pieds. Il n'avait pas son pareil à la course et il n'y avait pas de lévrier ou de chien en Irlande qu'il ne rattrapât. Il ne sortait que très rarement de la maison, car les gens se moquaient de lui. Quand on jouait à la balle, Cailté ne demandait jamais de crosse. Il poussait la balle avec ses pieds s'il la trouvait devant lui, et personne ne pouvait l'atteindre tant elle allait loin.

Au fur et à mesure que les années passaient, Cailté grandissait. Quand il eut vingt et un ans, il avait plus de sept pieds et demi, mais il n'était pas plus gros que lorsqu'il avait dix ans : il n'y avait pas plus de chair sur lui que sur une paire de pincettes, et cela bien qu'il eût largement de quoi boire et manger et qu'il mangeât comme sept. Les gens d'alentour murmuraient que ce n'était pas un vrai homme, mais qu'il appartenait au peuple des fées. Quant à Dermot et à sa femme, ils pensaient qu'il n'y avait pas dans le pays un jeune homme à moitié aussi beau que lui. Ils espéraient aussi qu'il grossirait quand il cesserait de grandir, et que la chair lui viendrait autour des os. Mais elle ne vint pas, et Cailté était toujours aussi maigre.

Un jour, Cailté se trouvait avec son père sur la tourbière. Ils faisaient tous deux des piles de tourbe quand ils virent un lièvre qui courait le plus vite qu'il pouvait, avec une belette qui le poursuivait. Cailté courut après le lièvre et l'attrapa avant que la belette l'eût atteint. Mais alors, la colère s'empara de la belette et elle attaqua Cailté. Elle le déchira et l'égratigna. Elle lui jeta même de la salive dans l'œil droit qu'elle aveugla. Puis elle s'éloigna et disparut dans un tas de tourbe.

Pendant ce temps, le lièvre s'était blotti contre la poitrine de Cailté. Quand la belette eut disparu, le lièvre dit à Cailté :

– Je te remercie, fils de Dermot, car tu m'as sauvé la vie. Mais je dois t'avertir que tu es toi-même en grand danger. La belette est une sorcière maudite qui ne veut que faire du mal autour d'elle. Elle t'a rendu borgne, mais je peux t'indiquer comment tu guériras : mets ta main dans mon oreille droite. Tu y trouveras un petit flacon d'huile. Enduis ton œil de cette huile et ta vue sera aussi bonne qu'auparavant.

Cailté fit comme le lièvre lui avait dit et recouvra immédiatement la vue de son œil blessé.

– Laisse-moi partir, maintenant, dit encore le lièvre. Mais sache qu'à partir de maintenant et n'importe quand, si tu désires lever un lièvre pour des chasseurs, viens vers le tertre recouvert de joncs qui se trouve près du lac. J'y serai. Mais sache également qu'il n'y a pas de lévrier ni de chien dans tout le monde qui puisse m'atteindre.

Toi, tu pourras me prendre n'importe quand et n'importe où, mais ne me livre pas aux chiens ni aux chasseurs. Maintenant, sois sur tes gardes cette nuit, car la belette viendra te trouver pour te couper la gorge. Tu ne peux lui échapper que si tu as avec toi dans ton lit le chat de Brigit O'Shea. Tu entendras alors une voix qui prétendra que le chat de Brigit O'Shea a mangé le lard. La troisième fois que tu auras entendu cela, lâche le chat, et tu n'auras plus aucun danger à craindre.

Cailté laissa aller le lièvre, revint chez son père et lui raconta tout ce qui était arrivé.

– Ah ! dit Dermot. Sache, mon fils, que le lièvre est ton meilleur ami. Suis donc son conseil, mais fais attention à toi. Ne raconte rien de tout cela aux gens qui nous entourent, ni même à ta mère. Il ne faut pas révéler ce que tu sais, car si tu leur racontes cette histoire, tu ne pourras plus demeurer dans cette paroisse, ni même dans les sept paroisses les plus voisines.

Cailté sortit ce soir-là pour aller chercher le chat de Brigit O'Shea. Quand il fut près de la maison, il aperçut un renard qui s'emparait du jars de Brigit. Cailté courut après lui et, comme il le serrait de près, le renard laissa échapper le jars et pénétra dans le petit bois qui était tout à côté. Cailté conduisit le jars à la maison de Brigit.

– Il était sur l'épaule du renard quand je le lui ai enlevé, dit-il.

– Je te remercie, dit Brigit. As-tu besoin de quelque chose ? Tu ne viens pas souvent en visite chez moi !

– Je viens te demander de me prêter ton chat, car notre sac de farine est endommagé par les souris.

– Très volontiers, répondit-elle. Prends le chat et garde-le jusqu'à ce qu'il ait tué et mangé toutes les souris de ta maison. C'est un garçon très habile et bien capable de les chasser.

Cailté apporta le chat chez lui et se mit au lit. Mais le sommeil ne vint pas sur ses yeux. Environ une demi-heure avant la minuit, il entendit soudain un refrain qui fut chanté trois fois :

« C'est le chat de Brigit O'Shea
qui a mangé le lard ! »

La troisième fois que Cailté entendit ces paroles, la voix était très proche de lui. Mais le chat était habile. Il sauta à terre et cria :

– Sorcière maudite ! tu es une menteuse ! ce n'est pas moi qui ai mangé le lard, mais c'est toi-même qui l'a volé.

Et, sans plus attendre, il attaqua la belette. Ce fut une bataille comme il n'y en eut jamais, à coups de dents, de griffes et de cris. La mère de Cailté était folle de peur et elle ne pouvait rien dire sinon :

– Dehors, le chat !

Le combat se poursuivit jusqu'à l'aube. Alors, la belette abandonna la lutte et se réfugia dans le trou d'un four à chaux. Le pauvre chat n'avait plus de poil ni de peau à ce moment-là, et lorsque Cailté voulut l'attraper pour le soigner, le chat lui demanda de l'enduire avec l'huile qu'il avait trouvée dans l'oreille du lièvre. Cailté se hâta de le faire, et cela guérit instantanément le chat, qui se trouva aussi bien qu'il l'était la veille.

– Maintenant, dit-il à Cailté, tu n'as plus rien à craindre de la sorcière. Elle ne reviendra jamais plus te tourmenter.

Cailté prit du lait et le donna au chat. Celui-ci but le lait avec beaucoup de plaisir, puis il s'en retourna chez Brigit O'Shea. Cailté prit le balai et poussa dehors les poils et la peau. Il y avait des taches de sang sur le sol, mais toute l'eau du lac n'aurait pas suffi pour les faire disparaître.

Un autre jour, il y eut une grande chasse dans le comté de Roscommon, et le daim se dirigea vers la maison de Dermot. Cailté se trouvait dehors et il vit approcher le daim, suivi par les lévriers et les cavaliers. Cailté se mit à courir après le daim et l'un des chasseurs lui dit :

– Si tu peux le détourner avant qu'il ne passe la rivière, je te donnerai une pièce d'or jaune !

Pendant que le chasseur parlait avec Cailté, le daim était parti bien loin en avant, mais Cailté ne tarda pas à le gagner de vitesse, et il le détourna. Il s'arrêta alors et attendit d'être rejoint par le chasseur. Celui-ci lui donna une pièce d'or jaune. Quant au daim, il se dirigea vers le lac et, comme les lévriers le serraient de près, il sauta dans le lac et nagea si bien qu'il parvint très vite sur l'autre rive. Les lévriers ne voulurent pas se jeter à l'eau pour le poursuivre.

Lorsque les chasseurs furent arrivés au bord du lac, ils se dirent les uns aux autres que le daim était perdu pour eux et qu'il avait dû se réfugier dans le bois de Loch-Glinn. Là il trouverait un abri sûr et on ne pourrait jamais l'y retrouver. Cailté écoutait tout ce que disaient les chasseurs.

– Je gagerais ma tête à couper, leur dit-il enfin, contre une pièce de dix pence, que j'atteindrai le daim et que je vous le ramènerai avant qu'il ait fait la moitié du chemin vers Loch-Glinn. Si vous voulez bien attendre ici une demi-heure, je ferai revenir le daim en arrière, ou sinon, je vous donnerai la permission de me couper la tête.

– Qu'il en soit ainsi, répondirent les chasseurs. Va, et ramène-nous le daim.

Cailté se mit à courir le plus vite qu'il put et rejoignit le daim sur la colline de Brêuna-Môr. Il le détourna et ne fut pas long à le rame-

ner vers les bords du lac. Quand les chasseurs virent venir le daim, avec Cailté sur ses arrières, ils s'étonnèrent grandement et dirent que Cailté appartenait au peuple des fées, et qu'il serait juste de le chasser de cet endroit. Mais ils n'eurent pas le temps de rien lui faire, car les chiens coururent après le daim et ils furent obligés de les suivre.

Le daim partit donc devant eux et se dirigea vers Castlerea. Il entra dans un petit bois près de Ballinlough et ils en perdirent la trace. Les chasseurs décidèrent de se reposer à Castlerea et c'est ainsi que prit fin la chasse, ce jour-là.

Cailté rentra chez lui, très satisfait de la pièce d'or qu'il avait gagnée pour son travail du jour. Il la donna à son père et lui raconta tout ce qui était arrivé.

Environ une semaine plus tard, Cailté se trouvait sur la tourbière, en train de tirer de la bruyère de façon à faire une litière pour la vache, quand d'autres chasseurs passèrent par là et lui demandèrent s'il avait vu un lièvre.

– Je n'en ai vu aucun, dit Cailté, mais je connais un endroit où il y a du lièvre.

– Lève-nous donc un lièvre, lui dirent-ils, et nous te donnerons le prix d'une paire de souliers.

– Voilà une chose que je n'ai jamais portée ! s'écria Cailté. Donnez-moi plutôt le prix d'une paire de pantalons.

– Nous te le donnerons sans faute, dirent-ils.

– Non, dit Cailté, donne-le moi maintenant. La semaine dernière, j'ai gagné une pièce de dix pence que m'avaient promis des chasseurs, et ils ne me l'ont pas donnée. Si j'ai l'air étrange comme cela, je ne suis pas un sot !

Ils lui tendirent cinq pièces et l'invitèrent à lever un lièvre. Il alla vers le tertre recouvert de joncs qui se trouvait au bord du lac, et il leva son ami le lièvre. Les chiens et les chasseurs se lancèrent à sa poursuite. Le lièvre se dirigea vers la tourbière, mais personne ne put l'atteindre. Et cela dura toute la journée, puis encore le lendemain et le surlendemain. Le sixième jour, les chasseurs dirent à Cailté qu'il était un sorcier et que c'était un lièvre enchanté qu'il avait levé.

– Puisque vous pensez qu'il en est ainsi, répondit Cailté, vous n'avez qu'à trouver vous-même un lièvre !

Là-dessus, ils cherchèrent à le saisir, mais il était bien trop rapide pour eux. Ils le suivirent cependant jusqu'à chez lui et demandèrent à son père et à sa mère de le lui amener pour qu'ils pussent le tuer.

– Que vous a-t-il fait ? demanda le père.

– C'est un sorcier, et il nous a joué des tours.

Quand la mère de Cailté entendit cela, elle sortit en courant et reprocha aux chasseurs de parler inconsidérément de ce qu'ils ne connaissaient pas. Mais rien n'y fit, et les chasseurs restaient dans leur opinion. Ils finirent par dire que si Cailté ne sortait pas, ils mettraient le feu à la maison. Lorsque Cailté entendit leur menace, il saisit le manche de la bêche, tandis que son père prenait les pincettes et sa mère la crémaillère. Cailté sortit en courant de la maison et attaqua les chasseurs avec une fureur incroyable. Ainsi les jetait-il à terre, devant lui, les uns après les autres, tandis que le père et la mère les frappaient à leur tour. Ils furent bientôt tous étendus sur le sol, incapables de porter le moindre coup. Au fur et à mesure qu'ils revinrent à eux, ils partirent, assez honteux et confus.

Au bout de deux jours, lorsqu'ils se furent un peu remis de leurs contusions, ils allèrent trouver le curé de la paroisse et se plaignirent vivement de Cailté, de son père et de sa mère.

– Je vais aller chez eux, dit le prêtre, et je prendrai des informations à ce sujet.

Le lendemain matin, le prêtre se présenta chez Dermot et se fit raconter ce qui s'était passé. Il revint alors chez lui et envoya chercher les gens qui avaient à se plaindre d'avoir été malmenés par Cailté et ses parents.

– Dermot, sa femme et son fils n'ont aucun tort, leur dit-il d'un ton sévère. Ils ne vous auraient fait aucun mal si vous n'aviez pas voulu leur en faire vous-mêmes. Le conseil que je vous donne, c'est de les laisser tranquilles.

Mais ils n'étaient guère satisfaits du conseil du prêtre. Ils formèrent entre eux le complot de brûler la maison de Dermot pendant la nuit, lorsqu'ils seraient tous plongés dans le sommeil.

Ce jour-là, Cailté était allé dans la tourbière pour rapporter à la maison un panier de tourbe. C'est alors qu'il rencontra son ami le lièvre.

– Cailté, lui dit celui-ci, un grand danger te menace. Une troupe d'hommes va venir cette nuit dans l'intention de brûler la maison, avec toi, ton père et ta mère. Mais sois sans crainte : je m'arrangerai pour mettre un brouillard sur leurs yeux. Ainsi, ils s'égareront et ils ne trouveront pas le chemin vers ta maison, ni vers les leurs, et cela jusqu'au matin. Et s'ils s'avisaient de faire une nouvelle tentative contre toi, ils seraient tous noyés dans le lac.

Ce soir-là, l'ordre fut porté de maison en maison que la troupe qui devait brûler la maison de Dermot fût au carrefour avant minuit. Une vingtaine d'hommes se rassemblèrent en cet endroit et, quand ils furent tous présents, ils se dirigèrent vers la maison de

Dermot. Du moins, ils le crurent, car ils s'égarèrent et se retrouvèrent dans une tourbière. Ils décidèrent alors de rentrer chez eux, mais ils ne retrouvèrent pas leur chemin et errèrent ainsi toute la nuit. Ils finirent par se retrouver au carrefour, complètement harassés. À partir de cette nuit-là, ils n'essayèrent plus d'inquiéter Cailté, son père et sa mère, mais ils l'évitèrent comme ils auraient fui un voleur. Quant à Cailté, il courut toujours aussi vite pendant toute sa vie.

Cluain-Ciann (comté de Roscommon)

Il s'agit ici d'un récit typiquement populaire, recueilli à la fin du XIXe siècle par Douglas Hyde, et dont j'ai entendu moi-même d'autres versions en 1990 et 1991, en anglais, dans les comtés de Roscommon et de West-Meath. Le personnage de Cailté aux longs pieds est bien connu dans la tradition gaélique ancienne : c'est un des Fiana, *cette troupe itinérante dont le roi des Finn Mac Cumail, et ses compagnons sont Oisin (Ossian), Oscar et Diarmaid (Dermot). Mais le nom du père, Dermot, est un emprunt, car il ne correspond pas au héros Diarmaid. Finn et les* Fiana *passaient pour avoir des pouvoirs magiques qu'ils tenaient du peuple féerique vivant dans les grands tertres mégalithiques. De plus, on disait que Finn était la réincarnation du dieu Mananann, l'un des chefs des Tuatha Dé Danann, c'est-à-dire des anciens dieux de l'Irlande.*

LE TRIOMPHE DE CAILTÉ

Cailté était né à Grâin-leathan, dans le comté de Roscommon. Bien qu'il fût né d'une femme, c'était le sang sauvage des lièvres enchantés qui courait dans ses veines. Son père était âgé avant qu'il naquît d'une femme, mais les gens de son pays pensaient qu'il avait été sur cette terre des milliers d'années auparavant, car ils connaissaient des choses que tout le monde ignorait, des choses aussi anciennes que le grand déluge, quand les eaux avaient envahi la surface de la terre.

Quand son père et sa mère moururent, Cailté fut conduit à un palais des fées, quelque part sous un tertre. Et il allait de palais des fées en palais des fées chaque nuit de l'année, ce qui lui permit de connaître les *bonnes gens* et d'en devenir le messager. Il n'y eut pas de tertre, ni de forteresse, ni de colline enchantée qu'il ne connût en Irlande. Et le peuple des *bonnes gens* l'aimait bien, car il était tout dévoué et accomplissait ses missions avec bonheur.

Une fois, dans la nuit, il eut un message à porter au roi des fées de Dun Laogairé[1], près de Dublin. Le roi le reçut bien et lui dit :

– Je ne t'avais jamais vu jusqu'à ce jour. D'où es-tu ?

– De Connaught, répondit Cailté. Et comme tous ceux de Connaught, je n'ai jamais été soumis à plus fort que moi.

Le roi lui donna une gifle.

1. Howth, au sud-est de la baie de Dublin.

– Je me moque bien des gens de Connaught, dit-il, car ils sont vantards et leurs paroles ne valent pas leurs actes. Mais j'ai d'autres occupations : en tant que roi des fées de Leinster, j'ai décidé de m'attaquer à Finn Mac Cumail et à tous les *Fiana*[1] qui veulent imposer leur loi à toute l'Irlande. Je vaincrai Finn et ses guerriers, et ils n'iront plus se vanter de leurs prouesses.

– Je ne te crois pas, dit Cailté. J'ai un message pour le roi de Tara[2] et il est vraisemblable que, là-bas, je verrai Finn et ses hommes dans le grand palais des fées. Mais, puisque tu m'as manqué de respect, il est probable que j'irai me battre contre toi en combat singulier demain, dans la nuit.

Le roi de Dun-Laogairé appela ses gardes et leur ordonna de jeter Cailté dans les fers, mais il était trop rusé et rapide pour se laisser prendre. Il s'éloigna d'eux comme un éclair et s'en alla jusqu'au palais des fées de Tara. Quand il fut arrivé, il délivra son message au roi et demanda s'il pourrait voir Finn et les *Fiana* d'Irlande.

– Tu le peux, répondit le roi, et je sais qu'ils te verront avec plaisir. Ils sont en ce moment dans un beau palais sous Allen.

1. Finn Mac Cumail (Finn McColl) est l'un des personnages mythologiques les plus anciens de toute l'Irlande. De nombreux récits du haut Moyen Âge racontent ses exploits et ceux des hommes de sa tribu, les Fiana, sorte de milice guerrière itinérante dont l'origine est obscure. Finn (= Beau, Blond, Noble), que Macpherson, au XVIIIe siècle, appelle Fingal, est le surnom de Demné, fils de Cumal (le dieu romano-breton Camulos, assimilé à Mars-Arès). Or, le fils de Finn-Demné est Oisin (Ossian), nom qui signifie « faon », et son petit-fils est Oscar, ce qui signifie « qui aime les cerfs ». Il y a là le souvenir d'un culte très ancien aux dieux cervidés. La troupe des *Fiana* (parfois appelés *Féniens*) est sans aucun doute une population immigrée en Irlande, et l'on peut reconnaître dans leur nom celui du nord-ouest du pays de Galles, le *Gwynedd,* ainsi que celui des Vénètes, aussi bien ceux de Vannes que ceux de Venise. Voir à ce sujet, J. Markale, *Carnac et l'Énigme de l'Atlantide,* Paris, Pygmalion, 1987. Parmi les compagnons de Finn, on peut remarquer les personnages assez fantastiques de Cailté et de Diarmaid (Dermot), lui-même prototype du Tristan des romans du Moyen Âge. Finn et les *Fiana* sont encore les héros de nombreux contes de la tradition populaire orale de l'Irlande et de l'Écosse. On range généralement leurs aventures dans le cycle épique dit de Leinster.

2. Le site de Tara est le centre symbolique de l'Irlande, sanctuaire à la fois religieux et politique remontant à la plus lointaine préhistoire. Au début de notre ère, on tenta d'y instaurer une royauté suprême, au-dessus des quatre provinces traditionnelles (Ulster, Connaught, Leinster et Munster), mais elle n'eut guère qu'une autorité morale et purement symbolique. De plus, dans les contes populaires comme dans les récits mythologiques du haut Moyen Âge, il y a une sorte de doublement entre le site historique et réel, à la surface de la terre, et un site souterrain, féerique, absolument parallèle, où sont censés vivre les anciens dieux de l'Irlande, les Tuatha Dé Danann, avec les défunts et les héros. Tout le légendaire irlandais (et par extension celui de l'Écosse, qui a été une colonie gaélique) repose sur cette juxtaposition de deux mondes, ce qui ne facilite pas la compréhension de ces contes.

Viens avec moi et je t'indiquerai le chemin le plus court pour y parvenir.

Cailté suivit le roi des fées de Tara jusqu'à un grand arbre dont les branches portaient des pommes qui étaient chacune aussi larges qu'un baril. Le roi souleva l'arbre de terre et dit :

– Descends là-dessous et tu trouveras un chemin qui va directement à Allen. Et lorsque tu reviendras, je serai là, devant toi[1].

Cailté descendit sous l'arbre et il ne mit pas longtemps à atteindre le palais des *Fiana*. Finn et ses hommes étaient dehors, sur une belle prairie, et ils jouaient à la balle. Ils étaient six d'un côté et sept de l'autre.

– Un homme s'approche de nous, dit Diarmaid à Finn.

Finn mit son pouce dans sa bouche[2] et apprit que c'était Cailté aux longs pieds, de Connaught, qui venait ainsi vers eux, et qu'il était le meilleur joueur de balle qu'il y eut alors en Irlande. Il raconta ce qu'il venait d'apprendre à ses hommes et il ajouta que Cailté était le plus fort et le plus rapide de tous les hommes d'Irlande.

– Je ne crois pas qu'il soit plus fort que moi, dit le grand Goll. Arrêtons notre jeu et luttons contre lui.

– Qu'il en soit ainsi, dit Finn.

Cailté s'approcha d'eux et les salua. Finn et les *Fiana* lui souhaitèrent la bienvenue et lui demandèrent comment allait l'Irlande.

– Très bien, répondit Cailté. Mais je dois combattre contre le roi des fées de Dun-Laogairé la nuit de demain. J'aimerais bien que les *Fiana* puissent assister à ce combat.

– En vérité, dit Finn, cela me fait beaucoup de peine de ne pouvoir y être, mais j'ai été défié par le Grand Rouge, cette même nuit de demain, sur la terre de Grèce. Il réside dans un palais féerique et il a une armée très nombreuse avec lui.

– Accepte mon conseil, dit Cailté. Mets ton pouce sous ta dent et apprends si tu es capable de combattre contre lui et si tu peux le soumettre. Car tu es maintenant dans ta vieillesse, alors que le Grand Rouge est en pleine force de la jeunesse.

Finn mit son pouce dans sa bouche et le rongea jusqu'à la moelle. Il apprit ainsi qu'il n'y avait aucun homme au monde capable de soumettre le Grand Rouge, sinon Cailté aux longs

1. Le temps étant aboli dans le monde féerique, le séjour dans cet Autre Monde ne peut être comptabilisé en jours et en nuits. Ce séjour *ailleurs* peut être de quelques secondes ou de plusieurs siècles sans que l'on s'en aperçoive.

2. D'après les récits les plus anciens, Finn a obtenu le don de science et de voyance d'un forgeron divin, et c'est en mettant son pouce sur l'une de ses dents qu'il provoque ses visions.

pieds. Il raconta ce qu'il venait d'apprendre à Cailté et aux *Fiana* d'Irlande.

– C'est un mauvais jour pour nous, dirent les *Fiana,* puisqu'il n'y a pas d'hommes, parmi nous, qui soient capables de soumettre le Grand Rouge. Il vaudrait mieux pour nous être morts que de subir pareil déshonneur.

– Nous n'y pouvons rien, dit Finn, mais l'honneur de l'Irlande n'est pas perdu aussi longtemps qu'il y aura dans ce pays un homme qui peut vaincre le Grand Rouge. Allons, Cailté, remets ton combat contre le roi de Dun-Laogairé et viens lutter contre le Grand Rouge. Sinon, l'honneur du pays sera perdu, et il ne l'a jamais été avant ceci.

Les *Fiana* d'Irlande étaient sombres et pleins de jalousie envers Cailté, et le grand Goll dit qu'il aimerait se mesurer avec Cailté.

– Cela me va, répondit Cailté.

Ils s'affrontèrent l'un l'autre sur la prairie, devant le palais d'Allen, et, à la première étreinte que Cailté lui fit subir, peu s'en fallut qu'il ne fît deux morceaux de Goll. À la seconde étreinte, Cailté jeta Goll sans mouvement sur l'herbe verte. Quand Goll se fut relevé, il voulut recommencer à lutter, mais Cailté fut le plus fort.

– Lâche-moi ! s'écria Goll, sinon, tu vas me briser l'épine dorsale.

Cailté, qui ne lui voulait aucun mal, le lâcha et dit :

– Y a-t-il un autre héros qui veuille engager une lutte contre moi ?

Mais tous se turent et aucun d'eux n'osa relever le défi. Au bout d'un moment, Finn prit la parole et dit :

– Nous allons terminer maintenant notre jeu de balle, et Cailté ira du côté des six.

Le jeu recommença, mais il ne fut pas long à se terminer. Cailté prit la balle et ne la lâcha plus jusqu'à ce qu'il l'eût placé dans le but. Il était aussi rapide qu'un lièvre de printemps, et personne au monde n'était plus rapide que lui.

Alors, ils entrèrent tous dans le palais et se mirent à boire.

– À présent, dit Finn à Cailté, il serait juste que tu prisses ma place pour aller combattre le Grand Rouge. Quand tu l'auras vaincu, j'irai avec toi vers le roi de Dun-Laogairé, et si tu le veux, je le combattrai moi-même.

– En vérité, répondit Cailté, je ferai cela pour toi, très volontiers et sans contrepartie. Je serai de retour demain soir et j'aurai fait l'ouvrage.

– Emporte mon épée avec toi, dit Finn, car c'est une épée qui n'a jamais manqué son coup, sois-en bien sûr !

Cailté prit l'épée de Finn et partit. Il ne fut pas longtemps à atteindre le palais féerique du Grand Rouge. Il appela celui-ci et lui demanda de sortir.

– Qui es-tu et que veux-tu ? répondit le Grand Rouge.

– Je suis Cailté, le plus mauvais guerrier qu'il y ait chez Finn Mac Cumail. Il m'a envoyé combattre à sa place, car il ne juge pas digne de venir lui-même.

– C'est donc toi, Cailté ! Eh bien ! si tu es maigre [1], je vais bientôt te rendre gros en te frappant.

Sans plus tarder, ils s'attaquèrent l'un et l'autre. Ils combattirent sans relâche pendant six heures. Mais Cailté finit par avoir le dessus.

– À l'aide ! à l'aide ! s'écria le Grand Rouge.

– Tu n'as d'aide à recevoir de personne ! répliqua Cailté. Cède-moi la victoire ou je te couperai la tête !

– Je te cède la victoire, Cailté, mais je ne la céderai pas à Finn Mac Cumail, sois en bien persuadé.

Une colère terrible s'empara de la suite du Grand Rouge quand on vit que celui-ci avait été vaincu. Vingt hommes assaillirent Cailté, mais il en étendit promptement cinq sur le sol, et le reste se réfugia en courant à l'intérieur du palais. Cailté était seul avec le Grand Rouge.

– Depuis combien de temps es-tu guerrier chez Finn Mac Cumail ? demanda le Rouge.

– Depuis que tu l'as défié, répondit Cailté.

– Écoute-moi, dit le Grand Rouge. Nous allons avoir une chasse demain dans la Ville du Soleil. Quiconque prendra la biche à la toison d'or obtiendra pour femme la fille du roi, et après la mort du roi, il aura son royaume. Il serait juste que tu fusses avec nous pour cette chasse, car tu y ferais merveille, ce me semble.

– Je le voudrais bien, répondit Cailté, mais je dois aller combattre le roi des fées de Dun-Laogairé.

– Accepte mon conseil, dit le Grand Rouge. Remets ton combat contre le roi de Dun-Laogairé et tu y gagneras la fille du roi. Il y aura, dans cette chasse, beaucoup de gens venus de partout dans le monde. Il est même possible qu'il y ait là le roi des fées de Dun-Laogairé. Il est possible aussi qu'il y ait Finn Mac Cumail, avec tous ses *Fiana*. Tu ne peux pas manquer cela.

– C'est bien, dit Cailté. Puisqu'il en est ainsi, j'attendrai.

Cette nuit-là, il y eut un beau festin dans le palais féerique du Grand Rouge. Mais les gens de sa suite avaient formé le complot

1. Le nom de Cailté (ou Caoilté) provient du gaélique *caol*, signifiant « maigre ».

de tuer Cailté par le poison, car ils le jalousaient et voulaient s'en débarrasser. Ils préparèrent une coupe de poison et ils y mirent assez de poison pour tuer sept personnes. Mais le lièvre de Grâinleathan, qui était l'ami de Cailté, vint le prévenir, bien que personne ne pût le voir. Sans rien dire, il changea la coupe de poison de place et la mit devant celui qui l'avait préparée. Ils burent tous, chacun dans sa propre coupe, mais cet homme n'eut pas plutôt bu le contenu de sa coupe qu'il tomba mort sous la table.

– Sur ma parole ! s'écria le Grand Rouge, il se passe ici des choses étranges. Qu'on ferme toutes les portes, car il y a assurément un ennemi au milieu de nous. Il nous faut le découvrir au plus vite.

– Il est facile à découvrir, dit Cailté. Regarde le mort qui est sous la table. Il pensait me tuer avec du poison, mais j'étais bien trop rusé pour lui. J'ai changé la coupe de place et c'est lui-même qui a bu celle qu'il avait empoisonnée.

– En vérité, dit le Grand Rouge, il a bien mérité la mort pour la trahison dont il s'est rendu coupable. Je ne pensais pas qu'il y eût dans ma suite un seul homme qui fût capable d'un forfait comme celui-là.

Le lendemain matin, de fort bonne heure, Cailté s'en alla à la Ville du Soleil. Le roi était présent, avec sa fille qui était la plus belle femme qu'il y eût au monde. Il y avait beaucoup de rois et de seigneurs venus de tous les pays, ainsi que Finn Mac Cumail et ses *Fiana.* Finn fit bon accueil à Cailté et lui demanda s'il avait réussi à vaincre le Grand Rouge. Cailté lui répondit qu'il avait vaincu lui-même le Grand Rouge, mais que celui-ci ne s'avouait pas vaincu devant Finn. Et il ajouta qu'il voulait ramener la biche à la toison d'or afin d'épouser la fille du roi de la Ville du Soleil.

Vers le milieu du jour, on sonna du cor et on lâcha la biche à la toison d'or. Une grande troupe se lança à la poursuite de la biche, mais elle allait plus vite que le vent, et tous la perdirent de vue, sauf Cailté qui la rattrapa auprès d'un tertre, en une vallée solitaire. Alors, elle s'arrêta et dit :

– Cailté ! à toi l'honneur de m'avoir prise ! mais je veux de toi un serment solennel : ne raconte jamais à personne le secret que je vais te confier. Je suis la première reine qu'il y eut autrefois en Connaught, mais, comme j'ai commis de grandes fautes dans mon pays, j'ai été châtiée, et c'est pour cela que tu me vois sous cette forme. Conduis-moi vers le roi de la Ville du Soleil. Tu auras sa fille pour femme, et son royaume sans retard, car il tombera mort à côté de moi avant que la nuit soit tombée. Tu auras donc la fille et le royaume en même temps. Maintenant, mets la main dans mon

oreille gauche : tu y trouveras une petite bouteille. Bois-en le contenu et il se produira un grand changement en toi.

Cailté fit ce que la biche lui avait dit. Et quand il eut bu le contenu de la bouteille, lui qui était si maigre, il lui poussa de la chair, et il devint aussi beau que quiconque était en la Ville du Soleil. Il mena la biche avec lui et la conduisit auprès du roi.

– Voici pour toi la biche à la toison d'or.

– Et voici pour toi ma fille ! répondit le roi. C'est la récompense que j'avais promise à celui qui me ramènerait la biche. Tu es digne d'elle. Il n'y a pas en vie actuellement un autre héros comme toi.

C'est alors que s'avança le roi des fées de Dun-Laogairé.

– Je pense que tu es Cailté aux longs pieds, dit-il, bien qu'il y ait beaucoup de changement en toi. Je t'ai donné un coup sur le front l'autre jour et tu as promis de venir me combattre. Manquerais-tu à ta parole ?

– Je ne manque jamais à ma parole, répliqua Cailté. Il n'est pas trop tard pour te combattre. Tire ton épée et défends-toi.

Ils s'attaquèrent l'un et l'autre, mais au premier coup que frappa Cailté, il fit sauter de la main de son adversaire son épée à cent pieds en l'air. Elle retomba sur le sol en de nombreux petits morceaux.

– Je te cède la victoire, ô Cailté ! dit le roi des fées de Dun-Laogairé.

– Jamais les hommes de Connaught n'ont été vaincus, dit encore Cailté.

Le roi de la Ville du Soleil se leva et il allait parler, quand il tomba mort à côté de la biche à la toison d'or. Immédiatement, on fit Cailté roi à sa place.

À la suite de cela, il y eut un grand festin dans la Ville du Soleil, et cela dura plus d'un mois. Puis Cailté emmena sa femme chez lui. Mais l'endroit ne lui plut pas, et ils retournèrent à la Ville du Soleil. C'est là qu'un jour, lorsqu'il vint en Irlande pour prêcher l'Évangile, Patrick rencontra Cailté et se fit raconter les exploits de Finn et des grands *Fiana* d'Irlande.

Athlone (Roscommon)

Ce récit, qui est une synthèse entre une version recueillie par Douglas Hyde vers 1900 et des fragments oraux en anglais que j'ai entendus moi-même à Athlone en 1990, met en scène, sous leurs noms anciens, les personnages les plus célèbres de l'épopée dite de Leinster, celle qui a été diffusée ensuite, à la fin du XVIII*e siècle, mais bien défigurée, par l'Écossais Mac-*

pherson dans ses fameux « chants ossianiques ». En fait, dans toute l'Irlande, ce cycle épique ne s'est jamais perdu : il s'est transmis de génération en génération avec une perfection extraordinaire. Cet exemple montre que l'Irlande, à la différence des autres pays celtiques, n'a jamais oublié les noms de ses héros légendaires : elle s'en est même servi au moment où elle réclamait son indépendance. Et, dans une vision plus large des choses, cet exemple montre également la permanence des mythes lorsqu'ils sont « accrochés » à un terroir dont ils sont en quelque sorte l'âme profonde. Cela dit, ce conte, très étrange, et bourré de références mythologiques, est une excellente illustration de ce que peut être l'imaginaire féerique des peuples celtes.

LA VIEILLE DE BÊARA

Dans l'ancien temps, il arriva une vieille femme et sa fille à Glenamaddy, dans le comté de Galway, mais personne ne savait d'où elles venaient, et quand on les interrogeait, elles ne répondaient pas. Cependant, la vieille femme se laissait appeler la Vieille de Bêara, et l'on pensa ainsi que son pays d'origine était le Kerry[1].

La vieille femme était, à ce qu'il semblait, assez riche, car elle acheta une grande maison, une ferme, un cheval, des vaches et des moutons en grande quantité. Et elle se mit à exploiter sa ferme. Elle ne prenait comme journalier que celui qui s'arrangeait avec elle pour une demi-année. Il ne recevait pas de gages à la fin de la demi-année s'il n'était pas capable de la suivre dans tous les travaux qu'elle entreprenait, et il n'avait d'autre nourriture que du pain, de la bouillie d'avoine et du potage.

C'était vraiment une sorcière maléfique que cette vieille de Bêara : aucun journalier n'avait pu la suivre à l'ouvrage, et elle était tellement exigeante que plus d'un beau garçon mourût en étant à son service. Quant aux autres, ils ne pouvaient rester plus de deux semaines : ils s'en retournaient chez eux sans attendre de salaire,

1. Au sud du célèbre Anneau du Kerry se trouve la péninsule de Bêara. Cette « Vieille de Bêara » est un personnage bien connu de la tradition populaire irlandaise, sorte de mauvaise fée ou de sorcière attachée aux biens matériels et redoutable en affaires.

mais beaucoup d'entre eux étaient déjà malades et mouraient quelques jours plus tard sans qu'on pût savoir de quelle étrange maladie.

Mais un jour, le grand Donnchadh mac Mânaîs, qui était fort et courageux, entendit parler de la vieille de Bêara et de ses journaliers qui partaient tous au bout de quelques heures parce qu'ils ne pouvaient suivre le travail d'une vieille femme. Il pensait que c'étaient des garçons pitoyables et de peu de valeur. Il déclara à qui voulait bien l'écouter qu'il irait le lendemain trouver la vieille de Bêara et qu'il lui proposerait de travailler pour elle.

– Si je ne la surpasse pas, ajouta-t-il, je me noierai.

Il est vrai que Donnchadh était aussi puissant qu'un étalon et aussi rapide qu'un daim sur la montagne. Il n'y avait pas de marché ni de foire qu'il ne nettoyât avec un bon bâton de frêne s'il était en colère. D'ailleurs, il n'allait nulle part sans son bâton de frêne et savait très bien s'en servir.

Le lendemain matin, le grand Donnchadh se rendit donc chez la vieille de Bêara et lui dit qu'il avait appris qu'elle cherchait un journalier.

– Oui, répondit-elle, j'ai besoin d'un garçon fort et courageux. Mais les garçons de ce pays ne sont bons à rien. Ils ne valent même pas le sel qu'ils mangent. Beaucoup d'entre eux ont fait affaire avec moi pour une demi-année, mais généralement il n'en reste pas un seul chez moi dès la deuxième semaine.

– Je gage ma vie, dit Donnchadh, contre une brebis grasse que je resterai avec toi une demi-année, à condition, bien entendu, que tu me donnes de bons gages et mon content à manger, car j'ai besoin de nourriture pour travailler.

– Je ferai avec toi le même marché que j'ai fait avec les autres garçons, dit la vieille.

– Quel est donc ce marché ? demanda Donnchadh.

– Soixante pièces de dix pence et autant le premier mois de la moisson, ainsi qu'une brebis grasse le jour de *Samain*[1] si tu es capable de la jeter par-dessus le mur du champ ce jour-là. Mais si tu ne peux pas me suivre à l'ouvrage, tu ne recevras rien des gages prévus.

– Je pense que tu te moques de moi avec ta brebis grasse, dit Donnchadh, mais puisque tu te moques de moi, fais-moi une bonne moquerie : dis vingt brebis et je conclus le marché avec toi.

Bien qu'elle fût une sorcière rusée et méfiante, elle ne pensa pas que quelqu'un fût capable de jeter une brebis grasse par-dessus un mur qui avait vingt pieds de haut, à plus forte raison, elle jugeait

1. Le 1er novembre.

impossible d'en jeter vingt. C'est pourquoi elle accepta la proposition de Donnchadh.

– Va pour vingt, dit-elle. Autre chose : sais-tu la nourriture que tu auras à manger dans ma maison ?

– En vérité, je ne le sais pas. Mais si j'ai grand appétit, je ne suis pas difficile.

– Tu auras du potage, de la bouillie d'avoine, du pain et de la viande de porc le jour de Pâques.

– Je suis satisfait de ce marché-là, dit Donnchadh, et j'irai chez toi demain matin.

Donnchadh retourna chez lui et annonça à sa mère qu'il avait fait affaire avec la vieille de Bêara.

– Veine de mon cœur ! s'écria la mère, cette vieille-là est maléfique. Il n'est pas allé chez elle un journalier qui ne soit maintenant dans la tombe.

– Ne t'inquiète pas, ma mère. Tu verras toi-même que je la mettrai à bas avant un mois à partir de ce jour. J'ai souvent entendu dire que mieux vaut intelligence que force. Or, sans me vanter, je suis aussi fort qu'intelligent.

Au matin, le lendemain, Donnchadh s'en alla donc à la maison de la vieille de Bêara. Il entra et salua aimablement. Il vit un plat de bouillie sur la table.

– Assieds-toi et mange, lui dit la vieille. On ne peut faire un dur ouvrage quand on a le ventre vide.

Donnchadh s'assit, mais il ne mangea pas beaucoup. La fille de la vieille vint s'installer à la table, et elle avait une figure aussi horrible que la mort. Mais Donnchadh se mit à lui faire des compliments et déclara qu'il était heureux de prendre du service dans une maison où il y avait une fille aussi jolie qu'elle. Elle en fut extrêmement flattée.

– Tais-toi, lui dit-elle, car ma mère va nous entendre.

– Quand bien même tous les gens du village seraient là pour nous écouter, répliqua-t-il, cela ne m'empêcherait pas de faire des compliments à une jeune fille qui les mérite.

La fille ne savait pas quoi répondre, car c'était la première fois qu'on lui parlait ainsi. Mais, quand le repas fut terminé, la vieille dit à Donnchadh :

– Il est temps de travailler, maintenant. Nous allons bêcher le chaume aujourd'hui.

Ils sortirent de la maison, allèrent dans le champ et se mirent à bêcher. La vieille travaillait avec une incroyable rapidité et Donnchadh avait bien du mal à la suivre. La sueur ne tarda pas à couler sur son visage et sur son corps. Il suivit cependant le travail de la

vieille, mais il pensait qu'il n'avait jamais travaillé aussi durement. Quand vint le soir, il était à moitié mort de fatigue.

Il pensa sérieusement à s'enfuir avant qu'il ne fût trop tard et à retourner chez sa mère. Il serait parti sans la fille de la vieille. Quand elle trouva une occasion de lui parler, à l'insu de sa mère, elle demanda à Donnchadh comment cela s'était passé durant cette première journée. Il lui répondit qu'il désirait ardemment ne pas rester un jour de plus, mais que quelque chose l'en empêchait.

– Quoi donc ? dit la fille.

– Je ne partirai pas parce que je t'aime.

– Eh bien ! sache que je t'aime moi aussi et que je ne désire pas que tu t'en ailles. Mais rassure-toi, aucun ouvrage ne sera pour toi aussi dur que celui que tu as fait aujourd'hui. Je m'arrangerai pour te rendre aussi fort qu'un lion et tu ne le regretteras pas.

La vieille avait une chienne noire, et quiconque buvait du lait de cette chienne était plus fort que soixante hommes. Le lendemain matin, la fille trempa le pain de Donnchadh dans le lait de la chienne, et quand il alla bêcher avec la vieille ce jour-là, il put la suivre sans difficulté et aussi sans se fatiguer. Le second jour, il était devenu encore plus fort, et le troisième jour, il put même surpasser la vieille sans se faire le moindre mal. Il devenait ainsi plus fort de jour en jour, et il avait bêché la longueur d'un sillon du champ avant que la vieille ne fût à moitié chemin. Elle en devenait folle et trouvait un défaut à sa bêche chaque jour.

Elle alla trouver un forgeron qu'elle connaissait et qui pratiquait la sorcellerie. Elle lui demanda de fabriquer une nouvelle bêche. Il la fabriqua et y mit un sort. Mais la vieille ne put battre Donnchadh avec cette bête, car la fille continuait à tremper son pain dans le lait de la chienne.

Une fois, ils étaient en train de bêcher ensemble le champ. Donnchadh dépassa la vieille et cela la mit en colère.

– Suis-moi par-derrière ! dit-elle.

– Non ! répliqua Donnchadh, je ne te suivrai pas. Si tu n'es pas capable de te maintenir devant moi, cède-moi la première place.

– Je n'ai jamais cédé à personne la première place, s'écria-t-elle avec violence, et ce n'est pas toi qui me la prendras !

– Reste derrière moi, dit Donnchadh comme s'il n'avait pas compris.

Alors la vieille fut envahie par la colère et elle essaya de lui donner un coup de bêche. Mais Donnchadh était souple : il esquiva le coup et saisit la bêche, la lui arracha et la jeta bien loin hors du champ. La vieille le prit alors à la gorge et tenta de l'étrangler. Il n'arrivait cependant pas à se dégager de cette étreinte puissante et

faiblissait de plus en plus. Mais la fille de la vieille survint alors. Elle fit la paix entre eux et elle emmena sa mère à la maison.

Par la suite, tout se passa bien jusqu'au moment des foins. La vieille prépara une faux pour elle et Donnchadh en prépara une autre pour lui. Puis ils allèrent se coucher afin de commencer très tôt le lendemain. Mais la fille vint trouver Donnchadh et lui dit de faire très attention, car sa mère lui préparait un mauvais tour.

– Cependant, ajouta-t-elle, je mettrai en terre des dents de herse sur le parcours que suivra ma mère. Ainsi sera-t-elle ralentie et tu pourras aller aussi vite qu'elle.

– Merci, veine de mon cœur, dit Donnchadh, mais ne pourrais-je pas aller plus vite que ta mère ?

– Tu ne le peux pas, répondit la fille. Ma mère a une faux qui reste affilée tout le temps qu'on coupe le foin jusqu'à ce que la totalité du foin soit coupée. Mais si cette faux perd le fil une seule fois, elle n'est pas meilleure qu'une autre. C'est un tranchant merveilleux qu'a la faux de ma mère. Chaque saison, avant de commencer à faucher, elle la porte au ruisseau. Elle met la lame dans l'eau, puis elle jette sur l'eau des brins de laine qui s'en vont avec le courant, tout en prononçant des paroles magiques. C'est pourquoi la lame est si bien affilée.

Au matin, la vieille et Donnchadh s'en allèrent à la prairie et commencèrent à faucher. Bientôt, la faux de la vieille heurta l'une des dents de fer qui avaient été fichées en terre. Elle la coupa, mais la lame en fut émoussée. La vieille en fut toute surprise. Elle continua cependant à faucher, mais la lame rencontra une autre dent de fer. Elle la coupa également, mais en fut davantage émoussée.

– Sur mon âme ! s'écria la vieille, ces herbes sont bien dures. Arrêtons-nous pour aiguiser nos faux.

Ils aiguisèrent leurs faux et recommencèrent le travail. Mais la faux de la vieille rencontra bien d'autres dents de fer, et la lame en fût encore bien émoussée. Elle dit à Donnchadh de s'arrêter parce qu'elle avait encore besoin d'aiguiser sa faux.

– Arrête-toi si tu veux, répondit Donnchadh, mais moi je continue. Je passerai devant toi, et si tu ne me laisses pas passer, je te couperai les jambes.

– Donne-moi du temps pour aiguiser le tranchant encore une fois, dit-elle, et si, après cela, ma faux me manque avant que mon tour soit achevé, je ferai deux morceaux de la lame.

Elle aiguisa donc le tranchant et recommença à faucher, mais elle n'avait pas parcouru vingt pieds que le fil était de nouveau émoussé. La vieille devint comme folle et chercha à briser la lame de sa faux sur son genoux, mais la lame tourna et lui entailla le

genou profondément. Il lui fallut envoyer chercher sa fille pour la porter à la maison, car elle ne pouvait plus marcher et elle devait soigner sa blessure. Quant à Donnchadh, il continua tranquillement à faucher le foin, à son rythme et sans se fatiguer.

Tout se passa bien pour lui jusqu'au moment où l'avoine fut mûre. Le genou de la vieille était alors cicatrisé et elle était capable de se remettre à l'ouvrage. Un dimanche soir, elle dit à Donnchadh de préparer sa faucille car ils iraient couper l'avoine le lendemain matin.

La nuit, la fille vint trouver Donnchadh.

– Tu vas aller couper l'avoine demain, dit-elle, mais fais très attention à toi, car ma mère te surpassera fatalement à cet ouvrage-là.

– Je suis capable d'aller bien plus vite qu'elle, répondit Donnchadh.

– Tu te trompes, reprit la fille, car il y a quelque chose que tu ne sais pas. Il y a un scarabée venimeux dans le manche de la faucille de ma mère, et aussi longtemps qu'il s'y trouvera, il ne sera au pouvoir d'aucun homme de la gagner de vitesse ou même de la suivre, car c'est ce scarabée qui lui donne cette force.

– Trésor de mon cœur ! dit Donnchadh, je serais mort depuis longtemps si tu n'avais été là pour m'aider, mais nous aurons encore de bons jours lorsque ta mère sera sous la terre.

Le lundi matin, la vieille et Donnchadh allèrent au champ et se mirent à couper l'avoine. La vieille prit les devants, et Donnchadh était par-derrière à couper à sa suite. Elle ne mit pas longtemps à le distancer.

– Mon garçon, dit-elle, je crois que tu es bien paresseux aujourd'hui !

– À qui la faute ? s'écria-t-il.

Alors, il courut vers elle et lui arracha sa faucille. Il retira aussitôt le manche et le scarabée tomba à terre.

– Ah ! Ah ! vieille coquine ! te voilà prise encore, mais je mettrai fin à tes tours de sorcière. Il y a tant de jeunes gens que tu as fait périr par tes manigances, mais moi, je ne me laisserai pas faire !

La vieille essaya de saisir le scarabée, mais Donnchadh mit le pied dessus et l'écrasa. La vieille poussa un cri de rage.

– Reprenons le travail maintenant, puisque nous sommes à égalité, dit Donnchadh.

– Je ne couperai pas davantage d'avoine aujourd'hui, dit la vieille, mais j'irai derrière toi et je lierai les gerbes. Pour l'instant, assieds-toi et prends du repos.

– Je n'ai pas besoin de repos, dit Donnchadh. Plus vite arrivera le jour de *Samain,* mieux cela ira pour moi !

– Tu peux t'en aller demain si tu le veux, dit la vieille, et je te donnerai autant que si tu attendais le jour de *Samain*. Si tu me donnes ta parole que tu garderas le secret jusqu'à ce que je meure, tu auras tout ce qui a été convenu entre nous. Et je sais que je mourrai bientôt, car je suis très âgée.

– Quel âge as-tu ? demanda Donnchadh.

– J'ai plus de neuf fois vingt ans, dit-elle, et si tu me promets de ne pas raconter mon secret, je te raconterai l'histoire de ma vie.

– Sur ma parole, dit Donnchadh, pas une oreille, d'homme vivant n'apprendra de moi ton secret tant que tu seras en vie.

Ils s'assirent au bord du champ et la vieille commença ainsi :

– Quand j'étais jeune fille, il y a bien longtemps, je tombai amoureuse du fils du voisin et il promit de m'épouser. Mais, finalement, il m'abandonna et se maria avec une autre fille. Une fois, une nuit, je m'échappai de la maison de mon père et j'allai trouver un forgeron qui était sorcier. Je lui demandai alors s'il pouvait me donner des pouvoirs magiques.

« – Je t'en donnerai volontiers, me répondit-il. Voici une pierre noire et une pierre rouge. Prends-les et va au pied du pommier qui est dans le jardin de ton père. Il y a là une source : jette ces pierres dans la source, et les pouvoirs magiques te viendront.

« Je partis et je jetai les pierres dans la source, au-dessous du pommier. Aussitôt, il en sortit une chienne noire et un scarabée venimeux. J'ai encore la chienne, mais hélas ! tu as tué le scarabée. Le lait de la chienne a une grande vertu : quiconque en boit devient aussi fort qu'un lion. Quant au scarabée, toute personne qui le porte ne peut être battu à l'ouvrage. Je ne fus pas longtemps à boire le lait de la chienne et je devins forte comme un lion. Alors, une nuit, j'allai dans la maison du garçon qui m'avait abandonnée et je les tuai, lui et sa femme. Personne ne put savoir qui avait commis cet acte-là.

« Je restai dans la maison de mon père jusqu'à ce que je fusse enceinte. Mon père et ma mère ne savaient rien de tout cela. Alors, je quittai la maison et le village, et la chienne noire me suivit. Je descendis cette nuit-là chez le forgeron sorcier, et c'est là que naquit ma fille. Au matin, le lendemain, il me demanda où j'irais. Je lui répondis que j'irais n'importe où pour cacher ma honte. Alors, il me donna un vêtement d'homme à mettre sur moi et changea mon aspect de telle sorte que ni mon père, ni ma mère n'auraient pu me reconnaître. Je passai quarante ans chez lui à tirer le soufflet et à l'aider dans toutes sortes d'ouvrages. Mais un jour, j'étais en train de forger avec un lourd marteau et je le frappai, sans le vouloir, sur le pouce.

« La colère le prit alors et il me frappa avec une baguette magique. Je fus changée en truie et il m'envoya pour cent ans dans une demeure féerique, à Cnoc-Meadha. Quand on me laissa partir de cet endroit-là, on m'envoya de nouveau au vieux forgeron et on me donna une bourse pleine d'or et d'argent. Je retrouvai alors ma fille, ma chienne et mon scarabée devant moi, sans que nous eussions vieilli les uns et les autres. Je les conduisis avec moi jusqu'au lieu où nous sommes. J'achetai cette maison et les terrains et je m'établis ici. Voilà mon histoire, et je réclame de toi de ne pas la laisser sortir de ta bouche aussi longtemps que je vivrai.

– Je te l'ai promis, répondit Donnchadh.

L'automne se passa très bien pour Donnchadh, et le jour de *Samain* arriva. La vieille de Bêara remit à Donnchadh les pièces d'argent qui constituaient ses gages et l'emmena au parc des moutons pour qu'il jetât les brebis grasses par-dessus le mur.

Quand ils furent entrés dans le parc, Donnchadh saisit une brebis, la plus grasse et la plus lourde qu'il trouva, et il la jeta pardessus le mur comme il aurait jeté un caillou. Il fit de même avec d'autres brebis jusqu'à ce qu'il y en eût vingt de l'autre côté du mur.

– Sur ma parole ! s'écria la vieille, il n'est pas mauvais, ton salaire d'une demi-année !

– Il n'est pas supérieur à la peine que j'ai prise ! répondit Donnchadh.

Là-dessus, il chassa ses vingt brebis devant lui et retourna chez sa mère.

Peu de temps après, la vieille tomba malade. Des femmes du village vinrent la soigner et la servir.

– Quel âge as-tu ? demanda l'une des femmes.

– Plus de neuf fois vingt ans, répondit-elle.

– Comment se fait-il que tu sois si solide ?

– Le vent du matin n'est jamais allé dans mon ventre vide. La rosée n'a jamais mouillé mon pied avant le lever du soleil. J'ai mangé le chaud[1] et j'ai mangé le froid. Voilà pourquoi j'ai vécu si longtemps et j'ai été si solide. Mais à présent, je sais très bien qu'il me faudra mourir.

Cette nuit-là, il vint un grand orage. Le tonnerre gronda, les éclairs illuminèrent le ciel, et la maison de la vieille fut jetée à terre. La vieille, sa fille et la chienne noire furent tuées. Au matin, il y avait des centaines de chiens autour des ruines, et de ce jour jusqu'à présent, cet endroit n'a pas d'autre nom que Vallée des Chiens.

1. Jeu de mots : le gaélique *teith* signifie à la fois « chaud » et « s'enfuir ».

Voilà l'histoire de la Vieille de Bêara. Ceux qui la racontent autrement sont tous des menteurs, ou bien ils ne la connaissent pas.

Clifden (comté de Galway)

Ce conte, recueilli par Douglas Hyde vers 1900, est caractéristique des croyances populaires à propos des sorcières et aussi des forgerons, ce qui nous renvoie aux grandes épopées mythologiques de l'ancienne Irlande, remplie de femmes-fées aux pouvoirs redoutables, et souvent maléfiques, et d'artisans forgerons constructeurs d'armes magiques. Dans toutes les civilisations rurales, le forgeron, maître du feu et du métal, passe pour détenir des secrets provenant du monde d'en bas.

WALLONIE

Il peut paraître surprenant de placer la Wallonie parmi les pays celtiques, mais les Belges, surtout ceux qui sont actuellement francophones, sont les descendants de ces Celtes qui donnèrent tant de soucis à Jules César et qui, parmi les derniers peuples de la civilisation de la Tène à avoir franchi le Rhin, étaient dépositaires d'une authentique culture traditionnelle. C'est surtout dans l'Ardenne que la tradition archaïque s'est maintenue : l'Ardenne est en effet un refuge, une sorte de forteresse, d'ailleurs placée sous le vocable de l'antique déesse-ourse Arduinna, où s'est maintenue, comme dans les Vosges très proches, une littérature orale remontant à un lointain passé celtique.

LA BELLE-MÈRE DU DIABLE

Autrefois, à Mogimont, il y avait une jeune fille qui s'appelait Catherine. Elle était très belle, avec ses longs cheveux dorés, son visage très fin et sa taille que beaucoup de ses camarades lui enviaient. Bien sûr, les garçons du pays ne se lassaient pas de l'admirer et plus d'un souhaitait obtenir, sinon sa main, du moins ses faveurs. Et elle, qui était coquette à l'extrême, se trouvait bien flattée de l'intérêt qu'ils lui manifestaient. Elle savait qu'elle pouvait choisir celui qui lui plairait le mieux, mais en fait, il y en avait beaucoup qui lui plaisaient. On l'avait vu souvent embrasser un beau jeune homme derrière un buisson, ou bien, au bal, se laisser prendre son mouchoir par un de ses cavaliers, petit geste qui, à l'époque, passait pour en révéler d'autres moins avouables. Et les suppositions allaient bon train.

Tous ces racontars revenaient aux oreilles de la mère de Catherine. C'était une femme de tête, qui avait élevé sa fille dans les meilleures traditions, et elle se désolait de la voir ainsi la proie des médisants, d'autant plus qu'elle réprouvait hautement les attitudes provocantes de Catherine. Elle ne manquait pas de les lui reprocher, mais la jeune fille, après l'avoir écoutée sagement, agissait comme bon lui semblait. Et la mère se désolait.

Un jour, excédée par une discussion qui ne menait nulle part, elle cria à sa fille :

– Si cela continue ainsi, je te marierai au premier venu qui se présentera, même si c'est le diable !

Quelques jours plus tard, un étranger vint s'établir au village. On ne savait pas d'où il arrivait, mais il semblait fort riche, car il dépensait sans compter, et il avait de belles manières. Il avait les mains fines et blanches, comme les messieurs de la ville, et on le voyait souvent se promener dans la campagne en lisant de petits livres aux reliures sombres marquées de dorures.

Mais si c'était un savant, il n'en restait pas moins homme. Quand il levait le nez de ses livres, c'était pour regarder ceux qui vivaient autour de lui. Il les examinait bizarrement, avec des yeux où brillaient d'étranges lueurs de feu. On le craignait un peu, mais on le respectait. D'ailleurs, personne n'aurait rien eu à lui reprocher, car il se conduisait toujours de façon correcte, saluant les gens qu'il rencontrait et menant, semblait-il, une vie parfaitement réglée. Mais, en regardant ceux qui l'entouraient, il ne fut pas sans remarquer la belle Catherine.

Il lui fit, pendant quelques jours, une cour cérémonieuse et pleine de respect qui produisit la meilleure impression non seulement sur Catherine, mais également sur sa mère. Celle-ci se disait que c'était sans doute l'occasion de détourner définitivement sa fille de ses mauvaises habitudes. Quant à Catherine, habituée à des manières plus expéditives et moins délicates, elle fut ravie.

– Celui-ci, dit-elle un matin à sa mère, je l'aime vraiment. Et je crois qu'il m'aime, lui aussi, très sincèrement.

– Pour dire cela, il faut que tu sois amoureuse ! soupira la mère. Que t'a-t-il donc fait pour que tu en parles ainsi ?

– Rien du tout, justement. Mais il me parle doucement et me caresse avec les mots qu'il prononce. Il dit que je suis comme les lys et les roses du printemps.

– Certes ! s'écria la mère, voilà du beau langage ! on voit bien qu'il n'est pas du village, sinon, il perdrait vite ses illusions. Enfin, ma fille, puisqu'il en est ainsi, tâche de ne pas le perdre, et ne regarde plus les autres.

– Ne crains rien, ma mère, répondit Catherine. À côté de lui, les autres n'existent pas. Il y a quelque chose qui brille dans ses yeux et que les autres n'ont pas.

Le jour même, l'étranger vint faire sa demande, d'une façon noble et solennelle. S'il avait demandé la main d'une marquise, il n'aurait pas agi avec plus de distinction. La mère fut ravie de cette démarche et elle aurait bien voulu répondre tout de suite qu'elle acceptait volontiers ce mariage. Cependant, pour mieux appâter son futur gendre, elle fit semblant d'hésiter et remit sa réponse au lendemain.

Ce fut « oui », évidemment.

Mais le mariage se déroula dans des conditions assez bizarres. D'abord, le curé avait refusé de le célébrer, car le fiancé ne pouvait pas lui produire un certificat de baptême. Il fallut qu'il présentât des lettres établissant qu'il était né à Montmédy, mais que les archives de la paroisse avaient été brûlées lors d'un incendie. Le curé dut admettre cette circonstance, car il revint sur son refus, et la date du mariage fut fixée.

Pendant la messe, il y eut cependant quelques incidents. Une subite raideur du genou empêcha le marié de s'agenouiller. Il dut rester debout pendant toute la cérémonie. Quand il dut passer l'anneau au doigt de son épouse, il parut souffrir atrocement en saisissant l'anneau qui avait été béni par le prêtre. Et une quinte de toux assez violente l'empêcha de communier. Ces malaises étonnèrent les assistants, car il paraissait un homme en pleine santé et à qui il était bien difficile de donner un âge. Mais ils mirent tout cela sur le compte de l'émotion. Et, en dépit de ces incidents mineurs, le mariage se déroula normalement.

Les débuts du jeune ménage se déroulèrent dans la meilleure ambiance qui fût. L'étranger montrait beaucoup d'empressement envers sa femme et ne manquait pas de lui apporter fréquemment des petits cadeaux, comme un vêtement ou un foulard, et parfois un bijoux de prix. Quant à Catherine, elle paraissait fort heureuse. On ne la voyait jamais faire le ménage, ni battre son linge au lavoir. Pourtant, chez elle, tout était propre et impeccable.

Cela ne dura qu'un temps. Au bout de quelques semaines, Catherine cessa de chanter du matin au soir. On la vit de moins en moins dans les rues du village. Elle vivait enfermée chez elle. On pensa d'abord qu'elle attendait un enfant et qu'elle se ménageait, mais bientôt, on entendit le bruit de disputes de plus en plus violentes, suivies de longs silences qui ne disaient rien de bon. La mère de Catherine était bien inquiète, d'autant plus que, chaque fois qu'elle venait frapper à la porte de sa fille, celle-ci refusait de la recevoir, prétextant quelque occupation importante, voire quelques malaise sans gravité.

Un jour, cependant, elle vit arriver chez elle Catherine, en larmes, le visage pâle et couvert de bleus, pouvant à peine marcher tant elle souffrait de contusions sur tout le corps. La mère fut affolée de la voir dans cet état.

– Qu'est-il arrivé, ma fille ? demanda-t-elle.

– Ah ! ma mère ! s'écria Catherine. Si tu savais quelle situation est la mienne ! il me bat par plaisir, avec son fouet ou son bâton, et chaque fois que je gémis, il n'en est que plus content. N'est-ce pas le diable que j'aurais épousé ? Il a été le premier prétendant à se pré-

senter après que tu as prononcé d'imprudentes paroles : tu as dit en effet que tu étais prête à me donner en mariage au premier venu, fût-ce le diable. Hélas ! que vais-je devenir ?

La mère commença par se lamenter, autant sur elle, parce qu'elle se sentait responsable de tout cela, que sur le malheur de sa fille. Mais c'était une femme de tête. Elle se ressaisit très vite.

– Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, nous allons agir en conséquence. Je connais un moyen d'en avoir le cœur net. Tu vas emporter cette fiole d'eau bénite et tu la cacheras soigneusement jusqu'à ce soir. Alors, tu la sortiras et, en allant rejoindre ton mari dans la chambre, tu jetteras toute l'eau bénite sur lui en faisant le signe de la croix. Mais avant cela, prends soin de fermer hermétiquement les volets de l'extérieur, ainsi que toutes les portes. Tu boucheras également la cheminée avec une grande plaque, et tu ne laisseras ouvert que le trou de la serrure à la porte d'entrée. Je me charge du reste.

Jamais Catherine ne suivit mieux les conseils de sa mère. Le soir, après avoir tout fermé, elle entra dans la chambre et jeta l'eau bénite sur son mari en faisant le signe de la croix. Dès que la première goutte le toucha, sa peau se mit à grésiller et il se mit à pousser des hurlements affreux qu'on entendit dans tout le village. Il se leva d'un bond, tenta de passer par la fenêtre, mais voyant que les volets tenaient bon, il se précipita dans la cheminée. Hélas ! elle était bouchée. Il tenta d'ouvrir la porte d'entrée. Peine perdue ! Alors il se fit tout petit et s'engagea par le trou de la serrure.

Mais la belle-mère était dehors et se tenait près de la porte. Elle avait adapté au trou de la serrure le goulot d'une bouteille. Dès que le diable, car c'était bien lui, fut passé par le trou, il se retrouva au fond de la bouteille, et sans hésiter, la belle-mère la boucha solidement. Ainsi fut fait prisonnier le diable.

Et pour bien venger les malheurs de sa fille et ses propres angoisses, elle suspendit la bouteille à un arbre, près de la maison, non loin d'un carrefour où passaient beaucoup de gens. Les habitants du village, qui connaissaient maintenant la véritable identité du mari de Catherine, vinrent tous les uns après les autres se moquer du diable, lui tirer la langue et l'injurier copieusement.

Dans sa bouteille, le diable se débattait tant qu'il pouvait, mais tous ses efforts étaient vains, car la bouteille était bien fermée. Il avait d'abord menacé sa belle-mère des pires tortures, puis il avait essayé de la fléchir par des discours mielleux et des promesses alléchantes. Il lui proposa des onguents d'éternelle jeunesse, des formules pour changer l'ardoise en or à minuit, sous la pleine lune, des châteaux merveilleux dans la montagne, rien n'y fit. La belle-mère demeura intraitable et le diable resta enfermé autant de jours qu'il était resté avec Catherine.

Il n'obtint la liberté que moyennant une promesse dûment signée de son sang : il s'engageait à ne plus jamais importuner Catherine et sa mère, et à ne plus jamais revenir dans la région. Cette promesse, il la signa de loin, sans même sortir du flacon, car la belle-mère se méfiait trop de lui. Et lorsque la bouteille fut ouverte, il disparut en trois bonds au milieu d'un tumulte épouvantable, comme si une tempête s'était brutalement abattue sur le village. Mais on n'entendit plus parler de lui.

Quant à Catherine, fortement ébranlée, mais rendue plus sage par cette expérience, elle finit par se trouver un bon mari. Mais celui-ci l'emmena vivre ailleurs, à quelques lieues du village, car il se méfiait un peu de sa belle-mère.

Mogimont (province de Luxembourg)

*Ce conte, que j'ai entendu moi-même en 1979, est une des nombreuses versions du « diable dans une bouteille », bien caractéristique d'une société rurale imprégnée de christianisme. Le diable est présent partout, et il convient de le chasser. Mais, dans certaines régions, on ne peut résister au plaisir de duper le diable et de se moquer de lui. C'est le cas en Bretagne, notamment, où les récits de ce genre sont abondants, avec chaque fois des variantes locales. Mais dans les Ardennes, région frontière entre deux cultures, le diable est souvent l'*étranger*, autrement dit l'envahisseur potentiel, qu'il soit allemand, français ou flamand.*

LE FIANCÉ DE LA SORCIÈRE

Il y avait une fois, dans le village de Sugny, au sud de la vallée de la Semois, une grande et belle fille d'une vingtaine d'années, qui n'avait jamais eu d'amoureux. Elle avait une taille avantageuse, une démarche engageante, de beaux cheveux, de jolis yeux, de belles dents, enfin tout ce qui plaît d'habitude à tous les prétendants du monde. Cependant, aucun des jeunes gens du village ne lui avait fait la moindre cour. Et chaque fois qu'un étranger, en la voyant, avait laissé entendre que c'était une belle fille, il avait reçu cette immuable réponse :

– C'est une sorcière.

C'était en effet le bruit qui courait dans tout le village, non pas à cause d'elle, dont la conduite était irréprochable, mais à cause de sa mère. On prétendait en effet que celle-ci était devenue sorcière dans sa jeunesse parce que, se trouvant au chevet d'une vieille femme mourante qui était sorcière, elle avait commis l'imprudence de lui toucher la main. Sur le moment, la chose n'avait pas été ébruitée et elle avait pu trouver un mari sans peine. Mais à peine le mariage avait-il était consommé que celui-ci était tombé malade et avait fini par mourir de langueur.

Dans ces conditions, il était normal que la fille fût devenue sorcière à son tour, car chacun sait que la « chose » se passe par le toucher. Et il était non moins certain que le téméraire qui aurait osé la fréquenter de trop près serait voué à une mort prochaine, comme l'avait été son père.

Un jour, cependant, un jeune homme, originaire de Namur, était venu s'installer dans le village pour y travailler. Il fut frappé par la beauté et l'apparence de cette fille et, depuis lors, il ne pensait plus qu'à elle. L'un de ses camarades, auquel il avait fait confidence de cet intérêt passionné, lui révéla qu'elle était sorcière, mais il haussa les épaules.

– La sorcellerie, ça n'existe pas ! répondit-il. Ce ne sont que de vaines superstitions inventées par les prêtres pour mieux justifier leur fonction !

Car non seulement le jeune homme de Namur était sceptique, mais il était aussi très anticlérical et n'allait jamais à l'église. Et, malgré l'avertissement de son camarade, il n'en continua pas moins à soupirer après la belle. Il commença à la fréquenter, et l'on parla même mariage. Le jeune se trouva au comble du bonheur et il attendait avec impatience le jour où ce projet serait enfin réalité.

La famille du jeune homme, quoiqu'éloignée, fut mise au courant. Ses parents étaient moins sceptiques que lui, car ils venaient de la campagne et savaient à quoi s'en tenir sur les envoûtements que pratiquent les sorciers, surtout dans une région comme celle de Sugny, qui a mauvaise réputation de ce point de vue-là. Ils voyaient donc d'un assez mauvais œil ce projet. Mais l'amoureux était très entêté dans sa résolution, et comme la fille et la mère faisaient tout leur possible pour l'attirer, les arrangements furent bientôt mis au point et la date du mariage fixée. Et, chaque soir, le jeune homme allait faire sa cour à sa fiancée, sous la surveillance de la mère, bien entendu.

Mais les camarades du jeune homme, à force de répéter leurs avis sur la jeune fille, finirent par provoquer quelques doutes dans l'esprit du fiancé. Il se mit à se poser certaines questions, auxquelles d'ailleurs il n'avait nulle envie de répondre. Il avait en effet remarqué que, lorsqu'il s'attardait certains soirs dans la maison de sa fiancée, on le congédiait avec une précipitation suspecte en donnant pour raison qu'il était près de minuit. Or, on lui avait bien dit que c'était à minuit que se réunissaient les sorcières pour assister au sabbat. Et il avait beau ne pas croire à ces choses-là, il décida d'en avoir le cœur net.

Il arriva donc un soir, comme d'habitude, chez sa fiancée, mais il prétendit être très fatigué. Au cours de la conversation, il s'arrangea pour avoir les apparences de celui qui va s'endormir. Puis il fit vraiment semblant d'être plongé dans un profond sommeil.

C'était le soir du vendredi. Or, on sait que c'est le jour de la semaine où aucune sorcière ne peut se dispenser d'aller au sabbat. Aussi, dès que la soirée fut un peu trop avancée, la mère et la fille

essayèrent de réveiller le jeune homme, mais elles comprirent vite que ce n'était pas possible. Il ronflait bruyamment et avec une grande régularité. Mais cela ne l'empêchait pas de regarder ce qui se passait entre ses paupières à peine closes, et d'écouter tout ce qui se disait. Il constata que plus l'heure de minuit approchait, plus les deux femmes manifestaient de la nervosité et même de l'inquiétude.

Elles tentèrent un dernier effort afin de le réveiller, puis elles discutèrent à voix basse. Enfin, elles semblèrent prendre une décision : elles éteignirent la lumière, et seuls quelques tisons qui brûlaient encore dans l'âtre permirent au jeune homme de voir ce qu'elles faisaient. Il en fut si stupéfait qu'il faillit bien se lever et pousser un cri.

En effet, il les vit sortir un pot de l'une des armoires. Elles le placèrent sur la table, puis elles se dépouillèrent l'une et l'autre de leurs vêtements et furent rapidement nues. Elles prirent alors chacune un peu de la pommade qui était dans le pot et s'en enduisirent tout le corps bien soigneusement, de façon à ne laisser aucune partie qui ne fût recouverte. Elles commencèrent par se frotter les pieds, puis les jambes, les cuisses, le ventre, la poitrine et le dos, sans oublier le cou et la tête. Et, tout en se livrant à cette étrange opération, elles répétaient comme une incantation cette simple phrase :

– Sur la feuille !

Elles venaient de terminer de s'enduire tout le corps, quand, à la grande frayeur du jeune homme, elles se transformèrent l'une et l'autre en chouettes. Aussitôt, en poussant un long hululement, elles s'engouffrèrent dans la cheminée et disparurent.

Dès qu'il se retrouva seul, le jeune homme se leva et ralluma la lampe. Il examina soigneusement les moindres recoins de la pièce, les moindres meubles, et s'assura qu'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination. Son tempérament le poussait à ne pas croire à ce qu'il avait vu, mais il dut se rendre à l'évidence : les vêtements des deux femmes étaient là, sur une chaise, encore tièdes de la chaleur de leurs corps, et sur la table, il y avait le pot, qui était resté ouvert. Il contenait une sorte de pommade noirâtre et d'une odeur fétide. Aucun doute n'était possible : sa fiancée et la mère de celle-ci s'étaient transformées en chouettes et s'étaient envolées par la cheminée. C'étaient donc deux sorcières, c'était incontestable.

Minuit sonna à ce moment-là. Le jeune homme attendit que quelque chose se passât dans la pièce où il se trouvait. Mais rien ne se produisit. Il pensa qu'il ne risquait rien, puisque c'était l'heure où l'on disait que les sorcières étaient réunies au sabbat. Mais il eut tout à coup une étrange idée.

– Au fait ! se dit-il, si je profitais de la pommade pour aller, sous une forme de chouette, voir ce que font ma fiancée et ma future belle-mère ?

Sans plus se poser de question, il se déshabilla avec une grande fébrilité, il plongea ses doigts dans le pot et s'enduit de pommade de la même manière qu'il avait vu faire aux deux femmes, en prononçant la phrase qu'il avait entendue. Mais, en réalité, il avait mal entendu, car au lieu de dire « sur la feuille », il dit « sous la feuille ».

Il avait à peine terminé de s'oindre entièrement le corps en prononçant sans arrêt les paroles magiques qu'il se sentit devenir plus léger. Des plumes apparurent sur ses bras, sur ses jambes et sur son torse. Il était vraiment devenu une chouette. À son tour, après avoir battu des ailes, il s'envola par la cheminée et se retrouva dans le ciel nocturne où brillaient des myriades d'étoiles lointaines.

Mais cette sensation de bien-être qui le saisit un instant ne dura pas. Sans pouvoir résister, il retomba près du sol, au-dessous des branches, presque à ras de terre, frôlant les grandes herbes de la prairie. Tant que ce fut des herbes, cela lui sembla, somme toute, très agréable, mais quand il dut pénétrer dans les taillis, il fut aux prises avec de terribles difficultés. En effet, s'il volait avec aisance sur la terre nue, caressé par les herbes et les fleurs, il en allait tout autrement quand il devait traverser des buissons. Là, les épines le blessaient atrocement, marquant profondément sa chair qui, pour être recouverte de plumes, n'en était pas moins sujette à la douleur. Quant aux branches des arbres, et même des simples arbustes, elles le cognaient terriblement au passage, et il fut bientôt couvert d'écorchures et de contusions. Il crut qu'il allait tomber dans quelque abîme dissimulé sous lui et croyait sa dernière heure venue. Mais tout à coup, il entendit le coq chanter. Il s'effondra lourdement sur la terre humide et retrouva immédiatement sa forme humaine.

Il était étendu en plein champ, moulu, déchiré, saignant de mille plaies, tout nu et dans la plus misérable situation du monde. Il se releva comme il put et, en boitant, en se traînant péniblement, il regagna sa maison avant que quiconque pût le voir. Heureusement, il n'y avait encore personne dans les rues du village, et c'est avec un immense soulagement qu'il se précipita chez lui.

Une fois rentré, il n'eut que la force de se traîner sur son lit, en proie à une violente fièvre. Il fut malade pendant plusieurs jours, et ceux qui vinrent le soigner l'entendirent souvent se plaindre et murmurer des paroles incohérentes. Mais dès qu'il fut guéri, il quitta son travail sans donner aucune explication et retourna chez ses parents à Namur, n'ayant même pas osé réclamer à son ex-fiancée et à sa mère les vêtements qu'il avait laissés dans leur maison.

Quant à la fiancée, elle ne se maria jamais et resta jeune fille. Mais à la mort de sa mère, elle s'en alla dans un autre pays, et, depuis, plus personne n'en entendit jamais parler.

Sugny (province de Namur)

J'ai rédigé ce conte d'après un récit qui m'a été fait sur place en 1979. Le « vol des sorcières » est bien connu de tous ceux qui étudient les traditions populaires, ainsi que des psychologues des profondeurs. Il est devenu une sorte d'image d'Épinal tirée à de multiples exemplaires ainsi qu'un thème inépuisable de croyances populaires. Mais on aurait tort de croire que c'est une conséquence des procès de sorcières, si communs du XIVe au XVIIIe siècle dans toute l'Europe continentale. Il s'agit d'un mythe très ancien, et l'on peut en retrouver un bon développement dans l'Âne d'Or, *ouvrage romanesque chargé d'éléments gnostiques, d'un romancier latin du IIe siècle, Apulée. Mais, dans le récit d'Apulée, la métamorphose, due à une erreur dans le choix de l'onguent, se poursuit pendant très longtemps, le héros ne pouvant retrouver sa forme humaine que par un miracle attribué à la déesse Isis, ce qui prouve le rattachement de ce thème aux cultes initiatiques de l'Antiquité, particulièrement à ceux qui florissaient à Alexandrie. Cette version wallone n'est guère différente d'un conte provençal qui était encore raconté au XIXe siècle.*

LES FÉES DES HAYONS

Au-dessus de la vallée de la Semois se dresse un village qu'on appelle Les Hayons. Ce n'est sûrement pas un endroit très connu, mais les gens qui y vivent actuellement ne sont guère à plaindre, car leurs pâtures sont bonnes et le bétail y prospère. Pourtant, au temps jadis, les habitants des Hayons étaient certainement les plus pauvres de la région. En effet, les prés étaient fort étroits entre la rivière et les collines recouvertes de bois noirs, et l'herbe n'y était guère épaisse. En hiver, la leihe les recouvrait pendant de longs mois et, en été, comme la pierre de schiste n'était pas loin, le sol se desséchait vite et l'herbe, roussie par le soleil, ne procurait presque aucune nourriture aux troupeaux du village.

Pourtant, sur le plateau du Hultai, qui domine un coude de la Semois, il y avait de vastes pâtures toujours couvertes d'herbes fraîches et grasses. Mais personne n'osait y conduire les bêtes, car c'était le domaine des fées. Les gens qui suivaient la nuit l'ancien chemin d'Arlon qui passait au bord du plateau avaient souvent vu danser les fées au clair de lune, et ils s'étaient toujours bien gardés d'approcher de trop près. On dit que les fées sont des êtres bienveillants envers les humains, mais il y a aussi de mauvaises fées, et il est préférable de les éviter si l'on ne veut pas risquer d'être victime des sorts.

Or, un beau jour, le troupeau du village eut un nouveau berger en la personne de Tipot, du moins tout le monde l'appelait-il ainsi,

car personne ne connaissait son véritable nom. De fait, il était bien mystérieux, ce Tipot. Il était originaire du pays, mais il avait beaucoup voyagé par le monde. Mais il n'en parlait jamais. D'ailleurs, il était d'un naturel taciturne, un peu sauvage même. On disait même que c'était le descendant des anciens druides qui étaient nombreux autrefois lorsque la religion chrétienne n'avait pas encore pénétré l'Ardenne. Mais d'autres prétendaient qu'il avait été apprendre les grands secrets auprès des sages de l'Orient. Toujours est-il que, dans sa cabane, il y avait beaucoup de vieux grimoires et des objets bizarres qu'il avait ramenés des pays étrangers. Mais il avait surtout une petite flûte qu'il n'abandonnait jamais. Pourtant, il en jouait très rarement. Mais dès le premier jour où il conduisit le troupeau des Hayons, il ne manqua pas de l'emporter avec lui.

Mais Tipot eut tôt fait de remarquer que les bêtes du troupeau étaient fort maigres et qu'elles ne risquaient pas d'engraisser sur les pâtures où il devait les mener. Sans prévenir personne, il conduisit le troupeau par le chemin étroit et raboteux qui montait, à travers les bois, jusqu'au plateau du Hultai. Les vaches, peu habituées à l'escalade et déjà affaiblies par le manque de nourriture, renâclaient quelque peu, s'arrêtant çà et là et meuglant sans cesse. Mais quand elles furent arrivées sur le plateau, elles n'eurent plus aucune envie de meugler : elles étaient bien trop occupées à brouter la belle herbe verte, toute parfumée de fleurs, qui leur montait jusqu'au ventre. Le berger les regardait pâturer avec la plus grande satisfaction.

Cependant, le soir, lorsque Tipot ramena le troupeau au village, la belle prairie du Hultai ressemblait à un véritable champ de bataille. L'herbe foulée était en plein désordre, et des bouses s'étalaient partout. Et quand, au lever de la lune, les fées vinrent danser comme elles en avaient l'habitude, elles furent consternées de voir leur domaine ainsi dévasté.

Le lendemain, toujours sans rien dire à personne, Tipot fit monter le troupeau jusqu'au Hultai. Cette fois, les vaches ne renâclèrent pas et s'en allèrent bon train dans le sentier rocailleux. Mais alors qu'il s'était confortablement installé sous un arbre, Tipot vit s'approcher de lui une petite femme très jolie, vêtue d'une robe de mousseline presque transparente. Elle s'arrêta devant lui et lui parla d'une voix très douce.

– Brave homme, lui dit-elle, il y a certainement des choses que tu ne sais pas. Ici, nous sommes sur le territoire des fées, et nul n'a le droit d'y faire pâturer des animaux. Nous sommes bienveillantes envers les humains, mais nous devons faire respecter nos lois et nos coutumes. Emmène ton troupeau ailleurs et ne reviens plus ravager ce lieu qui, depuis toujours, est consacré à nos ébats.

– Je n'emmènerai mon troupeau nulle part ailleurs, répondit Tipot avec obstination. Il n'y a qu'ici où il y a de la bonne herbe, et je ne vois pas pourquoi j'en priverais mes bêtes. C'est tout ce que je sollicite de la bienveillance des fées.

– Prends garde ! dit la petite personne. Nous avons les moyens de nous venger des injures qu'on nous fait subir ! Si dans une demi-heure, tu ne nous as pas rendu notre domaine, attends-toi au pire.

La petite dame à la robe de mousseline n'avait plus la voix de velours : elle semblait courroucée et parlait maintenant avec violence et brutalité. Elle n'ajouta plus un mot, rebroussa chemin et Tipot la vit disparaître dans un buisson d'aubépines. Tipot reprit tranquillement sa surveillance du troupeau, mais, au bout d'une demi-heure, il vit approcher une sorte de nuage d'où émanait un étrange et inquiétant bourdonnement.

C'était une nuée de guêpes. Comme un tourbillon au milieu d'une tempête, la nuée s'abattit sur les bêtes, se dispersant alors et s'acharnant après elles. Mais les premières vaches étaient à peine atteintes que Tipot sortit sa petite flûte et se mit à jouer une sarabande endiablée qui arracha les guêpes à leurs proies, les rassembla en un essaim très dense qui commença une ronde effrénée au-dessus du plateau. Tipot accéléra le rythme de la danse à tel point que, bientôt, l'essaim tout entier quitta les lieux, descendit dans la vallée et se précipita dans la Semois. L'eau en fut criblée comme si une averse de grêle s'était abattue sur la rivière. Mais, sur le plateau, tout était redevenu calme et les vaches s'étaient remises à brouter paisiblement.

Cela ne dura qu'un temps. Tout à coup Tipot, qui commençait à somnoler, vit surgir entre les herbes une véritable troupe de petites fées qui se précipitèrent vers les vaches afin de les tourmenter en les piquant de pointes acérées. Agacées, les vaches se défendaient comme elles pouvaient à coups de cornes et de sabots, mais les petites bonnes femmes étaient si agiles qu'elles esquivaient tous les coups et que Tipot commença à craindre le pire pour le troupeau.

Alors, il sortit de nouveau sa petite flûte et se mit à jouer une sarabande à laquelle les fées ne purent résister. Immédiatement, elles cessèrent leur attaque contre les bêtes, et se lancèrent éperdument dans la danse. Et comme le soleil était très chaud, les fées commencèrent à se fatiguer, d'autant plus que les vaches, voulant se débarrasser de ces gêneuses, leur donnaient des coups de sabots qui, cette fois, ne manquaient d'atteindre leur but. Et cela dura longtemps ainsi, jusqu'au moment où Tipot, changeant de musique, les obligea à danser en direction de la falaise qui surplombait la vallée.

Là, changeant une nouvelle fois d'air, l'habile gardien de trou-

peau les précipita dans la rivière, comme il l'avait fait avec les guêpes. Puis il revint s'asseoir à l'ombre pour surveiller son troupeau. Il craignait en effet que d'autres fées ne vinssent pour venger celle dont il s'était débarrassé avant tant de facilité.

Mais il faut croire que toutes les fées avaient participé à l'attaque du troupeau, car il ne vit personne et il ne se passa désormais plus rien dans le pâturage, sur le plateau qui domine la Semois. Et c'est depuis ce temps-là que les habitants des Hayons disposent de bons herbages qui font prospérer leur bétail et leur permettent une honnête aisance.

Mais hélas ! depuis cette époque, il n'y a plus de fées dans le pays.

Les Hayons (province de Luxembourg)

Ce conte, dont j'ai connu par la suite plusieurs versions n'offrant que peu de variantes, m'a été dit en 1979. Il s'agit d'un des nombreux récits sur la disparition des fées dans les campagnes. Il faut noter ici que ce n'est pas la religion chrétienne qui chasse les fées, mais une sorte de sorcier, considéré comme plus ou moins un héritier de l'antique religion druidique. Il est vrai que le pays d'Ardenne a été pendant très longtemps un refuge des anciennes traditions préchrétiennes. C'est l'exemple même de la forêt druidique, et le nom d'Ardenne évoque le nom d'une déesse celtique, Arduinna, *souvent représentée, dans la statuaire gallo-romaine, sous l'aspect d'une ourse, ou d'une femme accompagnée d'un ours. D'ailleurs, le nom d'Arduinna (et par conséquent celui de l'Ardenne) contient la racine celtique* ard *ou* art *(gaulois* arto*) qui signifie « ours ».*

LE CHAR AUX CHEVAUX NOIRS

À Han-sur-Lesse, autrefois, il y avait un seigneur qui était violent et cruel. Le nombre de ses exactions ne se comptait plus, et il ne se contentait pas de pressurer ses paysans, il faisait pendre impitoyablement tous ceux qui s'opposaient à ses volontés, fussent-ils clercs, bourgeois ou simples braconniers pris en flagrant délit dans ses forêts. On le craignait dans toute l'Ardenne et, comme sa réputation avait largement dépassé les limites de ses terres, tous les étrangers qui passaient par là évitaient soigneusement de le rencontrer.

Un jour, il appela un de ses serviteurs et lui dit :

– Voici une lettre très importante. Il faut que tu la portes sans tarder à Liège et que tu me rapportes la réponse demain soir. Sois là avant la tombée de la nuit, sinon je ne réponds pas de ma colère, et tu sais que les châtiments que j'inflige à ceux qui me désobéissent sont terribles. De plus, s'il te prenait fantaisie de ne pas revenir, je saurais bien me venger, car ta femme et tes enfants sont chez moi. Penses-y et prends la route. Tu devrais être déjà parti.

Le malheureux serviteur y pensait bien, en effet, car le seigneur s'était bien gardé de lui confier un cheval pour aller apporter la lettre : il devait y aller à pied. Or, il y avait quelque vingt-cinq lieues entre Han et Liège, et le pauvre homme se voyait mal pouvoir faire l'aller et le retour en si peu de temps.

Il partit cependant, après s'être signé, et il se mit à courir sur le chemin, dans la direction de Liège, mais ne sachant pas dans quel état il arriverait là-bas.

Il était déjà dans la forêt quand il entendit un bruit derrière lui. Tout en continuant de courir, il se retourna et vit un char, tiré par quatre chevaux blancs et qui était conduit par un nain à la barbe pointue. Le char le rattrapa et s'arrêta juste devant lui.

– Où cours-tu ainsi ? lui demanda le nain.

– Je vais à Liège porter une lettre de la part de mon maître, et je dois en rapporter la réponse avant demain soir.

– Monte dans mon char ! dit le nain.

Le serviteur monta dans le char et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il se trouva dans Liège. Les chevaux blancs s'étaient mis à galoper d'une façon terrifiante et le char s'était envolé dans les airs pour ne s'arrêter qu'aux portes de la ville. Le serviteur alla aussitôt porter la lettre de son maître et on lui remit la réponse attendue. Il sortit dans la rue et retrouva le nain qui l'attendait.

– Monte, lui dit le nain. Je te ramène dans ton pays.

Ce fut de nouveau une course folle et le serviteur se retrouva à l'entrée du château. Il alla tout de suite trouver le seigneur et lui tendit le message qu'on lui avait confié. Le seigneur commença par se mettre en colère, mais quand il eut lu la lettre et bien compris que c'était la réponse à ce qu'il avait envoyé, il en fut stupéfait.

– C'est impossible ! s'écria-t-il. Comment as-tu fait pour aller et revenir aussi vite ? Réponds-moi et ne mens pas !

– Seigneur, je vais te dire la vérité : j'ai été emmené à Liège par un char attelé de quatre chevaux blancs, et que conduisait un nain. Ce sont eux qui m'ont ramené ici de la même façon.

– Vraiment ! dit encore le seigneur, ce n'est pas croyable ! J'aimerais bien voir ce nain qui est capable d'une chose si merveilleuse.

– Justement, répondit le serviteur, il m'a dit qu'il viendrait te voir cette nuit-même avec son char, mais il a ajouté que ce serait avec quatre chevaux noirs.

– Eh bien ! nous l'attendrons. J'ai hâte de le voir. Mais, sais-tu comment il se nomme ?

– Oui, seigneur, il m'a dit qu'il était le cocher de la Mort.

En entendant cela, le seigneur tomba sur le sol comme si la foudre l'avait frappé. La nuit, le char, attelé de quatre chevaux noirs, s'arrêta devant la porte du château. Le nain en descendit. Il alla directement à la chambre du seigneur. Celui-ci venait à ce moment même de rendre le dernier soupir. Alors le nain prit son corps, le plaça sur le char, et celui-ci disparut dans un grand tourbillon de vent.

Saint-Hubert (province de Namur)

*Le schéma de ce conte, qui m'a été dit au printemps de 1979 dans une auberge de Saint-Hubert, paraît analogue à celui de tous les récits bretons-armoricains concernant l'*Ankou, *le dernier mort de l'année qui vient chercher les âmes des trépassés. En plus, la rencontre du serviteur avec le char tiré par des chevaux blancs est ce qu'on appelle en Bretagne un « intersigne ».*

LA PRINCESSE ET LA JUMENT

À Stoumont, autrefois, il y avait un garçon qu'on nommait le Djean. C'était le fils unique d'un couple de braves paysans qui n'avaient pas de fortune. Quand il fut en âge, le Djean quitta son père et sa mère pour aller chercher fortune. Il n'avait qu'un petit sac sur son dos, où il n'y avait pas beaucoup d'affaires. Mais sa mère lui avait donné un gros morceau de pain pour se nourrir pendant son voyage.

Comme il était fatigué, il s'assit sur le bord d'un étang et se mit à rêver en regardant le soleil se refléter sur la surface de l'eau. C'est ainsi qu'il aperçut un poisson qui nageait entre deux eaux et qui s'approcha du rivage. Là, il se coucha sur le sable et ne bougea plus.

– Pauvre petit poisson, dit le Djean, il a l'air encore plus fatigué que moi. Si je lui donnais un peu de mon pain, cela le réconforterait.

Il tira son pain hors de son sac et en prit un morceau qu'il lança vers le poisson. Celui-ci ouvrit la bouche et dévora le morceau de pain. Aussitôt, il se mit à frétiller, fit deux ou trois pirouettes et, passant sa tête hors de l'eau, il parla ainsi au Djean :

– Mon garçon, tu as bon cœur et je te remercie. J'étais épuisé par un long parcours que j'ai fait dans toutes les rivières et dans tous les lacs du pays. Sache en effet que je suis le roi des poissons, et que je dois visiter mes sujets où qu'ils se trouvent, ce qui est parfois bien pénible. Mais puisque tu as été bon envers moi, je te prouverai ma

reconnaissance. Chaque fois que tu auras besoin de moi, tu n'auras qu'à m'appeler. Tu diras trois fois : « roi des poissons, viens me voir », et j'arriverai immédiatement. Maintenant, mon garçon, je vais reprendre mon voyage. Au revoir et bonne chance à toi !

Le Djean se leva et continua sa route. Il arriva dans un grand marécage et il eut beaucoup de difficulté à le traverser. Quand il fut de l'autre côté, il s'assit sur le tronc d'un arbre afin de se reposer un instant. Il vit alors un aigle qui tournoyait au-dessus de lui, mais qui avait un vol si hésitant que le Djean crut qu'il allait s'abattre sur le sol. Effectivement, l'aigle se posa près de lui et le Djean vit qu'il avait une aile blessée.

– Pauvre oiseau, dit le jeune homme, tu as l'air de souffrir. Laisse-moi faire, je connais le moyen de te soulager.

Il ramassa des mousses, des feuilles et de fines tiges d'arbustes. Il nettoya la blessure de l'aigle, y appliqua les feuilles et, à l'aide des tiges et de quelques joncs, il confectionna un pansement à l'aile de l'aigle.

– Mon garçon, dit celui-ci, tu es bon et charitable et je te remercie. Un chasseur m'avait atteint avec une balle et non seulement je souffrais beaucoup, mais j'avais beaucoup de difficulté à voler. Maintenant que tu m'as soigné, je vais pouvoir reprendre mon voyage. Sache que je suis le roi des Oiseaux et que je me dois d'aller visiter tous mes sujets, même ceux qui sont dans les pays lointains. Mais je te prouverai ma reconnaissance chaque fois que tu auras besoin de moi. Tu n'auras qu'à appeler trois fois « roi des Oiseaux », et où que je sois, je viendrai pour t'aider, mon garçon. À présent, je te dis au revoir. Bonne chance à toi.

L'aigle prit son envol et disparut dans le ciel. Quant au Djean, il poursuivit son chemin en sifflotant.

Il arriva ainsi dans une parcelle de terre qui avait été autrefois un pré. Mais il n'y avait plus d'herbe, car le sol était ras et desséché. Et, dans cette parcelle, il y avait une jument qui était attachée à un piquet. La corde qui la liait était tellement courte que l'animal ne pouvait pas aller au-delà du sol ras pour se rassasier d'herbe fraîche. Et il devait être là depuis longtemps, car il était maigre et on lui voyait toutes les côtes.

– Pauvre bête ! s'écria le Djean. Comment a-t-on pu te laisser ainsi sans nourriture et sans eau à boire. Il faut qu'on soit bien cruel dans ce pays pour agir de cette façon. Mais, ne t'inquiète pas, mon amie, je vais te tirer d'affaire.

Il délia la jument et celle-ci se précipita vers un ruisseau qui coulait jusque dans le marécage. Elle y but de longues gorgées d'eau, puis elle se mit à pâturer dans l'herbe verte. Alors, elle se retourna vers le jeune homme.

– Mon garçon, dit-elle, tu m'as sauvé la vie, car je dépérissais depuis déjà bien des jours. Mon maître est un odieux sorcier qui s'est mis en tête de me faire souffrir. C'est pourquoi il m'a attachée ici, dans l'espoir que je meure lentement de faim et de soif. Mais tu es un brave garçon, et je saurai te récompenser.

Le Djean s'approcha de l'animal et lui caressa le front.

– Je suis bien content d'être arrivé à temps, dit-il. Mais pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Je ne veux pas te laisser aux mains d'un maître cruel.

– Volontiers, dit la jument. Je t'accompagnerai où que tu ailles.

Ils s'en allèrent tous les deux. Le Djean n'osait pas monter sur le dos de la jument, car il voyait bien que celle-ci était encore bien faible. Ils arrivèrent bientôt dans une ville, et là, ils entendirent que le roi de ce pays-là avait de graves problèmes. Il devait épouser une ravissante princesse et l'avait fait venir auprès de lui. Mais la princesse, jugeant sans doute que le roi était trop vieux ou trop déplaisant, lui avait signifié qu'elle ne l'épouserait que si l'on retrouvait son écharpe qui s'était envolée dans les airs et son collier de diamants qu'elle avait perdu en franchissant la Meuse. Mais comment faire pour retrouver une écharpe qui avait été emportée par la tempête, et un collier que la Meuse avait dû charrier jusqu'à la grande mer ? Et le roi se morfondait, tandis que la princesse se réjouissait.

– Bah ! s'écria le Djean, ce serait pourtant facile de retrouver l'écharpe et le collier de diamants !

Il avait dit cela sans bien réfléchir, histoire de dire quelque chose. Mais le propos fut rapporté au roi. Celui-ci le fit saisir par ses gardes et le Djean fut emmené auprès de lui.

– Jeune homme, dit le roi, il paraît que tu t'es vanté de pouvoir retrouver l'écharpe et le collier de la princesse. Assurément, tu dois être un sorcier ou un menteur. Eh bien ! tu peux choisir : être pendu sur la place publique, ou me rapporter l'écharpe et le collier de la princesse.

Le Djean fut bien ennuyé de sa vantardise. Mais il demanda au roi qu'on le laissât seul au milieu du jardin.

On l'y conduisit, mais on laissa des gardes de l'autre côté des murs qui entouraient le jardin. Quand il fut bien assuré que personne ne le regardait, il appela trois fois le roi des Oiseaux. Celui-ci ne tarda pas à apparaître dans le ciel. Il tournoya trois fois et vint se percher sur une branche, en face du jeune homme.

– Me voici, mon garçon, dit-il. Que puis-je faire pour toi ?

– Roi des Oiseaux, lui répondit le Djean, je suis bien ennuyé. Je dois retrouver une écharpe que la princesse, qui doit épouser le roi de ce pays, a perdue dans les airs. Nul ne sait où elle se trouve, et si je ne la rapporte pas, je serai pendu.

– Ce n'est pas difficile. Je vais envoyer mes oiseaux aux quatre coins du monde, et ils ne pourront pas manquer de la retrouver. Reviens ici demain soir et tu auras ce que tu désires.

Sur ce, le roi des Oiseaux s'envola et disparut dans le ciel. Le Djean eut bien du mal à persuader le roi de lui accorder un délai d'une journée. Mais, le lendemain, vers le soir, alors qu'il se trouvait dans le jardin, il vit arriver le roi des Oiseaux qui tenait dans son bec une magnifique écharpe de soie multicolore.

– Voici ce que tu demandais, mon garçon. Nous avons eu du mal à la retrouver, mais une hirondelle qui va partout dans le monde l'avait aperçue dans les montagnes de l'Orient. Es-tu satisfait ?

– Certes, je le suis, répondit le Djean, et je te remercie de ton aide.

Quand le Djean apporta l'écharpe de soie au roi, celui-ci fut tout joyeux. Il fit aussitôt appeler la princesse.

– Princesse, lui dit-il, voici ton écharpe que ce jeune homme a réussi à retrouver. Est-ce bien celle que tu voulais.

La princesse regarda Djean et le trouva à son goût. Mais elle n'en laissa rien paraître. Elle dit d'un ton aigre :

– C'est bien mon écharpe. Mais il me manque encore mon collier de diamants. Je ne t'épouserai pas encore, à moins qu'on ne m'apporte ce collier.

Quand la princesse se fut retirée, le roi se tourna vers le Djean.

– Tu sais ce qu'il te reste à faire ? dit le roi. Si tu refuses, tu seras pendu.

Le Djean demanda qu'on le conduisît au bord de la rivière. Là, une fois que les gardes l'eurent laissé seul, il appela par trois fois le roi des Poissons. Quelques instants plus tard, celui-ci mit la tête hors de l'eau.

– Mon garçon, dit-il, me voici. Que puis-je faire pour toi ?

Le Djean lui expliqua ce qu'il voulait.

– Ce n'est pas difficile, répondit le roi des Poissons. Je vais envoyer les miens dans toutes les rivières et dans toutes les mers pour chercher le collier de la princesse. Ils le trouveront sûrement. Reviens donc ici demain soir et je t'apporterai le collier.

Le lendemain, le Djean fut exact au rendez-vous. Il n'y était pas depuis longtemps quand il vit arriver le roi des Poissons qui tenait dans sa gueule un magnifique collier de diamants.

– C'est bien ce que tu voulais, mon garçon ? Nous avons eu beaucoup de mal à le retrouver. C'est un saumon, qui a l'habitude des longs voyages, qui l'a aperçu quelque part dans les mers du nord du monde.

– Je te remercie, roi des Poissons, dit le Djean. Tu me sauves la vie.

Quand il vit le collier de diamants entre les mains du jeune homme, le roi ne se tint plus de joie. Il fit venir immédiatement la princesse.

– Est-ce bien ton collier ? demanda-t-il.

– Oui, répondit-elle, c'est bien le collier que j'avais perdu en franchissant la Meuse.

Mais en prononçant ces paroles, la princesse n'avait d'yeux que pour le Djean. Elle admirait non seulement sa beauté et sa jeunesse, mais également son habileté, car elle n'aurait jamais pensé que quelqu'un pût retrouver son écharpe et son collier.

– Eh bien ! dit le roi, maintenant que tu as ce que tu demandais, rien ne s'oppose à ce que nous nous épousions.

– Je le veux bien, répondit la princesse, mais à condition que tu fasses périr ce jeune homme dans un four chauffé pendant un jour et une nuit. Plus rien alors ne t'empêchera de m'épouser.

Elle disait cela parce qu'elle croyait que le roi refuserait une telle abomination. Mais le roi se tourna vers le Djean et dit :

– Tu as entendu ce que veut la princesse ? Prépare-toi à mourir. Je vais faire chauffer un four pendant un jour et une nuit et on t'y jettera. Tu dois obéir, puisque je suis le roi.

Le Djean fut très attristé par l'ingratitude du roi. La princesse aussi, mais elle ne dit rien. On conduisit le Djean en prison, mais il obtint la permission de passer sa dernière nuit dans l'écurie, en compagnie de sa jument.

Une fois seul avec la jument, le Djean se plaignit de son sort.

– À quoi sert d'aider les puissants ! s'écria-t-il, puisqu'ils oublient immédiatement les services qu'on leur rend !

– Effectivement, dit la jument, il vaut mieux aider de pauvres animaux. Écoute, mon garçon, ne te désole pas. Tu m'as sauvée d'une grande misère, mais j'ai les moyens de te tirer d'affaire. Voici ce que tu vas faire : ouvre-moi une veine de ma patte droite et enduis-toi le corps de mon sang. Ne laisse surtout pas une seule partie de ta peau qui ne soit recouverte.

Le Djean fit ce que la jument lui conseillait. Et, le matin, quand on vint le chercher, il alla fièrement au milieu des gardes, jusqu'au four qu'on avait fait chauffer pendant un jour et une nuit. Il y avait là beaucoup de gens : le roi et les grands du royaume, la princesse et tous les habitants du pays. Mais ceux-ci murmuraient contre la cruauté et l'ingratitude du roi.

Le roi donna le signal et on jeta le Djean dans le four. Et l'on referma le four. À la fin de la journée, le roi voulut savoir si le jeune

homme avait bien brûlé. On ouvrit donc le four, et le Djean en sortit, parfaitement frais et dispos, et en s'étirant.

– Ah ! dit-il aux assistants stupéfaits, que j'ai bien dormi !

Le roi était tellement abasourdi qu'il en tomba raide mort. Alors, la princesse dit qu'elle épouserait le jeune homme s'il voulait d'elle, et tous les gens qui étaient là dirent que c'était justice et qu'ils ne voulaient pas d'autres souverains que la princesse et le jeune homme sorti intact du four.

Mais le Djean, avant de répondre, demanda qu'on le conduisît à l'écurie. Il fut bien surpris de ne pas retrouver sa jument. À l'attache, exactement à la même place, il y avait une jeune fille d'une grande beauté.

– Grâce à toi, dit-elle, j'ai retrouvé ma forme humaine. J'étais sous le coup d'un sortilège jeté par un maudit sorcier. Tu m'as délivrée, mon garçon, grâce à ton bon cœur et à ton courage. Fais de moi ce que tu voudras.

Alors, malgré l'insistance de la princesse, le Djean s'en alla avec la jeune fille. Et, depuis, on n'eut jamais de leurs nouvelles.

Stavelot (province de Liège)

J'ai entendu plusieurs fois ce récit, avec des variantes, en 1979, dans le nord de l'Ardenne et dans les Hautes-Fagnes. Il a fallu trancher et ne garder que les détails essentiels, tout en mettant en valeur le thème essentiel : l'aide apportée par des animaux à un jeune héros que lui-même a aidés généreusement, sans espoir d'obtenir une récompense. Mais ce thème se mêle à celui de la quête de la princesse lointaine, inaccessible, soit qu'elle soit prisonnière d'un mauvais seigneur, d'un géant ou d'un sorcier, soit qu'elle soit victime d'une série d'interdits magiques. Ici, en réalité, l'écharpe et le collier ne sont que les symboles d'un interdit que la princesse ne peut transgresser. Le héros est en fait celui qui lève les enchantements. Dans certaines versions, la princesse oblige le vieux roi à passer lui-même dans le four, ce qui l'élimine définitivement et lui permet d'épouser le jeune héros. Mais dans ce conte wallon, analogue à un conte de la Lorraine toute proche, c'est la jument féerique qui est choisie par le héros. J'ai publié une version très complète de ce type de conte sous le titre de « Saga de Yann » dans la Tradition celtique en Bretagne armoricaine, *Paris, Payot, 1975, p. 148-168, avec d'abondants commentaires. Il est remarquable que le personnage de la jument, ou de la femme métamorphosée en jument, recoupe intégralement le mythe celtique de l'Epona gauloise, appelée Rhiannon au pays de Galles et Macha en Irlande. C'est la preuve que l'Ardenne et ses régions avoisinantes ont conservé de façon très précise les éléments les plus caractéristiques de la mythologie celtique.*

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer par
Soregraph, Nanterre (92).
N° d'éditeur : 7199.03.0,6.01.16
N° d'impression : 14973
Dépôt légal : février 2013
ISBN : 978-2-7373-6095-4

Imprimé en France
www.editionsouestfrance.fr